

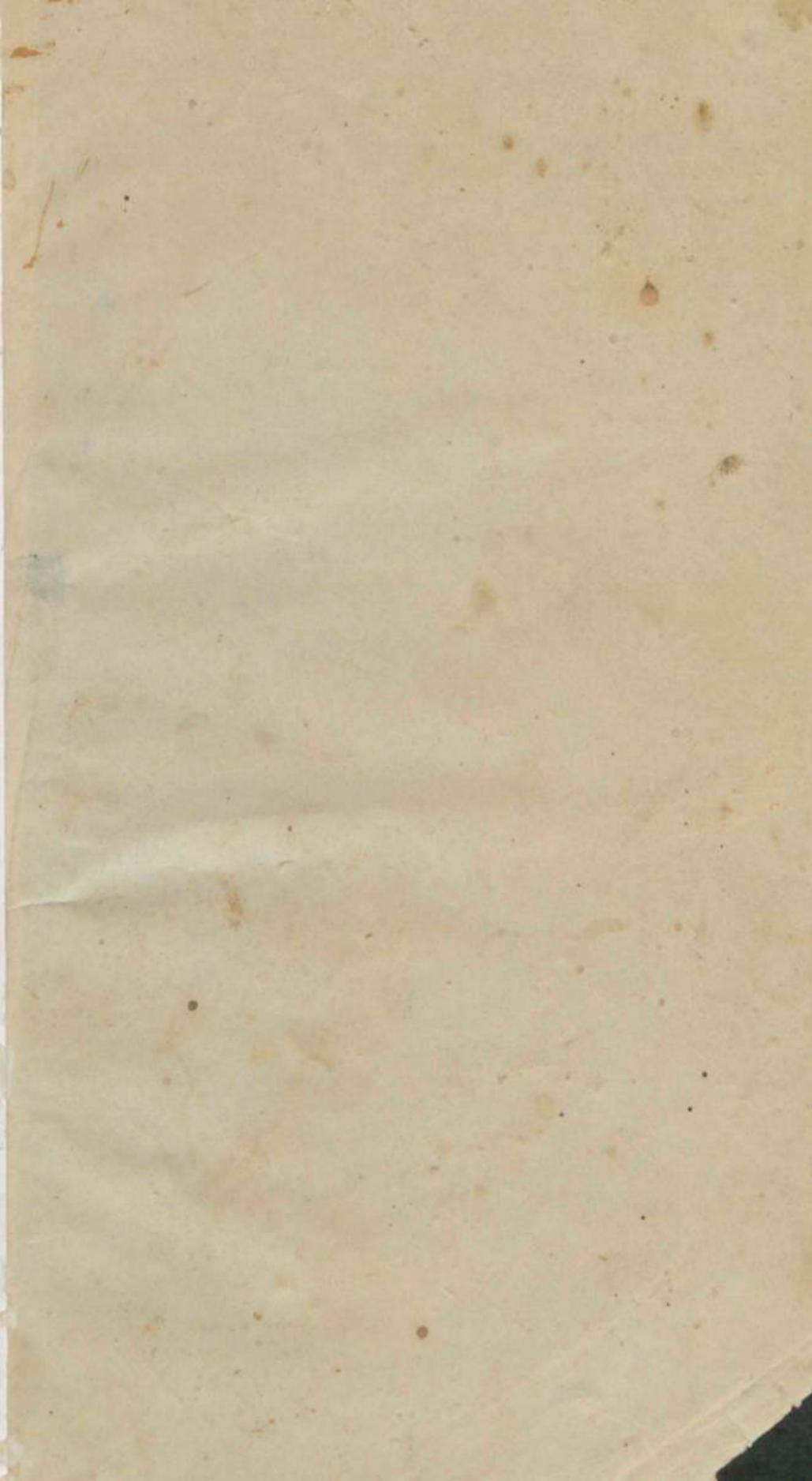


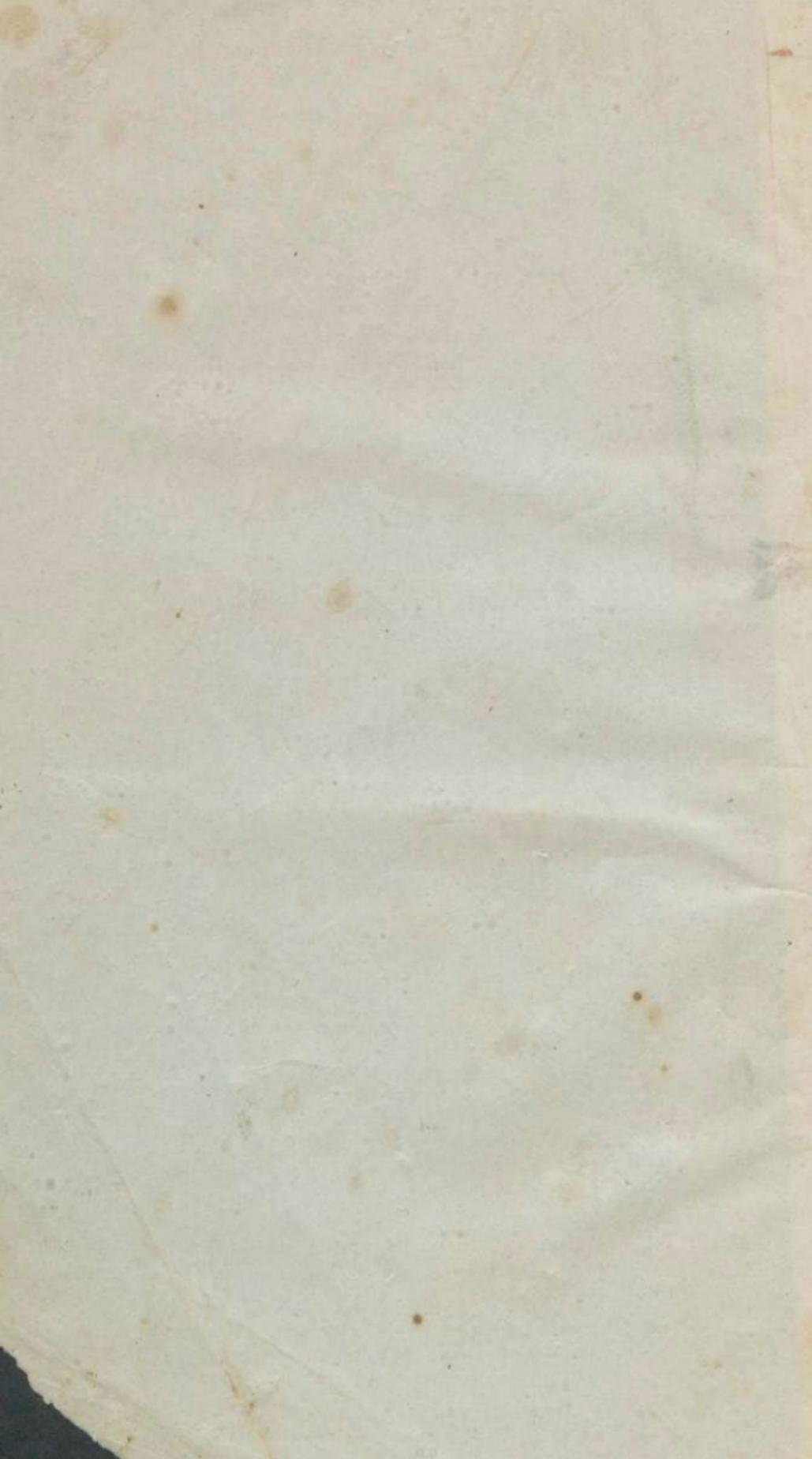
ANT

XIX

306

Fontis
J. Law. P/E





BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE ET MORALE,

APPROUVÉE

PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de
notre griffe sera réputé contrefait et poursuivi
conformément aux lois.

Barbow frères

BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE ET MORALE.

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES;

REVUE

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

— **FORMAT IN-8^o.** — Superbes volumes de 400 pages,

Ornés de belles Gravures.

- | | |
|---|---|
| Chefs-d'œuvre de Jean et Louis Racine. | Rome 1848-49-50, Correspondance d'un officier français, pub. par Boulangé, 2 v. |
| Dialogues sur l'Eloquence, par Fénelon. | Rose rouge et Rose blanche, d'après le P. d'Orléans. |
| Hist. du duc de Villars, d'après Anquetil. | Saint Augustin, par Amand Biéchy. |
| Histoire de Pierre d'Aubusson-Lafeuille de, grand-maître de Rhodes, par B***. | Saint Louis, ou la France au XIII. siècle, par A. Biéchy, prof. de philosophie. |
| Histoire de la Religion et des Papes, par l'abbé Hunkler, docteur en théologie. | Splendeurs et Désastres, par A. Driou. |
| Histoire de S. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, par l'abbé Robert. | Suger, par Alfred de Saint-Méry. |
| Le comte Paoli, par L. de Bellesrives. | Tableau du siècle de Léon X, par Biéchy. |
| Le Catholicisme considéré dans ses Vérités Fondamentales, par l'abbé Robert. | Traité d'Archéologie, par A. Biéchy. |
| Lettres de Pline le Jeune, par M. de Sacy. | Un Épisode de Bagne, par de Masvergne. |
| | Voyage à Londres, par l'abbé Robert. |

— **FORMAT IN-12.** — 1^{re} Série.

Chaque volume est orné de 4 jolies gravures sur acier.

- | | |
|--|--|
| Abrégé du Voyage de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par A. Igonette. | Croix (In) sur la Baltique, par A. Biéchy. |
| Alfred et Charles, par Victor Doublet. | Dianora, par J.-B. Berger. |
| Ange (l') des Prisons, par de Bellesrives. | Diégo Ramire, par Victor Doublet. |
| Angéline, par M. Berger. | Empire (l') de la Foi, par l'abbé H. |
| Antonio, par mad. Nauthe Souvestre. | Estelle, ou la Vierge des Alpes, p. Doublet. |
| Cid (le) Compendor, par A. de S.-Fargeau. | Ezilda, ou la Zingara, par V. Doublet. |
| Conquête du Tombeau de Jésus-Christ, Episode des Croisades, par Hunkler. | Ferdinand II, emp. d'Autriche, p. Hunkler. |
| Constantin le Grand et son règne. | Flavien et les Fils de Marcomir, épisode du IV. et V. siècles, par J.-B. Berger. |
| | Histoire de Marie Stuart, par mad. B. |

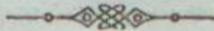
- | | |
|---|--|
| Histoire des chevaliers de Malte, par D. | Marie, ou Remords et Vengeances, |
| Histoire des découvertes et conquêtes de | Mattéo, par M. Victor Doublet. |
| l'Amérique, par M. l'abbé L. | Orléans, ou la France au XV. siècle, ro- |
| Histoires morales, traduites de l'allemand. | man historique, par Jules Foussette. |
| Histoires morales et édifiantes, par ma- | Presbytère (le) de Saint-Gilles, par M. A. |
| dame Joséphine Junot-d'Abrantès, 2 vol. | Mueg. |
| Isabelle de Saint-Georges, par Doublet. | Prince (le) de Viane, par M. A. Mueg. |
| Javanais (les), par Cordelier-Delanoue. | Rodolphe de Habsbourg, par Hunkler. |
| Julia, ou la Captive de Dastagerd. | Siège (le) de Jérusalem par Titus, d'après |
| Karl, ou le Guide montagnard. | Flavien Josephé, par A. Biéchy. |
| Marie d'Alezzio, par M. A. Biéchy. | Une Halte au désert, par J. Foussette. |



FORMAT IN-12. — 2^e Série.

Chaque volume est orné d'une jolie vignette sur acier.

- | | |
|---|--|
| Abrégé de la vie des Philosophes de | Histoire de S. Paul, par l'abbé Robert. |
| l'antiquité, par Fénélon. | Histoire de Stanislas I, roi de Pologne. |
| Adélaïde Wistbury, par M.-A. Marin. | Histoire de Théodose le Grand, d'après |
| Arthur et Marie, par H. de Ruilly. | Fléchier. |
| Alphonse et Lucie, par A. de Drion. | Histoires édifiantes et curieuses, par |
| Discours sur l'Histoire universelle, par | Baudrand. |
| Bossuet, 2 vol. | Jean Népomucène, Episode du XIV. siè- |
| Ecole (l') des Jeunes demoiselles, d'après | cle, par l'abbé P. Jouhanneaud. |
| l'abbé Reyre. | Madeleine, par madame C. Lebrun. |
| Enfant (l') de Chœur, par A. de Drion. | Marthe et Marie, par Léontine de Billon. |
| Emile, ou le Jeune Esclave algérien. | Modèle (le) des Jeunes Gens, ou vie édi- |
| Ferdinand, ou le Pêcheur breton, par | ficante de Claude Lepelletier de Soust. |
| madame Nelly d'Ast. | Octave, par l'abbé A. A. |
| Fleur Angélique, par P. Jouhanneaud. | Précepteur (le) de l'Enfance chrétienne. |
| Gloires (les) de l'Eglise naissante pendant | Sept soirées de famille, par M. de Rou- |
| les trois premiers siècles du Christia- | agnac. |
| nisme, par l'abbé R*. | Stéphane et Marie, par mad. Cordier. |
| Guillaume Aubry, par A. de S.-Paul. | Vie de saint Louis de Gonzague. |
| Histoire naturelle des insectes et des rep- | Vie de saint Stanislas Kostka. |
| tilles, par M. le chevalier de Régley. | Vie de S. Vincent de Paul, d'ap: Collet. |
| Histoire naturelle des oiseaux, par le m. | Vie du comte Louis de Sales, frère de |
| Hist. nat. des mammifères, par le même. | S. François, par le P. Buffier. |

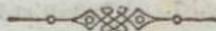


FORMAT IN-18. — 1^{re} Série.

Chaque volume est orné d'une jolie vignette sur acier.

- | | |
|--|---|
| Adèle, ou la Vertu vengée. | Blanche, ou la Conversion d'un Père. |
| Adrienne, par mad. Marie de Blays. | Catherine, ou la Vierge du Canada. |
| Alix, ou les Avis d'une mère chrétienne. | Claude, par J.-B.-G. de Mirval. |
| Berthe, ou la Seconde Mère. | Corbelle (la) de Fleurs, tr. de Schmith |

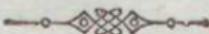
Doigt (le) de Dieu, par Pierre Marsal.	Jules et Marie, ou le Joli vase de Fleurs, trad. de l'allemand par D. Daltenheyn
Edouard et Emma, ou les Enfants ingrats.	Léopold, ou l'Ecueil de la Tendresse paternelle, par M. L. de B.
Edouard et Paulin, par J.-B. Berger.	Louise, ou l'Ecueil de l'Amour maternel, par M. L. de B.
Elise, ou le Miroir du jeune Age.	Mathilde, ou le Dévouement Filial.
Félicie, par mad. Lebassu d'Helf.	Machabée, ou le Triomphe du zèle et de la confiance en Dieu, par A. Lemaire.
Fernando, ou Histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmith.	Octavie, ou le Bonheur d'une famille unie et laborieuse, par Mlle F. L.
Fille (la) du Paralytique, par madame L. d'Helf.	Odette et Charles VI, par mad. Cordier.
Fleurs (les) sous la Neige, par mad. d'Helf.	Orphelin (l') de Mogador, par de Mirval.
Frère et Sœur, ou les Petits Jumeaux du Manoir, par M. J.-B. Champagnac.	OEufs (les) de Pâques, trad. de Schmith
Gabriel Perboire, ou l'Aventureux Pèlerinage.	Pierrette, ou la Vertu fait le Bonheur, par mad. Césarie Farrene.
Godefroi, ou le jeune Solitaire, traduit de Schmith.	Soins (les) du Cœur chez les Enfants chrétiens, par ***.
Gottlieb, ou le Triomphe de l'Innocence, traduit de l'allemand par M. D. Daltenheyn.	Pierre et Gaétan.
Jeanne de Walbourg, par A. Pichot.	Veille (la) de Noël, trad. de Schmith.



FORMAT IN-18, — 2^e Série.

Chaque volume est orné d'une gravure.

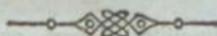
Anne-Henriette de France, ou Humilité parmi les Grandeurs, suivi de Anne-Marie Gilbert et de Marie-Anne C.	Hubert, ou l'Enfant vertueux.
Arsène, ou Richesse dans la Pauvreté.	Jeanne, ou l'Innocence persécutée.
Arthur et Théobald.	Julie-Angélique, ou l'Ange de la Terre
Charles, ou le Guide vertueux.	Muette (la) de Chamonix, comédie en un acte; suivi de Mathilde d'Ormond, ou la Vengeance, drame historique en trois actes.
Enfant (l') de Bénédiction, Modèle de la Jeunesse.	Marie, ou les Soins de la Providence.
Gabriel, ou le Dévouement dans l'Exil.	Petits (les) Martyrs; suivi du Triomphe de la Foi.
Gaspard, ou le Cœur désabusé.	Souvenirs du Jeune Age.
Georgette et Cécile, ou le Monde renversé; suivi de Mary et Anna, ou la Jalousie, comédies en un acte.	Thérèse, ou le Modèle des Jeunes Personnes.
Guillaume, ou le Parfait Ecolier.	Une Famille chinoise, ou Héroïsme dans la Persécution.
Historiettes morales, ou Contes à mes Enfants.	Victoire, ou Souffrance et Résignation,



FORMAT GRAND IN-32. — 30 vol. dans la collection.

Chaque volume est orné d'une jolie vignette.

- | | |
|--|---|
| A Trompeur Trompeur et demi, ou le Renard et la Cigogne, par V. Chollet. | Louis, ou l'Amour Filial, par madam Césarie Farrenc. |
| Achille, ou ne jugez pas sur les apparences. | Louise, ou la Fille de l'Aveugle. |
| Amélie, ou l'Ange du Hameau, par Victor Chollet. | Marcellin, ou les Suites du Mensonge. |
| Amélie, ou les Fruits de l'Aumône. | Marie, ou la Petite Orpheline, par madame Césarie Farrenc. |
| Claire et Léonie, ou Bonheur dans l'Amitié. | Mimi, ou le Petit Bossu, par la même. |
| Contes à mon petit ami, par V. Chollet. | Mon Frère Jacques, par Berquin. |
| Ernestine, ou les Suites de l'Ignorance. | Narcisse, ou le Jardinier du Couvent. |
| Hélène, par mad. Césarie Farrenc. | Paul, ou le Petit Espiègle, par Chollet. |
| Jean et Marie, tiré de la Morale en action. | Prix d'Émulation, par E. H. |
| Le Petit Despote, par Berquin. | René, ou l'Élève reconnaissant, par madame Renneville. |
| Le Petit Mathieu, ou Une pauvre Famille, par mad. Césarie Farrenc. | Théodore, ou le Petit Orphelin, par madame Césarie Farrenc. |
| Le Petit Jean, par mad. Césarie Farrenc. | Théodore, ou le Guide de l'Enfance. |
| Le Sou de l'Aveugle, par V. Chollet. | Travail et Paresse, par Victor Chollet. |
| Les Enfants Chrétiens. | Valentin, ou le Jeune Orphelin et son Bienfaiteur, par Berquin. |
| Les Mauvaises Liaisons, ou le Loup et le Renard, par Victor Chollet. | Vie de François Albin. |



ENCOURAGEMENTS ET RÉCOMPENSES,

DÉDIÉS A L'ENFANCE CHÉTIENNE,

APPROUVÉS PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Opuscules de 36 pages in-18, ornés d'une gravure.

- | | |
|---|--|
| Adolphe et Laurent, ou Deux éducations. | Marie-Thérèse, ou la Vierge Syrienne. |
| Aumône (l') Chrétienne. | Mission (une) en Chine. |
| Avantages (les) d'un Joli Caractère. | Pierre et Agnès. |
| Benoit, ou le Pieux Mandarin. | Piété (la) Filiale. |
| Bienfaisance (la). | Raphaël. |
| Camille, ou la Petite Indiscrete. | Roi (le) de Moissour. |
| Courage et Foi. | Sophie, ou la Bonne petite Fille. |
| Innocence et Bonheur. | Tribu (une) indienne. |
| Juliette, ou la Désobéissance. | Triomphe (le) des Vierges chrétiennes. |
| Marguerite, ou Constance dans la Foi. | Voies (les) de la Providence. |



HISTOIRE

DE LA

DOMINATION DES MAURES EN ESPAGNE.



H. Gaborron del.

A. Fortier sc.

Les Chrétiens combattirent avec le courage d'hommes qui désirent mourir pour la défense de leur foi.

HISTOIRE DES MAURES D'ESPAGNE

PAR A. STÉCHY



LIMOGES

BARBOU FRÈRES

— LIMOGES —



*Les Chevaliers combattent avec le courage d'hommes qui doivent
mourir pour la défense de leur foi.*

HISTOIRE DES MAURES D'ESPAGNE

PAR A. BIÉCHY.



J'accepte avec reconnaissance l'honorable poste auquel vous m'appelez.

LIMOGES

BARBOU FRÈRES

ÉDITEURS

18 ans

12-45-413



HISTOIRE

DE LA

DOMINATION DES MAURES

EN ESPAGNE,

D'APRÈS

CONDE, DE MARLÈS, DON FERRERAS, CARDONNE.

PAR

AMAND BIECHY,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.



LIMOGES.

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1852.

INTRODUCTION.

Les Arabes ont conquis et possédé pendant huit cents ans les plus riches provinces de l'Espagne ; ils y ont fait fleurir les lettres , les sciences , les arts et la civilisation , à une époque où l'Europe entière était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie. Pendant tout ce temps , la gloire militaire ne leur a point fait défaut : ils ont lutté d'abord avec de prodigieux succès , plus tard à forces égales , et enfin , en dernier lieu , avec désavantage , mais non sans honneur , contre une des nations les plus héroïques du monde , qu'animaient les deux mobiles qui agissent le plus puissamment sur le cœur de l'homme : la voix de la religion et celle de la patrie.

La lutte du Christianisme contre la religion de Mahomet, cette lutte séculaire qui commença au VII^e siècle, pour se prolonger, avec des alternatives diverses, jusqu'à nos jours, cette lutte se retrouve en Espagne avec des caractères tout particuliers; en Orient, elle a ses moments de crise, et, pour ainsi dire, de paroxysme, où l'Europe tout entière semble vouloir se jeter sur l'Asie pour en déraciner le mahométisme : de là ces gigantesques expéditions, qui se renouvellent huit fois en deux siècles, mais dans les intervalles desquelles il y a comme des temps d'arrêt, où les combattants reprennent haleine avant de rentrer dans la carrière.

L'Espagne, au contraire, ne présente ni ces grandes expéditions ni ces intermittences de calme et de tempêtes : la guerre entre les deux religions y est continue, sans relâche ni interruption. Les intérêts qui y sont en jeu ne sont d'ailleurs pas les mêmes qu'en Orient : ici il s'agit d'arracher les lieux saints des mains des infidèles, et de délivrer d'un joug odieux les chrétiens qui vont prier au tombeau de Jésus-Christ. En Espagne, il s'agit sans doute encore de la défense de la Religion; mais à cet intérêt si pressant et si sacré s'en joint un autre qui n'existe point pour les croisés d'Orient : l'Espagnol doit repousser l'invasion des infidèles qui ont pris pied chez lui, et affranchir sa patrie de la domination étrangère.

Il combat donc pour les deux causes les plus sacrées et les plus chères à tout noble cœur : Dieu et la patrie.

Nous avons pensé qu'un livre où serait tracé, d'une manière succincte, mais aussi exacte que possible, le tableau de cette grande lutte ne serait pas mis sans fruit entre les mains de la jeunesse studieuse. Nous n'osons espérer avoir atteint le but auquel nous avons aspiré, bien que nous ayons la conscience de n'avoir rien omis pour le faire; mais nous nous tiendrons pour satisfait s'il nous est

donné d'arrêter quelque temps les jeunes esprits , auxquels nous nous adressons plus spécialement , sur le récit d'événements trop peu connus , trop négligés peut-être , quoique rien ne leur ait manqué de ce qui captive le plus l'attention , ni les exemples de vertus éclatantes ou de vices fameux , ni les actes d'héroïsme , ni les grands courages ; ni les combats célèbres , ni les fondations et les chutes d'empire , ni les bouleversements sociaux , ni les triomphes des arts , ni les œuvres du génie , ni le haut et fécond développement de l'intelligence , ni , en un mot , aucun des grands et salutaires enseignements de l'histoire.

Mais , pour que ces enseignements eussent toute leur valeur , il importait que les faits fussent présentés avec la plus rigoureuse exactitude , avec la plus scrupuleuse impartialité. Rien n'a été omis pour atteindre ce but , et lors même que , tel que dans l'exposition de la doctrine du Coran , il a fallu rejeter des idées généralement recues , mais erronées , nous n'avons pas hésité à le faire. La religion et la morale , nous le pensons du moins , n'ont rien à gagner à l'erreur et au mensonge ; leur domaine est celui de la vérité , et la vérité , elles l'exigent , doit être respectée lors même qu'il s'agit de leurs ennemis.

Ce respect pour la vérité nous était encore commandé par celui que nous professons pour le public auquel nous nous adressons. Nous pensons , comme le poète , qu'il ne faut point faire peu de cas de la jeunesse.

Maxima debetur puero reverentia.....

.....ne tu pueri contempseris annos.

Une dernière considération avant d'entrer en matière.

Rien n'est plus différent que la manière d'agir des Arabes d'Espagne et celle des chrétiens les uns envers les autres ,

Les Arabes et les Maures traitent les chrétiens avec une douceur et une tolérance extrêmes ; les chrétiens vainqueurs expulsent les musulmans de l'Espagne.

Des écrivains hostiles à la Religion ont pris à tâche de faire ressortir cette différence et de l'exagérer, dans le but de nuire à la Religion.

Un examen impartial et moins superficiel de la question leur eût évité une attaque injuste de plus.

Cette différence de conduite tenait à la différence de situation des uns et des autres. Les Arabes avaient envahi l'Espagne et s'y étaient établis, sans autre droit que celui de la victoire. Ils étaient en petit nombre, et avaient besoin de l'indulgence de la population indigène : de là cette tolérance extrême, dont ils n'usèrent qu'en Espagne, et qui leur était commandée par leur situation, et était une mesure politique plutôt que religieuse. Il n'en était pas de même des chrétiens vainqueurs des Arabes et des Maures : ceux-ci n'étaient pour eux que des usurpateurs odieux ; il fallait faire rendre ce qu'ils avaient ravi injustement ; c'étaient des sujets dangereux, dont la présence était toujours menaçante, et qui offraient des alliés toujours prêts au premier chef africain qui eût été tenté de profiter d'un moment d'embarras de l'Espagne pour renouveler l'expédition de Tarik. L'expulsion des Maures était impérieusement commandée aux Espagnols ; et, bien que cruelle, cette mesure était d'une politique prudente, et d'ailleurs toute politique et non religieuse : il n'y a donc pas lieu de s'en faire une arme contre la religion.



LIVRE PREMIER.

LES ARABES AVANT LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES.

Les Arabes n'ont point d'histoire avant Mahomet : il n'y a d'histoire que pour ce qui a vie, pour ce qui grandit et se développe, ou déchoit et meurt. Mais il n'en est point ainsi des Arabes : toujours marqués du même sceau, enchaînés aux mêmes mœurs, ils passent et repassent toujours les mêmes sous l'œil des siècles, comme les débris vivants de l'ancien monde, comme les monuments immuables du passé. Qu'un voyageur visite le désert, il trouvera partout autour de lui les mœurs des anciens Hébreux, quand ils partageaient encore entre eux, comme Loth et Abraham, les cantons de pâturages où ils faisaient errer leurs troupeaux.

A quelques époques cependant, les Arabes, se réunissant à la voix d'un homme supérieur, sortirent de leurs déserts pour se mêler brusquement aux peuples civilisés ; mais ces époques sont rares ; elles sont au nombre de quatre : ce sont celles des Hicsos, qui envahirent l'Egypte, vingt et un

siècles avant notre ère ; d'Adénath , qui délivra la Syrie et l'Asie-Mineure du joug des Perses , au III^e siècle après Jésus-Christ ; et enfin celles de Mahomet et des Wahabites.

L'Arabie était partagée entre deux races distinctes , celle des Joctanides et celle des Ismaélites. Les Joctanides descendaient de Joctan , quatrième petit-fils de Sem. Ils avaient formé plusieurs tribus fort nombreuses , mais qui depuis long-temps s'étaient éteintes , et dont on n'a plus conservé que des traditions fort vagues. Quant aux Ismaélites , ils descendent d'Ismael , fils d'Abraham et d'Agar : ils se divisent en deux castes principales , celle de Cahtan et celle d'Adnan , ainsi désignées du nom de leurs premiers chefs connus.

Les scheiks ou chefs des tribus appartiennent tous à la caste de Cahtan. Avant Mahomet , l'empire était héréditaire dans la famille des Homiars. Le reste de la population se compose des habitants des villes et des pasteurs. Les premiers sont agriculteurs et commerçants ; les autres sont nomades ; ils parcourent en tous sens leurs vastes déserts , plantant leurs tentes où ils trouvent une source et des pâturages pour leurs chameaux , dont le lait et la chair leur fournissent tous leurs aliments.

L'un des traits distinctifs du caractère de l'Arabe , c'est son respect profond pour les droits de l'hospitalité. Celui qui a été admis sous la tente de l'Arabe , auquel il a fait goûter de son sel et du lait de ses chamelles , celui-là devient pour lui un être sacré. Attenter à la vie ou aux biens de son hôte , ou souffrir qu'un autre y attente , c'est , aux yeux de l'Arabe , le comble du déshonneur , c'est un crime dont la honte rejaillit sur la famille , sur la tribu tout entière , et jusque sur la postérité de celui qui l'a commis.

Renfermés dans des contrées presque inaccessibles , séparés par des déserts arides des peuples voisins , satisfaits du peu qu'ils possèdent , exempts

d'ambition, ignorants mais heureux, les Arabes sont presque étrangers au reste de la terre. Tous n'ont point, à la vérité, ces mœurs des premiers âges du monde; et l'on voit des hordes vagabondes qui parcourent en armes la Palestine, la Syrie, l'Iracks, l'Asie-Mineure et le Magreb, et qui, substituant aux mœurs antiques l'amour du vol et du pillage, justifient ainsi le nom de Sarrasins que le moyen-âge leur a donné, et sont l'effroi du voyageur solitaire, et même des caravanes les plus nombreuses.

Les Arabes se sont toujours adonnés avec un soin extrême à la culture de leur langue, qu'ils parlent, en général, avec une grande pureté. Ils aiment avec passion la poésie, et surtout les longs récits, les contes merveilleux. Il y a dans chaque tribu un ou plusieurs poètes attitrés; et, tandis que les troupeaux s'égarèrent lentement dans les vastes pâturages, les pasteurs se réunissent au bord de la source, à l'ombre avare des palmiers, pour entendre les récits de leurs poètes. Et c'est un spectacle étrange, et qui ne laisse pas que d'avoir sa beauté, que celui de ces hommes au visage bronzé par le soleil, mais aux traits fins et réguliers, à la physionomie mobile, à l'œil de feu, qui, couverts de leur longs bournous blancs, étendus en cercle autour du narrateur, l'écoutent en silence, souvent pendant des journées entières, tandis qu'il déroule devant eux une suite sans fin de contes et d'aventures merveilleuses.

L'historien grec Diodore de Sicile rapporte, d'après un autre historien plus ancien encore, que, non loin de la mer Rouge, entre les Thamudites et les Sabéens, s'élevait un temple célèbre et vénéré dans toute l'Arabie. Une ville, la Mecque, se trouvait tout auprès: c'est là le berceau des plus anciennes traditions arabes; c'est là que, selon ces traditions, s'arrêta le premier homme, quand les séductions du serpent et de la femme l'eurent fait chasser du paradis terrestre; c'est

encore là que, lorsque Caïn eut consommé le premier homicide, Adam, cherchant son bien-aimé, le plus beau de tous ses enfants, trouva le cadavre d'Abel. La terre avait déjà bu son sang : Adam la frappa de malédiction, et elle est demeurée depuis couverte de ronces et d'épines. Cependant, toujours d'après ces mêmes traditions, souvenirs confus de l'Écriture sainte, c'était dans ce même vallon de la Mecque qu'au jour de la création les anges avaient dressé une tente qu'ils appelaient la Maison de Dieu. Adam la consacra sous le nom de Kéabé, et il y enseigna à sa postérité la doctrine de l'unité de Dieu et la foi divine. C'est ainsi que le premier homme fut le premier prêtre, le fondateur du premier temple et de la loi.

Quand vint le déluge, l'ange Gabriel emporta au ciel la tente divine, la plaça verticalement au-dessus de la Kéabé ; ce temple est donc à la fois dans le ciel et sur la terre : image altérée et matérielle de la Jérusalem céleste, opposée à la Jérusalem terrestre. Après le déluge, Seth, fils de Noé, construisit sur l'emplacement qu'avait occupé la tente divine un sanctuaire semblable à elle, mais fait de terre et fragile. Celui-ci subsista jusqu'au temps d'Abraham : quand ce patriarche vint au désert visiter son fils Ismael, ils reconstruisirent ensemble la Kéabé en pierres, mais ils n'y placèrent d'autre ornement qu'une pierre noire, mystérieuse, où était contenu le symbole de la foi musulmane. Lorsque Dieu eut créé le monde, il réunit les anges, et, leur montrant le spectacle magnifique de la création, il leur dit : « N'est-ce pas moi qui suis votre Seigneur ? » Et tous, excepté les Djinns, qui furent exilés dans des îles lointaines, tous répondirent : « Oui, Seigneur, vous êtes notre seul Dieu. » Ces paroles, recueillies par le Seigneur, furent ensevelies par lui au cœur de la pierre noire. Elles y demeureront jusqu'au jour du jugement : celle-ci s'ouvrira alors, pour laisser lire la divine formule, qui rendra

témoignage en faveur de ceux qui s'en seront approchés avec des lèvres pures et un cœur croyant.

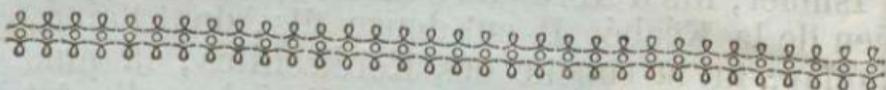
Abraham, ayant achevé la Kéabé, monta sur une colline voisine, et s'écria d'une voix puissante : « O peuples, venez à votre Dieu. » Et il entendit un immense murmure, qui s'élevait de toutes les parties de la terre : c'étaient les peuples qui répondaient à son appel, et qui saluaient le Seigneur, le Dieu unique et fort. Cette convocation de tous les peuples à l'islamisme, Mohammed la renouvela, et tous les vendredis, à l'heure de la prière, le muezzin crie du haut des minarets : « Venez à la prière; venez au temple du salut. » C'est ainsi que la religion de l'Arabe et du musulman l'invite à un large prosélytisme : elle aspire à la conquête du monde; mais c'est du glaive, et non de la parole, qu'elle arme ses croyants : « Le paradis, disait Mohammed, est sous l'ombre des épées, et l'épée des croyants doit servir sans cesse contre les infidèles, jusqu'à ce qu'ils se convertissent ou paient tribut. »

Ismael, fils d'Abraham, fut établi par lui gardien de la Kéabé. Il eut douze fils, dont l'aîné, Kaïdar, fut la souche des Koréischites, la plus noble des tribus de l'Arabie, celle à laquelle fut confiée, jusqu'à Mohammed, la garde de la Kéabé. Après s'être conservée pure pendant plusieurs siècles, la religion des Arabes fut corrompue par leur contact avec les femmes des Amalécites : l'idolâtrie pénétra dans la Kéabé; trois cents statues s'élevèrent autour de ses murs, et Abraham lui-même fut peint sur l'une de ses portes, avec son fils Ismael, tenant en main les flèches du sort.

Bientôt de nouvelles calamités vinrent fondre sur l'Yémen : le roi chrétien de l'Abyssinie conquiert les côtes occidentales de l'Arabie, et cherche à y propager la doctrine de l'Évangile : les Koréischites, qui avaient jusqu'alors exploité la crédulité des Arabes, s'alarmèrent de ces tentatives, résolurent de s'y opposer, et soulevèrent, à cet effet,

une révolte contre les Abyssins. Le camp de ceux-ci fut incendié. Mais bientôt une armée formidable marcha sur la Mecque pour venger cet outrage. Les Mecquois, effrayés, se réfugièrent à l'ombre de la Kéabé. Déjà les Abyssins voyaient la masse carrée de cet édifice se dessiner sur l'azur du ciel, quand l'éléphant que montait leur général tomba à genoux et adora le sanctuaire. En même temps des oiseaux d'une forme étrange accoururent, comme une tempête, des quatre points de l'horizon, et laissèrent tomber sur l'armée éthiopienne de petites pierres qu'ils tenaient dans leurs becs et dans leurs serres, et qui détruisirent tous les soldats abyssins. Pas un d'entre eux n'échappa, et les Koréischites, si miraculeusement sauvés, eurent plus de foi que jamais dans leurs idoles.

L'année où les Arabes remportèrent cette victoire fut appelée par eux l'année de l'éléphant. Mais elle se recommande encore à l'attention de la postérité par un événement bien autrement important, la naissance de Mahomet, ou plus exactement Mohammed.



CHAPITRE II.

MAHOMET.

Tous les historiens arabes sont d'accord pour faire descendre Mahomet d'Ismael, par une suite de générations dont le détail nous est parvenu.

Son aïeul paternel Abdul-Multaleb appartenait à la famille d'Haschem, la première de la tribu des Koréischites. Abdul-Multaleb était gardien de la Kéabé; mais une honte pesait sur lui : il n'avait

qu'un seul enfant. Dans sa douleur, il fit un vœu, et promit à Dieu, s'il lui accordait dix fils, de lui en immoler un en action de grâces. Le sort avait désigné Abdallah pour la victime; mais toute la tribu s'opposa au sacrifice. Pour sortir de cette difficulté, on consulta une femme de l'Hedjaz qui passait pour douée d'un esprit prophétique. « Mettez d'un côté l'enfant, dit-elle, et de l'autre dix chameaux, et jetez le sort entre eux, jusqu'à ce qu'il se prononce contre Abdallah, en ajoutant chaque fois dix chameaux. » Ce ne fut qu'à la onzième épreuve que le sort se déclara contre l'enfant. Les chameaux furent alors sacrifiés en sa place; et, en souvenir de ce fait, le prix du sang, le wergeld arabe fut fixé à cent chameaux.

Abdallah succéda à son père dans la charge de gardien de la Kéabé; il découvrit le puits sacré de Zemzem, que l'ange Gabriel avait ouvert en touchant la terre de son aile au moment où Ismael allait mourir de soif dans le désert. Cette découverte jeta beaucoup d'éclat sur Abdallah; mais des prodiges plus grands encore signalèrent aux yeux des Arabes la naissance de son fils Mahomet.

La nuit où le futur prophète vint au monde, une lumière brillante éclaira, dit-on, toute l'Arabie; les démons furent précipités des sphères célestes; le palais du roi de Perse, Chosroès, fut agité d'un violent tremblement, qui fit écrouler quatre de ses tours; enfin le feu sacré de Zoroastre, allumé depuis plus de mille ans, s'éteignit tout-à-coup et sans cause apparente: sinistre présage de la chute de l'empire des Perses et de l'antique religion des mages. De nouveaux prodiges signalent l'enfance de Mahomet: un jour un homme vêtu de blanc s'approche de lui, le saisit, le jette à terre, lui ouvre la poitrine, en extrait le cœur, souffle dessus, le purifie et l'imprègne de l'esprit de Dieu, puis le remet à sa place. C'était l'ange Gabriel.

A côté de ces récits fabuleux viennent prendre

place d'autres traits plus dignes de foi, où éclate la sagesse précoce du jeune Mahomet.

Les Koréischites avaient fait quelques réparations à la Kéabé, et chaque famille avait pris part au travail. Quand il fallut replacer la pierre noire, chacune d'elles prétendit à cet honneur, et la question allait être décidée par les armes, lorsqu'enfin on s'entendit pour prendre pour arbitre le premier qui entrerait dans le temple. Ce fut Mahomet : instruit du débat, il demanda un manteau, posa dessus la pierre noire, et fit tenir une extrémité par le chef de chacune des familles de la tribu, leur fit porter de cette manière la pierre jusqu'au-dessus du lieu où elle devait être posée, et, quand elle y fut arrivée, la prit de ses mains, et la mit à sa place.

Abdallah, le père de Mahomet, et sa mère Amina moururent de bonne heure, le laissant encore en bas âge. Les oncles nombreux du jeune prophète s'emparèrent d'une partie de son héritage, qu'ils réduisirent à cinq chameaux, et à une esclave éthiopienne.

L'un d'eux, Abou-Taleb, chef de la Kéabé et gouverneur de la Mecque, devint son tuteur : il lui fit apprendre le commerce, auquel il le destinait ; il l'instruisit aussi dans le métier des armes, en l'emmenant avec lui à la guerre. Mahomet se distingua bientôt dans le commerce par son intelligence, son activité, et surtout par sa bonne foi ; qui lui mérita le surnom de *el amin*, l'homme sûr et fidèle.

Dans une des expéditions militaires qu'il fit à la suite de son oncle Abou-Taleb, il alla, à l'âge de treize ans, en Syrie, où un prêtre chrétien lui enseigna les éléments de la doctrine de Jésus-Christ, et, admirant la maturité de son esprit, lui prédit des destinées glorieuses. Quelques années après, une riche veuve, sa parente, nommée Khalidja, qui faisait un commerce considérable, le plaça à la tête de sa maison et bientôt l'épousa.

A partir de ce moment, Mahomet s'éloigna du monde, et médita dans la solitude sur les cultes qui se partageaient l'Asie, et sur les moyens de les supplanter. Il s'essaya, dans l'ombre, à la nouvelle mission qu'il s'était imposée, et ne s'en ouvrit d'abord à personne; mais quand il fut bien maître de ses doctrines, quand la conscience de l'audace et de la grandeur de son dessein eut allumé en lui le feu de l'enthousiasme, il se mit enfin à l'œuvre.

Procédant avec prudence, il avait préparé les esprits de ses compatriotes à lui reconnaître une mission divine par une retraite de plusieurs mois, chaque année, dans une retraite du mont Héra, où il allait cultiver ses inspirations. Ses débuts n'en furent pas moins pénibles et peu encourageants. Sa femme, Kalidja, partagea ou feignit de partager la première les croyances du nouveau prophète (609). Son second partisan fut Zéid, son esclave, auquel il promit la liberté pour prix de son adhésion. Ali, fils d'Abou-Taleb, et Abou-Bekr, ami de Mahomet, adoptèrent ensuite ses opinions. Au bout de trois années de laborieuses tentatives, le nombre de ses partisans ne s'élevait encore qu'à quatorze. Ce ne fut que dans la quatrième année qu'il se posa enfin publiquement en prophète. Il réunit dans un festin quarante des principaux membres de sa famille, leur révéla sa prétendue mission, et leur promit tous les trésors de ce monde et de la vie à venir s'ils voulaient adopter sa doctrine. « Dieu m'a commandé, leur dit-il, de vous appeler à son service : quel est celui d'entre vous qui voudra m'aider à accomplir ma mission? » Le silence glacial de l'assemblée, qui avait d'abord accueilli ces paroles, fut bientôt rompu par un enfant de quatorze ans, nommé Ali, qui s'écria : « O prophète ! c'est moi ! Qui-conque se lèverait contre toi, je lui briserais les dents, je lui arracherais les yeux, je lui romprais les jambes, je lui déchirerais le ventre. O pro-

phète! je serai ton visir! » L'offre fut acceptée avec transport.

Mais le vieux culte arabe, qui avait ses pontifes dans la famille même de Mahomet, ne pouvait se résoudre à céder sans combat la place à une nouvelle doctrine, élevée et nourrie à l'ombre de ses autels; et celle-ci, pour se propager, dut commencer par verser le sang de la famille de son propre fondateur. Les chefs des Koréischites, sa tribu, le condamnèrent à mort par un arrêt unanime. Il fut forcé de fuir de la Mecque: cette fuite fut immortalisée par ses sectateurs, qui en ont fait le point de départ de leur ère. Il se retira à Médine, et commença la guerre civile contre ses adversaires; ce qui l'a fait surnommer par ses contemporains le *prophète du sabre*. La guerre dura long-temps, et d'abord avec des succès divers. Mais la fortune de Mahomet finit par l'emporter sur celle de ses ennemis: il s'empara des places que les juifs possédaient dans la province de Médine, tandis qu'Ali et Omar se couvraient de gloire dans les combats.

Le *prophète*, à la tête de douze mille soldats, pensa devoir traiter d'égal à égal avec les rois: renouvelant l'appel d'Abraham, la solennelle convocation de tous les peuples à l'islamisme, il envoya des députés à tous les souverains de l'Orient, pour les sommer de reconnaître le *prophète de Dieu*. Lorsque Chosroès, roi de Perse, eut lu la lettre de Mahomet, indigné, il la déchira avec mépris: « Ainsi, dit le *prophète*, Dieu déchirera son royaume. »

L'empereur grec Héraclius, que ses infortunes avaient rendu prudent, reçut le message avec respect; le roi d'Abyssinie y répondit en se faisant musulman. L'année où ces faits se passèrent fut appelée par les mahométans l'année des ambassades. Mahomet, ayant ainsi affermi sa puissance, s'approcha enfin de la Mecque: il y entra sans coup férir. Les trois cents idoles de la Kéabé furent

abattues, et, à chaque coup qui les frappait, Mahomet disait : « La vérité a paru, et le mensonge s'est dissipé devant elle comme une vapeur légère. » Il ne survécut pas long-temps à ce triomphe : un poison lent lui avait été administré par la sœur de Kénona, chef des juifs de Yatreb, et qui s'intitulait le *roi des Juifs*; ce poison le fit languir quelque temps, et finit par l'emporter le 8 juin 632, la onzième année de l'hégire.

Voici le portrait qu'Aboulféda a tracé de Mahomet dans la vie qu'il en a écrite :

« Ali, fils d'Abou-Taleb, a parlé en ces termes des qualités physiques du *prophète* : il était d'une taille moyenne; sa tête était forte, sa barbe épaisse, ses pieds et ses mains rudes; sa charpente osseuse annonçait la vigueur; son visage était coloré. Il avait les yeux noirs, les cheveux plats, les joues unies, le cou semblable à celui d'une urne d'argent. Dieu ne permit pas que ses cheveux recussent, en blanchissant, l'outrage des années : il avait seulement vingt poils blancs à la barbe, et quelques cheveux blancs au sommet de la tête.

» L'esprit et la raison du *prophète* l'emportaient sur ceux des autres hommes. Il était très-sobre de discours futiles. Il aimait à garder le silence; son humeur était douce, son caractère égal; son visage annonçait une bienveillance constante. Ses parents et ceux qui ne lui étaient pas attachés par les liens du sang, les puissants et les faibles, trouvaient en lui une justice égale. Il écoutait avec une grande patience celui qui venait s'asseoir auprès de lui. Jamais il ne se levait que l'homme auquel il donnait audience ne se fût levé le premier; de même que, si quelqu'un lui prenait la main, il la laissait aussi long-temps que la personne qui l'avait abordé ne retirait pas la sienne; il s'occupait lui-même du soin de traire ses brebis, s'asseyait à terre, raccommodait ses vêtements et ses chaussures, qu'il portait ensuite, tout raccom-

modés qu'ils étaient. Abou-Horaïra nous a laissé la tradition suivante :

« Le *prophète*, dit-il, sortit de ce monde sans s'être une seule fois rassasié de pain d'orge, et quelquefois il arrivait que sa famille passait un ou deux mois sans que, dans aucune des maisons où elle faisait sa résidence, il y eût eu du feu d'allumé. Des dattes et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Quant au *prophète*, il était quelquefois obligé, pour tromper sa faim, de se serrer avec sa ceinture une pierre sur le ventre. »

Mahomet avait fait à ses disciples une loi de la guerre sainte, de la conversion des peuples par les armes. Partis de l'Hedjaz en troupes peu nombreuses, les Arabes étendirent leurs conquêtes, en moins d'un siècle, de 632 à 717, des frontières de la Chine aux bords de la Loire : conquêtes durables, observe avec raison un historien, malgré leur rapidité ; car elles subsistent encore aujourd'hui en majeure partie, après douze siècles. A la vérité, l'unité politique et l'unité religieuse de leur empire ont été brisées ; mais la foi des mahométans est toujours restée la même, malgré toutes ces révolutions, et le Coran est toujours la loi de l'Indou, du Tartare, de l'Arabe et du Maure de l'Atlas.

Un livre qui s'impose depuis tant de siècles à la foi de près de cent millions d'hommes ne saurait être une chose indigne de l'attention d'un homme sérieux : en tout cas, ce ne peut-être une chose indifférente. Nous nous y arrêterons donc quelques instants.

Le Coran n'a pas été rédigé par Mahomet ; on assure même que le *prophète* ne savait ni lire ni écrire. « Pendant la vie de Mahomet, dit M. Reinaud, ses prétendues révélations étaient restées éparses et détachées les unes des autres ; la plupart même n'avaient pas été mises par écrit, et ne subsistaient que dans la mémoire de ses disciples ; les autres avaient été écrites à la hâte sur des

omoplates de brebis, sur des pierres blanchies, sur des feuilles de palmier, ou sur des morceaux d'étoffe. Comme dans les guerres qui suivirent sa mort, un grand nombre de ses disciples perdirent la vie, Abou-Bekr craignit que ces révélations ne périssent entièrement, et il s'occupa de les recueillir. »

Saïd fut chargé de ce travail : il rassembla tous ces fragments épars, et les réunit sans y rien changer. Aussi ce livre, dont chaque page avait été composée pour les besoins du moment, manque-t-il d'ordre et d'unité ; les répétitions et les obscurités y abondent ; la lecture en est fatigante : il est aride comme le ciel qui l'a inspiré. Il se compose de cent quatorze chapitres, divisés chacun par versets. Plusieurs de ces chapitres ne sont que des chants de guerre ; dans d'autres on rencontre de pieuses légendes, telles que l'histoire d'Abraham, ou des contes moraux ; car, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le génie arabe se plaît aux longs récits. Le ton général de l'ouvrage est sentencieux : Mahomet procède volontiers par apophthegmes et par proverbes ; ce qui est encore dans le goût des Arabes : on raconte, en effet, que des chefs de cette nation purent un jour tenir un long conseil où, de part et d'autre, on n'employa que des phrases proverbiales.

En tête du livre, le *prophète* pose le dogme fondamental de l'unité de Dieu ; il décrit ensuite les perfections divines, et alors sa parole, toujours élégante, devient parfois sublime. Pontife austère, il ne discute point : il faut croire ; périsse l'incrédule. Aussi ne faut-il point chercher dans le Coran l'onction et la douce et touchante persuasion de l'Évangile, son enseignement si plein de charité et ses belles paraboles : Mahomet parle en maître et menace, mais ne touche point.

« Ce livre, dit-il, le Coran, n'est point inventé par quelque autre que Dieu ; il est donné pour confirmer ce qui était avant lui, et pour expliquer les

Écritures qui viennent du Seigneur de l'univers : il n'y a point de doute à cet égard. Disent-ils : C'est lui (Mohammed) qui l'a inventé, répondez-leur : Composez donc un seul chapitre semblable; appelez même à votre aide tous ceux que vous pourrez, à part Dieu, si vous êtes sincères. »

Voici quelques passages du Coran, qui pourront donner une idée à la fois du fond et de la forme de ce livre étrange.

« Architecte des cieus et de la terre, quand Dieu veut donner l'existence, il dit aux etres : Soyez, et ils sont. Sa parole est la vérité : roi du jour où la trompette sonnera, il connaît les choses secrètes et publiques, il possède la sagesse et la science... »

« Nous montrâmes à Abraham le royaume des cieus et de la terre, afin de rendre sa foi inébranlable. Lorsque la nuit l'eut environné de ses ombres, il vit une étoile, et s'écria : Voilà mon Dieu; mais l'étoile disparut, et il dit : Non, je n'adorerai point des dieux qui tombent. Puis la lune se leva, et il dit : Voilà mon Dieu. Mais, la lune s'étant couchée, il ajouta : Si le Seigneur ne m'eût éclairé, je serais dans l'erreur. Enfin le soleil parut à l'orient : Celui-ci est mon Dieu, il est plus grand que tous les autres. Mais le soleil acheva sa carrière. O mon peuple, dit Abraham, je ne veux point de vos idoles. J'ai levé mon front vers celui qui a formé les cieus et la terre; j'adore son unité. Ma main n'encensera point les faux dieux. Telles sont les preuves de l'unité divine que nous donnâmes à Abraham. Le Seigneur élève ceux qu'il lui plaît; il est sage et savant. »

Le Coran admet la mission de Moïse, l'immaculée conception de la sainte Vierge Marie; il considère Jésus-Christ comme *l'envoyé du Très-Haut et son Verbe*. « Les Juifs, dit-il, ont violé l'alliance et refusé de croire à la doctrine divine. Ils ont injustement massacré les prophètes; mais Dieu a imprimé sur leurs fronts le sceau de la

perfidie; à l'infidélité ils ont joint la calomnie contre Marie. Ils ont dit : Nous avons fait mourir Jésus, le Messie, fils de Marie, envoyé de Dieu. Ils ne l'ont point mis à mort, ils ne l'ont point crucifié. Un corps fantastique a trompé leur barbarie, ils n'ont point fait mourir Jésus; Dieu l'a élevé à lui. — Nous croyons en Dieu, à ce qu'il nous a envoyé, à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux douze tribus; nous croyons à la doctrine de Moïse, de Jésus et des prophètes; nous ne mettons aucune différence entre eux, et nous sommes musulmans. »

Cinq articles de foi renferment toute la doctrine du Koran : *Croyance à un Dieu unique, à ses anges, à ses prophètes, au jugement dernier et à la prédestination.* Ses préceptes sont : *l'ablution, la prière, le jeûne, l'aumône, le pèlerinage à la Mecque*, que chaque musulman doit, s'il le peut, accomplir une fois en sa vie.

« La vertu ne consiste pas en ce que vous tourniez vos visages du côté du levant ou du couchant : vertueux sont ceux qui croient en Dieu et au jour dernier, aux sages et au livre, et aux prophètes, qui donnent pour l'amour de Dieu des secours à leurs proches et aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs, et à ceux qui demandent, qui rachètent les captifs, qui observent la prière, qui font l'aumône, remplissent les engagements qu'ils contractent, se montrent patients dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur. »

Le Coran décrit le séjour des damnés, mais il ne parle qu'avec une grande réserve du séjour des bienheureux.

« 1. As-tu jamais entendu parler du jour qui enveloppera tout; — 2. Où les hommes, le front humblement courbé. — 3. Travaillant et accablés de fatigue, — 4. Brûlés au feu ardent, — 5. Boiront de l'eau bouillante? — 6. Ils n'auront d'autre nourriture que le fruit de Dari, — 7. Qui ne leur

donnera point d'embonpoint, ni ne calmera leur faim. — 8. D'autres visages seront rians ce jour-là; — 9. Satisfaits de leurs labeurs d'autrefois, — 10. Ils séjourneront dans le séjour élevé, — 11. Où l'on n'entend aucun discours frivole. — 12. On y trouvera des fontaines d'eaux courantes, — 13. Des sièges élevés, — 14. Des coupes préparées, — 15. Des coussins disposés par séries, — 16. Des tapis étendus. »

« Quiconque désire un autre culte que l'Islam (*la résignation à Dieu*), ce culte ne sera point reçu de Dieu, et il sera dans l'autre monde du nombre des malheureux. »

« La récompense de ceux qui retournent à l'infidélité sera la malédiction de Dieu, des anges et des hommes. Ils en seront éternellement couverts.

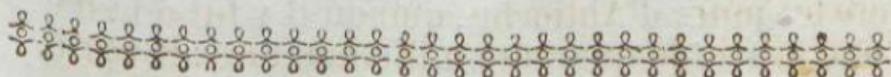
« Ceux qui craignent Dieu et le compte qu'ils auront à rendre, ceux que l'espoir de *voir Dieu* rend constants dans l'adversité, qui font la prière, qui donnent en secret ou en public, et qui effacent leurs fautes par leurs bonnes œuvres, seront les hôtes du paradis. Ils seront introduits dans les jardins d'Éden; leurs pères, leurs épouses et leurs enfants qui auront été justes jouiront du même avantage. Là ils recevront les visites des anges, qui entreront par toutes les portes. « La paix soit avec vous, leur diront-ils. Vous avez été patients, jouissez du bonheur qu'a mérité votre persévérance. » Les jardins de délices arrosés par des fleuves, ces jardins, où l'on trouvera une nourriture éternelle et des ombrages toujours verts, seront le prix de la piété. »

Cet exposé succinct des points principaux de la doctrine du Coran ne répot point sans doute aux idées que l'on s'en fait vulgairement : égarés par un zèle respectable, mais qui n'était peut-être point suffisamment éclairé, des écrivains, dignes d'ailleurs de toute considération, ont présenté cette doctrine sous un aspect tout autre que celui sous lequel elle apparaît dans ces pages, et, nous

osons le dire, dans la réalité, lorsqu'on l'étudie avec conscience et impartialité, la religion du Coran n'est proprement qu'un syncrétisme, c'est-à-dire un mélange d'éléments hétérogènes, juxtaposés, mais non harmonisés. Mahomet s'inspire à la fois de la Bible, de l'Évangile, du Talmud et de la Kabbale, ainsi que de l'ancienne religion des Arabes et des traditions bibliques qui avaient cours parmi ce peuple. Il accepte la Bible et l'Évangile tout entiers, mais en les interprétant à sa manière. Le Pentateuque est à ses yeux la première révélation de la volonté de Dieu aux hommes; l'Évangile est la seconde; le Coran, la troisième et dernière. Les trois peuples qui croient en la première révélation, les juifs, les chrétiens et les mahométans, sont les *trois peuples du livre*. Le mahométisme n'est donc étranger ni au judaïsme ni à la vérité chrétienne : il en vient directement, mais il en est une altération, une corruption. C'est un fils indigne de tels parents, mais qui, dans sa dégradation, conserve encore des traces nombreuses et manifestes de sa noble origine.

Les deux points fondamentaux de la morale du mahométisme, ce sont les deux dogmes de l'Islam ou de la résignation à Dieu, et de la prédestination. Tous deux ont influé puissamment sur le caractère des peuples qui ont suivi la loi du prophète. Le premier, que le Coran a emprunté aux saintes Écritures, a donné à ces peuples ce calme, cette impassibilité qui leur fait envisager de sang froid les plus graves événements de la vie : le musulman ne connaît ni le découragement ni le désespoir. Quelque grands que soient les maux dont il est accablé, il s'y *résigne* avec un courage digne d'admiration; il voit partout la volonté de Dieu et s'y soumet sans murmurer : *Dieu seul est grand, et Mahomet est son prophète*, dit-il sans se plaindre et avec une entière confiance en l'un et en l'autre. C'est le dogme de la prédestination qui, en se combinant avec celui de l'Islam, lui a donné sur

le cœur du musulman cette force unique : dès qu'il est admis que la volonté de l'homme ne peut exercer aucune influence sur les événements de la vie, et qu'ils sont tous soumis à une loi immuable et nécessaire, la prière, la plainte ou l'effort deviennent superflus, puisqu'ils seraient impuissants. Pourquoi dès-lors se préoccuperait-on du passé ou de l'avenir? Ce qui doit être *est écrit* et sera infailliblement : le seul rôle qui convienne dès-lors à l'homme sage, c'est celui de la *résignation*. C'est ainsi que de ce qui est dans le chrétien une vertu sublime le mahométisme a fait un état contre nature, une apathie stupide, destructive de toute activité et de toute énergie. Le dogme de la prédestination fut, à la vérité, éminemment utile à l'islamisme lors de son établissement aux temps de la conquête. En inspirant à ses disciples le mépris profond du danger, il mit au service de leur fanatisme un courage qui ne s'étonnait de rien : de là ces prodiges de valeur des premiers successeurs du prophète; de là cette incroyable rapidité de leurs conquêtes, qui, en moins d'un siècle, portèrent leurs armes des bords de l'Indus et du Fleuve-Jaune à ceux de la Loire et du Rhône; mais de là aussi la stérilité de ces conquêtes au point de vue de la civilisation. Une fois que l'ardeur de la victoire se fut calmée, et surtout lorsque le jour de la défaite eut commencé à luire, le dogme funeste de la prédestination porta ses fruits véritables, fruits amers, désolants, mortels. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les États musulmans : tandis que la civilisation chrétienne fait éclater chaque jour davantage sa fécondité et sa puissance; tandis qu'elle fatigue l'admiration de ceux qui la contemplent par ses merveilles et sa magnificence, l'empire du Coran n'offre partout que le triste spectacle de la stérilité, de l'impuissance, de la faiblesse et de la barbarie. On reconnaît l'arbre à ses fruits, le principe à ses conséquences, la doctrine et la religion à leurs effets sur les peuples.



CHAPITRE III.

CONQUÊTE DES ARABES EN ASIE ET EN AFRIQUE.

Après la mort de Mahomet, Abou-Bekr fut reconnu, non sans contestation, pour son successeur dans le commandement. Il continua la *guerre sainte* qu'avait commencée Mahomet. Deux armées sortirent à la fois de l'Arabie : l'une, commandée par Abou-Abéidah, envahit la Syrie; l'autre, sous les ordres de Kaled, se dirigea vers l'Euphrate et la Perse.

Abou-Bekr avait recommandé à ses généraux de ne pas couper les palmiers, de ne pas ravager les campagnes, d'être fidèles à leur parole, d'épargner les vieillards, les femmes et les enfants, de respecter les envoyés de paix, et d'inviter les peuples à *la foi* avant de les combattre. Soixante-dix mille Grecs vinrent au secours de Damas, assiégé par les Arabes; cinquante mille restèrent sur le champ de bataille avec leur général. Quelques jours après, la ville fut prise, et les habitants en furent passés au fil de l'épée. Une nouvelle armée de quarante mille Grecs, fortifiée de soixante mille Arabes chrétiens, marcha bientôt contre Abou-Abéidah et Kaled. Celui-ci battit d'abord les Arabes chrétiens; puis les deux généraux réunis, ayant rencontré les Grecs, les détruisirent presque entièrement, après une lutte acharnée. L'empereur Héraclius, qui venait de soutenir une lutte héroïque contre les Perses, n'osa pas attendre les Sarrasins, et ne se crut pas même en sûreté der-

rière les murs d'Antioche, quoiqu'il y fût à la tête d'une armée de quarante mille hommes : la Syrie, la Phénicie, la Palestine, la Cilicie et la Mésopotamie tombèrent successivement au pouvoir des conquérants arabes, qui, dès 640, portèrent leurs ravages et la terreur de leurs armes sur les côtes du Pont-Euxin et jusqu'au pied des murs de Constantinople.

Pendant ce temps, la Perse tombait sous les coups d'Omar, qui, en 634, avait succédé à Abou-Bekr : trente mille Arabes luttèrent pendant trois jours contre cent cinquante mille Persans ; enfin, le quatrième jour, ils pénétrèrent jusqu'au visir, qui était couché au pied d'un arbre au milieu de ses trésors ; ils le tuèrent, et prirent l'étendard de la monarchie, le tablier de cuir qu'avait porté le forgeron qui avait fondé, en Perse, la dynastie des Sazanides. Deux autres victoires leur livrèrent toute la Perse, et Jezdegerd, le roi de cette immense contrée, après avoir erré de retraite en retraite, s'enfuit jusqu'aux frontières de la Chine (642).

En 638, Amrou, l'un des plus braves généraux arabes, campait près de Gaza avec quatre mille hommes, lorsque, sur un ordre équivoque du calife Omar, il envahit l'Egypte, et, aidé d'un secours de quatre mille Syriens, osa attaquer Memphis, et l'emporta. Il fit ensuite alliance avec les tribus indigènes, et alla mettre le siège devant Alexandrie. Les Grecs s'y défendirent pendant quatorze mois, et la conquête de cette ville coûta la vie à vingt mille musulmans. Amrou y trouva, dit-on, quatre mille bains, autant de palais et quatre cents théâtres. Les derniers restes de la bibliothèque furent brûlés par ordre du général. « Si, dit-il, ce qu'en contiennent les livres est conforme au Coran, ils sont inutiles, et alors à quoi bon les conserver ? si ce qu'ils contiennent est contraire au Coran, il faut les brûler à plus forte raison. » Le calife Othman confia, en 644, le gou-

vernement de l'Égypte à Abdallah, avec pouvoir de poursuivre la guerre et les conquêtes dans toute l'Afrique. Ce général, à la tête de quarante mille hommes, vainquit l'exarque de la Tripolitaine, qui en avait cent vingt mille, et le chassa de son gouvernement. Mais les troubles qui surgirent en ce temps parmi les Arabes arrêterent momentanément le cours de leurs conquêtes.

Nous avons vu plus haut que, dès la mort de Mahomet, des dissensions avaient éclaté entre ses disciples, à propos du choix de son successeur. Ali et Abou-Bekr aspiraient également à son héritage : celui-ci l'avait emporté, mais Ali avait conservé de nombreux partisans, et son échec devint, par la suite, l'occasion d'un schisme. Ali parvint cependant au califat en 655 ; mais il ne l'occupa que peu de temps. Moavia, gouverneur de la Syrie, refusa de le reconnaître : une guerre civile éclata ; pendant cent dix jours, les deux armées combattirent presque sans relâche, et la victoire flottait encore incertaine, quand trois fanatiques pénétrèrent près d'Ali et l'assassinèrent. Cette mort fut suivie de l'établissement de la dynastie des Ommiades (661), mais ne termina point la scission politique ; et les musulmans sont, encore de nos jours, partagés, depuis cet événement, en *sunnètes*, qui admettent la *sunna* (tradition) et la légitimité des califes ommiades, et en chiites (schismatiques), qui ne reconnaissent que le Coran, Ali et les califes de sa famille. Les Turcs sont sunnètes ; les Arabes et les Persans sont chiites.

Les Ommiades reprirent, en 692, les projets de conquête des Arabes en Afrique. Sous le califat d'Jezid, fils et successeur de Moavia, Ocha-ben-Nafé porta ses armes jusqu'à Souza, sur le rivage de l'océan Atlantique : là, poussant son cheval dans les flots, il s'écria dans son enthousiasme : « Dieu de Mahomet, si les profondeurs de la mer n'opposaient à mon courage un obstacle invincible,

j'irais plus loin encore porter la connaissance de ton saint nom ! »

Mais la révolte des Berbères le força de rétrograder : c'étaient des tribus nomades et guerrières, sur l'origine desquelles on n'a que des notions incertaines. Ils défendirent vaillamment leur indépendance contre les conquérants Arabes. Tandis que cette lutte se passait au sud de l'Atlas, au nord de cette chaîne de montagnes, le dernier boulevard des Grecs, Carthage, tombée au pouvoir des Arabes, était ruinée et détruite : toute la Mauritanie était conquise, à l'exception des places que les Goths possédaient sur la côte ; et les Maures, habitants indigènes du pays, après avoir subi la domination des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Grecs, accueillèrent comme des libérateurs et des frères les conquérants musulmans.

Cahina, reine des Berbères, ayant été vaincue et prise, Hazzan-ben-Naaman la fit périr, et envoya sa tête, avec de riches présents, au calife Abd-el-Mélie. Abd-el-Azzi, frère de celui-ci, sentit sa cupidité vivement excitée par la vue de ces trésors, et se fit donner le gouvernement d'Afrique. Il confia le commandement de ses troupes à Muza-ben-Nozéir, qui soumit plusieurs provinces et acheva de dompter les Berbères ; il comprima les Maures, qui avaient tenté de se révolter, et, pour donner un aliment à l'activité inquiète de ces peuples nouvellement conquis, il chercha autour de lui une occasion d'exercer leur humeur belliqueuse et remuante : l'Espagne se présentait à lui, faible, languissante, incapable de résister à un ennemi puissant.

Les Visigoths et les Suèves avaient conquis cette riche province au ^v^e siècle de l'ère chrétienne. Les Suèves occupaient la Galice ; les Goths étaient maîtres du reste du pays, et ne tardèrent même pas à s'emparer de la part des Suèves. Mais ils eurent le tort d'opprimer les indigènes et de s'iso-

ler d'eux. Ils s'en séparèrent par leurs mœurs et leurs lois. Non-seulement ils affectaient le plus profond mépris pour les Espagnols, qu'ils appelaient Romains (et c'était suivant eux une qualité injurieuse); mais ils les éloignaient des emplois civils et militaires, et interdirent jusqu'aux mariages entre les deux nations. Ce système d'exclusion et d'oppression, employé contre les habitants du pays, altéra leur caractère; il consolida la domination des Goths sur les Espagnols, mais rendit ceux-ci inutiles, sinon, hostiles, dans le cas d'une agression étrangère. Les indigènes, pauvres et malheureux, ne pouvaient aimer leurs tyrans, ni songer à les défendre; ils soupiraient après un changement, et attendaient avec impatience qu'un libérateur vint briser les fers dont les Visigoths les avaient chargés.

D'autre part, ceux-ci trouvaient dans leur propre gouvernement des causes de faiblesse et de décadence. La royauté, élective, offrait sans cesse une proie tentante à tout ambitieux assez puissant pour s'en emparer; en même temps le pouvoir royal était trop faible pour maintenir l'ordre et pour se faire respecter vis-à-vis d'une aristocratie jalouse de ses droits, et qui contrôlait tous les actes du souverain. Enfin le peuple était livré à la corruption, et dégénéré par l'oisiveté et par l'abus des plaisirs.

La monarchie des Goths avait été fondée en Espagne, en 413, par Athaulf. Son successeur, Valia, joignit une partie du midi de la Gaule à ses Etats d'Espagne, et fixa la résidence des rois visigoths à Toulouse. Thorismond étendit les frontières de son royaume jusqu'à la Loire. Théodoric II, qui lui succéda (452-467), fut le plus grand des rois visigoths. Telle était sa puissance et sa renommée qu'il reçut des ambassadeurs des Francs, des Bourguignons, des Ostrogoths, des Hérules et des Perses. Mais, après lui, la monarchie déclina de jour en jour. Sous son successeur,

Alaric II, les Goths perdirent, à la suite de la bataille de Vouillé, toute la Gaule, à l'exception de la Septimanie. Dès-lors l'anarchie semble devenir l'état normal du royaume des Visigoths. Plus de la moitié des princes montent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs. En 548, les Francs s'avancèrent jusqu'à Narbonne. Théodoric, qui les repousse, est proclamé roi, et, la même année, assassiné dans un festin. Sous Athanagilde (554-568), les Grecs profitent des dissensions qui agitent l'Espagne, et s'emparent des côtes de la mer depuis le détroit jusqu'à Valence. Liuba et Léovigild régnèrent en commun, et détruisirent le royaume des Suèves. Récarède, qui leur succéda (586-601), rentra, avec tout son peuple, dans le sein de l'Eglise catholique (Les Goths étaient ariens). Sisebut (612-620) chassa les Grecs de l'Espagne, et conquit une partie de la Mauritanie. Sous le règne de Sisenand (631-636), le quatrième concile de Tolède régularisa l'administration du pays : il arrêta que personne ne pourrait monter sur le trône sans le consentement des évêques et des grands officiers du palais ; que le roi jurerait, lors de son sacre, de ne prononcer aucun jugement en matière capitale sans l'avis des officiers du palais ; que les évêques pourraient appeler dans les conciles ou en exclure les personnes qu'ils voudraient ; qu'enfin les ecclésiastiques seraient exempts de toutes charges et de tout impôt. Les conciles tenaient lieu des Etats-généraux et en remplissaient les fonctions. Ils s'assemblaient fréquemment.

Chintilla (635-640) chassa les Juifs de l'Espagne. Sous le règne de Récesvind, les Goths eurent à repousser les premières attaques des Arabes en Mauritanie. Son successeur Wamba, fut déposé, après avoir eu quelques succès contre les islamites. Il n'avait d'ailleurs accepté la couronne qu'à regret, et y renonça facilement : un noble, Erwiga, mêla de l'opium à sa boisson, lui coupa les

cheveux pendant son sommeil, et prit les clefs d'argent, insignes de la royauté. Sous Erwiga, les Juifs qui étaient rentrés en Espagne, vivement persécutés, se mirent en relation avec les Arabes d'Afrique. Le complot ayant été découvert, on les proscrivit de nouveau avec plus de rigueur que jamais.

Sous le règne de Witisa, l'anarchie atteignit son apogée : les factions des grands troublèrent tout le royaume, qui parut près de se dissoudre. Ce prince fut assassiné par Roderic, fils d'un seigneur auquel il avait fait crever les yeux.



Les deux premiers sont connus, et par les titres
 à l'original, et par les titres de la traduction. Les deux
 autres ont été traduits en français, et sont
 connus par les titres de la traduction, et par les
 titres de l'original. Le premier est le plus ancien,
 et le plus précieux. Le second est le plus récent,
 et le moins précieux. Le troisième est le plus
 commun, et le moins précieux. Le quatrième est
 le plus rare, et le plus précieux.

Sous le règne de William, l'anglais étoit
 son langage. Les barons des grands fief étoient
 tous de ce langage, qui étoit plus de son
 langage. Ce langage fut assés par Robert, fils de son
 grand-père, et par son fils.



LIVRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE : LES ÉMIRS ET LES OMMAIADES.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉMIRS.

Roderic était duc de Cordoue : protégé par une faction puissante, il l'emporta sur tous ceux qui aspiraient à recueillir l'héritage de Witisa, et monta sur ce trône ensanglanté. Mais son crime lui avait fait de dangereux ennemis : la crainte des supplices et le désir de la vengeance conduisirent en Afrique les fils de Witisa, où le comte Julien, gouverneur de la Tingitane, leur offrit un asile dans Ceuta. Ce seigneur, ainsi que son frère, était l'ennemi de Roderic. Le premier, beau-frère de Witisa et chef de sa garde, craignait d'être enveloppé dans la proscription que le roi avait prononcée contre la famille de son prédécesseur. Quant au second, bien qu'il fût laïque, il avait été promu par Witisa à l'évêché de Tolède, quoique ce siège ne fût point vacant. La mort de Witisa ne lui avait pas permis de consommer cette usurpation. Julien et Appou, aigris contre Rode-

ric , contre les grands qui l'avaient prince élu , contre les évêques qui l'avaient servi de leur crédit , embrassèrent avec chaleur le parti des princes fugitifs. Ils cherchèrent d'abord à exciter une révolte en Espagne ; mais , se défiant de l'inconstance des conjurés , ils résolurent d'appeler les Maures en Espagne. Ce fut , suivant l'historien espagnol Mariana , dans une assemblée secrète , tenue sur le mont Calderino , non loin de Consuegra , qu'ils firent part de ce dessein à leurs amis , et qu'ils reçurent leur approbation et leurs serments.

Des bruits étranges couraient par toute l'Espagne , et annonçaient la chute prochaine de la monarchie des Goths. Il y avait , dit-on , à Tolède un vieil édifice où personne n'était entré depuis longtemps ; car de sinistres prédictions menaçaient celui qui y pénétrerait le premier-Roderic crut que ce palais renfermait des trésors : il s'y rendit , et y trouva un souterrain fermé par une porte d'airain. Quand il la fit briser , les montagnes voisines tremblèrent sur leur base , et le tonnerre gronda. Il avança néanmoins , et arriva bientôt à une salle où se trouvaient des statues revêtues de costumes bizarres et inconnus : on eût dit des hommes venus de l'Orient. Tous avaient des sabres nus à la main ; et sur la lame de l'un de ces sabres étaient gravés des caractères mystérieux , que ni le roi ni sa suite ne purent lire. Un vieux Juif consulté y lut ces mots écrits en Arabe : *Le dernier jour de l'Espagne est venu.*

C'est ainsi que l'imagination populaire revêtait de couleurs fantastiques ce grand événement de l'invasion des Arabes.

Le comte Julien se hâta de faire des ouvertures à Muza ; et , pour gage de la sincérité de ses offres , il lui livra Tanger. Muza était ambitieux et entreprenant ; mais la prudence tempérait en lui l'amour de la gloire et des conquêtes. Avant de faire au rebelle aucune réponse positive , il prit d'abord des

informations détaillées sur l'état de l'Espagne. Un habitant de Tanger les lui donna exactes et complètes : il lui parla de Roderic comme d'un prince peu aimé et considéré comme un usurpateur ; il lui vanta la douce température de l'Espagne, son beau ciel, ses richesses, la bonté de ses fruits, la variété de ses productions, l'antiquité de ses monuments, ses vastes et populeuses cités. « L'Espagne, lui dit-il, l'emporte sur toutes les régions connues : c'est la Syrie pour la douceur du climat et la pureté de l'air ; c'est l'Yémen pour la richesse du sol ; c'est l'Inde pour ses fleurs et ses aromes ; c'est le Catay pour ses mines ; c'est l'Aden pour ses ports et ses beaux rivages. »

Enflammé par ces récits du désir de faire une aussi riche conquête, Muza en sollicita et en obtint facilement la permission du calife son maître. Mais, pour ne rien laisser au hasard, il voulut d'abord sonder les dispositions du peuple espagnol, et juger de l'effet que produirait son invasion. Il envoya un chef dont le courage lui était connu, Tarik-ben-Zeyad, à la tête de cinq cents chevaux d'élite, tenter une descente en Espagne. Tarik aborda heureusement sur le rivage de l'Andalousie, au pied d'une montagne qui depuis a gardé son nom et l'a rendu célèbre (Gebel-el-Tarik, Gibraltar). Les Arabes parcoururent la côte sans éprouver nulle part de résistance, et retournèrent en Afrique sains et saufs, et chargés de butin (710). Encouragé par ce succès, Tarik fit, l'année suivante, une seconde tentative, qui fut encore plus heureuse que la première. Il se fortifia et s'établit au pied du mont Gibraltar. Le Goth Théodemir essaya en vain de le forcer de se rembarquer : battu dans toutes les rencontres, et déconcerté par la façon de combattre de ces étrangers, il écrivit au roi Roderic : « Il vient de paraître sur nos côtes une horde d'Africains. Je ne sais s'ils sont tombés du ciel. Ils m'ont attaqué à l'improviste ; je leur ai disputé de toutes mes for-

ces l'entrée du pays, mais je n'ai pu ni résister à leur nombre, ni soutenir leur choc impétueux. Maintenant ils campent, bien malgré moi, sur nos terres. Envoyez-moi des troupes sans délai; rassemblez tous vos gens de guerre. La chose me paraît même si importante que votre présence ici serait nécessaire. »

Epouvanté par ce message, Roderic envoya à Théodemir l'élite de sa cavalerie. Les Arabes, découragés à l'aspect de la multitude de leurs ennemis, hésitèrent à combattre; mais Tarik, pour les y contraindre, fit mettre le feu à ses vaisseaux. Réduits ainsi à l'alternative de vaincre ou de périr, ils retrouvèrent leur courage, attaquèrent vigoureusement les Goths et les dispersèrent. Roderic, comprenant enfin l'imminence du danger, rassembla toutes ses forces, et vint, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, présenter la bataille aux Arabes. Ceux-ci ne furent nullement troublés de leur énorme infériorité numérique : ils avaient sur leurs ennemis l'avantage de la discipline et de l'habitude du métier des armes, tandis que ceux-ci n'étaient composés, en majeure partie, que d'une multitude sans expérience et mal armée. Les armées se rencontrèrent dans la plaine que traverse le Guadalète, à deux lieues de Cadix, et près de la place où s'élève aujourd'hui Xérès de la Frontéra. La bataille eut lieu le 23 (ou le 24) juillet de l'an 714. Elle dura deux jours entiers avec des succès balancés et avec un acharnement et une valeur égale de part et d'autre. Le troisième jour, Tarik s'aperçut que les Arabes, découragés par cette longue résistance, cédaient peu à peu le terrain. Aussitôt il parcourt les rangs, cherche à ranimer l'ardeur des siens, et leur rappelle qu'il n'y a de salut pour eux que dans la victoire, puisqu'ils ont brûlé leurs vaisseaux. Puis, donnant l'exemple, il s'enfonce au milieu des Goths, et, écartant de son cimeterre tout ce qui s'oppose à sa marche, il pénètre jusqu'à leur éten-

dard, et, reconnaissant Roderic aux marques de la royauté, il se précipite sur lui, le frappe de sa lance et lui ravit à la fois le trône et la vie. La perte du roi entraîna la déroute des Goths : ils s'enfuirent, poursuivis l'épée dans les reins par les Arabes, qui semèrent des cadavres de leurs ennemis la vaste plaine du Guadalète.

Tarik envoya la tête de Roderic à Muza, comme un témoignage éclatant de sa victoire. Ce chef, jaloux au fond du cœur des succès de son lieutenant, lui ordonna de suspendre sa marche victorieuse, lui donnant pour prétexte la nécessité de renforcer l'armée, avant de l'engager dans l'intérieur des terres. Tarik ne se fit point illusion sur les motifs qui inspiraient à Muza une aussi étrange résolution ; mais, au lieu de lui obéir, sûr de l'appui de ses soldats, il les réunit, et leur annonça qu'ils allaient partir pour marcher à de nouvelles victoires. « Epargnez, leur dit-il, les hommes désarmés et ceux qui vivront en paix avec vous ; réservez vos coups pour ceux qui feront contre vous usage de leurs armes ; gardez-vous de rien enlever à l'habitant des campagnes ; mais, dans les villes prises d'assaut, que les dépouilles vous appartiennent. » Il les partagea ensuite en trois corps, dont l'un, sous les ordres de Muguez-el-Rumi, dut marcher sur Cordoue ; le second, sous Zaïd-ben-Késadi, dut se rendre à Malaga ; lui-même, à la tête du troisième, se porta par Jaën sur Tolède, résidence des rois Goths.

Cordoue, n'ayant pas voulu se rendre sans coup férir, fut prise d'assaut par Muguez, qui fit passer la garnison au fil de l'épée, mais épargna les habitants. Zaïd-ben-Késadi n'avait pas eu moins de succès : il battit une armée de Goths à Ceija, et s'empara, sans résistance, de Malaga. Il rejoignit Tarik devant Tolède. Cette ville était hors d'état de se défendre : les Goths n'y avaient point de garnison, et les habitants, qui ne leur étaient point attachés, n'étaient nullement disposés à faire de

grands efforts pour leur cause : ils capitulèrent donc, et livrèrent leurs armes et leurs chevaux ; les Arabes leur garantirent l'entière disposition de leurs propriétés et la sécurité pour leurs personnes, ainsi que le libre exercice de leur religion et la possession de leurs églises ; ils leur accordèrent, en outre, le droit d'avoir des juges particuliers et celui de se régir d'après leurs lois. Cette capitulation fut, dans la suite, fidèlement observée : les Tolédans s'unirent intimement avec les musulmans, sans que cependant leur foi s'en altérât. C'est de là, sans doute, qu'est venu le nom de Muzarabes, qu'on a donné long-temps aux habitants de cette ville. Separés du reste du monde chrétien, ils conservèrent jusqu'au xv^e siècle la liturgie et les rites introduits en Espagne, au vi^e siècle, par saint Isidore de Séville, et qui, dès le xi^e siècle, furent peu à peu remplacés par la liturgie et les rites de l'Église de Rome.

Cependant Muza avait débarqué en Espagne, secrètement irrité contre Tarik, et décidé à le perdre. Après un blocus d'un mois, il s'empara de Séville. Il se porta de là dans l'Algarve de l'Espagne. Le siège de Mérida, qui en était la ville la plus importante, l'arrêta fort long-temps : la garnison, qui était brave et nombreuse, l'incommodait par de fréquentes sorties. Pour y mettre un terme, il cacha un corps de troupes dans une caverne profonde située près de la ville. Les Goths, ayant, comme de coutume, attaqué les Maures, ceux-ci les attirèrent adroitement du côté, mais un peu au-delà de la caverne, ceux qui y étaient cachés en sortirent alors, et, tombant à l'improviste sur les Goths, les taillèrent en pièces. Cet échec, ainsi que le défaut de vivres et les murmures de la population indigène qui souffrait du siège, sans s'intéresser à la cause des défenseurs, toutes ces causes déterminèrent enfin ceux-ci à capituler. Muza, admirant leur courage, leur accorda des conditions meilleures

même que celles qu'ils avaient osé proposer (juillet 712).

Tarik, poursuivant le cours de ses conquêtes, avait parcouru le centre de l'Espagne, et y avait fait un riche butin, parmi lequel on distinguait surtout une table en marbre incrustée de pierres précieuses, et qui passait pour avoir appartenu à Salomon. De retour à Tolède, il y trouva Muza, qui, au lieu de lui faire l'accueil que sa valeur et ses succès eussent mérité, le priva de son commandement et le chargea de chaînes, au grand déplaisir de toute l'armée.

Théodemir, le premier Goth qui s'était opposé à l'invasion des Arabes, s'était, après la bataille de Xérès, retiré dans les vastes domaines qu'il possédait dans la province de Murcie. Abd-el-Azzi, fils de Muza, résolut de l'en chasser. Il s'y rendit avec des forces considérables : il espérait attirer Théodemir à une bataille rangée, où la supériorité du nombre et de la discipline lui eût assuré la victoire. Mais le Goth, retiré dans ses montagnes, évitait avec soin les plaines et les vallées, couronnant de soldats la cime des rochers, gardant les défilés, et ne cessant de harceler les Arabes et de les inquiéter dans leur marche. Vains efforts ! rien ne pouvait sauver l'Espagne, et la conquête ne devait trouver des bornes qu'au bord de la Loire. Théodemir ne put empêcher Abd-el-Azzi d'assiéger Lorca : il dut se résigner à courir les chances d'un combat, sous peine de voir prendre la ville sous ses yeux. Ses troupes, rompues et foulées par l'innombrable cavalerie des Arabes, après avoir jonché la plaine de leurs morts, cherchèrent un asile derrière les murs de d'Orihuéla. Théodemir, qui n'avait plus assez de soldats pour garnir les murailles, fit prendre à toutes les femmes des habits d'hommes et des armes, et les plaça en évidence au haut des tours et aux ouvertures des créneaux, en leur recommandant de croiser leurs cheveux sous le menton, de manière

à leur donner l'apparence de longues barbes. Les Arabes, trompés par ce stratagème, renoncèrent à l'idée de prendre la ville d'assaut, et se disposèrent à l'assiéger en règle. Théodemir leur fit alors demander un saufconduit pour un messenger chargé de traiter de la paix, et, l'ayant obtenu, se rendit lui-même, déguisé, au camp des Arabes, obtint d'Abd-el-Azzi les conditions les plus avantageuses, et, quand le traité eut été signé, se fit reconnaître. L'Arabe lui sut gré de la confiance qu'il lui avait montrée en se remettant entre ses mains, et lui fit le meilleur accueil. Le lendemain, Théodemir reçut Abd-el-Azzi dans les murs d'Orihuéla.

Celui-ci, surpris d'y voir si peu de soldats, demanda à Théodemir ce qu'était devenue cette nombreuse troupe qui, la veille, couronnait les remparts. Le général chrétien confessa alors le stratagème qu'il avait employé, et reçut les applaudissements des scheifs arabes et d'Abd-el-Azzi lui-même.

Le calife n'avait point approuvé le traitement que Muza avait fait subir à Tarik, et lui avait envoyé l'ordre de rendre à ce chef les honneurs et les dignités dont il l'avait privé. Les deux généraux se concertèrent alors pour continuer la guerre. Le succès ne cessa point de les favoriser : tous deux étaient également braves ; mais Muza était avide de richesses et jaloux de la gloire de Tarik, tandis que celui-ci distribuait à ses officiers et à ses soldats les trésors fruits de la conquête, et demeurait pauvre et austère alors que tous ceux qui l'entouraient s'enrichissaient. Tous deux se plaignaient amèrement l'un de l'autre au calife, qui, craignant que leur division ne nuisît au succès de la guerre, les appela l'un et l'autre. Tarik obéit aussitôt, il se rendit à Damas, où résidait le calife ; il y fut reçu comme le méritaient les grands services qu'il avait rendus à ce souverain. Muza n'obéit que plus tard : il avait aupa-

ravant donné à l'aîné de ses fils, Abd-el-Azzi, le commandement de l'Espagne; au second, Abd-el-Ola, celui de Magreb; et au troisième, Méruan, celui de l'Egypte. Peu de jours après son arrivée à Damas, le calife mourut, et Suléiman, qui lui succéda, ayant eu précédemment à se plaindre de Muza, le fit jeter en prison et battre de verges, et le dépouilla de presque toutes ses richesses. Craignant ensuite les vengeances de la famille de ce malheureux, il fit assassiner ces deux fils, et eut la barbarie de montrer leurs têtes à leur père en lui demandant s'il les reconnaissait. « Maudit soit de Dieu, dit Muza, le barbare qui a assassiné ceux qui valaient mieux que lui ! » Il sortit aussitôt du palais, quitta la ville et s'enfonça dans l'Arabie, où la douleur d'avoir perdu ses enfants ne tarda pas à lui donner la mort.

Abd-el-Azzi eut pour successeur Agub, son cousin, qui, pendant sa courte administration, fonda la ville de Catalayud (forteresse d'Agub). Suléiman ne régna que quelques mois.

Alhaur, successeur d'Agub, le fit vivement regretter par sa cruauté et son avarice. Dans une incursion qu'il fit dans la Gaule, il recueillit un riche butin et ramena beaucoup de captifs.

Ce fut pendant cette expédition que des chrétiens, réfugiés dans les montagnes des Asturies, osèrent concevoir le glorieux dessein de reconquérir leur patrie, et de fonder une monarchie nouvelle sur les ruines encore fumantes qui couvraient le sol de l'Espagne. Ils saisirent le moment où l'émir (gouverneur arabe) était absent et leur laissait le loisir de faire des préparatifs de défense, pour se rassembler et se concerter sur les moyens de secouer le joug de l'étranger. Le mécontentement général, excité par la mauvaise administration d'Alhaur, favorisa singulièrement l'exécution de leur entreprise. Pour mettre à profit ces heureuses dispositions, il fallait un homme actif, audacieux, intelligent, dévoué : cet homme

se trouva ; il fut proclamé roi sous le nom de Pélage. Un détachement qu'Alhaur envoya pour comprimer cette révolte fut battu, et, pour la première fois, les Arabes furent vaincus en Espagne. Du haut de leurs montagnes, les soldats de Pélage firent rouler sur eux d'énormes rochers, qui tombaient en bondissant sur les Maures, et en écrasaient des rangs entiers. Alxaman, leur chef, voulut en vain les ramener au combat : atteint lui-même par une de ces pierres redoutables, il périt, et ses soldats, effrayés, s'enfuirent. Mais les montagnards, plus agiles qu'eux, les poursuivirent, et permirent à un petit nombre de ces infidèles de sortir de leur pays. Au bruit de cette victoire, les Cantabres accoururent en foule pour grossir les rangs des soldats de Pélage : quant à celui-ci, il mit à profit le loisir qu'elle lui donna, pour établir une bonne discipline dans son armée.

Alhaur, disgracié, fut remplacé par Alsamaben-Mélie-el-Chulani, qui ne gouverna l'Espagne que quelques mois. Il envahit l'Aquitaine, s'empara de Carcassonne et mit le siège devant Toulouse. Le duc d'Aquitaine vint au secours de cette place : les Maures furent battus, et Alsama fut tué dans la bataille. Ils auraient tous péri dans leur retraite sans le courage et la prudence d'Abd-er-Rhaman, qui avait pris le commandement de l'armée en cette circonstance, et qui la ramena heureusement à Narbonne.

En récompense de cet exploit, il fut nommé émir de l'Espagne ; mais ayant été dénoncé et calomnié près du gouverneur de l'Afrique, sous les ordres duquel se trouvait celui d'Espagne, il fut presque aussitôt révoqué et remplacé par l'auteur de sa disgrâce, Ambisa-bén-Sohim. Le généreux Abd-er-Rhaman n'en témoigna ni ressentiment ni regret : il se contenta du commandement qu'il avait eu avant son élévation, et fut un des premiers à complimenter son successeur.

Ambisa mourut au bout de peu de temps des suites des blessures qu'il avait recues dans une expédition qu'il fit dans la Gaule, et où il s'avança jusqu'au-delà du Rhône. Cinq émirs ne firent ensuite que passer, pour ainsi dire, par le gouvernement de l'Espagne : des intrigues les élevaient et les renversaient successivement. Les gouverneurs de l'Afrique, avides d'or, vendaient toujours la faveur, et leur cupidité leur faisait accueillir les demandes de tous ceux qui aspiraient à cette haute dignité, et qui étaient assez riches pour la payer. Instruit du désordre de cette administration, le calife Hixem envoya en Espagne Muhamed-ben-Abdallah, avec la mission secrète d'y porter remède. Celui-ci destitua l'émir qu'il trouva en fonctions, et le remplaça par Abd-er-Rhaman-el-Gaféki, qui recouvra ainsi, après cinq ans, le pouvoir qui lui avait été injustement ravi.

Il revint aux affaires avec le désir de faire le bien, et de réparer les injustices commises par ses prédécesseurs. Il mit deux ans à parcourir l'Espagne, écoutant toutes les plaintes, accueillant toutes les réclamations fondées, réparant, autant que possible, tous les torts, tant ceux qu'avaient soufferts les chrétiens que ceux des musulmans. Il fit restituer aux premiers les églises dont ils avaient été indûment dépouillés, et fit abattre celles qu'ils avaient bâties depuis la conquête, contrairement aux termes des capitulations, qui le leur avaient interdit.

Athman-Abu-Néza avait été nommé, par Abd-er-Rhaman, gouverneur des pays conquis en France par les Sarrasins. Ce chef était jaloux de la gloire de l'émir. Il avait pour épouse une fille du duc d'Aquitaine, qu'il avait faite captive dans une de ses excursions. Cette jeune femme, usant de l'influence que l'amour de son mari lui assurait, lui fit signer avec le duc d'Aquitaine une trêve de plusieurs années ; elle avait d'ailleurs obtenu cette faveur d'autant plus facilement qu'A-

thman empêchait, par ce moyen, Abd-er-Rhaman de porter la guerre en France et de s'illustrer par ses conquêtes, ainsi que l'émir se le proposait. Mais Abd-er-Rhaman, irrité de ce contre-temps et de ce qu'Athman eût conclu un traité sans l'avoir consulté, refusa de reconnaître cette trêve, et envoya un de ses officiers avec un corps de troupes, pour se saisir d'Athman. Celui-ci se sauva avec sa famille à travers les montagnes. Epuisé par la fatigue et par l'ardeur du soleil, il s'arrêta auprès d'une fontaine avec son épouse bien-aimée, qu'il tâchait de consoler et de ranimer par ses soins. Cependant les soldats qui les cherchaient survinrent ; tous ses esclaves et ses amis eux-mêmes prirent la fuite, et le laissèrent seul avec sa jeune femme ; il essaya en vain de la défendre : il tomba percé de coups, et l'infortunée fille du duc d'Aquitaine, envoyée à Damas, alla terminer sa carrière dans le harem du calife.

Abd-er-Rhaman passa les Pyrénées, et son immense armée, descendant des montagnes comme un torrent, sema la ruine et la désolation dans ces vastes plaines qui s'étendent de la Navarre à Bordeaux. Cette ville elle-même fut prise et livrée aux horreurs du pillage. Eudes, duc d'Aquitaine, essaya en vain de défendre le passage de la Dordogne : son armée, accablée par la supériorité du nombre, ne lui laissa d'autre ressource que d'invoquer le secours de celui qui avait été jusqu'alors son plus implacable ennemi, de Charles, maire du palais du roi des Francs.

Charles envoya ses guerriers : de la Loire à la Baltique, tous les hommes d'armes s'ébranlèrent, et les tribus germaniques envoyèrent leurs plus redoutables enfants au secours du royaume que leurs pères avaient fondé.

La bataille eut lieu dans une vaste plaine entre Tours et Poitiers ; la victoire, long-temps indécise, se déclara enfin pour les Francs. Abd-er-Rhaman fit des efforts héroïques pour la disputer ; mais un

corps ennemi ayant menacé le camp des Arabes, ceux-ci craignirent de perdre leur riche butin : la cavalerie s'ébranla pour aller le défendre, et l'infanterie, n'étant plus soutenue par elle, se laissa entamer. Pour ranimer le courage de ses troupes, Abd-er-Rhaman se jeta à corps perdu dans les rangs ennemis, où il trouva le terme de ses prospérités et de sa vie. Les Arabes, privés de leur général, n'opposèrent plus dès-lors aucune résistance, et les Francs firent un grand massacre : les historiens du temps assurent que près de quatre cent mille turbans roulèrent sur la poussière (733 ap. J.-C.) Quelle que soit l'exagération évidente de ce chiffre, il est certain que la bataille de Poitiers sauva la France et l'Europe entière de l'invasion des Arabes. Aucune autre force n'eût pu désormais les arrêter s'ils avaient triomphé de Charles Martel et des Francs.

Abd-el-Mélie, qui succéda à Abd-er-Rhaman, essaya en vain de le venger : les Arabes demeurèrent sourds à sa voix. « Rappelez-vous, leur disait en vain l'émir, que l'*envoyé de Dieu* se disait le fils de l'épée, et qu'il reposait sur le champ de bataille, couché sur les drapeaux ennemis. La défaite, la victoire, la mort, sont dans les mains de Dieu ; il fait triompher aujourd'hui celui qui fut vaincu hier. » Mais que pouvaient des paroles contre la terreur profonde dont les Arabes étaient frappés ? Ils le suivirent en France, mais sans espoir ni courage. Une guerre entreprise sous de tels auspices ne pouvait être heureuse : les Francs et les Aquitains refoulèrent les musulmans au pied des Pyrénées, et, en 736, l'émir perdit toute son armée dans les gorges de ces montagnes.

L'émir Ocba, qui lui succéda, s'étudia à faire régner la justice dans son gouvernement : ne trouvant rien à reprocher dans la conduite d'Abd-el-Mélie, il ne craignit pas de lui confier le commandement de l'armée.

L'année suivante (737) mourut, après un règne de dix-neuf ans, le héros des Asturies, Pélage, qui, à la tête d'une poignée de héros, brava la puissance des Arabes, et qui, étendant autour de lui sa domination régénératrice, jeta les fondements de la monarchie espagnole. Son fils, Favila, qui lui succéda, ne régna que deux ans, et laissa son trône à son beau-frère Alphonse, qui conquiert une partie de la Galice et de la Lusitanie, la moitié de la Castille, presque toute la Biscaye et quelques cantons de la Navarre et de la province de Léon. Ocba était en Afrique, occupé à réprimer les révoltes des Berbères, et les gouverneurs des provinces, ne songeant qu'à se faire la guerre les uns aux autres, livraient ainsi le pays aux armes des chrétiens. Alphonse s'avança jusqu'au Douro; mais Abd-el-Mélie, qui, seul des chefs, s'occupait de l'intérêt général, se porta à sa rencontre, et le força à rentrer dans ses montagnes.

Appelé en Afrique par les révoltes des Berbères, Ocba termina heureusement cette guerre; mais il mourut peu après, et les Barbares en profitèrent pour secouer de nouveau le joug des conquérants.

Les affaires de la Péninsule se compliquèrent à cette époque de la manière la plus alarmante et la moins prévue.

Une expédition s'était formée en Syrie, et dirigée vers le Magreb; elle s'était recrutée, le long de sa route, d'une foule de bandes armées, qui en avaient élevé l'effectif à soixante-dix mille hommes. Le calife lui avait donné pour chef Kolthunben-Lyadh, général renommé en Orient; celui-ci prit pour lieutenants son neveu Baledj et Thalababen-Saléma. Ces forces étaient destinées à soumettre les Berbères : ils ne s'en effrayèrent point. Leur chef, Maïssara, les convoqua; ils accoururent tous : c'était moins une armée qu'un peuple en armes, un énorme amas d'hommes, sans discipline et presque nus.

Les deux armées se rencontrèrent en un lieu

nommé Nekdoura ; un stratagème bizarre fit gagner la bataille aux Berbères. Ils remplirent de cailloux des milliers d'outres de peaux desséchées, les attachèrent à des perches, et les présentèrent, en les agitant, aux rangs de la cavalerie ennemie. Les chevaux arabes, épouvantés de la vue de ces peaux et du bruit qui en sortait, se jetèrent violemment en arrière sur l'infanterie, et y semèrent un désordre dont les Berbères profitèrent avec avantage. Plus de vingt-cinq mille Arabes demeurèrent sur la place, et autant furent faits prisonniers. Le vieux Kolthun fut du nombre des morts : enveloppé de toutes parts, entouré de morts et de mourants, atteint lui-même d'un coup de sabre qui lui avait abattu sur les yeux une partie du crâne et le front, le vieux musulman releva d'une main les chairs pendantes qui l'empêchaient de voir, et, avant d'être atteint du dernier coup, il appela ceux de ses compagnons qui pouvaient encore l'entendre, leur parla des miséricordes de Dieu, et leur répéta plusieurs fois tout haut un verset du Coran dont le sens est que l'âme ne doit partir de ce monde qu'avec le congé de son Créateur.

Baledj, à la tête de dix mille hommes, s'ouvrit, l'épée à la main, un passage à travers la masse des Barbares, et gagna le rivage. Divers détachements, qui s'étaient échappés du carnage, vinrent le rejoindre, et portèrent son armée à environ vingt mille hommes. Il s'établit dans la ville forte de Sebtat, et se prépara à y soutenir un siège. Les Berbères l'attaquèrent alors inutilement : repoussés par lui jusqu'à dix fois, ils désespérèrent d'en triompher par la force, et se mirent à dévaster le pays dans un rayon de quinze ou vingt lieues, n'y laissant ni un champ ensemencé, ni un arbre, ni un animal. Les Syriens furent alors réduits à la plus cruelle extrémité : ils mangèrent d'abord leurs bêtes de somme, puis leurs chevaux de guerre, et à la fin les chiens, les rats et les

reptiles ; bientôt même ces tristes aliments leur manquèrent , et ils furent réduits à se nourrir de peaux desséchées et de cuirs.

Baledj avait écrit à Abd-el-Mélie , lui avait dépeint son horrible situation , et avait imploré son assistance ; mais l'émir était un homme dur et ombrageux , qui craignait pour son pouvoir la présence ou le voisinage d'un homme tel que Baledj ; il ne répondit rien à ses supplications , bien décidé à le laisser mourir de faim.

Il alla plus loin encore : un Arabe de Cordoue , ému de l'affreuse position de Baledj , lui envoya deux vaisseaux chargés de subsistances. Abd-el-Mélie en fut informé ; il fit arrêter cet Arabe , lui fit arracher les yeux , après quoi on le pendit entre un chien et un porc. Des-lors personne n'osa plus porter assistance aux malheureux Syriens , et leur destruction semblait inévitable.

Cependant les Berbères d'Espagne , en apprenant l'étonnante victoire de Nakdoura , s'étaient révoltés , d'un mouvement unanime , contre la race arabe , dans le but de lui enlever la souveraineté de la Péninsule. Ils s'étaient donné pour chef un des leurs , nommé Ibn-Haran. Celui-ci s'avança du fond de Galice , où s'était formé cet orage , le long des monts Cantabres , vers les Pyrénées , et pénétra jusqu'à Saragosse , sans rencontrer nulle part de résistance sérieuse. Abd-el-Mélie réunit à la hâte les milices de l'Andalousie , et marcha contre les rebelles ; mais , battu complètement , il chercha un asile dans Cordoue. Dans ce danger pressant , toute autre considération s'évanouit à ses yeux : il se souvint des Syriens de Sebtat , et leur fit proposer de lui vendre leur secours. Les conditions qu'il leur offrait étaient des plus dures ; mais , au point de misère et de désespoir où ils en étaient réduits , ils ne pouvaient marchander. Deux vaisseaux leur furent envoyés , et bientôt les Arabes d'Espagne contemplèrent , avec étonnement et douleur , ces hommes qui , tout défigurés qu'ils

étaient par la famine et la misère, portaient encore dans leur démarche et sur leurs fronts de quoi faire trembler les Berbères d'Espagne comme ceux d'Afrique. Ils étaient presque nus, et n'avaient guère d'autres vêtements que des lambeaux de cuirs, dont ils avaient, par hasard, trouvé des amas considérables à Sebtat. Abd-el-Mélie s'empressa de les munir de tout ce dont ils avaient besoin, en vêtements, en vivres et en armes, et les envoya dans le Nord au-devant des Berbères. Ils les rencontrèrent près de Tolède, sur les bords du Sélit, et les défirent complètement.

Débarrassé de ces ennemis, Abd-el-Mélie, n'ayant plus besoins du secours des Syriens, enjoignit à leurs chefs, Baledj et Thalaba, de se rendre au plus vite sur la côte, où il leur fournirait des vaisseaux pour repasser en Afrique. Mais alors des débats s'élevèrent sur l'exécution des conditions du traité. Baledj et les siens se sentaient les plus forts, et ne voyaient dans Abd-el-Mélie qu'un ennemi plus implacable et plus odieux que les Berbères eux-mêmes. Saisissant donc le premier prétexte qui se présenta d'éclater contre cet homme sans cœur, qui, volontairement et par calcul, leur avait fait souffrir tout ce que des créatures humaines peuvent souffrir de pire, ils se révoltèrent, se saisirent de lui, et le pendirent sur un pont, entre un chien et un porc, en souvenir du traitement qu'il avait infligé à l'Arabe qui leur avait envoyé du secours.

Baledj fut proclamé par eux émir, et Thalaba vali de Merida.

Abd-el-Mélie s'était rendu odieux dans toute l'Espagne; mais c'était un personnage sacré; il avait vu le *prophète*. Son supplice parut un sacrilège, qui souleva d'indignation et de douleur l'Espagne musulmane tout entière. On ne pouvait d'ailleurs voir, sans humiliation, des étrangers, auxquels naguère on avait fait l'aumône de toutes

choses, s'emparer ainsi du gouvernement du pays qui les avait accueillis.

Les fils d'Abd-el-Mélie se présentèrent comme des vengeurs de leur père et de leur pays outragé ; les Berbères eux-mêmes s'unirent aux Arabes contre les Syriens : deux races naguère ennemies, et combattant maintenant sous le même drapeau, rassemblèrent une armée d'au moins cent mille hommes. Parmi les chefs qui commandaient ces forces immenses, on distinguait, outre Kotan et Ommeya, les deux fils d'Abd-el-Mélie, Abd-el-Rhaman-ben-Olkana, émir de la Septimanie. Il était aussi noble de race que brave et habile.

L'armée de Baledj était bien inférieure en nombre : sa force principale en consistait en douze mille Syriens, dernier debris des vaincus de Nakdoura ; quelques mille esclaves et un petit nombre d'Arabes la complétaient.

Les deux armées se rencontrèrent en un lieu inconnu, nommé par les Arabes Effoua-Bortoura. Malgré leur petit nombre, les Syriens furent sur le point de remporter la victoire ; mais au moment où il vit sa fortune chanceler, Abd-el-Rahman-ben-Olkana se retourna vers ceux qui le suivaient, et leur dit : « Montrez-moi Baledj. » Quelqu'un le lui montra dans la mêlée, monté sur un coursier blanc, et son étendard à la main, poursuivant une troupe de cavaliers qu'il venait de rompre. Abd-el-Rahman s'élança vers lui, le frappa de deux coups d'épée et revint aux siens, le laissant étendu sur la poussière, le crâne ouvert et béant. Ce trait de bravoure chevaleresque décida la victoire en faveur des Andalous.

Thalaba prit le commandement de l'armée syrienne ; il s'enferma dans Mérida, qui fut aussitôt investie. Le siège traîna en longueur, et les assiégés, serrés de près, et manquant de munitions, se voyaient à la veille d'être obligés de se rendre, quand un jour Thalaba, observant le camp ennemi, s'aperçut qu'il y régnait beaucoup de

négligence et de tumulte : on y célébrait une fête. Sortant aussitôt à l'improviste, il attaqua les Andalousiens, il en fit un grand carnage : ceux qui échappèrent au fer ou la captivité se dispersèrent, et la ville assiégée se trouva délivrée. Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants avaient été pris : Thalaba en vendit autant qu'il put, en se rendant de Mérida à Cordoue ; il en avait encore dix mille à sa disposition lorsqu'il arriva dans cette dernière ville. Son premier acte fut de se faire proclamer vali de la Péninsule ; puis, embarrassé de cette multitude de captifs que personne ne voulait plus acheter, il se décida à les faire égorger.

Cependant quelques musulmans, plus pacifiques et plus sages que les autres, avaient profité des loisirs que leur laissaient les lenteurs du siège de Mérida pour s'entendre sur les moyens de mettre un terme aux maux de la patrie. Ils convinrent d'écrire en commun au gouverneur de l'Afrique, pour lui exposer la situation de la Péninsule et le supplier d'y envoyer un émir capable d'y rétablir la paix, en réconciliant les Andalous et les Syriens. Le gouverneur chargea de cette mission un chef nommé Aboulkhatar, auquel il donna une armée de seize mille Berbères.

Aboulkhatar fit grande diligence ; il marcha droit sur Cordoue, et y arrivant à l'improviste, au moment où le barbare Thalaba allait faire égorger ses dix mille captifs, il sauva ces malheureux et opéra une brusque révolution.

Il était Syrien comme Thalaba, et, de plus, passait pour un homme équitable et modéré ; aussi les Syriens eux-mêmes, las de leur existence aventuree, le virent-ils arriver avec plaisir. Thalaba fut abandonné par les siens, et dut quitter l'Espagne. Quant à ceux-ci, l'émir les réunit par tribus, et leur donna des terres qu'ils allèrent cultiver. C'est ainsi que la paix fut rétablie enfin

en Espagne ; mais elle ne devait pas être de longue durée.

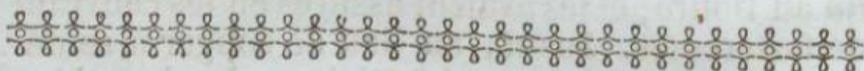
Aboulkhatar rétablit l'ordre et la paix en Espagne. Il voulait rendre cette belle contrée riche et heureuse ; il n'y put réussir : les hommes n'aiment pas autant ceux qui s'occupent de leur bonheur que ceux qui flattent leurs passions. Un jeune Arabe d'illustre naissance , nommé Samaïl , se révolta contre lui , sous un prétexte frivole ; Thuélea , qui commandait un corps d'armée , se joignit à lui. A cette nouvelle , l'émir se repentit de l'excessive indulgence qu'il avait eue en ne détruisant pas les germes des révoltes par le supplice des chefs les plus coupables et les plus remuants. Mais il était trop tard : surpris par les rebelles , alors qu'il n'avait près de lui qu'une faible escorte , il fut chargé de fers et enfermé dans l'une des tours de Cordoue. Le fils d'Abd-el-Mélie se dévoua à sa cause : il attaqua la tour à la tête d'une troupe d'amis et le délivra. Cordoue se déclara aussitôt en sa faveur. Samaïl se présenta devant leur ville ; mais Aboulkhatar fit une sortie si vigoureuse qu'il couvrit la terre de morts , et jeta l'épouvante dans le rang des ennemis. Ce succès rendit les assiégés présomptueux : ils firent une seconde sortie ; où ils tombèrent dans un piège , et périrent presque tous après avoir combattu vaillamment jusqu'à la dernière extrémité. Aboulkhatar s'échappa presque seul : se retirant alors de la scène politique , il attendit dans la solitude des circonstances plus favorables.

Les pouvoirs de l'émir furent alors partagés : Thuélea gouverna le midi de l'Espagne , et Samaïl le nord (745). Le despotisme militaire , avec ses tristes conséquences , s'étendit sur toutes les provinces. Les généraux se dirent propriétaires de tous les produits de la terre. Les chefs méconnaissaient l'autorité l'un de l'autre , et ne voulaient se soumettre à aucune suprématie : l'anarchie devint complète. Un tel état de choses semblait

devoir amener la ruine de l'empire arabe en Espagne, quelques hommes prudents résolurent d'y porter remède. Une assemblée des principaux de la nation fut convoquée par eux, et invitée à nommer un émir unique, qui, muni de pleins pouvoirs, pût rétablir l'ordre dans le pays. Le choix de l'assemblée tomba sur Jusuf-el-Fehri, de la tribu des Koréischites : il était arrière petit-fils d'Aba, le conquérant d'Afrique. Jusuf visita les provinces, réforma les abus, fit rétablir les routes et les ponts, restaurer les édifices publics, et relever les remparts des villes.

Cependant les chrétiens avaient profité de ces temps de troubles pour s'agrandir aux dépens des infidèles. Ils avaient porté leurs frontières jusqu'au Douro, et les avaient assurés en les couvrant de forteresses. Jusuf, au lieu de songer à se défendre contre cet ennemi intérieur si redoutable, méditait la conquête de la France, et faisait de vastes préparatifs dans ce but. Mais ses ennemis privés ne lui permirent pas de donner suite à ce projet. Il avait surpris une lettre qu'Amer-ben-Amru, l'un des principaux scheifs, et des plus ambitieux, écrivait au calife, et où il dénonçait à ce souverain l'émir actuel et son prédécesseur Samaïl, et les accusait de méditer le projet de se rendre indépendants. Il montra cette lettre à Samaïl, et tous deux se concertèrent pour se défaire d'Amer. Samaïl invita celui-ci à un repas, et, à un signal convenu, des soldats se présentèrent l'épée à la main. Amer, surpris, mais non intimidé, saisit ses armes, et s'ouvrit un sanglant passage sur le corps des soldats. Echappé ainsi à la mort, il ne respira que vengeance, et appela tous les Musulmans à prendre les armes, au nom de l'hospitalité outragée. Ce motif sacré intéressa le peuple à sa cause : bientôt il se trouva à la tête d'une armée. Samaïl chercha un refuge dans Saragosse. Il y fut assiégé : par sa valeur il eût peut-être contraint Amer à s'éloigner de la ville,

s'il n'eut été obligé d'en sortir pour aller chercher des secours et surtout des vivres, qui commençaient à manquer dans la place. Son fils y demeurerait ; mais la même cause l'obligea de l'abandonner : il en sortit, et passa sur le corps des soldats d'Amer, sans avoir perdu un seul homme, quoiqu'il eût jonché de cadavres le camp des ennemis. Cependant Jusuf appelait ses partisans aux armes : toute l'Espagne musulmane était partagée entre les deux partis : les habitants des villes et des provinces étaient divisés entre eux, et se battaient les uns contre les autres. Le sang coulait partout, plusieurs villes, réduites en cendres, disparurent entièrement, et le pays tout entier était en proie au pillage et à l'incendie.



CHAPITRE II.

LES OMMADES ; ABD-ER-RHAMAN I.

Profondément touchés des malheurs de leur patrie adoptive, plusieurs nobles Arabes se réunirent secrètement à Cordoue, au nombre de quatre-vingts, et, dépouillés de toute autre passion que l'amour du bien public, résolurent de chercher de bonne foi les moyens de mettre un terme à la guerre civile. Agub d'Emèse, qui prit le premier la parole, leur proposa de se rendre indépendants des califes, et d'établir en Espagne un pouvoir juste et fort, capable de garantir aux peuples la paix et la prospérité. Cet avis fut adopté à l'unanimité ; l'embarras était de trouver un

prince qui convint à la nation et aux circonstances.

Après une lutte de quatre ans, la dynastie des Ommiades avait été supplantée dans la chaire du *prophète* par celle des Abassides : un seul membre de la famille proscrite, Abd-er-Rhaman, avait échappé au massacre général des siens, et, après des aventures diverses et une vie fort agitée, avait trouvé un asile en Afrique, parmi les tribus indigènes.

Wahib-ben Zaïr raconta la vie de ce jeune prince aux nobles Arabes assemblés ; il leur vanta ses vertus, et leur proposa d'élire pour leur souverain ce dernier débris d'une famille illustre, qui avait quatorze califes à l'islamisme. L'avis de Wahib fut adopté avec acclamation, et deux des assistans furent aussitôt députés en secret vers Abd-er-Rhaman. Arrivés près de lui, il lui exposèrent l'objet de leur mission : « Nobles envoyés, leur dit-il, je suis trop glorieux de votre choix pour ne pas unir mes destinées aux vôtres. Oui, j'irai, je combattrai avec vous, et je serai l'inséparable compagnon de votre fortune. Je ne crains ni l'adversité ni les fatigues de la guerre ; j'ai peu d'années, mais le malheur m'a souvent éprouvé : il m'a toujours trouvé ferme et rempli de courage ; et si le vœu des Musulmans d'Espagne est tel que vous me le dites, *j'accepte avec reconnaissance le poste auquel vous m'appellez.* »

Les Berbères s'associèrent avec enthousiasme à sa cause ; ils lui donnèrent sept cents cavaliers d'élite, et, au moment du départ, ils furent obligés de retenir leurs enfants, qui tous voulaient suivre le jeune Ommiade.

Cependant Jusuf avait triomphé de la révolte : Amer et son fils étaient tombés en son pouvoir, et il les menait chargés de chaînes vers Cordoue, sa capitale. Il n'en était plus qu'à vingt-cinq lieues, et la chaleur du jour l'avait contraint de s'arrêter dans un vallon, quand il vit venir vers lui Samail,

tenant en main un papier qu'il lui présenta. C'était une lettre adressée à l'émir lui-même : « Ton règne va finir, disait-elle ; celui qui doit détruire ta puissance est en chemin. » Tandis que Jusuf et Samaïl cherchaient à s'expliquer le sens de ces paroles , deux courriers vinrent successivement leur annoncer le débarquement d'Abd-er-Rhaman. Jusuf, dans l'excès de sa colère, fit déchirer sous ses yeux le malheureux Amer et son fils.

Abd-er-Rhaman avait débarqué à Amulnecar, au sud de Grenade : les scheiks andalous l'avaient accueilli et lui avaient juré obéissance en lui tenant la main, selon l'usage, et la foule, qui était immense, s'était écriée : « Que Dieu protège Abd-er-Rhaman-ben-Moavie, calife d'Espagne. »

Abd-er-Rhaman était jeune et beau, et le spectacle de l'enthousiasme qu'excitait sa venue répandait sur ses traits un air de sérénité qui rehaussait l'éclat de ses autres avantages. Il avait grandi à l'école du malheur : il connaissait les hommes, et savait que, pour s'attacher fortement ses compatriotes, il devait, par des actions d'éclat, se montrer supérieur au vulgaire. Il fallait s'entourer du prestige de la victoire, et conquérir son royaume par la valeur, pour avoir le droit de le gouverner avec sagesse. Assemblant donc ses scheiks et ses partisans, il marcha sur Cordoue : l'un des fils de Jusuf essaya envain de l'arrêter ; il fut défait et rejeté dans la ville. Abd-er-Rhaman l'y assiégea : mais, apprenant que Jusuf s'avancait à la tête de quarante mille hommes, il laissa son infanterie devant la place, et, à la tête de dix mille chevaux il marcha contre son adversaire. Quand Jusuf vit le petit nombre de ses ennemis, il se tourna vers ceux qui le suivaient, et, comme si la victoire ne pouvait lui échapper, et qu'il regrettât de n'avoir que peu de victimes à immoler à sa colère, il répéta ces deux vers d'un ancien poète arabe :

« Nous sommes une foule altérée par une soif

brûlante, et nous n'avons que les eaux d'un puits à moitié desséché. »

La bataille se donna dans les champs de Musarra; elle commença avec le jour, et dura jusque vers midi : une terreur panique s'empara soudain des soldats de l'émir, qui, sourds à la voix de leurs chefs, prirent la fuite, entraînant avec eux Jusuf et Samaïl. Celui-là se retira avec quelques débris dans les montagnes de l'Algarve, et l'autre arriva presque seul à Tadmir. Jusuf rassembla une nouvelle armée, et Abd-er-Rhaman dut livrer une seconde bataille près d'Almunecar : elle fut vivement disputée : Jusuf et Samaïl combattaient pour la vie; Abd-er-Rhaman, pour gagner un royaume. Ce dernier, par sa valeur, décida le succès : il se précipita, à la tête des Berbères, au plus épais de l'ennemi, et y jeta le désordre. La victoire fut complète, Jusuf et Samaïl, désormais sans ressource, demandèrent grâce : Abd-er-Rhaman leur accorda une amnistie entière.

Le jour même où les Maures d'Espagne voyaient ainsi se clore la longue suite de leurs guerres civiles, par une sorte de compensation, un grand désastre les frappait dans le nord de leur empire, et les belliqueux habitants des Pyrénées leur faisaient essuyer une défaite complète dans leurs montagnes (756).

Abd-er-Rhaman, paisible possesseur de l'Espagne, s'empressa de travailler à réparer les maux de la guerre civile : il embellit Cordoue, fit construire des digues, planta de vastes jardins, dans l'un desquels il plaça un palmier d'où sont sortis, dit-on, tous les palmiers qui se trouvent aujourd'hui en Espagne. Il aimait à contempler cet arbre, qui réveillait dans son cœur le souvenir amer de la patrie absente : « Beau palmier, lui disait-il, comme moi, tu es étranger dans ces lieux; mais les vents de l'est caressent mollement tes rameaux; tes racines plongent dans un sol fécond, et ta tête s'élève dans un air pur, Ah! comme moi, tu

verserais des pleurs si tu pouvais ressentir les ennuis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la mauvaise fortune, et moi, je suis toujours exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent de ma chère patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palmiers qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les palmiers ni le fleuve n'ont conservé le souvenir de mes douleurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point ta patrie. »

Abd-er-Rhaman n'eut point à se louer de son indulgence envers Jusuf et les siens : ils ne tardèrent pas à nouer des intrigues et à se révolter contre lui, dès qu'ils se crurent assez forts. Jusuf fut vaincu le premier : il tomba sur le champ de bataille, et sa tête, suspendue à un croc de fer, fut exposée au-dessus de l'une des portes de Cordoue, suivant l'usage barbare de ce temps. Sa mort n'anéantit point son parti : ses trois fils, Abdoul-Rhaman, Muhamad et Casim, continuèrent la guerre, et s'emparèrent même de Tolède. Le vali (gouverneur de cette ville), Téman les attaqua et les vainquit après un combat sanglant, où Abdoul-Rhaman fut tué. Téman reprit Tolède, où le jeune Muhamad tomba en son pouvoir; mais le généreux Abd-er-Rhaman ne voulut point répandre son sang, et se contenta de le faire garder étroitement. Tant de grandeur d'âme ne toucha point Casim : aidé du cheik Bacérals, il rassembla quelques bandes indisciplinées, et voulut de nouveau tenter le sort des armes : vaincu, il fut livré par ses propres soldats; mais Abd-er-Rhaman, toujours généreux, ne permit point qu'il fût mis à mort. Il eut, par la suite, lieu de s'en repentir.

Pendant un voyage qu'il fit dans le centre de son royaume, un parent de Jusuf, Hixem-el-Fehri excita un soulèvement, à la faveur duquel il parvint à tirer Casim de sa prison; il se servit de son nom pour rassembler une petite armée, avec laquelle il s'empara de Tolède. Abd-er-Rhaman et

son premier ministre, Téman, se rendirent aussitôt devant cette place et l'assiégèrent. Elle était très-forte et capable de soutenir un long siège. Téman avait appris, par un avis secret, qu'un nouvel orage était près d'éclater dans une autre partie du royaume; il fit donc proposer au chef une amnistie pleine et entière s'ils se rendaient sans retard. Ils acceptèrent ces propositions, et Abd-er-Rhaman, respectant la parole qu'il avait donnée, exigea seulement qu'Hixem lui remît son fils en otage, et que Casim rentra dans sa prison. Ceux qui l'entouraient, à l'exception de Téman, l'engageaient à faire mourir les chefs de la révolte: « La parole donnée à des traîtres, lui disaient-ils, ne saurait vous lier quand votre intérêt et celui de l'Etat exigent qu'elle soit retirée. — Dussé-je, répondit Abd-el-Rhaman, dussé-je sacrifier mon trône, je ne violerai point ma foi jurée. »

Téman avait appris qu'Ali-ben-Magnuith, émir du Caire, s'était embarqué pour l'Espagne avec une puissante armée, dans le but de rétablir dans ce pays l'autorité du calife d'Orient, et d'en chasser Abd-er-Rhaman. Dès que cette nouvelle eut été divulguée, Hixem excita un soulèvement dans Tolède, et y fit proclamer le calife d'Orient. Abd-er-Rhaman envoya le scheik Bèdre devant Tolède, tandis que lui-même, avec le reste de ses forces, se porta à la rencontre des Egyptiens. Malgré ses vertus et la sagesse avec laquelle il avait gouverné jusqu'alors, il eut la douleur de voir les populations des pays que traversait l'émir du Caire, accourir au-devant de ses pas avec le même empressement avec lequel, quelques années auparavant, elles avaient salué la venue du fils de Moaviah. Mais Abd-er-Rhaman avait appris à ne point compter sur le dévouement et la fidélité des hommes: il fut donc plus affligé que surpris du spectacle de la légèreté de ses sujets, et n'en marcha pas moins avec courage contre les Africains: ceux-ci furent vaincus. Ali fut trouvé mort sur le

champ de bataille ; Abd-er-Rhaman fit détacher la tête de ce chef de son corps, et ses émissaires la portèrent, par son ordre, au Caire, et l'attachèrent la nuit, et en secret, à une colonne sur la place publique, avec un écriteau sur lequel on lisait ces mots : « C'est ainsi qu'Abd-er-Rhaman, le successeur des Omeyas, traite les téméraires et les superbes. »

Hixem, enfermé dans Tolède, avait franchi les lignes des assiégeants, et s'était rendu dans le camp des Africains pour exciter leur courage. Après leur défaite, ne pouvant rentrer dans Tolède, il poussa à la révolte les scheiks de Sidonia et de Jaën : ils rassemblèrent les débris des bandes de Barcéra, et ravagèrent le pays. Mais Abd-el-Mélie, l'un des généraux d'Abd-er-Rhaman, les défit, et ayant fait prisonnier Hixem et plusieurs autres chefs, leur fit trancher la tête, de peur que l'excessive bonté du roi ne leur laissât encore une vie qu'il n'employaient qu'à troubler l'Etat.

Tolède était toujours assiégée ; Bèdre n'agissait contre cette ville qu'avec un mollesse extrême : il laissait les assiégés vaquer paisiblement aux travaux de la campagne, et même introduire des convois dans la ville. Mais Téman vint prendre le commandement de l'armée, et dès-lors tout changea de face : Tolède, étroitement bloquée, pressée vivement et menacée d'un assaut, ouvrit ses portes aux assiégeants ; Casim avait cependant trouvé moyen de s'échapper et de gagner les montagnes.

Froïla, fils d'Alphonse, occupait le trône des Asturies, et, comme Abd-er-Rhaman, il avait été obligé de vaincre ses sujets pour régner sur eux. Ne pouvant à la fois comprimer l'esprit de sédition et la guerre étrangère, il acheta la paix des Arabes, en se soumettant à un tribut onéreux. Ce traité fut observé fidèlement de part et d'autre ; mais, Froïla étant mort de la main de ses parents, conjurés contre lui, Aurèle, son successeur, entreprit de se soustraire au tribut. Du haut de ses

montagnes, il crut pouvoir défier toute la puissance des musulmans ; il ne fut pas heureux dans sa lutte : vaincu à plusieurs reprises, il sollicita et obtint le renouvellement de la trêve et le rétablissement de l'ancien traité.

Le midi de l'Espagne fut, vers le même temps, troublé par une nouvelle invasion d'Africains : le vali de Méquinez, Abd-el-Gafir, excité par les rebelles qu'Abd-el-Mélie avait forcés à sortir du royaume, vint faire une descente en Andalousie : il eut d'abord quelques succès, mais il ne tarda pas à être battu par une armée réunie par l'alcade de Tortose. Dans sa fuite, il rencontra un détachement des troupes du calife d'Occident, commandé par Casi, fils d'Abd-el-Mélie : surpris par l'ennemi, le jeune chef se troubla, et s'enfuit avec précipitation. Son père le vit arriver, et, transporté de colère, il le perça d'un coup de lance. Malgré la douleur que lui causa ce tragique événement, Abd-el-Mélie n'en attaqua pas moins Abd-el-Gafir, et le battit. Celui-ci, dans sa retraite, gagna Séville, surprit cette grande ville, et la pillâ ; mais, n'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il l'abandonna. Abd-er-Rhman, voulant enfin mettre un terme à cette guerre, rassembla toutes ses forces et en donna le commandement à Téman, qui surprit Abd-el-Gafir sur les bords du Xénil, l'enveloppa et détruisit complètement son armée : ce chef périt dans la bataille, ainsi que ses principaux officiers.

A dater de ce moment (772), l'Espagne musulmane ; ainsi que l'Espagne chrétienne, jouit pendant six années d'une paix profonde, que leurs souverains employèrent à réparer les désastres causés par la guerre ; et rien ne semblait annoncer que cette paix si heureuse dût être troublée de sitôt, quand un ennemi nouveau apparut soudain, et couronna les sommets des Pyrénées de ses légions invincibles : c'était le puissant empereur des Francs, Charlemagne, appelé dans la Pénin-

sule par des motifs que ces temps obscurs ne nous ont point transmis. Il ne fit, du reste, qu'apparaître : après avoir conquis l'Aragon et la Catalogne, il reprit le chemin de ses Etats, sans laisser en Espagne aucun établissement qui annonçât le dessein de conserver cette conquête. Les Navarrais l'attendaient au passage de leurs montagnes, dans la vallée de Roncevaux : ils avaient à venger la ruine de leurs villages, l'incendie de leurs moissons. Ils le laissèrent s'engager dans les gorges des Pyrénées, puis, fondant à l'improviste sur son arrière-garde, ils la taillèrent en pièces, pillèrent ses bagages, et lui ravirent les riches dépouilles que ses soldats avaient rapportées des rives de l'Ebre (778).

Quelques difficultés s'étant élevées dans les Asturies au sujet de la succession au trône, l'un des prétendants, Mauregat, fils d'une femme musulmane, invoqua et obtint en sa faveur l'intervention d'Abd-er-Rhaman : devenu roi, grâce à ce puissant secours, il entra dans les vues du calife, qui ne négligeait aucun moyen d'opérer une fusion intime entre la population chrétienne et musulmane. Dans ce but, il favorisait de tout son pouvoir les mariages mixtes, qu'il considérait avec raison comme des causes puissantes de relâchement religieux.

Ce fut vers ce temps que le fils de Jusuf, Muhammad, s'échappa de la prison de Cordoue. Il avait d'abord été soumis à une captivité fort dure, mais dont Abd-er-Rhaman avait fait peu à peu diminuer les rigueurs. Tiré d'un cachot obscur et amené au grand jour, le rusé Muhammad feignit d'avoir perdu la vue par suite de la longue privation de la lumière. Il contrefit l'aveugle avec tant d'art, pendant une année entière, que ses gardiens, n'en ayant plus aucune défiance, ne prirent plus aucune précaution à son égard. Un soir que la chaleur était excessive, et que tous étaient allés se baigner dans le Guadalquivir, et l'avaient laissé

seul , sous la garantie de sa cécité , dans une salle basse , où il avait coutume de passer la journée , il profita de ce moment pour s'évader , et , passant le fleuve à la nage , prit , sur la rive opposée , des habits et un cheval que des amis , avertis d'avance , lui avaient préparés , et s'enfuit dans les montagnes de Jaën , où il trouva le reste des rebelles et des bandits qui avaient survécu aux désastres de leurs chefs.

Ils le mirent à leur tête , et la guerre civile recommença. Casim , son frère , sortit de sa retraite. Mais ni l'un ni l'autre ne furent heureux : vaincu à Castulona , poursuivi et traqué comme une bête fauve par les troupes du calife , Muhamad mourut de fatigue et de misère ; Casim , pris vivant , fut amené devant Abd-er-Rhaman. Pour la troisième fois , ce généreux prince eut pitié de ce misérable , qui , prosterné contre terre , implorait sa clémence : il lui accorda la liberté , et lui donna même quelques terres , du produit desquelles il pût vivre honorablement.

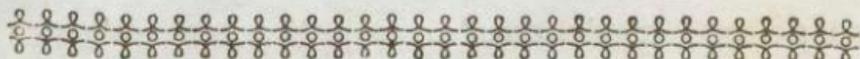
Délivré désormais de tous ses ennemis , le calife se consacra tout entier au bonheur de ses peuples. Accessible et propice à tous ses sujets , comblé de leurs bénédictions , il rendit le poids de son autorité si doux et si léger que , sous le joug du despotisme , chacun pouvait se croire libre. Il assura le cours facile de la justice , multiplia le nombre des juges , tout en prenant un soin extrême à les bien choisir ; il établit un grand nombre d'écoles pour la jeunesse , en recommandant aux maîtres d'insister principalement sur les principes de la religion , et d'en pénétrer profondément l'esprit de leurs élèves. Remarquant avec raison que les hommes sont , en général , peu capables de s'attacher à une religion qui ne frappe pas leurs regards par l'éclat de ses cérémonies et par des symboles qui tombent sous les sens , il fit observer en Espagne toutes les fêtes instituées par le Coran , et leur donna toute la pompe dont elles étaient sus-

ceptibles. Il dota et enrichit un très-grand nombre de mosquées, et en fit construire plusieurs avec une extrême magnificence; et, lorsque la paix lui permit enfin de s'occuper des beaux-arts, il voulut que Cordoue, sa capitale, effaçât, par la beauté de ses édifices religieux, Damas et même Bagdad, que les califes d'Orient venaient de fonder. Lui-même donna le plan de la principale mosquée de Cordoue, et l'on assure que, soit par piété, soit pour encourager les ouvriers par un illustre exemple, il travaillait de ses propres mains une heure par jour à la construction de cet immense édifice.

Après avoir fait le bonheur de ses sujets pendant sa vie, il voulut l'assurer après sa mort, en prévenant toutes les querelles que pourrait faire naître la question de la succession au trône. Celui-ci était électif : Abd-er-Rhaman désigna, pour son successeur, Hixem, celui de ses sujets qui, par son caractère, lui parut le plus propre à rendre ses peuples heureux. Il mourut peu après, et l'Espagne entière pleura sa mort. Il avait régné trente ans (757—787).

C'était une de ces âmes rares, fortement trempées, et où la bonté et la générosité avaient jeté des racines tellement profondes que ni les révoltes ni l'ingratitude de ceux qui l'entouraient ne purent les ébranler.





SUITE DES OMMAIADES : HIXEM I, ALHAKEM I.

CHAPITRE III.

ABD-ER-RHAMAN II, MUHAMAD I, ALMONDHIR,
ABDALLAH.

Hixem s'étudia à prendre dans toutes ses actions son père Abd-er-Rhaman pour modèle : comme lui, il fut grand, généreux, et ne se fatigua jamais de pardonner. Il eut, dès l'abord, la douleur d'être obligé de réprimer la révolte de ses deux frères, Abdallah et Suléiman, jaloux tous deux de n'avoir pas été préférés par leur père pour lui succéder. Ils se concertèrent pour renverser Hixem du trône. Suléiman était gouverneur de la province de Médine. Il s'y retira, refusant de passer même un jour à la cour de son frère. Dès les premiers jours du règne de celui-ci, il travailla à se rendre indépendant de son autorité. Il fit part de ce projet au visir ou gouverneur particulier de Médine; mais celui-ci lui refusa énergiquement son concours. Suléiman le fit alors charger de fers. Hixem, informé de cette action, demanda compte à son frère des motifs qui l'avaient porté à traiter si mal un homme du rang et du mérite de son visir : pour toute réponse, Suléiman fit tirer celui-ci de

sa prison, et l'envoya au supplice, en présence même du messager du calife, en ajoutant ces mots : « Va dire à ton maître qu'il nous laisse commander dans nos petites provinces : ce sera encore une bien faible indemnité du tort qu'il nous a fait ; dis-lui surtout qu'il se garde à l'avenir de donner ici des ordres : tu as pu en voir l'effet. »

Hixem, se reprochant alors d'avoir, par trop de bonté, causé la mort de l'infortuné visir, déclara la guerre à ses deux frères. Il rencontra Suléiman près de Burche, le vainquit, et le refoula jusque dans les montagnes de Murcie. Abdallah, effrayé de cet échec, s'empressa de se rendre à Cordoue pour se réconcilier avec Hixem. Le calife, dès qu'il sut que son frère s'approchait de son palais, n'écoutant que les mouvements de son cœur, reçut Abdallah dans ses bras, et lui promit l'entier oubli du passé, même pour Suléiman, si celui-ci voulait, à son tour, se soumettre. Mais il fallut de nouvelles victoires pour l'y contraindre. Hixem, malgré l'opiniâtreté du rebelle, était disposé à lui accorder son pardon, si ses visirs n'eussent insisté, au nom de la paix de l'Etat, sur la nécessité d'éloigner un chef aussi turbulent et aussi puissant. Suléiman, comblé de richesses, dut, au grand regret de l'excellent calife, quitter l'Espagne et s'exiler en Afrique.

Quand la révolte éclate dans un Etat mal affermi, comme si une invisible chaîne liait l'un à l'autre tous les esprits mécontents, du lieu où se fait l'explosion, la commotion, propagée par des routes inconnues, se fait sentir à la fois sur les points les plus éloignés : ce sont les flammes d'un incendie qui, portées sur l'aile des vents, embrasent une ville. La révolte des princes en fit éclater d'autres ; plusieurs gouverneurs des provinces frontières tentèrent de se rendre indépendants. Mais Hixem les vainquit et les dépouilla de leurs gouvernements. La rapidité avec laquelle il remporta ces succès lui fit concevoir le dessein de re-

conquérir les villes que les musulmans avaient perdues dans le nord de l'Espagne, et même en France.

Il fit donc publier l'algihed ou guerre sainte : au même jour, à la même heure, dans toutes les mosquées de l'Espagne, les croyants furent appelés aux armes. L'obéissance était un devoir sacré : tous répondirent à l'appel du calife. Ceux qui ne pouvaient prendre personnellement part à la guerre voulurent y contribuer en envoyant des chevaux, des armes ou de l'or.

Une armée de quarante mille hommes envahit le royaume chrétien d'Oviédo : un vieillard, Bermude le Diacre, y régnait alors ; son grand âge le rendait impropre aux fatigues de la guerre. Les musulmans ne rencontrèrent donc, dans les premiers moments, aucune résistance, et purent impunément ravager la Galice et les Asturies, et y enlever des troupeaux et de nombreux captifs. Mais Bermude appela à son aide le jeune fils de Froïla, Alphonse, et sauva ainsi la monarchie naissante. Dans une campagne brillante et glorieuse, Alphonse, après avoir repris aux Arabes le riche butin et les captifs qu'ils avaient faits sur ses terres, les pressa si vivement qu'il les força à céder le terrain et à se retirer.

Une seconde armée avait envahi l'Aquitaine, avait pris et pillé Narbonne, et remporté une victoire sous les murs de Carcassonne ; mais, affaiblie par les combats antérieurs, elle dut se retirer malgré ce succès, et rentra en Espagne, chargée d'un immense butin.

Cette même année (793) mourut Edris-ben-Abdallah, qui, six ans auparavant, s'était rendu indépendant du calife d'Orient ; il avait fondé le puissant royaume de Fez : il fut empoisonné par un flacon d'essence qui lui fut présenté de la part de ce calife. Ainsi que son père Abd-er-Rhaman, Hixem s'appliqua à faire régner la justice dans ses Etats, et à rendre ses sujets heureux. Rempli

de charité pour les pauvres, de quelque religion qu'ils fussent, il leur faisait distribuer, chaque année, des sommes considérables. On lui reproche cependant, et c'est une tache pour sa mémoire, d'avoir interdit aux chrétiens l'étude et l'usage habituel de la langue latine, et de leur avoir prescrit d'y substituer l'idiome des conquérants. Il cultiva les beaux-arts, protégea les savants et les encouragea dans leurs travaux. Il fit achever la gigantesque mosquée commencée par Abd-er-Rhaman. Ce monument prodigieux avait six cents pieds de long; ses cinquante-sept nefs étaient soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre. On y entrait du côté du midi, par dix-neuf portes de bronze ciselées; la porte principale était recouverte de lames d'or; enfin l'intérieur en était éclairé par quatre mille sept cents lampes.

Le prince qui fit de si grandes choses était d'une simplicité extrême dans sa vie privée; il aimait les jardins, et ne craignait point de les cultiver de ses mains souveraines. Un jour qu'il était occupé de ce soin, un astrologue qui vivait à sa cour s'approcha de lui, et lui dit : « Seigneur, la vie est courte, songe à travailler pour l'éternité. — Toute ma confiance est en Dieu, » lui répondit Hixem. Il profita néanmoins de cet avis pour assurer sa couronne à son fils Alhakem : il le fit proclamer calife dans une assemblée des grands de l'Etat. Il mourut peu de temps après (796).

Sous des dehors séduisants, Alhakem cachait de grands défauts : il était vain, dur et emporté. Son père, à son lit de mort, lui donna les plus sages avis; mais il ne les suivit point : il est vrai que son règne fut presque toujours troublé par des séditions, et qu'en des temps de malheur et d'orages, il n'est pas facile aux rois de ne déployer que des vertus.

Dès que les oncles du roi eurent appris la mort de leur frère, ils sentirent l'ambition se réveiller dans leurs cœurs, et rentrèrent dans la carrière

de la révolte. Plusieurs villes embrassèrent leur cause, et Suléiman, prodiguant l'or à Tanger, rassembla autour de lui des hordes nombreuses d'Africains.

La guerre étrangère se joignit au fléau des discordes intestines. Les chrétiens avaient envahi la frontière du Nord, et, soutenus en secret par les gouverneurs du pays, qui aspiraient à se rendre indépendants, ils s'étaient emparés successivement de Narbonne, de Girone et de Pampelune. Alhakem, laissant à ses lieutenants le soin de réprimer la révolte, se porta rapidement dans le Nord; son arrivée s'annonça par des victoires; en peu de jours il eut refoulé l'invasion et repris toutes ses places fortes. Il rentra en Espagne chargé de butin. Cette expédition le fit surnommer Almu-dafar, ou l'heureux vainqueur.

Sans prendre un instant de repos, il gagna en toute hâte le foyer de la révolte, et tandis qu'Amru, son lieutenant, reprenait Tolède, lui-même battait ses deux oncles, et les poursuivait dans les montagnes de Murcie. Là une seconde bataille fut livrée : Suléiman et Abdallah, par des prodiges de valeur, allaient l'emporter, quand Alhakem, chargeant l'ennemi à la tête de sa garde zénète (berbère), et bravant cent fois la mort, rétablit le combat. Bientôt Suléiman fut atteint mortellement d'une flèche, et ses troupes se dispersèrent. Le lendemain, Abdallah entra en accommodement avec Alhakem, et lui livra ses deux enfants pour gage de sa soumission.

Le calife avait à peine terminé cette guerre que de graves événements appelèrent de nouveau son attention vers le nord de l'Espagne : le roi chrétien des Asturies, se trouvant trop faible contre les musulmans, avait appelé à son secours Charlemagne, et ce prince avait chargé son fils Louis, duc d'Aquitaine, de faire une invasion au-delà des Pyrénées. Les conquérants ne trouvèrent de résistance qu'à Barcelone, qui soutint avec un

courage héroïque tous les maux d'un long siège. Bahlul, qui gouvernait ce pays pour Alhakem, leva l'étendard de la révolte, et guida lui-même les Francs jusqu'à Tortose. Aussitôt que le calife eut appris la prise de Barcelone, il se rendit en toute hâte sur le théâtre de la guerre; mais il n'osa point attaquer les Francs, et se borna à poursuivre le traître Bahlul, qui paya son crime de sa vie.

Jusuf, fils d'Amru, avait été pendant quelque temps gouverneur de Tolède; mais, par sa légèreté et ses violences, il avait excité des troubles dans cette grande cité, ce qui avait obligé Alhakem de lui retirer son gouvernement, et de le donner à son père Amru. Celui-ci vint à Tolède avec le dessein secret de venger sur les habitants l'injure faite à son fils; il lui fallait du sang pour assouvir sa colère, et il désirait un prétexte plausible pour en verser par torrents. Il accabla d'abord les habitants d'impôts et de mesures vexatoires, pour les réduire au désespoir, et les pousser à la révolte. N'en pouvant venir à bout par ce moyen, il saisit une autre occasion pour exécuter ses projets sanguinaires. Ad-er-Rhaman, fils d'Alhakem, passa vers ce temps par Tolède, à la tête d'un corps de cinq mille chevaux: Amru convoqua au palais les principaux habitants de la ville, sous prétexte de rendre hommage au fils de leur souverain; mais, à mesure qu'ils arrivaient, des soldats les arrêtaient et les conduisaient dans des cachots, où on les égorgeait. Quatre cents personnes périrent ainsi

L'histoire ne dit point qu'Alhakem punit cette odieuse cruauté. Lui-même d'ailleurs fit, peu de temps après, une exécution semblable: il est vrai que ce fut avec plus de justice. Une conspiration s'était formée à Cordoue pour lui enlever le trône et la vie. Le jeune Casim, gouverneur de cette province, en était le chef; mais il trahit ses complices, et révéla leurs noms et leurs projets au calife: et la nuit même qui précédait le jour que

les conjurés avaient fixé pour l'exécution de leur dessein, ils furent tous arrêtés au nombre de trois cents et mis à mort : leurs têtes, placées sur des piques, furent placées sur la place publique de Cordoue, et le peuple, épouvanté n'apprit leur crime que par ces mots d'un écriteau :

« Traîtres et ennemis du calife. »

Les conjurés s'étaient flattés de réussir, à cause de l'impopularité que s'était attirée Alhakem en concluant un traité de paix avec les chrétiens, après un avantage qu'ils avaient remporté sur le gouverneur de Navarre.

Malgré ce traité, la guerre n'en avait pas moins recommencé en 808 : les Asturiens portèrent la dévastation jusque sous les murs de Lisbonne, tandis que Louis, duc d'Aquitaine, faisait une tentative contre Tortose. Les Asturiens, repoussés, n'en continuèrent pas moins la guerre, et Alhakem, fatigué d'une lutte où, sans pouvoir jamais en venir à une bataille décisive, il fallait chaque jour avoir les armes à la main, en confia la conduite à ses généraux. Ceux-ci, vaincus, essuyèrent des pertes immenses, et périrent en combattant avec plus de courage que de bonheur.

Abd-er-Rhaman, l'espoir des Musulmans, et qui semblait avoir attaché la victoire à ses drapeaux, reparut alors à l'armée, et, après avoir repoussé encore une fois les Francs jusqu'à Narbonne, il se rendit sur la frontière d'Occident, où, par ses succès, il eut bientôt obligé Alphonse à demander la paix.

Las de la vie des camps, Alhakem s'était retiré dans son palais, où la soif des voluptés et celle du sang partageaient également son cœur. Pour pouvoir satisfaire l'une et l'autre en toute sécurité, il s'était déchargé de tout le poids des affaires sur son fils, le jeune héros qui venait de repousser les chrétiens au nord et à l'ouest de l'Espagne ; en même temps il s'était entouré d'une garde murarabe de cinq mille hommes, chargés de défendre

toutes les avenues de son palais. Pour s'assurer de leur dévouement, il leur donna une solde fixe, et, pour subvenir à cette dépense, il établit un droit sur toutes les marchandises qui entraient à Cordoue. Cet impôt excita un vif mécontentement, et l'on éprouva quelque difficulté à le lever. Dix personnes furent arrêtées en cette occasion, et Alhakem les condamna à être empalées. Mais au moment où on les conduisait au supplice, le peuple, indigné de tant de cruautés, se précipita sur leurs gardes, les dispersa, et délivra les condamnés. A cette nouvelle, Alhakem sort furieux de son palais, à la tête d'une troupe de cavaliers, charge le peuple, et jonche les rues de cadavres. Non content de cette exécution, il ordonne que trois cents habitants qui avaient été arrêtés, fussent empalés à l'instant même. Le faubourg où avait eu lieu l'émeute fut pillé, puis démoli, et les habitants furent condamnés à quitter l'Espagne. Les uns, au nombre de huit mille, trouvèrent un asile à Fez, qui venait d'être construite, et dont ils pleurèrent un quartier qui porte aujourd'hui le nom de quartier des Andalous; les autres, au nombre de quinze mille, après des fortunes diverses, formèrent un petit Etat dans l'île de Crète, et y fondèrent la ville de Candie (817).

A la suite de cet épouvantable massacre, une mélancolie empoisonna les jours du calife : son âme, troublée par le remords, était sans cesse tourmentée par de sinistres visions; tantôt il croyait assister à un combat : il entendait le bruit des armes, le cri des mourants; tantôt il se voyait entouré de fantômes menaçants. Il chercha des distractions à son mal : il fit une campagne dans les Asturies, une autre en Catalogne, une expédition sur les côtes de Sardaigne (820); mais ni les succès de la guerre, ni les plaisirs des sens, rien ne pouvait calmer un mal qu'il portait en lui-même : la mort vint enfin mettre un terme à sa lente et cruelle agonie (822).

Il eut pour successeur son fils Abd-er-Rhaman II. Celui-ci eut d'abord à repousser les prétentions de son grand oncle Abdallah, le dernier des fils d'Abd-er-Rhaman 1^{er}, et qui, ainsi qu'on l'a vu, revendiquait le trône à chaque avènement d'un nouveau calife. Abd-er-Rhaman le vainquit; mais, se souvenant de l'antique générosité de sa famille, au lieu de se venger de la révolte suscitée par Abdallah, il lui donna en souveraineté le pays de Tadmir, où celui-ci put terminer en paix une carrière qui avait été traversée par tant d'orages.

Les Francs avaient fait une nouvelle invasion en Espagne. Abd-er-Rhaman voulut les combattre en personne; il les vainquit et mit le siège devant Barcelonne: la ville résista avec un courage héroïque, et ne se rendit que lorsque les efforts des assiégeants l'eurent entièrement démantelée. Le calife, poursuivant le cours de ses succès, s'avança jusqu'au pied des Pyrénées, et rejeta encore une fois les Francs au-delà de ces montagnes. Une victoire fut remportée en 822, près de Pampelune, sur le même peuple, mit le comble aux succès d'Abd-er-Rhaman; les généraux ennemis, faits prisonniers, furent envoyés à Cordoue. Obeidah, troisième fils d'Abdallah, commandait les Arabes dans cette circonstance.

Abd-er-Rhaman II encouragea les lettres: lui-même les cultivait avec quelque succès. Un jour, le poète Xamri ayant improvisé devant lui des vers sur un riche collier de perles que le calife avait donné à une esclave, Abd-er-Rhaman, sentant sa verve excitée par la circonstance, répliqua à son tour par d'autres vers.

« Aben-Xamri trouve les bons vers sans effort; les charmes de sa poésie brillent de l'éclat d'un beau jour; quand il les récite, le plaisir rentre par l'oreille et descend au cœur; ses traits, où brille le génie, plaisent aux yeux. Les parfums de la rose et des prés fleuris, les grâces d'une jeune vierge, n'ont pas plus de douceur. Mes yeux et

mon cœur sont à lui.... » — Mais l'homme le plus éminent de la cour de Cordoue, c'était Jahie-el-Laiti, auquel Abd-er-Rhaman II confia l'éducation de ses fils. Il était allé en Orient recevoir les leçons de Malie-ben-Anaus, le plus illustre docteur arabe de ce temps. Celui-ci, charmé des talents de son élève, l'appelait le docte Andalou, le génie de l'Algarve. Jahie avait surtout gagné l'affection de son maître par l'assiduité avec laquelle il suivait ses cours. Un jour, tandis que Malie faisait sa leçon avec ses disciples, un éléphant passa devant la maison. Tous sortirent pour le voir, excepté Jahie. Le maître en parut d'autant plus étonné que Jahie n'avait jamais vu d'éléphants.

« Je ne suis point venu en Orient pour voir des éléphants, répondit l'Andalou; c'est toi seul que j'ai voulu voir, toi seul que je suis venu chercher. »

De retour en Espagne, Jahie parla au calife d'Ali ben-Zériab, célèbre musicien de l'Yrak-Adjémi : Abd-er-Rhaman lui envoya de riches présents, et parvint à l'attirer à sa cour, où il fonda une école de musique, qui ne tarda pas à égaler celle de l'Orient. Tous ceux qui, dans une carrière quelconque, se distinguaient par un mérite éminent avaient part aux encouragements du calife, et sa cour était devenue le centre des savants et des artistes. On y remarquait, outre ceux dont on vient de parler, Jahie-ben-Hakem, qu'il envoya en ambassade à Constantinople; il avait beaucoup vécu avec les chrétiens, et le calife aimait à s'entretenir avec lui, et à l'entendre raconter ses voyages, Aben-Gamri, gouverneur des enfants d'Abd-er-Rhaman, devint, par la suite, son premier ministre : il jouait très-bien aux échecs, qu'Abd-er-Rhaman cultivait avec passion. Ils y jouaient des sommes considérables; mais le plus souvent le calife perdait exprès, car il trouvait encore plus de plaisir à donner qu'à gagner.

Mais si la protection accordée aux sciences et aux lettres jette sur ce règne un brillant éclat, de grands revers l'attristèrent, et furent comme le prélude des désastres qui devaient signaler les deux règnes suivants. Il est vrai qu'Abd-er-Rhaman fit plusieurs expéditions dans la Marche d'Espagne (frontière nord-est), et pénétra même jusque dans l'Aquitaine, dont ses troupes revinrent chargées de butin. Cependant une révolte éclatait à Mérida, et les agents de l'autorité y étaient massacrés par la population, qu'avait exaspérée la rigueur avec laquelle on levait les impôts. Les rebelles s'enfermèrent dans la place, et se préparèrent à un siège.

Abd-er-Rhaman envoya Abdelruf, l'un de ses généraux, pour réduire les rebelles; mais avec la défense de donner l'assaut à la place, pour ne point la livrer au pillage. Le siège traîna donc en longueur, jusqu'à ce que les habitants de la ville, s'étant concertés, en ouvrirent en secret les portes aux troupes du calife; une amnistie complète leur fut accordée. Cette générosité ne toucha point les rebelles: dès qu'Abdelruf se fut éloigné, ils entrèrent dans la ville et se soulevèrent de nouveau. Abd-er-Rhaman alla lui-même les assiéger; mais, après quelque résistance, ils abandonnèrent Mérida, et le calife y rentra. Il ne punit personne, et ne voulut pas même que l'on fît aucune poursuite contre ceux qui, au lieu de se soumettre, avaient cherché un asile dans la fuite. « Dieu, dit-il, leur fera peut-être la grâce de toucher leur cœur et de les ramener à la fidélité. » Il tint la même conduite envers les habitants de Tolède: excités par un jeune ambitieux, nommé Hixem, ils s'étaient révoltés et avaient massacré leurs magistrats. Abd-er-Rhaman les fit assiéger, mais avec défense de donner l'assaut; et, quand la ville eut été obligée de se rendre faute de vivres, Hixem seul fut puni.

Alphonse le Chaste avait cédé sa couronne à

don Ramère I^{er}. Celui-ci voulut inaugurer son règne par une expédition contre les Arabes ; il n'eut pas à se féliciter de cette résolution ; accablé par le nombre , il dut céder , et vit ses provinces ravagées par Obéidah. Cette même année (838), une escadre arabe , sortie des ports de Tarragone , alla insulter les faubourgs de Marseille ; mais les Français furent vengés par les Navarrais , qui , dans une brusque invasion , portèrent l'incendie et le ravage jusque sous les murs d'Alahorra (844). Un nouvel ennemi , dont les Arabes n'avaient pas même jusqu'alors soupçonné l'existence , se montra tout-à-coup sur les bords de la Lusitanie. Des Normands (que les auteurs arabes nomment Magioges), montés sur cinquante-quatre vaisseaux , débarquèrent , et se mirent à dévaster les campagnes. Ils assiégèrent Lisbonne pendant treize jours ; mais , ayant appris que le gouverneur du pays s'approchait avec de grandes forces , ils se remirent en mer avec leur butin , et gagnèrent le midi de la Lusitatie , où ils s'aventurèrent dans l'intérieur des terres jusqu'à Sidonia. L'année suivante , ils remontèrent le Guadalquivir , et parurent sous les murs de Séville , dont ils ruinèrent les faubourgs , puis se retirèrent , sans avoir été inquiétés par les Arabes. Ces expéditions s'étaient faites avec tant de rapidité que le mal était accompli quand la nouvelle en arrivait à peine à Cordoue : pour remédier à cette lenteur des messages , Abd-er-Rhaman établit des relais de poste au service du gouvernement.

Une sécheresse extrême vint se joindre aux maux de la guerre : un grand nombre d'animaux périrent de soif , et les récoltes manquèrent généralement. Abd-er-Rhaman compatit aux souffrances de ses peuples ; il les exempta d'une partie des impôts , et en employa le reste à secourir les plus nécessiteux et à faire faire de grands et utiles travaux , qui fournissaient aux autres du travail. Ainsi le peuple eut du pain , et le nom d'Abd-er-

Rhaman fut béni par l'Espagne reconnaissante. Il mourut l'an 852, laissant son trône à son fils Muhamad.

Le règne de Muhamad s'annonçait sous les plus heureux hospices : ce jeune prince était la vivante image de son père ; humain, généreux, brave, instruit, zélé pour la justice. Après avoir fait admirer sa sagesse en conciliant deux écoles rivales, divisées par des questions de théologie, il voulut aussi se distinguer à la guerre : il fit une invasion heureuse au-delà des Pyrénées, et s'avança jusqu'à Narbonne.

Mais pendant ce temps, Musa, l'un de ses généraux, se faisait battre par Ordogne, roi des Asturies. Muhamad crut que ce chef l'avait trahi, et lui retira le gouvernement de Tolède, dont il était revêtu. Musa ne voulut point se soumettre à sa disgrâce : il se révolta, et, après avoir essuyé une grande défaite, s'enferma dans Tolède, et s'y défendit pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'enfin les habitants, las de supporter les suites d'une guerre à laquelle ils n'avaient point d'intérêt, ouvrirent leurs portes aux troupes du calife.

Les fêtes auxquelles on se livra dans Cordoue à l'occasion de cet heureux événement furent troublées par une nouvelle invasion de Normands, qui ravagèrent les côtes de la Lusitanie (860).

Dans le même temps, les Asturiens étendirent leurs courses jusqu'à Salamanque. Almondir, fils de Muhamad, les repoussa ; mais, en 863, ils rentrèrent en campagne, et obtinrent de tels succès que Muhamad fit publier l'alghied ou guerre sainte. Lisbonne était assiégée et vivement pressée ; le calife accourut au secours de cette place, la dégagea, et refoula les chrétiens jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Un chef de brigands, Omar-ben-Hafs, plus connu sous le nom d'Abem-Hafsun, eut, trois ans après, l'honneur d'appeler contre lui les armes du calife, et de le faire trembler sur son

trône : sa troupe , grossie de tous les mécontents , et soutenue en secret par les gouverneurs des provinces du Nord , qui saisissaient toutes les occasions de secouer le joug de leur maître , sortit des gorges des Pyrénées , où elle s'était formée , parcourut l'Aragon , la Navarre et la Castille , et se porta sur Lérida , en s'emparant de plusieurs places fortes. Le calife marcha contre lui ; mais le brigand le trompa par de vaines protestations de soumission ; Muhamad lui promit un bon gouvernement , et lui donna un corps de troupes sous les ordres de son neveu Zéid , à condition qu'il ferait la guerre aux chrétiens. Hafsun promit tout ce qu'on voulut ; mais , quand le calife fut éloigné , Zéid fut égorgé pendant la nuit avec tous ses compagnons d'armes. Cette perfidie souleva d'indignation toute l'Espagne musulmane : Muhamad , détrompé , poursuivit Hafsun , le vainquit , et le força de chercher un asile dans les plus hautes vallées de Pyrénées.

Les Asturiens avaient fourni des secours à tous ceux qui s'étaient révoltés contre les califes , de même que ceux-ci entretenaient , autant que possible , des dissensions entre les chrétiens : à la mort d'Ordogne , la minorité de son fils , Alphonse , avait offert une occasion favorable à ceux qui désiraient exciter du trouble dans le petit royaume d'Oviédo. Ils en profitèrent , et les révoltes éclatèrent de toutes parts. Muhamad , trouvant le moment opportun pour les attaquer , envoya une flotte qui devait débarquer des troupes en Galice ; mais une violente tempête la surprit , et brisa les vaisseaux en vue du rivage. Cet échec des musulmans enflamma le courage des Asturiens , et , s'avancant , sous la protection de Dieu et de saint Jacques , leur patron , ils parcoururent , les armes à la main , presque toute la Lusitanie , s'emparèrent de Salamanque et mirent le siège devant Coria. Une armée arabe vint au secours de la place ; mais les hardis montagnards de l'Asturie la sur-

prirent dans des vallées étroites , et la taillèrent en pièces. Almondhir , envoyé contre les chrétiens , rétablit quelque peu les affaires , et eût triomphé des ennemis s'il n'avait été rappelé dans l'intérieur par des soulèvements de gouverneurs de provinces. Les hostilités furent reprises par les chrétiens en 872 avec une grande vigueur : une bataille sanglante fut livrée sur les bords du Saha-gon , petite rivière qui se jette dans le Douro : les deux partis s'attribuèrent la victoire , mais furent également mis hors de combat par les pertes énormes qu'ils avaient faites.

Les fléaux les plus terribles vinrent en ce temps se joindre à la guerre : la famine d'abord , puis la peste , ravagèrent l'Orient , l'Afrique et l'Espagne (872) ; des villes entières furent dépeuplées.

Les hostilités , suspendues pendant cinq ans , recommencèrent en 878 : Almondhir assiégea Zamore , mais Alphonse vint lui livrer bataille , le vainquit et le contraignit à lever le siège. Les musulmans avaient été effrayés , quelques jours auparavant , par une éclipse totale de lune , qu'ils avaient regardée comme un présage funeste ; ce qui les découragea et fut cause de leur défaite. Un tremblement de terre , qui eut lieu deux ans après , et qui renversa plusieurs cités , acheva de démoraliser les musulmans : en vain Almondhir leur disait-il que la terre tremblait pour les chrétiens comme pour eux-mêmes , on ne l'écoutait pas , et il dut solliciter une trêve des Asturiens. Les dernières années du règne de Muhamad ne furent troublées par aucune guerre : il les consacra aux soins moins éclatants , mais plus utiles , de la paix ; il introduisit de sages réformes dans le gouvernement , protégea les arts , et se livra lui-même aux charmes de la poésie. Trois ans se passèrent au sein de ces doux loisirs.

Muhamad avait , comme son père , atteint sa soixante-cinquième année. Un jour qu'il se trouvait dans les jardins de son palais avec plusieurs

de ses vasirs et d'autres personnes de toute condition, Haxem-ben-Abdelazzis, gouverneur de Jaën, s'écria tout-à-coup : « Que la condition des rois est heureuse ! C'est pour eux que sont faits les plaisirs de la vie. Delicieux jardins, palais magnifiques, ornements splendides, avantages de la richesse, le sort leur a tout donné ! — La carrière que parcourent les rois, répondit Muhamad, est, en apparence, couverte de fleurs, mais ces fleurs sont des roses armées d'épines cruelles. Au jour marqué par le destin, quand la mort arrive, le prince puissant sort nu de la vie, comme le laboureur et l'artisan. La mort des créatures est dans la main de Dieu; pour les bons, c'est le commencement d'un bonheur éternel. » Ces paroles furent comme le présage de sa mort : la nuit venue, le calife se retira dans ses appartements, se coucha et s'endormit : il ne devait plus se réveiller, et il descendit dans la tombe sans l'avoir vue s'ouvrir.

Aussitôt que la nouvelle de cette mort se fut répandue, Casib, fils d'Hafsun, sortit des montagnes où il se tenait caché depuis plusieurs années, rallia ses partisans et tous les fauteurs de désordre, et fit soulever tout le pays au-delà de l'Ebre; il s'avança même jusqu'à Tolède, qui lui ouvrit ses portes. Almondhir, fils et successeur de Muhamad, envoya contre les rebelles Haxem, qui avait été l'ami et le conseiller intime de son père. Casib tendit à ce chef le même piège qu'Hafsun avait fait à Muhamad, et avec le même succès. Almondhir, qui n'avait pas vu sans une vive jalousie l'extrême douleur que Haxem avait éprouvée à la mort de Muhamad, saisit cette occasion pour s'en venger, et lui fit subir le dernier supplice. Cette rigueur excessive lui aliéna tous les cœurs, ce dont il n'eut que trop lieu de s'apercevoir l'année suivante : ayant livré bataille à Casib, il fut abandonné des siens, et, par une circonstance étrange, perdit la vie au sein même de la vic-

toire : comme au milieu du tumulte du combat, on criait de toutes parts : Le chef est mort, les gens de Casib crurent que c'était de lui qu'il s'agissait, et se mirent à fuir précipitamment, sans qu'il fût possible à Casib de les retenir, ni même de les détromper. Cependant ces mêmes troupes qui avaient abandonné leur prince pendant sa vie, lorsqu'il fut mort, se rappelant combien de fois il les avait menées à la victoire, le pleurèrent, et, lui formant un triste cortège, rapportèrent elles-mêmes son corps au camp d'Abdallah, son frère, qui assiégeait Tolède, et qui lui succéda.

Les premiers jours de ce règne furent moins heureux encore que ne l'avaient été ceux du précédent. Plusieurs gouverneurs de provinces et quelques-uns des propres parents du nouveau calife refusèrent de le reconnaître. Cordoue même se serait révoltée, excitée par les agents de Casib, sans l'active surveillance du gouverneur de la ville, qui ayant surpris le secret des conjurés, se saisit de quelques-uns des principaux, et les fit empaler pour effrayer les autres. Muhamad, le fils du calife, avait suivi le pernicieux exemple des autres rebelles, et s'était déclaré indépendant à Séville. Grâce à la valeur et aux talents d'Abd-er-Rhaman le Victorieux, Abdallah triompha, après sept années de luttes acharnées, des rebelles de l'Adalousie. Muhamad, vaincu dans une bataille et blessé mortellement, fut fait prisonnier par Abd-er-Rhaman. Mais il expira deux jours après, et les ennemis du calife attribuèrent la mort de ce fils rebelle à ses ordres. Ce crime, inutile d'ailleurs, n'est établi par aucune preuve; le peuple n'en appela pas moins Abd-er-Rhaman, le fils de Muhamad, Aben-el-Mactul, c'est-à-dire le fils de l'assassiné.

Comme si ce n'était point assez de la guerre, la manie des duels vint, en ce temps, ajouter aux maux de l'Espagne : elle devint bientôt générale,

et les hommes les plus éminents, des gouverneurs de provinces, des magistrats, ne purent s'y soustraire, et plusieurs d'entre eux, des plus considérables, en furent victimes.

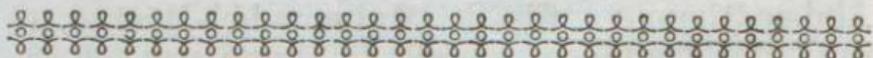
En 904, Casib rassembla une armée de soixante mille hommes et attaqua les chrétiens. Alphonse marcha contre lui, et le vainquit à Zamore, après une lutte acharnée qui dura quatre jours. Les musulmans, oubliant que Casib était un rebelle, pour ne se souvenir que de la communauté de la foi, apprirent avec douleur la nouvelle de sa défaite, et engagèrent le calife à traiter avec lui, et à lui prêter appui dans sa lutte contre les chrétiens. Mais Abdallah s'y refusa, et s'unit plus intimement que jamais avec Alphonse. Cette conduite excita l'indignation de tous les musulmans zélés : des séditions éclatèrent, et, dans les mosquées, presque tous les imans substituèrent dans leurs prières le nom du calife d'Orient à celui d'Abdallah. Son propre frère, Alcasim, auquel il avait déjà pardonné plusieurs révoltes, disait hautement qu'on ne lui devait point d'impôts, puisqu'il était mauvais musulman. Casib recommença alors ses excursions sur les terres du calife. Il poussa l'audace jusqu'à pénétrer dans Cordoue : sans la maladresse de la police, il eût été pris. Un poète satirique, auquel Abdallah avait déjà fait grâce une fois, avait fait des vers très-méchants contre lui : Abdallah le fit venir devant lui, et, après lui avoir reproché son ingratitude, il lui déclara qu'il lui faisait grâce de nouveau : le poète, touché de la générosité du prince, lui révéla que Casib était dans Cordoue.

Celui-ci, de retour parmi les siens, continua ses courses, et les poussa même jusqu'à Calatrava : mais Obéidah, général d'Abdallah, l'ayant atteint dans la plaine, lui livra un combat sanglant, où presque toute la cavalerie des rebelles fut détruite ; alors Casib s'enferma dans Tolède, dont il n'osa sortir de trois ans.

Pour prix de ses éminents services, Obéidah fut présenté par le prince Almudafar, fils d'Abdallah, qui le contraignit à lui céder son gouvernement de Mérida : mais le calife, pour récompenser son fidèle serviteur, lui donna le commandement de la garde esclavone. Obéidah, pour se venger d'Almudafar, travailla en secret à lui nuire, et porta le calife à se choisir un autre successeur. A cet effet, il se déclara l'ami et le protecteur du jeune Abd-er-Rhaman, fils de Muhamad-el-Mactul, et qui, dès l'enfance, s'était distingué par son caractère et ses talents. A peine âgé de onze ans, il savait par cœur le Coran, toutes les traditions des sunnètes, les meilleurs poèmes arabes ; il excellait à conduire un cheval et à manier la lance ; il était fort et agile, et, malgré son extrême jeunesse, n'était pas entièrement étranger à la science du gouvernement. Abdallah avait pris cet enfant en affection, il se plaisait à le voir, et Obéidah cultivait avec soin ces dispositions dans le cœur du calife.

Ce prince, ayant perdu sa mère en 914, en conçut un si profond chagrin qu'il tomba dans une noire mélancolie, dont il mourut après avoir languï pendant treize mois. La guerre entre les chrétiens et les musulmans avait été suspendue pendant les dernières années du règne de ce prince : des factions et des guerres intestines les désolaient également. Alphonse, qu'on a nommé le Grand, et qui a mérité ce titre pour avoir, à proprement parler, fondé la nouvelle monarchie espagnole, eut la douleur de voir ses deux enfants prendre les armes contre lui, et lui faire une guerre parricide. Dégoûté d'un pouvoir qu'il ne pouvait conserver qu'en sacrifiant ses propres enfants, il abdiqua généreusement la couronne, et, partageant entre eux son royaume, il donna les Asturiens à l'aîné, don Garcie, et la Galice au plus jeune, Ordogne. Mais ceux qui n'avaient pas craint de tirer le fer contre leur père n'étaient pas hommes à respecter

les droits l'un de l'autre : les enfants d'Alphonse se firent la guerre jusqu'à ce que la mort de Garcie mit enfin un terme à leurs luttes impies. Ordogne recueillit toute la succession d'Alphonse : il fut le premier qui prit le titre de roi de Léon, et fit de cette ville la capitale de ses États.



CHAPITRE IV.

RÈGNE D'AB-ER-RHAMAN III.

Le choix qu'Abdallah avait fait d'Abd-er-Rhaman pour son successeur avait causé dans Cordoue une sensation universelle de plaisir. Almu-dafar lui-même, au détriment duquel Abd-er-Rhaman occupait la chaire de calife, ne put résister à la séduction qu'excitaient les qualités aimables de ce jeune prince, et, bien loin de s'opposer à son élévation, il fut le premier qui le proclama dans Cordoue. Le calife, recevant le serment de son oncle, le tint long-temps serré dans ses bras, et tous les assistants, émus, applaudirent à une scène qui annonçait que l'union règnerait entre les deux princes rivaux ; et le peuple, dans son enthousiasme, proclama Abd-er-Rhaman III amir al mumenin (prince des croyants), et el anasir ledinala (défenseur de la loi divine).

Le premier soin d'Abd-er-Rhaman III fut de s'occuper de réprimer les révoltes qui, pendant le règne de ses prédécesseurs, avaient troublé l'Es-

pagne musulmane. Casib possédait les deux rives du Tage, depuis Talavera jusqu'à la source de ce fleuve ; sa domination s'étendait en outre sur tout l'Aragon, sur la Catalogne jusqu'au Sègre, et le long de la Méditerranée jusqu'à Murcie. Le calife rassembla une armée, et marcha contre le rebelle : la rencontre eut lieu dans une large vallée arrosée par le Xucar, près de Cuença. Almudafar avait été chargé par Abd-er-Rhaman de commander son armée. La victoire, long-temps indécise, se fixa enfin sous les drapeaux du calife : sept mille rebelles demeurèrent sur le champ de bataille ; trois mille hommes périrent du côté d'Abd-er-Rhaman. Celui-ci ne put retenir ses larmes à la vue de cet horrible carnage. Il ordonna qu'on prît soin de tous les blessés sans distinction de parti (913). Cette bataille eut le plus heureux résultat : en moins d'une année, tous les pays rebelles se soumirent sans qu'il en coûtât une goutte de sang.

C'est vers cette époque que vingt musulmans, partis d'Espagne sur une frêle barque, furent poussés sur la côte de Provence, et surprirent le village de Fraxinet, dont ils s'emparèrent après en avoir égorgé tous les habitants. Cette position, presque inaccessible, adossée à une immense forêt qui a retenu le nom de ses hôtes mauritaniens, leur parut propre à une station de pirates ; et lorsqu'ils eurent reconnu que les habitants du pays, abandonnés à eux-mêmes par suite de la dissolution sociale, se pillaient et s'égorgeaient entre eux, ils appelèrent de nouveaux aventuriers, leur promettant une facile conquête. Devenus chaque jour plus nombreux, ils aidèrent les indigènes à se détruire et à changer en désert une terre fertile. Ils s'isolèrent ainsi de la terre, pendant que la mer leur était toujours ouverte. Bientôt la ruine de Fréjus, prise et incendiée par ces pirates, laissa sans défense les défilés qui conduisent en Italie. Ils se hâtèrent d'en prendre pos-

session et de s'y établir solidement. Ils y formèrent des repaires, d'où ils sortaient pour désoler la Bourgogne et même la Souabe par des incursions subites. Ils occupèrent ainsi ces importants passages pendant plus de cinquante ans, et interrompirent les relations commerciales entre les trois grandes nations que séparent les Alpes.

Une aventure assez plaisante, qui arriva vers ce temps, pourra servir à faire connaître les mœurs des Arabes d'Espagne, et aussi l'indulgence du calife. Sohaïb, l'un des quatre assesseurs du grand cadî (grand juge) de Cordoue, était de la secte d'Irak, qui tolérait l'usage modéré du vin ; il aimait beaucoup, trop même, cette boisson ; et un jour qu'il dînait chez un de ses amis, il en but avec excès, et s'enivra. On profita de son ivresse pour prendre son cachet, sur lequel étaient gravés des mots arabes dont le sens était : « Toi à qui rien n'est caché, protège Sohaïb ; » et à l'un de ces mots on en substitua un autre, ce qui donnait un nouveau sens à l'inscription, et lui faisait dire : « Toi qui connais tous les ivrognes, protège Sohaïb. » Le cachet fut ensuite remis à sa place, et l'assesseur du grand cadî ne s'aperçut de rien. Il continua de se servir de ce sceau jusqu'à ce que des papiers qu'il avait expédiés étant tombés entre les mains du calife, celui-ci s'en aperçut ; il manda Sohaïb et lui dit : « Tu bois du vin, ton cachet me l'apprend. » En même temps il lui montra la fatale inscription. Sohaïb y jeta les yeux, et tout troublé : « Seigneur, lui dit-il, je confesse ma faute ; j'espère que Dieu me la pardonnera, et que tu seras miséricordieux comme lui ; mais, en vérité, je ne sais comment tout cela est arrivé. » Le calife lui pardonna sa faute, et se contenta de lui recommander d'être plus sobre désormais. Mais il rit beaucoup avec ses courtisans du tour qu'on avait joué au malheureux Sohaïb.

Des ministres coupables excitèrent des révoltes dans les montagnes d'Elvire par la rigueur avec

laquelle ils levèrent l'impôt, et il fallut plusieurs campagnes pour réprimer ce désordre. La peste qui, depuis un demi-siècle, avait à plusieurs reprises visité l'Espagne, vint encore se joindre aux maux de ce malheureux pays, soumis déjà à la domination étrangère. Casib était mort, mais son fils Giaffar tenait encore dans Tolède, la seule ville qui n'eût pas reconnu jusqu'alors l'autorité d'Abd-er-Rhaman III. Ce prince se prépara à l'assiéger. Mais Giaffar ne l'y attendit point : il quitta la ville avec ses trésors, y laissant une bonne garnison, qui résista pendant trois années aux efforts du calife. Cette ville rentra enfin sous son autorité; il y fut reçu aux acclamations de ce peuple inconstant, qui, depuis quarante-cinq ans, s'était soustrait à son joug et à celui de ses prédécesseurs (927).

Giaffar s'était retiré dans la Galice : il offrit au roi de Léon; Ramire II, de se reconnaître son vassal, à condition qu'il joindrait ses armes aux siennes, pour faire la guerre au calife. Ramire II était jeune, ambitieux, désireux de signaler les débuts de son règne par des exploits et des conquêtes. Il accueillit Giaffar, et leva une armée pour le soutenir. Mais, chez les chrétiens comme chez les musulmans, il y avait dans le gouvernement, à cette époque, un vice essentiel, une cause incessante de troubles et de révoltes : c'était le droit d'élection pour la succession au trône. Les princes régnants avaient bien le soin de désigner leur successeur; mais cette précaution ne suffisait pas pour prévenir et étouffer les secrets mécontentements et les tentatives de ceux qui, ayant aspiré au trône, s'étaient vu préférer un rival. Alphonse IV, prédécesseur de Ramire II, avait abdiqué la couronne pour vivre dans la retraite; mais il se repentit de cette résolution, et, au moment où Ramire, conduisant son armée au secours de Giaffar, allait faire la guerre aux musulmans, il se souleva, et entraîna la ville de Léon dans sa

révolte. Ramire attaqua cette ville, s'en empara, et jeta son frère dans une étroite prison. Il reprit ensuite son expédition contre les Arabes, ravagea la province de Tolède, s'empara de Talavera et la détruisit. Il rentra dans ses Etats, chargé de dépouilles.

Mais Abd-er-Rhaman et Almudafar l'y suivirent, et rendirent à ses sujets tout le mal qu'il avait fait aux leurs. Almudafar enleva tant de captifs que sa marche en était embarrassée : les chrétiens s'étant présentés pour lui disputer le passage du Douro, il craignit qu'au milieu du trouble de l'action ses prisonniers ne s'échappassent ou ne cherchassent à opérer une diversion en faveur de l'ennemi : il les fit tous égorger, et ce fut échauffés par cet horrible carnage que ses soldats se précipitèrent au combat. Les chrétiens, inférieurs en nombre, furent vaincus, et Almudafar rentra glorieux et triomphant dans Cordoue, où tous les honneurs l'attendaient (930).

De grandes révolutions avaient alors lieu en Afrique : la dynastie des Fathimites s'y substituait à celle d'Edris. Les princes de celle-ci appelèrent à leur secours Abd-er-Rhaman, et lui livrèrent Tanger et Ceuta pour prix de son appui. Le calife envoya en Afrique, avec des forces considérables, Amen-ben-Bécri, un de ses généraux, qui s'empara de Fex, et tua sept mille Fathimites. Mais ses succès eurent un cruel lendemain : l'ennemi revint à la charge avec des troupes plus nombreuses, et animées du désir de la vengeance. Amen fut vaincu, pris et chargé de fers. Ce revers ne découragea point Abd-er-Rhaman : au lieu de songer à se fortifier en Espagne, il s'obstina dans cette guerre stérile, et y épuisa des forces qu'il eût pu employer plus utilement pour sa cause sur ses frontières du Nord.

Don Ramire parcourait la Lusitanie, et menaçait Lisbonne d'un siège ; mais Almudafar se porta

au-devant de lui avec les troupes de la province de Mérida, et le rejeta au-delà du Douro.

Les chrétiens suspendirent leurs invasions jusqu'en 937; ils firent alors de grands préparatifs de guerre. Les Arabes en furent informés, et, pour les prévenir, se hâtèrent d'aller assiéger Zamora. Ramire s'empressa de porter secours à cette place, et une grande bataille fut livrée sous ses murs. Les musulmans étaient au nombre de quatre-vingt mille, sans compter un corps de vingt mille hommes qu'ils avaient laissé à la garde du camp, et en réserve. Almudafar, qui les commandait, leur donna l'exemple du courage : partout où le danger était le plus grand, on voyait ce chef, le sabre à la main, se frayer un passage au travers des lances ennemies, disputant et arrachant la victoire aux chrétiens. Ceux-ci, inférieurs en nombre, soutenaient vaillamment l'effort des masses profondes qu'ils avaient devant eux. Ramire, à la tête de ses cavaliers couverts d'armures de fer, portait le désordre et la mort dans les rangs des musulmans. Un corps d'Arabes rebelles, commandés par Aben-Isaac, secondait efficacement les efforts des Asturiens, dans les rangs desquels ils combattaient. Aben-Ahmed, qui commandait l'aile droite, vit ses soldats plier et prêts à fuir : le roi accourut en ce moment à la tête de la garde, prit les chrétiens en flanc, et rétablit le combat. Aben-Ahmed ramena les siens sur le champ de bataille; mais un coup de hache d'armes l'atteignit dans la poitrine et le renversa. De part et d'autre les plus braves mordirent la poussière, la plaine fut couverte de sang et de morts, et la nuit seule put mettre fin à l'horrible lutte.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire. Ramire se retira sans avoir pu secourir Zamora, et les Arabes ne tentèrent point de l'inquiéter dans sa retraite. Le siège fut repris et poursuivi de part et d'autre avec un courage héroïque : les assiégeants ne cédaient pas un pouce de terrain, sans

que les Arabes ne l'eussent arrosé de leur sang. La muraille succomba enfin sous les efforts des assaillants , et une large brèche leur ouvrit passage : ils s'y précipitèrent en foule ; mais un obstacle inattendu les arrêta : c'était un large fossé plein d'eau ; les plus téméraires essayèrent de le franchir ; mais atteints par les flèches et les lances des chrétiens , ils périrent au milieu des eaux ; leurs corps cependant , amoncelés par milliers , formèrent un pont , que franchirent ceux qui les suivaient. Une nouvelle lutte s'engagea , où les chrétiens combattirent avec le courage d'hommes qui désirent mourir pour la défense de leur foi. Mais leur petit nombre succomba enfin sous la masse énorme de leurs ennemis , et la ville prise fut livrée aux horreurs du pillage et du massacre ; les femmes et les enfants furent seuls épargnés.

La mort de tant de victimes fut vengée : un an après , Ramire , après avoir réparé ses forces , revint , reprit Zamora , et en passa la garnison au fil de l'épée. Il est vrai qu'il ne put conserver cette ville : il fut battu en 944 , et la malheureuse Zamora subit de nouveau les horreurs d'une ville prise d'assaut. Une trêve, nécessaire aux deux partis , mit enfin un terme à cette nouvelle guerre (943).

Une conspiration qui éclata l'année suivante dans le palais de Courdoue eut des suites tragiques , qui remplirent d'amertume les dernières années d'Abd-er-Rhaman III. Il avait désigné , pour lui succéder , son fils Alhakem. Un autre de ses fils , Abdallah , eût peut-être eu plus de droits à cette faveur : des courtisans perfides saisirent cette occasion pour exciter ce jeune prince à la révolte. Une conspiration se forma ; mais avant que la trame n'en fût bien ourdie , Abd-er-Rhaman , informé du complot , fit arrêter les principaux auteurs , et les fit mettre à mort ; Abdallah fut étouffé dans sa chambre pendant la nuit. En

vain Alhakem implora-t-il son père, il ne put obtenir la grâce de l'infortuné jeune homme. « La prière sied dans ta bouche, lui répondit l'inflexible Abd-er-Rhaman, et si je n'étais qu'un homme privé, je t'accorderais à l'instant ce que tu demandes ; mais je suis roi : je dois à mes peuples, à mes successeurs, des exemples de justice. Je pleure amèrement sur le sort de mon fils, je le pleurerai le reste de ma vie ; mais ni tes larmes ni ma propre douleur ne le sauveront du châtement qui est dû à son crime. » Abdallah fut vivement regretté, et l'on blâma l'excessive rigueur d'Abd-er-Rhaman, qui, oubliant l'indulgence avec laquelle son père, le rebelle Muhamad, avait été traité par son frère, faisait mourir sans nécessité un jeune prince digne d'un meilleur sort, et plus coupable de légèreté et de faiblesse que de méchanceté.

L'arrivée d'une ambassade de Constantin, empereur d'Orient, fit quelque temps distraction à la douleur du roi, par les jouissances d'amour-propre qu'elle lui procura. Il se montra aux envoyés grecs dans tout l'éclat d'une magnificence féérique ; ils s'approchèrent respectueusement du calife, et lui remirent la lettre de leur souverain, enfermée dans une boîte d'or, et écrite en caractères de même matière sur du parchemin couleur d'azur. Les Césars de Byzance, pressés par les Sarrasins d'Orient, avaient envoyé déjà plusieurs ambassades aux califes de Cordoue, pour faire alliance avec eux, et leur demander du secours. Cette dernière députation avait le même objet, et eut aussi le même résultat que les précédentes : les califes de Cordoue avaient assez à faire de se défendre chez eux, sans aller encore au loin chercher des ennemis, et épuiser leur force dans des luttes sans intérêt pour eux.

Les nouvelles qui arrivèrent de l'Afrique apportèrent aussi quelque consolation au calife : le souverain Edris, de Fez, venait de le reconnaître pour

son suzerain, et s'était mis sous sa protection. Tranquille ainsi du côté du sud, il put concentrer ses forces vers le nord, où leur présence était devenue nécessaire. Ramire avait fait une nouvelle invasion dans le Portugal. Almudafar était mort en 949; le commandement de l'armée fut donné à Ahmed-ben-Saïd, qui repoussa les chrétiens, et les poursuivit jusqu'au fond de la Galice, où il porta le fer et le feu, et d'où il revint chargé d'un immense butin. Outre la portion qu'il devait au trésor, il fit encore à son maître, sur ce butin, un présent d'une valeur prodigieuse. On y voyait entre autres quatre cents livres d'or, 450,000 sequins, quatre cents livres d'aloès, cinq cents onces d'ambre, des fourrures du Koracan, des housses traînantes, tissées d'or et de soie; quatre mille livres de soie, huit cents armures de fer pour des chevaux de bataille, mille boucliers, cent mille flèches, quinze chevaux arabes et cent autres, richement enharnachés, et enfin soixante jeunes esclaves des deux sexes. Une pièce de vers à la louange du roi, et composée par Ahmed lui-même, accompagnait ce magnifique présent.

La grêle, qui ravagea toutes les moissons, des inondations et une disette qui s'ensuivit, vinrent troubler la joie de ses succès; la guerre s'y joignit: le roi de Léon attaqua les Arabes; mais Obéidala-ben-Ahmed, vali de Tolède, remporta sur lui de si brillants avantages que les chrétiens eux-mêmes lui donnèrent le surnom de Cid Alaina, *chef valeureux*, qu'un Espagnol devait porter avec tant de gloire deux siècles plus tard.

Ce même Ahmed eut bientôt à faire preuve de nouveau de son courage dans d'autres régions. Un vaisseau qui cherchait des esclaves grecs en Orient, pour le compte du calife de Cordoue, rencontra, dans les eaux de la Sicile, un vaisseau du soudan d'Egypte, l'attaqua et le prit. Le soudan en fut informé: il fit poursuivre le vaisseau espagnol, et le fit couler à fond. Abd-er-Rhaman en éprouva

un vif dépit : Ahmed s'offrit à le venger. Il obtint vingt-cinq mille hommes, avec lesquels il alla, par terre, mettre le siège devant Tunis. Cette ville était pleine de marchands qui, craignant que Tunis, prise d'assaut, ne fût livrée aux horreurs du pillage, offrirent de se racheter moyennant de fortes contributions. Ahmed y consentit, et en exigea une somme immense, qui fut payée, et qui enrichit Ahmed et ses heureux compagnons.

La guerre divisait alors les chrétiens, et les empêchait de renouveler leurs hostilités habituelles contre les étrangers qui occupaient, par le droit de la conquête, la plus belle portion de la Péninsule. Dom Sanche, roi de Navarre, atteint d'une maladie qui mettait ses jours en danger, et qui résistait à l'art des médecins de son pays, fit demander au calife un sauf-conduit pour se rendre à Cordoue, et s'y faire traiter par les médecins arabes, alors en grande réputation. Abd-er-Rhaman s'y prêta de bonne grâce, et don Sanche alla à Cordoue, où il fut traité et guéri par les médecins du calife. Naturellement généreux, il garda toute sa vie un souvenir reconnaissant des soins qu'il avait recus au milieu d'une nation ennemie, et, lorsque, plus tard, il devint roi de Léon, il fit alliance avec les musulmans.

Cependant un orage se préparait en Afrique : le soudan, voulant venger l'injure du siège de Tunis, rassembla une puissante armée, et l'envoya dans le Magreb. Une sanglante bataille fut livrée près de Tahart : le général d'Abd-er-Rhaman ayant péri, les troupes prirent la fuite, et abandonnèrent le champ de bataille aux Egyptiens. Après treize jours d'un siège qui ne fut qu'un assaut continuel, Fez tomba en leur pouvoir, et subit toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Bientôt Abd-er-Rhaman ne posséda plus dans le Magreb que Ceuta, Tlemeen et Tanger. Ces revers n'abattirent point son courage; de nouvelles forces furent envoyées en Afrique, et, grâce aux secours des

fidèles Zénètes, les troupes d'Égypte furent battues et dispersées, et durent abandonner toutes leurs conquêtes.

Abd-er-Rhaman vit enfin le repos et le calme régner dans ses Etats; mais il ne put en jouir : une noire mélancolie s'était emparée de son âme; rien ne pouvait l'en défendre, ni le spectacle de sa grandeur et de son opulence, ni les séductions des arts, ni le charme de la conversation de ses amis. Une seule chose le consolait un peu : c'était l'exercice de la charité : il répandait chaque jour de nombreuses aumônes parmi les indigents. Mais des images cruelles, des souvenirs pénibles, surtout celui de son fils Abdallah, le poursuivaient sans cesse. S'entretenant un jour avec Suléiman, le plus cher de ses amis, sur le bonheur dont on jouit sur la terre, ce puissant monarque lui avoua qu'il avait eu à peine quatorze jours heureux dans sa vie. Cet aveu d'un roi au comble de la grandeur, entouré de toutes les jouissances des sens et de la pensée, cet aveu devrait guérir bien des ambitieux, si l'ambition pouvait se guérir.

Abd-er-Rhaman mourut à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir régné cinquante. Son long règne a été l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne; mais il fut suivi de près par la décadence que devaient amener les vices profonds qui travaillaient le gouvernement : des haines ardentes divisaient la population musulmane, qui eût dû cependant, pour des raisons impérieuses, demeurer unie en présence des indigènes qui soupiraient après le jour où ils pourraient secouer le joug des vainqueurs. Les Arabes, descendants des premiers conquérants, prétendaient à la possession des honneurs et du pouvoir, à l'exclusion des Africains, qui, venus après la conquête, voulaient en recueillir les avantages, sans en avoir couru les dangers. Les Berbères ou Zénètes, fiers de leur nombre, de leur valeur, des services qu'ils avaient rendus,

élevaient leurs prétentions avec plus de hauteur et surtout plus de succès que les autres Africains, et excitaient les jalousies des Arabes. A ces causes de dissensions, qui préparaient sourdement la décadence de la domination arabe en Espagne, venaient se joindre les haines religieuses, nées de la différence des sectes; les regrets et les espérances que nourrissaient dans leur cœur les partisans secrets des Abassides, soit qu'ils n'eussent vu qu'avec déplaisir le vaste empire des califes d'Orient se scinder en deux empires rivaux, soit qu'ils fussent inspirés par la pensée que, dans l'ancien état de choses et avec l'unité de domination, l'éloignement du pouvoir souverain eût ouvert à leur ambition un champ plus vaste et plus fertile. Une dernière cause de décadence, et ce n'était pas la moins active, se trouvait dans l'étendue des gouvernements, et dans la puissance de ceux auxquels ils étaient confiés, qui leur faisaient naître la pensée de se rendre indépendants, et leur présentaient ce but comme facile à atteindre.

Malgré ses guerres nombreuses, Abd-er-Rhaman III fit briller à sa cour un luxe merveilleux, et déploya, dans la protection des arts, des sciences et de la poésie, une magnificence sans égale. Il fit venir du Diarbeckir Ismaël-ben-Casim, qui jouissait dans l'Orient d'une très-grande réputation, et le donna pour précepteur à son fils Alhakem. Son palais était comme le sanctuaire des arts. A l'exemple du prince, Ahmed-ben-Saïd, premier ministre et favori d'Abd-er-Rhaman, avait ouvert sa maison à tous les grands de l'Espagne, surtout aux poètes. Ce fut sous le règne de ce calife que fut fondée la première école de médecine qui exista en Europe, et dont la science et la renommée sont attestées non-seulement par la guérison de don Sanche de Navarre, mais encore et principalement par les monuments qu'elle produisit. Cordoue était, à cette époque, le seul pays de l'Occident où la géométrie, l'astronomie et la

chimie fussent cultivées. On se rendit, de toutes les contrées de l'Europe, en Espagne, pour y étudier la médecine et les mathématiques. L'illustre Gerbert, qui fut depuis pape, sous le nom de Sylvestre II, emprunta certainement une partie de ses lumières aux savants arabes de ce temps, s'il n'alla pas lui-même les visiter en Espagne et suivre leurs leçons. Outre l'académie de Cordoue, on trouvait encore dans les terres du califat d'Occident quatorze universités et cinq bibliothèques arabes, sans compter les collèges et les écoles élémentaires. La philosophie y était cultivée avec un grand soin; mais ses développements trop libres étaient vus avec déplaisir par les musulmans zélés : « La doctrine des philosophes, dit l'historien arabe Makrisi, causa à la religion, parmi les musulmans, des maux plus funestes qu'on ne le peut dire. La philosophie ne servit qu'à augmenter les erreurs des hérétiques, et à ajouter à leur impiété un surcroît d'impiété. »

L'architecture ne reçut pas d'Abd-er-Rhaman de moindres encouragements que les autres arts. Il dépensa des sommes fabuleuses en constructions d'édifices, dont le plus célèbre est le palais d'Azhara; ce monument s'élevait à environ trois lieues au-dessous de Cordoue, dans un des plus beaux sites du monde, sur les bords du Guadalquivir, au milieu de forêts de citronniers, d'orangers et de grenadiers. Séduit par la beauté de ces lieux, et par leurs frais ombrages, il y avait d'abord fait construire une maison de campagne, où il passait l'été; mais bientôt la maison fut remplacée par un palais orné, dit-on, de quatre mille trois cents colonnes de marbre. Les pavés des cours en étaient de même matière; les planchers, de bois précieux et de couleur d'azur, étaient ornés d'arabesques d'or. Dans les grands appartements, des jets d'eau entretenaient une fraîcheur perpétuelle. Dans le salon du calife, un cygne d'or se baignait dans un bassin de jaspe. Au-dessus de la

tête du cygne brillait une perle d'une grosseur prodigieuse, qui avait été envoyée au calife par l'empereur d'Orient. De vastes jardins entouraient cette demeure délicieuse; l'art et la nature y luttaient de magnificence et de merveilles. Des casernes, des mosquées, de riches habitations, s'élevèrent bientôt autour de celle du souverain; des familles nombreuses s'établirent dans ces beaux lieux, et il s'y forma une ville, Medina Azhara.

Cependant, de ce palais où tant de trésors furent ensevelis, où tant de splendeur fut étalée, il ne reste pas même aujourd'hui des ruines qui en révèlent l'existence au voyageur : triste et inévitable condition des ouvrages de l'homme ! Une seule chose affronte les coups du temps : ce sont les bonnes œuvres, les vertus des bons rois.

Les historiens arabes assurent que les constructions d'Azhara durèrent plus de vingt ans, pendant lesquels on employait chaque jour six mille pierres taillées sans compter celles qui ne l'étaient point.

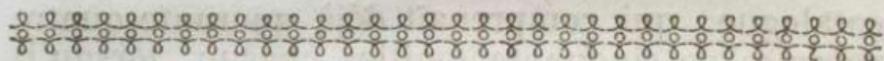
Abd-er-Rhaman fit encore construire un vaste aqueduc à Cuja, des mosquées, des hôpitaux, des fontaines, des bains publics, dans diverses villes de son royaume. Ce fut surtout à Cordoue qu'il répandit avec le plus de profusion les dons de sa munificence : des monuments de tout genre, tous dignes du fondateur d'Azhara, ornèrent à l'envi cette superbe capitale.

Si l'on songe que, dans le temps qu'Abd-er-Rhaman élevait ces somptueuses constructions, il entretenait autour de lui une cour brillante, et une garde de douze mille hommes, dont huit mille à cheval; qu'il faisait face à tous les frais de l'administration de ses provinces, et qu'il soutenait la guerre souvent sur plusieurs frontières à la fois, et avec de nombreuses armées, on se demandera avec étonnement comment il pouvait suffire à de telles dépenses. Ses revenus devaient être immenses : ils consistaient dans les tributs que payaient les villes conquises; dans les produits

de *l'azaque* ou dîme qu'il prélevait sur tous les produits de la terre; dans ceux des douanes et des impôts dont étaient frappées les diverses industries, et enfin dans la cinquième partie du butin fait à la guerre.

La population des provinces était considérable : la seule ville de Cordoue contenait un million d'habitants. L'industrie, que la nation toute guerrière des Goths avait laissée dégénérer, fut relevée par les Arabes, et portée à un haut degré de prospérité. Les Arabes excellaient dans la manière de préparer les cuirs, et de fabriquer des étoffes de coton, de lin et de soie; les indigènes s'adonnèrent à la fabrication des draps et à celle des armes. L'agriculture fut particulièrement l'objet de la sollicitude des Arabes, et l'on sait quelles obligations elle leur doit en Espagne. On ne saurait faire un pas dans le pays de Grenade et de Valence sans que quelque monument utile à l'agriculture ne rappelle le séjour des anciens conquérants. Ils apportèrent en Espagne la culture du coton, du mûrier et de la canne à sucre. Abd-er-Rhaman donna un nouvel essor au goût de ses sujets pour les travaux de la terre. Partout où les besoins l'exigeaient, il venait à leur secours, creusant des canaux et des aqueducs, et favorisant de sa bourse les entreprises des laboureurs. Les Arabes étaient plus agriculteurs que négociants; tout le commerce se trouvait concentré entre les mains des Juifs : ceux-ci contribuaient, de leur côté, à la prospérité de l'Etat, en se chargeant d'en exporter tout le superflu des produits naturels ou artificiels. Pour protéger au-dehors le commerce, et ouvrir à ses sujets de nouvelles routes de prospérité, Abd-er-Rhaman fit construire des flottes, et agrandir et réparer les ports de Tarragone, de Cadix et de Séville. Mais l'échelle la plus fréquentée par le commerce était celle d'Alméria, où affluaient les denrées du Levant, qui s'y échangeaient contre les produits des manufactures de l'Andalousie.

Abd-er-Rhaman donna, pendant tout son règne, un soin extrême à l'administration de la justice : il savait que lorsqu'elle est en souffrance, aucun ordre, aucune prospérité, ne sont possibles. Les Arabes avaient trouvé en Espagne les lois promulguées par le roi goth Evaric ; ils continuèrent à les appliquer aux chrétiens et aux juifs. Pour eux, ils n'avaient point d'autre code que le Coran. C'était aux cadis ou juges à suppléer, par leur équité et leurs lumières, à l'insuffisance de cette loi. La législation criminelle n'était pas plus compliquée que la législation civile. L'unique peine était celle du talion, dont on pouvait encore, dans l'occasion, se racheter, moyennant une composition pécuniaire, pourvu que la partie plaignante y consentît. Abd-er-Rhaman veilla à ce que la justice fût distribuée exactement et sagement à ses peuples, ne mettant à cela aucune différence entre les chrétiens, les juifs et les musulmans.



CHAPITRE V.



KALIFAT D'ALHAKEM.

Alhakem était digne de succéder au prince que l'Espagne musulmane venait de perdre. Aussi habile, mais moins entreprenant que son père, il eut plus de loisir que lui pour s'occuper du bonheur de ses sujets, et il y travailla avec une admirable activité. Son caractère l'éloignait du tumulte des camps : les travaux paisibles du cabinet, surtout la culture des lettres, avaient le plus de charmes pour lui. Il avait toujours cherché à se procurer les connaissances qui seules remplissent l'âme d'une satisfaction véritable. Les jouissances

de la gloire sont plus illusoirs que réelles ; celles que donne l'étude sont pures et inaltérables : c'était à celles-ci seules qu'Alhakem avait demandé son bonheur. Il aimait les livres, non par une vaine manie, mais pour l'utilité qu'il y trouvait ; il en avait rassemblé de vastes collections, et, du vivant même de son père, il avait des agents dans toutes les grandes villes de l'Afrique et de l'Asie musulmanes, chargés d'acheter les meilleurs livres dans tous les genres. Son palais était le rendez-vous des savants de tous les pays, et, pour prix de l'hospitalité empressée qu'ils trouvaient chez lui, il exigeait d'eux qu'ils lui promissent de lui procurer tous les ouvrages rares, curieux ou instructifs dont ils auraient connaissance. Il écrivait en outre, de sa propre main, à tous les auteurs qui avaient quelque réputation, pour leur demander copie de leurs écrits, et faisait transcrire, par d'excellents copistes, les livres précieux qu'il ne pouvait acquérir. Il avait enfin lui-même classé sa bibliothèque, et en avait commencé le catalogue, qui comprenait déjà quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun, lorsqu'il fut arraché à ses doux loisirs, et appelé à prendre le fardeau des affaires, en qualité de premier ministre ou hagib de son père.

En lui confiant une partie du gouvernement, Abd-er-Rhaman, par une considération étrange, cherchait à dédommager son fils de la longue privation à laquelle le soumettait la durée de son règne ; il lui disait même souvent en plaisantant : « C'est aux dépens de ton règne, mon fils, que le mien se prolonge. » Alhakem avait, en effet, quarante-huit ans quand la mort de son père l'appela à ceindre le diadème de calife.

Il fut proclamé dès le lendemain de cette mort. La cérémonie eut lieu dans une des immenses cours du palais d'Azhara : la garde était rangée en cercle ; la garde esclavone, l'épée à la main, formait la première enceinte ; derrière elle se trou-

vait la garde noire, vêtue de blanc, la hache d'armes sur l'épaule; puis venaient les Andalous, les Africains, les esclaves blancs, et enfin la foule du peuple. Au centre était Alhakem entouré de sa cour et des principaux visirs ou gouverneurs de provinces. Ils prêtèrent d'abord serment de fidélité, et ce serment fut répété successivement par la garde et par le peuple. Le jour suivant, on célébra, avec une pompe extraordinaire, les funérailles d'Abd-er-Rhaman : le peuple s'y associa avec des larmes sincères : « Nous avons perdu notre père, s'écriait-on, le protecteur des faibles et des pauvres, la terreur des méchants, et le défenseur de l'islamisme. »

Mais ces regrets amers et justes firent bientôt place aux plus douces espérances. Les imans, dans leurs prédictions; les poètes, dans leurs vers; les fakirs, dans leurs discours, annonçaient un règne glorieux et prospère.

Le nouveau roi confia à son frère Abd-el-Azzi, le soin de ses bibliothèques, et à son frère Almondhir celui de protéger les savants et les académies. Pour lui, quittant avec douleur ces occupations, qui lui eussent été si douces, et qui avaient jusqu'alors fait le charme de sa vie, il se livra tout entier à l'administration de l'Etat. Il put consacrer ainsi, sans être troublé par aucune guerre, deux années entières à travailler au bonheur de ses sujets. Mais le peuple, naturellement inconstant, se fatigua même de cette paix heureuse. Des malveillants révoquèrent en doute le courage du calife; Alhakem dut se résigner à prendre les armes : il lança donc un ordre pour convoquer ses sujets à la guerre sacrée.

« La guerre contre les infidèles, dit cet ordre, est pour tout musulman une charge sacrée; il n'y a d'exemption que pour les enfants de famille qui n'auraient pas le consentement de leurs parents. Cette exemption cesse toutefois dans le cas de pressant danger; car le premier des devoirs, c'est

d'accourir à la défense du pays et à l'appel des généraux. L'ennemi sera sommé d'embrasser l'islamisme, si mieux il n'aime se soumettre aux taxes dont sont grevés envers nous les infidèles, dans les pays de notre domination. Cette sommation n'aura point lieu si l'ennemi est l'agresseur. Tout musulman qui se retirera devant l'ennemi sera réputé lâche et transgresseur de la loi sainte, à moins qu'il n'y ait deux infidèles contre un musulman.

» Les femmes, les enfants, les vieillards, seront épargnés. Le sauf-conduit accordé à un ennemi, ne pourra être violé sous aucun prétexte. Tout le butin, distraction faite de la cinquième partie au gouvernement, sera partagé sur le champ de bataille. Le cavalier aura deux parts, le fantassin une seule, etc. »

Le calife apprit, à son arrivée à Tolède, qu'un jeune cavalier de sa garde, nommé Abdala, s'occupait à faire une collection de toutes les poésies qui avaient été composées en l'honneur des Omniades, et qu'il travaillait encore à enrichir cette collection de notes historiques. Alhakem, sachant d'ailleurs que ce jeune homme était d'une santé fort délicate, le fit venir, et dit devant lui au capitaine de la garde : « Abdala est d'une santé trop faible pour nous suivre dans cette expédition ; je ne voudrais pas qu'il tombât malade, car j'attends de lui un service d'un grand prix. Il faut qu'il retourne à Cordoue. » Puis s'adressant au cavalier : « Abdala, lui dit-il, j'espère que ton ouvrage ne me laissera pas envier celui qui a été présenté dans le même genre, aux califes Abassides. Retourne à Cordoue, tu travailleras plus commodément ; et si tu préfères à ta maison ma maison d'Almotilla, sur les bords du Guadalquivir, je la mets à ta disposition. »

Le calife continua ensuite sa marche : il vainquit les Asturiens, prit Saint-Etienne-de-Formaz et Zamore, et revint à Cordoue, suivi d'un grand

nombre de captifs et chargé de butin. Le peuple, dans son enthousiasme, lui donna le surnom d'Almostansir-Bilab (*Dieu l'a secouru*). Une circonstance ne flatta pas moins son amour-propre à son retour : la tribu arabe de Chazarag, l'une des plus nobles et des plus anciennes de Médine, était arrivée de l'Orient à Cordoue, attirée par la réputation de ce prince, non moins que par le récit qu'on faisait en Arabie des merveilles de l'Espagne et de ses souverains. Alihakem les accueillit fort bien, et les établit généreusement sur les terres de son domaine.

Il conclut, peu de temps après, la paix avec le roi de Léon; et, jusqu'après sa mort, elle fut observée de part et d'autre, malgré les efforts de quelques chefs trop ardents, qui regrettaient la guerre à cause des occasions qu'elle leur offrait d'acquérir des richesses ou de la gloire. Mais le calife résista à leurs instances; et ne voyant dans la guerre que les maux réels qu'elle produit, et voulant sincèrement le bonheur de son peuple, il s'étudia à lui procurer les richesses véritables, celles qui naissent de l'industrie et du commerce.

Le roi de Léon fut moins heureux qu'Alhakem : attaqué avec acharnement par Gonzalès Fernand, comte de Castille, il finit par périr victime de sa générosité et de la perfidie de ce seigneur. Sa haine contre le roi de Léon (don Sanche) venait de ce que celui-ci avait été proclamé roi par la nation, au détriment d'Ordogne IV, du gouvernement duquel les chrétiens s'étaient lassés. Gonzalès était l'oncle du prince détrôné : il voulut le défendre; mais il fut vaincu et fait prisonnier par don Sanche. Ce généreux prince lui rendit la liberté, et lui confia même le gouvernement de la province d'Entre-Douro-et-Minho. Gonzalès se révolta de nouveau; mais il ne fut point soutenu dans sa rébellion : il eut recours alors aux prières et à la soumission. Don Sanche pardonna encore. Le perfide comte employa dès-lors du dévouement

et du zèle : le roi eut le malheur d'y ajouter foi , et, un jour, Gonzalès lui présenta une pomme empoisonnée, et don Sanche en mangea sans défiance; il mourut (967), et son fils Ramire III, âgé seulement de cinq ans, lui succéda sous la tutelle de sa mère.

Les Musulmans d'Espagne s'étaient beaucoup relâchés, depuis le règne de Muhamad, sur l'observation des préceptes du Coran : l'usage du vin était devenu si commun, malgré la défense qu'en avait faite le *prophète*, que les imans et les fakirs eux-mêmes en buvaient publiquement, et que l'ivresse était devenue un vice commun parmi les Arabes. Le calife, naturellement sobre, et d'ailleurs fort pieux et scrupuleux observateur de la loi, résolut de porter remède à ce mal. Il fit, à ce effet, arracher les deux tiers des vignes de l'Espagne, et, quant au tiers qui en resta, il défendit d'en conserver les produits au-delà d'une année.

Ce zèle qu'il déployait en faveur de sa religion, il le mit aussi à protéger et à encourager les savants et les poètes. Ahmed-ben-Abd-el-Mélie et Obéidala, qui avaient composé un savant ouvrage sur la politique, furent élevés à de hautes dignités dans l'Etat; Ahmed-ben-Saïd, qui avait écrit une histoire d'Espagne, reçut pour récompense, du calife, une belle maison à Médina Azhara. Jusuf-ben-Harum eut une large part à ses munificences. C'était l'un des premiers poètes de son temps; et cependant le nombre en était fort grand : jamais en effet, durant tout le temps que les Arabes dominèrent en Espagne, les lettres ne jetèrent autant d'éclat que sous le règne d'Alhakem. L'amour qu'elles inspirèrent à quelques hommes fut même tellement vif qu'il l'emporta sur les séductions de la fortune et du pouvoir : c'est ainsi qu'Abu-ben-Abdala se démit de la dignité de grand juge de Cordoue pour se retirer dans une maison solitaire, et s'y livrer sans distraction à la culture de la poésie. Tous ces savants et ces poètes formaient

des espèces d'académies, où ils mettaient en commun leurs idées et leurs lumières, dans l'intérêt des sciences ou des lettres. L'une des plus remarquables de ces associations était celle qu'avait fondée, à Tolède, Ahmed-ben-Saïd. Quarante savants se réunissaient tous les ans chez lui, et y passaient les trois mois de novembre, décembre et de janvier. Ils s'assemblaient dans un grand salon, orné de riches tapis et de tentures de soie. Au milieu de l'appartement se trouvait un grand poêle, autour duquel les hôtes d'Ahmed s'asseyaient. On ouvrait la séance par la lecture de quelque chapitre du Coran, qui devenait le texte des conférences; on lisait ensuite des pièces de vers, ou l'on abordait un sujet scientifique. Quand la discussion était terminée, on distribuait des parfums aux membres de l'assemblée, on les faisait laver avec de l'eau de rose, et enfin on leur servait un repas abondant.

Le goût des lettres, recommandé par l'exemple du prince, s'était répandu dans toutes les classes de la population: le talent était toujours un moyen de fortune, une voie assurée pour arriver aux honneurs et au pouvoir. Les riches courtisans, attentifs à régler leur conduite sur celle du prince, imitaient sa générosité et son zèle à encourager le mérite. Le cadi de Cordoue, Aben-Sélim, surpris un jour à la promenade par un orage, entra dans la maison d'un laboureur qui demeurait sur le bord du fleuve; il y trouva une jeune fille qui chantait, avec une voix merveilleuse, des versets du Coran. Le grand juge l'écouta quelque temps sans se faire connaître; et, lorsqu'il fut parti, on trouva sur le siège qu'il avait occupé une bourse remplie de pièces d'or.

Les femmes même cultivaient la poésie au fond de la retraite où la loi les condamnait à vivre: on citait parmi elles Lobna, qui avait dû à son talent et à ses connaissances l'honneur, unique peut-être pour une femme, d'être choisie par le calife pour

tenir sa correspondance particulière : Aixa, fille d'Ahmed, qui composa les éloges des rois et des princes ses contemporains, se fit un nom par ses poésies et par son éloquence, et mit tout son luxe à former une riche collection de livres ; Cadiga, célèbre par ses chansons ; Mariem, qui faisait, dans Séville, un cours public de poésie et de littérature ; et enfin Redhya, surnommée l'heureuse étoile, et qui faisait par ses vers l'admiration de son siècle.

Toutes les parties de l'administration publique étaient, du reste, également l'objet de l'active sollicitude d'Alhakem : pour pouvoir mettre exactement les produits du sol en rapport avec les besoins de la population, il fit faire simultanément le cadastre des terres, et le recensement de ses sujets. Des terres jusqu'alors stériles faute d'eau furent rendues propres à la culture, au moyen de canaux et d'aqueducs ; Grenade, Murcie, Valence, aujourd'hui le *jardin de l'Espagne*, et l'Aragon dont le sol avait été jusqu'alors dévoré par la sécheresse, virent les eaux serpenter dans leurs terres, et y porter la fraîcheur et la fertilité. Bientôt la charrue du laboureur sillonna le penchant même des montagnes. Aussi disait-on d'Alhakem qu'il avait changé la lance et l'épée en socs de charrue, et transformé ses belliqueux sujets en cultivateurs paisibles et en pasteurs. Les plus grands personnages de l'Etat se plaisaient à cultiver leurs jardins de leurs propres mains, et à reposer sous des ombrages qu'ils avaient créés. De nombreux troupeaux erraient dans d'immenses pâturages, sous la conduite de pâtres qui avaient repris la vie errante de leurs ancêtres.

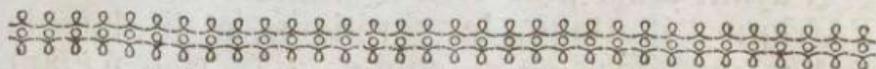
Mais de toutes les qualités et de toutes les vertus qui font l'ornement d'un bon prince, il n'en était aucune qui brillât de plus d'éclat dans le calife que la justice : ne pouvant la rendre par lui-même, il s'attacha constamment à ne la confier qu'à des mains fermes et intègres. Un seul jour il sem-

bla vouloir quitter cette voie. Voulant ajouter un pavillon à ses jardins d'Azhara, il fit proposer au propriétaire d'un champ voisin de le lui vendre. Celui-ci s'y refusa : alors les agents du calife s'emparèrent de force de ce champ, et le pavillon fut construit. Cependant le propriétaire dépossédé alla s'en plaindre au cadî de Cordoue. Celui-ci, qui se nommait Abu-Bécri-ben-Wéfid, persuadé avec raison qu'il n'est pas permis au souverain plutôt qu'au dernier de ses sujets de s'emparer du bien d'autrui, se rendit incontinent près du calife au palais d'Azhara ; il était à cheval, et portait un sac vide. Il s'approcha du pavillon où Alhakem se trouvait en ce moment, et lui demanda la permission de remplir de terre le sac qu'il portait. Le calife, surpris, le lui permit. Quand le sac fut plein, le cadî pria le prince de l'aider à le placer sur sa monture. Alhakem, pensant que le juge badinait, voulut bien néanmoins se prêter à son désir ; mais le sac était trop lourd, il ne put même le soulever. « Prince des croyants, lui dit alors le juge d'un ton austère, ce sac que tu ne peux porter ne contient qu'une bien petite partie du champ que tu as usurpé ; comment soutiendras-tu le poids de ce champ tout entier, lorsque tu devras comparaître devant le juge suprême ? »

Alhakem, loin de s'irriter contre le cadî, le remercia de la leçon sublime qu'il venait d'en recevoir ; il rendit le champ à son maître, qu'il indemnisa encore largement de la privation de son bien qu'il avait éprouvée pendant quelque temps.

Une guerre dans le Magreb troubla les années de ce règne si heureux ; elle fut suscitée par l'ambition d'Alhasan, chef d'une tribu berbère, qui voulut se rendre indépendant. Il fit entrer dans ses vues plusieurs gouverneurs de province, qui lui prêtèrent leur concours. Pendant trois ans, l'autorité d'Alhakem fut méconnue dans presque toute cette contrée : ce fut en vain qu'il envoya, pour la soumettre, plusieurs de ses meilleurs gé-

néraux ; ils y furent tous battus. Il y en envoya enfin un dernier nommé Galib , mais celui-ci , bien qu'il fût à la tête d'une nombreuse armée , ne jugea point à propos d'employer la voie de la force : il comptait plus sur le pouvoir de l'or que sur le fer. Ses calculs se trouvèrent justes : les scheiks de la province , gagnés par ses largesses , quittèrent le parti d'Alhasan , qui , bientôt , abandonné de tous les siens , se vit réduit à se livrer à Galib , sans avoir pu tirer l'épée. Alhakem se montra généreux envers lui ; il lui donna un palais magnifique à Cordoue , et pourvut à sa dépense d'une manière si large que beaucoup de cavaliers de la suite du calife demandèrent à entrer au service d'Alhasan. Ce sort si brillant ne pût néanmoins satisfaire l'âme ardente du berbère : il supplia le calife de souffrir qu'il retournât en Afrique. Alhakem le lui permit contre l'avis de tous ses ministres ; il n'y mit que deux conditions : la première , c'était qu'Alhasan ne retournerait pas dans le Magreb ; et la seconde , qu'il lui céderait un morceau d'ambre extrêmement précieux , dont il voulait faire un ornement pour sa couronne. Alhasan souscrivit aux deux conditions ; il partit et se rendit en Afrique ; mais l'ingrat excita le soudan à faire la guerre à son bienfaiteur. Alhakem n'eut point la douleur d'être informé de cette noirceur : il mourut cette année même (976) , la soixante-troisième de son âge , et la seizième d'un règne heureux et brillant. Les regrets et les pleurs de ses sujets l'accompagnèrent dans la tombe.



DÉCADENCE ET CHUTE DES OMMIADES.

CHAPITRE VI.

LES AGIBS MUHAMAD-BAL-MANSOR ET AD-EL-MÉLIE.

Hixem, fils d'Alhakem, n'avait que onze ans quand il monta sur le trône : la tutelle du jeune calife fut confiée à sa mère Sobéiha, qui, pendant les dix dernières années du règne précédent, avait exercé sur les affaires une influence des plus heureuses. Elle sut la conserver sous celui de son fils. Le premier usage qu'elle en fit fut de faire disgracier l'hagib Giaffar, et de le remplacer par son secrétaire Muhamad-ben-Abdallah : la nation entière, à l'exception de la famille de Giaffar, applaudit à ce choix.

Pour signaler les débuts de son ministère, Muhamad résolut de faire la guerre aux chrétiens. Mais il fallut d'abord pacifier l'Afrique, où Balkin, chef des Maures, venait de recommencer la guerre, et tenait un des parents de Giaffar assiégé dans une place dont il était gouverneur. Un traité fut conclu avec Balkin ; mais tandis qu'on le préparait, Giaffar assiégé, n'ayant pas été secouru, fut obligé de capituler. L'hagib ne lui tint point de compte de la nécessité où il s'était trouvé ; il saisit cette occasion pour compléter la disgrâce de son prédécesseur, et, faisant arrêter l'infortuné gouverneur, il le condamna à mort, et envoya sa tête, comme un don précieux, à son nouvel allié Balkin.

N'ayant ainsi plus rien à craindre du côté de l'Afrique, il attaqua les chrétiens, et fit dans la Galice une invasion si subite que, rien n'étant prêt pour s'y opposer, il ne trouva nulle part de résistance, et put ravager impunément toute la province. Le succès de cette expédition réveilla l'ardeur martiale des musulmans, qui s'était presque éteinte dans les douceurs d'une longue paix. Ils accoururent en foule sous les drapeaux de Muhamad. L'année suivante (978), une seconde invasion fut encore plus heureuse : les Asturiens, vaincus, eurent la douleur de voir les Arabes parcourir leurs campagnes le fer et le feu à la main, et réduire en esclavage une multitude de malheureux, qui allèrent orner le triomphe de l'hagib. Celui-ci fut reçu avec enthousiasme par les Arabes à son retour, et salué du titre d'Al-Mansor, *le victorieux*. Un butin immense fut distribué aux soldats. Muhamad fit aussi, en cette occasion, revivre l'ancienne coutume de donner aux troupes un banquet après la victoire : il visita lui-même chaque table, appelant les soldats par leur nom, leur adressant des choses flatteuses, et invitant même à sa table ceux qui s'étaient le plus distingués.

Depuis sa première campagne, l'hagib prit l'habitude de faire secouer la poussière de ses habits chaque fois qu'il rentrait dans sa tente après le combat : cette poussière, recueillie avec soin, était conservée dans une caisse, et destinée à couvrir et à environner le cercueil d'Al-Mansor.

Après son retour de la seconde expédition en Galice, l'hagib ne s'arrêta que quelques jours à Cordoue, et se rendit en toute hâte dans le Nord-est, où une armée, rassemblée par ses ordres, l'attendait pour envahir la Catalogne. Il porta la terreur jusque sous les murs de Barcelone, et enrichit ses soldats du pillage de cette riche province.

Au milieu de ses succès, Al-Mansor n'oublia jamais qu'il devait sa fortune à Sobéiha, et celle-

ci, de son côté, était fière d'avoir donné ce grand homme à l'Espagne, et ne se conduisait que par les conseils de l'hagib, dont les volontés étaient des lois pour la nation et pour elle. Tous deux travaillaient de concert à rendre l'empire puissant et respecté. Al-Mansor ne laissait point aux chrétiens le temps de respirer : ses excursions, qui se renouvelaient deux ou trois fois par an, les avaient forcés d'abandonner tout le pays plat, et de se réfugier dans les montagnes. Menacés enfin jusque dans cette retraite, ils résolurent de tenter un suprême effort pour en éloigner leur implacable ennemi.

Les souverains de Léon et de Castille unirent leurs armes, et se portèrent à la rencontre d'Al-Mansor (980). Quand les deux armées furent en présence, Al-Mansor voyant le nombre des chrétiens, et surtout l'air résolu avec lequel ils s'avançaient au combat, conçut de vives inquiétudes sur l'issue de la lutte, et les communiqua à Mushafa, l'un des généraux qui l'accompagnaient : « Combien crois-tu, lui dit-il, que nous ayons parmi nous d'hommes courageux et bons soldats? — Tu dois le savoir, répondit Mushafa. — J'e l'ignore. Penses-tu qu'il s'en trouvât mille? — Non, certes. — Cinq cents? — Moins encore. — Cinquante? — A te parler franchement, je n'en vois guère que trois. » Péniblement surpris de cette réponse, l'hagib allait en demander l'explication à son interlocuteur, lorsqu'on vint l'avertir qu'un cavalier chrétien s'était présenté seul devant l'armée, et qu'il offrait le combat aux musulmans. Deux d'entre eux s'avancèrent, mais tous deux mordirent successivement la poussière. Personne ne se présenta pour leur succéder. Les chrétiens applaudissaient, et les Arabes baissaient la tête et rougissaient de honte. « Qu'est-ce qui vous retient? disait le cavalier vainqueur. Je suis seul, venez tous l'un après l'autre, venez deux à la fois. » Un chef andalou, dont on vantait la vail-

lance, sortit des rangs, et voulut tenter la fortune : mais elle le trahit, et un coup de lance le renversa de cheval, mortellement blessé. Cette nouvelle victoire fut saluée par des cris de joie du côté des chrétiens, et le vainqueur, étant retourné vers les siens, changea de cheval, et revint aussitôt se présenter aux Arabes. « Je vois bien, dit alors Al-Mansor à Mushafa, je vois bien la vérité de ce que tu m'as dit tantôt : je n'ai pas plus de trois bons soldats. — J'ai tout vu de mes yeux, répondit Mushafa, les choses se sont passées dans les règles ; le cavalier chrétien est un brave, et il n'est pas étonnant que les nôtres soient effrayés. — Dis plutôt qu'ils sont déshonorés. Entends-tu ses provocations, ses insultes ? je n'y puis tenir davantage. Si tu ne vas point le combattre, j'y enverrai mon fils, ou bien j'irai moi-même. — Laisse-moi le soin de la vengeance. Vois-tu cette magnifique peau de tigre dont son cheval est couvert ? Elle sera bientôt en ta puissance. — Qu'elle serve de prix à ta valeur ! » Mushafa s'avança vers le cavalier ennemi : « Qui es-tu ? lui demanda celui-ci. — Voici ma noblesse, répondit l'Arabe en brandissant sa lance. » Le combat s'engagea aussitôt, et la victoire fut longtemps incertaine ; mais à la fin le musulman, grâce à la supériorité de son cheval, porta au chrétien un coup terrible, que celui-ci ne put parer. Il tomba, et Mushafa, mettant pied à terre, lui coupa la tête, et s'empara de la peau de tigre.

Ce spectacle ranima l'ardeur des Arabes. Al-Mansor, profitant de ce mouvement, se mit à la tête de sa cavalerie, et engagea le combat : la lutte fut longue et sanglante ; mais les chrétiens, inférieurs en nombre, durent se retirer et céder le champ de bataille.

L'année suivante (981), Al-Mansor prit d'assaut Zamora : toutes les places voisines lui ouvrirent leurs portes, et le butin fut si considérable qu'il rentra à Cordoue précédé de neuf mille prison-

niers , après en avoir fait tuer quatre mille en route , à la suite d'une tentative que ces malheureux avaient faite pour recouvrer leur liberté.

L'épouvante que les armes de l'hagib avaient répandue parmi les chrétiens était si grande que les habitants de Léon et d'Astorga quittèrent en grand nombre ces villes , pour se réfugier dans les montagnes des Asturies. Le roi de Léon leur en donna lui-même l'exemple , en faisant enlever de sa capitale les effets les plus précieux de son palais et des églises. Al-Mansor vint y mettre le siège (983) ; Bermude II, qui était le roi , tenta vainement de la délivrer : malgré ses hautes tours et ses portes de bronze , Léon ne put résister à l'effet des terribles machines des Arabes ; au bout de cinq jours d'attaque , ses portes furent brisées , ses remparts percés de larges brèches. Al-Mansor monta le premier à l'assaut ; la ville fut prise après une résistance désespérée. Astorga éprouva le même sort.

Après avoir ainsi reporté la domination des Arabes jusqu'aux montagnes des Asturies , Al-Mansor résolut de reconquérir les riches provinces que les Arabes avaient autrefois possédées dans l'orient de l'Espagne. Il rassembla une armée , et passa par Murcie , où , pendant vingt-trois jours qu'il y séjourna , il reçut , ainsi que toute sa suite , une hospitalité splendide chez le cadí de la ville. Pour reconnaître cette générosité , Al-Mansor le déclara exempt de toutes contributions , lui et sa famille , pour le reste de ses jours.

La Catalogne était alors divisée en plusieurs comtés ou seigneuries particulières , sur lesquelles le comte de Barcelone exerçait une espèce de suprématie ; et comme ses Etats étaient , plus que ceux des autres seigneurs , exposés aux invasions des Arabes , tous ces seigneurs étaient obligés de se rendre à son appel en temps de guerre. Cette suprématie fut la source de l'autorité prépondé-

rante qu'acquissent plus tard ces comtes, et qui les rendit maîtres de toute la Catalogne.

Le comte de Barcelone, menacé par Al-Mansor, fit appel aux comtes de la province; ceux-ci accoururent, mais ils n'apportaient que des troupes levées à la hâte et en masse, qui, mal disciplinées, ne purent soutenir le choc de la cavalerie arabe. Le comte Borel, qui régnait alors à Barcelone, n'espérant pas pouvoir défendre sa capitale avec succès, l'abandonna, et la ville se racheta du pillage par le *tribut du sang*.

Al-Mansor eût sans doute conquis avec la même facilité toute la Catalogne si les affaires de l'Afrique ne fussent venues l'en distraire un moment. Alhasan, que nous avons vu plus haut se retirer près du soudan d'Egypte, avait obtenu de ce prince un secours de quelques milliers de chevaux, avec lesquels il avait envahi le Magreb, battu les généraux du calife de Cordoue, et recouvré une partie de ses anciens Etats. Mais Al-Mansor envoya en Afrique Abd-el-Mélie, son fils, qui vainquit Alhasan, le fit prisonnier, et, sur l'ordre précis qu'il en reçut de son père, le fit mourir, malgré la promesse qu'il lui avait faite de lui laisser la vie.

En la personne d'Alhasan finit la race des Edris, dont la domination en Afrique avait duré environ deux siècles.

En 986, Al-Mansor porta de nouveau la guerre dans le Nord : il pénétra jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, dont il pilla la riche église, où la piété et la reconnaissance des fidèles avaient, depuis plusieurs siècles, rassemblé d'immenses trésors. Il y revint en 994, et, après avoir semé la mort et l'incendie dans toute cette malheureuse province, il fit transporter de Compostelle à Cordoue, sur le dos d'esclaves chrétiens, les cloches de la première de ces deux villes. L'année d'après (995), le comte don Garcie Fernandez de Castille, attaqué dans ses Etats, assembla une armée pour

défendre le passage des montagnes : Al-Mansor , pour attirer ce seigneur dans la plaine , où la supériorité numérique lui assurait l'avantage , commanda à son avant-garde de se replier avec désordre , après un combat de quelques instants , comme si elle eût été contrainte à céder le terrain malgré elle. Ce stratagème réussit , et les chrétiens , descendus dans la plaine , se virent bientôt environnés par l'innombrable cavalerie des Arabes : un petit nombre parvint à s'échapper ; le reste fut pris ou tué. Le comte Fernandez , tombé au pouvoir de l'ennemi après la plus héroïque défense , ne survécut que peu de jours à ce désastre ; malgré les soins qui lui furent prodigués , il mourut de ses blessures. Al-Mansor fit embaumer son corps , le déposa dans un cercueil magnifique , et le rendit aux chrétiens sans vouloir accepter de rançon. Quelques mois après , Bermude fut défait à son tour : découragé par tant de revers , il demanda la paix , et l'obtint à des conditions si avantageuses qu'Al-Mansor disgracia le négociateur qu'il avait chargé de conclure ce traité , sous prétexte qu'il avait favorisé les chrétiens aux dépens des musulmans.

Cependant l'Afrique était toujours agitée par des révoltes : Balkin avait essayé de secouer le joug du catife de Cordoue ; vaincu , il transmit à son fils l'héritage de ses projets. Celui-ci ne fut pas plus heureux : Abulbéhar , général du calife , le battit et le repoussa dans le désert. En récompense de ce service , Al-Mansor le nomma émir du Magreb ; mais , par un étrange caprice , à peine investi de cette dignité , Abulbéhar se révolta à son tour. Zéiri , scheik des Zénètes , fut chargé de l'en punir : le rebelle fut bientôt dépouillé de toutes ses provinces , et mis à mort , et Zéiri envoya , pour attester sa victoire , de magnifiques présents au calife et à l'hagib. Al-Mansor , pour l'en récompenser , le nomma vali de Cordoue et yasir d'Afrique. Ce dernier titre choqua Zéiri :

« Je suis émir, fils d'émir, » dit-il. Il dissimula néanmoins son mécontentement, et demanda la permission de retourner en Afrique. Il trouva cette province au pouvoir d'un nouveau rebelle : Jadoc s'était fait proclamer souverain du Magreb ; mais Zéiri le vainquit, le fit tuer et envoya sa tête à Cordoue. Maître paisible du Magreb, il ne s'occupait plus que d'y affermir sa domination, et enfin, en 995, il jeta le masque, et se déclara indépendant.

Al-Mansor résolut de tirer une vengeance éclatante de cette révolte. Une première armée fut envoyée en Afrique ; mais, après des combats nombreux et chaudement disputés, affaiblie par ses pertes, elle dut se retirer derrière les murs de Tanger. Le fils de l'hagib, Abd-el-Mélie, se rendit alors lui-même en Afrique ; Zéiri vint à sa rencontre à la tête de toutes les forces du Magreb : de Tlemcem à Sauz, tous avaient pris les armes. La bataille fut longue et sanglante ; un crime que Zéiri avait commis quelque temps auparavant fut cause qu'il l'a perdit : il avait tué un nègre ; le frère de celui-ci, brûlant du désir de le venger, s'approcha de Zéiri, au fort de la mêlée, et le frappa de trois coups de poignard. Croyant l'avoir tué, il alla porter la nouvelle à l'ennemi ; Abd-el-Mélie en tira parti pour ranimer l'ardeur des siens, et les troupes de Zéiri, mises en déroute, abandonnèrent aux Andalous leur camp et leurs bagages ; quant à leur chef, après avoir fait en vain un nouvel appel à leur dévouement, il fut réduit à chercher un asile dans le désert.

Pour célébrer l'heureux succès de son fils, Al-Mansor fit rendre la liberté sans rançon à dix-huit cents esclaves chrétiens, dont trois cents femmes, fit répandre beaucoup d'aumônes, et délivrer des débiteurs emprisonnés. Abd-el-Mélie fut nommé émir du Magreb, où il fit bénir son administration douce et paternelle.

La première année du xi siècle, Al-Mansor en-

vahit la Catalogne, et, après une victoire remportée à Cervéra, il ruina tout le pays : il est vrai qu'il fut aidé dans cette tâche par les habitants de la province eux-mêmes, qui désertaient les campagnes pour enlever aux Arabes tous les moyens de subsistance.

La mort délivra enfin les chrétiens de ce torrent dévastateur, qui, deux fois tous les ans, s'étendait sur leurs provinces. Al-Mansor avait résolu la conquête du royaume de Léon ; il faisait à cet effet d'immenses préparatifs. Bermude II venait de mourir, et avait laissé sa couronne à son fils Alphonse, encore dans l'enfance. La régence, épouvantée du danger qui menaçait le royaume, avait appelé à son secours le roi de Navarre, don Sanche le Grand, et le comte de Castille.

Une bataille terrible s'engagea sur la rive droite du Douro, entre Medina-Coeli et Soria, près du château dit Calat-Anosor. Elle dura depuis le matin jusqu'à la nuit, sans que la victoire se fût prononcée. A plusieurs reprises, la cavalerie africaine enfonça l'infanterie chrétienne : mais celle-ci se ralliait chaque fois ; en même temps les barons, couverts d'armures de fer, portaient la mort dans les rangs des musulmans, sans pouvoir la recevoir. Al-Mansor, s'indignant d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, chargeait en personne à la tête de ses escadrons, et prodiguait sa vie comme le dernier de ses soldats. La nuit sépara les combattants : les deux armées la passèrent sur le champ de bataille, au milieu des morts et des mourants. Al-Mansor, retiré sous une tente, attendait, plongé dans la tristesse, que ses généraux se réunissent autour de lui, comme à l'ordinaire, pour lui rendre compte de la bataille ; mais, comme il n'en vit arriver que fort peu, il demanda où étaient les autres, et pourquoi ils ne venaient pas. On lui répondit alors que la plupart étaient morts ou dangereusement blessés. Epouvanté de cette nouvelle, il

donna aussitôt l'ordre de la retraite et repassa le Douro. Les chrétiens, de leur côté, avaient tant souffert de la bataille qu'ils ne purent le troubler dans ce mouvement.

Ce revers jeta l'hagib dans le désespoir ; il refusa toute consolation, et ne voulut pas même permettre que l'on pensât ses blessures. Ses soldats le transportèrent quelque temps dans une litière ; mais il fallut s'arrêter sur la frontière de Castille, à quatorze lieues du champ de bataille : il y rencontra son fils Abd-el-Mélie, et expira dans ses bras, à la soixante cinquième année de son âge. Sa mort jeta l'armée dans la consternation ; tout le camp retentit de gémissements : « Nous avons perdu notre ami, s'écriaient douloureusement les soldats ; nous avons perdu notre chef, notre protecteur, notre père ! » Le corps d'Al-Mansor, revêtu de ses armes, pour témoigner qu'il était mort au service de l'islamisme, et couvert de la poussière qu'il avait recueillie dans les batailles, fut transporté en grande pompe à Medina-Cœli, où son mausolée se voit encore de nos jours.

La nation tout entière pleura ce grand homme : il l'avait gouvernée pendant vingt-cinq ans, et n'avait guère employé son autorité souveraine que pour rendre l'Espagne musulmane heureuse et puissante. Il fit cinquante-quatre campagnes contre les chrétiens, et, si l'on en excepte la bataille de Calat-Anosor, il fut toujours vainqueur. Ses expéditions étaient aussi rapides que terribles. Rentré dans son palais, cet homme indomptable et sans pitié devenait un ministre vigilant et laborieux, tout occupé des soins du gouvernement.

C'était l'ami et le protecteur des savants et des poètes, sur lesquels il aimait à répandre ses bienfaits. Il donna trois cents pièces d'or au poète Saïd-ben-Othman pour quelques vers qu'il avait faits à sa louange. Il combla de ses dons le poète Abulola. Cet écrivain se présenta un jour au palais avec des vêtements fort usés ; l'hagib lui en demanda la

cause : « Je porte ces habits , répondit le poète , parce que , les tenant de la libéralité du calife , je les préfère à tous les autres. — Tu fais bien , répliqua Al-Mansor , d'y attacher tant de prix ; cependant , pour t'empêcher de les user trop promptement , j'aurai soin de t'en donner d'autres. » Le lendemain il lui envoya un riche présent en argent et en étoffes précieuses. Le poète Casim s'était fait mettre en prison pour de mauvaises affaires ; il présenta un placet en vers à l'hagib pour demander sa liberté : il l'obtint aussitôt ; Al-Mansor y joignit même quelques libéralités , recommandant toutefois au poète d'être plus sage à l'avenir.

Il fonda dans son palais une académie , à laquelle il donna des statuts , et assigna des revenus sur les fonds du trésor. L'histoire a conservé les noms de la plupart des membres de cette société : on y distinguait Abd-el-Mélie-el-Harisi et Aben-Dérac , qui accompagnaient l'hagib dans toutes ses campagnes ; il gagnait les batailles , et eux les chantaient. Hasan-ben-Mélie occupait aussi , par ses talents , une place éminente dans cette académie. Il rencontra un jour Al-Mansor , tenant en main un livre célèbre alors , et intitulé *les Proverbes* : « J'aime beaucoup ce livre , lui dit l'hagib , mais il aurait besoin d'un bon commentaire. » Hasan le pria de le lui prêter , et huit jours après , il le lui rendit avec un commentaire très-savant , une excellente copie qu'il avait faite de l'ouvrage , et une dédicace composée de trois cents vers. Al-Mansor récompensa magnifiquement ce don , et , après avoir lu l'ouvrage de Hasan , il dit qu'il ne connaissait rien de mieux écrit. Les savants en portèrent le même jugement.

Tout en encourageant les talents éclos , il ne négligeait point l'avenir intellectuel et littéraire de l'Espagne musulmane : il visitait les écoles et les collèges , prenait place au milieu des élèves , leur adressait des questions , et s'assurait par lui-

même de leur capacité ou de leur avancement. Il favorisait ainsi dans la jeunesse le goût de l'étude, et préparait à son administration des hommes instruits et habiles.

Il veillait avec un soin tout particulier à ce que bonne et prompte justice fût rendue à tous les sujets du calife : il s'était réservé le droit suprême de modifier, de commuer toutes les peines infligées par les juges, et même de faire grâce entière suivant les circonstances.

Une pauvre veuve lui présenta un jour une pétition, par laquelle elle demandait la grâce de son fils, qui avait été condamné au dernier supplice, pour divers crimes qu'il avait commis. L'hagib lut le placet, et répondit à la veuve : « Tu viens à propos, car j'avais oublié cette affaire. » Prenant aussitôt la sentence, avec l'intention de la confirmer, il écrivit au bas : *Qu'on le relâche*, au lieu d'écrire, selon qu'il en avait la pensée : *Qu'on l'exécute*. L'ordre fut transmis en cet état au magistrat chargé de veiller à l'exécution des sentences. Celui-ci, surpris de la décision de l'hagib, et pensant avec raison qu'il s'était trompé, envoya vers lui pour lui demander si c'était bien son intention d'user de clémence envers un homme souillé de crimes. Al-Mansor répondit qu'il s'était trompé en effet, et, effaçant les premiers mots qu'il avait d'abord tracés, il écrivit de nouveau : *Qu'on le relâche*. Le magistrat, plus surpris que jamais de ce que l'hagib n'avait effacé ce qu'il avait écrit d'abord que pour le rétablir ensuite, se rendit en personne près de lui. Al-Mansor, examinant alors ce qu'il avait écrit sur la sentence, dit au magistrat : Oui, qu'on le relâche, quoique ce soit contre mon gré ; mais c'est Dieu sans doute qui veut que cet homme vive : ce n'est pas à nous de résister à sa volonté. »

L'astrologie judiciaire, cette vaine science qui croit pouvoir lire l'avenir dans le cours des astres, était alors fort en vogue en Espagne, et Al-Mansor

lui-même, malgré l'élévation de son esprit, n'avait pu se soustraire à la faiblesse d'y ajouter foi; peut-être aussi n'en faisait-il que le semblant, pour condescendre au goût de la multitude.

Ce fut pendant l'administration d'Al-Mansor qu'arriva l'aventure tragique des sept enfants de Lara, si célèbre dans les romans et même dans les historiens espagnols.

Gonzalve Gustos, comte de Lara, avait eu sept fils de son mariage avec dona Sancha, sœur de Ruy-Vélasquez, seigneur de Bylaren. Tous sept furent armés chevaliers le même jour, et se distinguèrent également par des actions d'éclat.

Ruy-Vélasquez, leur oncle, épousa dona Lambra, parente du comte de Castille; les sept infants de Lara assistèrent aux fêtes qui furent données à l'occasion des noces. Pendant le cours de ces fêtes, le plus jeune d'entre eux eut querelle avec un seigneur qui était parent de dona Lambra: celle-ci prit parti pour lui, et conserva au fond de son cœur le désir de venger cet affront. Les infants, ses neveux, étaient allés la voir dans son château, quelque temps après son mariage; ils ne soupçonnaient point ses desseins perfides. Celui qu'elle haïssait le plus s'étant, par hasard, promené dans le jardin près d'une fontaine, dona Lambra le vit, et, jugeant le moment favorable, elle appela un de ses esclaves, et lui ordonna de teindre ses mains de sang, et d'aller en frapper le jeune Gustos au visage. Celui-ci, justement irrité, poursuivit l'esclave, et ses frères s'étant joints à lui, ils tuèrent ce malheureux aux pieds de sa maîtresse, près de laquelle il s'était réfugié.

Les infants quittèrent aussitôt le château de dona Lambra, et celle-ci se hâta de se plaindre d'eux auprès de son époux, et de les accuser d'avoir tué l'esclave, parce qu'il avait voulu la défendre de leur brutalité. Ruy-Vélasquez, indigné, jura à sa femme de la venger. Cependant, dissimulant sa haine sous les dehors de l'amitié, il

engagea son beau-frère à se charger d'une mission de sa part près de l'hagib Al-Mansor.

Gustos de Lara partit pour Cordoue ; mais la lettre dont il était porteur le désignait au chef arabe comme son plus grand ennemi , et exhortait ce prince à le faire mourir ; dans la même lettre , Vélasquez s'offrait de livrer à l'hagib les sept infants , en les attirant dans un lieu où l'Arabe leur aurait dressé une embuscade. Al-Mansor se félicita de tenir en ses mains un homme qu'on lui peignait comme très-dangereux ; mais , trop loyal pour le faire mourir , il se contenta de le garder étroitement. Il envoya en même temps des soldats près d'Alménar , au lieu qu'avait désigné Vélasquez. Celui-ci avait levé un corps de troupes considérable , sous prétexte de faire une incursion sur le pays ennemi , et il avait déterminé les sept infants à se joindre à lui. Quand il fut arrivé aux environs d'Alménar , il envoya les sept frères , avec deux cents cavaliers , faire une reconnaissance au lieu où il leur avait fait dresser une embuscade. Ils s'y rendirent , et y furent enveloppés de tous côtés par les Arabes : leur escorte périt autour d'eux jusqu'au dernier homme ; quant à eux , ils étaient parvenus , par des prodiges de valeur , à se frayer un chemin à travers les ennemis , lorsque , trois cents hommes de la petite armée de Vélasquez , s'étant spontanément portés à leur secours , ils retournèrent au combat ; mais ils furent encore plus malheureux que la première fois , et tombèrent vivants dans les mains des ennemis , qui leur coupèrent la tête , qu'ils envoyèrent à Cordoue.

Cependant Al-Mansor avait été instruit de la vérité : il eut horreur de la perfidie de Vélasquez , et rendit la liberté au malheureux Gustos de Lara , que la mort de ses sept fils avait réduit au désespoir. Plusieurs années se passèrent pendant lesquelles , enfermé dans son château , livré tout entier à sa sombre douleur , il se consumait en re-

grets impuissants : soudain un cavalier maure se présenta à ses yeux, brillant de jeunesse et de force ; une troupe d'élite le suivait : « Je suis ton fils, lui dit-il ; je dois le jour à celle qui charma les longs ennuis de ta captivité : j'arrive de Cordoue, et je viens te venger de l'infâme Vélasquez. » Il ne tarda pas à réaliser cette promesse : Vélasquez périt de sa main ; quant à dona Lambra, elle fut lapidée par le peuple indigné. Mudara, c'était le nom du jeune maure, abjura le mahométisme, et, adopté par Gustos de Lara et son épouse, devint la source de l'illustre famille des Manriquez de Lara.

Tels furent les principaux événements du gouvernement d'Al-Mansor : tandis que ce grand homme s'illustrait, et arrêtaît, pour un moment, d'une main vigoureuse la décadence du califat de Cordoue, le calife Hixem, enfermé dans son palais, uniquement occupé de ses plaisirs, ne prenait aucune part au gouvernement. Sa mère et l'hagib ne permettaient point qu'il communiquât avec ses sujets ; les gouverneurs des provinces eux-mêmes ne pouvaient lui parler : tout, dans l'Etat, se faisait en son nom, mais il n'y prenait aucune part, et toute l'autorité était entre les mains de la régente et de l'hagib. Hixem ne paraissait en public que quand les devoirs de la religion l'appelaient à la mosquée ; dans ce cas même, il ne quittait point la tribune qui lui était destinée, et de laquelle il pouvait à peine être aperçu du peuple. Il ne se retirait que lorsque tout le monde était sorti, et il reprenait le chemin du palais, entouré de ses gardes et des créatures d'Al-Mansor.

Sobéiha suivit de près dans la tombe son ministre favori ; d'après ses conseils, Hixem remplaça Al-Mansor par son fils Abd-el-Mélie. La nation approuva ce choix, qui semblait promettre à l'Espagne la continuation de ses prospérités.

Dès les premières années de son ministère (1002) et (1003), le nouvel hagib fit successivement plu-

sieurs incursions dans les Etats des chrétiens, saccagea la ville de Léon, et en réduisit le roi à demander la paix : on ne lui accorda qu'une trêve de trois ans. Aussitôt qu'elle fut expirée, Abd-el-Mélie renouvela ses courses, et ruina les villes d'Avila et de Salamanque.

Cependant les chrétiens, comprenant enfin combien il leur importait d'être unis en présence d'un ennemi aussi actif et aussi redoutable, avaient mis un terme aux dissensions qui jusqu'alors leur avaient mis sans cesse les armes à la main les uns contre les autres, et avaient assuré l'avantage à leurs ennemis; ils se liguèrent étroitement, et désormais, dès qu'une contrée était menacée ou envahie, ils se hâtèrent de se fournir de mutuels secours.

Abd-el-Mélie mourut subitement l'année suivante, après une administration glorieuse de six ans et demi.

Son frère, Abd-er-Rhaman, lui succéda dans la dignité d'hagib. Il était jeune, ami du plaisir, prodigue de son temps, généreux jusqu'à la profusion, et ressemblait à son père par les traits du visage, par sa haute taille et sa démarche imposante. Hixem l'aimait à cause de la conformité de leurs goûts, et, ce prince n'ayant pas d'enfants, l'hagib obtint de lui qu'il le désignât pour son héritier. Il tint d'abord cette déclaration secrète; mais elle parvint néanmoins aux oreilles de quelques membres de la famille du calife, qui exprimèrent hautement l'indignation qu'elle leur inspirait. Muhamad, arrière-petit-fils du calife Abd-er-Rhaman, que sa naissance appelait au trône à défaut d'une postérité mâle du roi, se rendit en Andalousie, et s'y forma un parti puissant, prit les armes et marcha contre Abd-er-Rhaman, qui était sorti de Cordoue pour le combattre, à la tête de la garde du palais.

Muhamad, sachant que l'hagib n'avait laissé que peu de troupes dans la capitale, partagea son

armée en deux parties : l'une demeure en face de l'ennemi, tandis que lui-même, à la tête de l'autre, gagne Cordoue par des chemins détournés, s'empare de la personne du calife, et fait destituer l'hagib. A cette nouvelle, Abd-er-Rhaman, la rage dans le cœur, reprend le chemin de la capitale; comptant sur les nombreux amis qu'il croyait y avoir laissés, il y entre à la tête de la cavalerie africaine. Mais ce même peuple qui depuis trente ans avait été comblé des bienfaits de sa famille, et qui lui avait tant de fois prodigué les témoignages de son enthousiasme et de son amour, ce même peuple, plein d'une aveugle fureur, s'était déclaré en faveur de ses ennemis, et aujourd'hui, ameuté contre lui, venait lui disputer l'entrée de Cordoue. Du premier choc, les Africains enfoncèrent cette multitude peu aguerrie; mais de nouveaux combattants succédaient sans cesse aux premiers, et venaient les remplacer. Abd-er-Rhaman, craignant d'être enfin entraîné par ce flot sans cesse grossissant, voulut se retirer; mais il était trop tard : pressé, enveloppé de toutes parts, il ne put s'ouvrir passage. La plupart de ses cavaliers, victimes de leur fidélité, tombèrent à ses côtés; lui-même, grièvement blessé, fut renversé de cheval, fait prisonnier, et amené à Muhamad, qui ordonna qu'on le mît en croix. Cet ordre barbare fut aussitôt exécuté. Ainsi périt le fils d'Al-Mansor, le frère d'Abd-el-Mélie, descendant de la race illustre des Alaméris.

Le peuple applaudit avec une joie féroce à sa mort : mais Muhamad ne profita point de la leçon terrible que l'inconstance de la foule venait de donner sous ses yeux. Il expulsa de la ville la garde africaine, et poursuivit la famille et les amis d'Abd-er-Rhaman; puis il fit annoncer que le calife Hixem était dangereusement malade. Voyant que le peuple ne prenait aucun intérêt à cette nouvelle, il résolut de faire assassiner le calife : le valet de chambre de ce malheureux,

nommé Wada, le détourna de ce crime, en lui en représentant l'inutilité. Il se contenta de faire enfermer étroitement Hixem; on chercha ensuite un homme dont la taille et les traits eussent quelque ressemblance avec ceux d'Hixem, on l'enleva en secret, on l'étouffa, et on le coucha dans le lit du calife, dont on annonça aussitôt la mort.

Muhamad fut reconnu sans difficulté pour son successeur. Son premier soin fut de faire ensevelir avec beaucoup de pompe le corps du prétendu Hixem. Cependant les Africains ne paraissaient pas disposés à se soumettre à l'édit qui les expulsait de la ville : retirés dans leurs quartiers, ils s'étaient donné pour chef Hixem-ben-Suléiman, et se préparaient à venger le calife. Muhamad, à la tête des Andalous, se porta courageusement vers eux, et, après une lutte acharnée, les repoussa en désordre de la ville. Dans la précipitation de leur retraite, ils ne s'aperçurent pas que leur chef était au pouvoir des Andalous, et ne l'apprirent que lorsque Muhamad leur eut fait jeter sa tête ensanglantée du haut des remparts. Ce spectacle enflamma davantage leur colère : ils jurèrent d'exterminer Muhamad et les siens, ou de périr tous jusqu'au dernier. Ils se donnèrent pour chef un parent de celui qu'ils venaient de perdre. Celui-ci, qui se nommait Suléiman, avant d'entreprendre le siège de Cordoue, songea d'abord à fortifier son parti : il parcourut l'Espagne, rallia les mécontents, et fit un traité avec don Sanche de Castille, qui lui fournit des soldats, moyennant la promesse d'une cession de territoire. Il reprit alors le chemin de l'Andalousie, et rencontra Muhamad à Quintos. Il le vainquit, et lui tua, dit-on, vingt mille hommes.

Muhamad se sauva dans les montagnes avec quelques débris de son armée : son fils, Obéidala, qui était gouverneur de Calatrava, entama des négociations avec le comte de Barcelone, et en obtint une armée au prix d'une forte somme d'ar-

gent. Suléiman était entré à Cordoue, et y avait pris le titre de roi ; mais la domination des Africains était odieuse aux Arabes, et il reconnut bientôt que la principale force des rois consiste dans l'affection de leurs peuples. La discorde se mit même dans son parti, et il dut sévir contre des conspirateurs. Il dut aussi se priver du secours des troupes chrétiennes, pour les soustraire au danger d'un massacre général que l'on méditait contre elles. Cependant Muhamad s'avancait à la tête de trente mille musulmans et de neuf mille chrétiens : Suléiman n'avait à lui opposer que des forces inférieures en nombre de moitié ; il n'en tenta pas moins la chance d'une bataille rangée. La lutte fut vivement disputée : la valeur héroïque des Catalans fit pencher la balance en faveur de Muhamad. Suléiman et ses Africains, se croyant à la veille de quitter l'Espagne, se retirèrent vers Algésiras, après avoir pillé, en passant, la ville et les mosquées de Cordoue.

Muhamad rentra dans cette ville quelques jours après, et s'y fit proclamer calife. Il prit pour hajib ce même Wada qui, valet de chambre d'Hixem et chargé de la garde de ce malheureux prince, avait empêché Muhamad d'attenter à ses jours. Le nouveau calife, se reposant sur ce ministre des soins du gouvernement, se mit à la poursuite de Suléiman ; il l'atteignit au bord du Guadiaro, à quelques lieues d'Algésiras ; mais il n'eut pas lieu de s'en féliciter : le désespoir décupla les forces des Africains, et les soldats de Muhamad furent taillés en pièces. Lui-même, forcé de fuir du champ de bataille, arriva presque seul à Cordoue. Il comptait y trouver des amis et des partisans, il n'y trouva que des traitres et des indifférents, et put se rappeler alors la destinée du dernier fils d'Al-Mansor. Mais de toutes les leçons, les meilleures et à la fois les plus stériles ont toujours été celles de l'expérience d'autrui.

Wada, qui était Esclavon, s'était formé un parti

dans la garde , à l'insu de Muhamad. Quand il crut que le moment favorable à ses desseins était venu, il tira Hixem de sa prison, et le montra au peuple dans la tribune de la grande mosquée. La présence du calife légitime produisit sur les cœurs la plus vive émotion, et l'enthousiasme fut au comble : Hixem, entouré, porté par la foule, fut conduit en triomphe au palais ; en même temps l'Esclavon Ambaro se saisissait de Muhamad, lui coupait la tête, et la faisait porter au bout d'une pique par les rues de la ville, tandis que la populace mettait son corps en pièces (1010).

Hixem envoya la tête de Muhamad à Suléiman, pour l'avertir du sort qui l'attendait s'il ne se hâtait de faire sa soumission. Mais ce chef n'était pas homme à craindre un calife qui s'évanouissait à la vue d'une épée. Pour engager Obéidala, fils de Muhamad, à se joindre à lui, il lui envoya la tête de son père, en lui faisant dire : c'est ainsi que Hixem récompense, en montant sur le trône, ceux qui le lui ont rendu. Si tu veux avoir le sort de ton père, va te remettre entre les mains de ce prince ingrat ; mais, si tu as besoin de vengeance, compte sur l'amitié de Suléiman. » Un riche présent accompagnait ce message, qui eut tout l'effet que Suléiman en attendait. Obéidala s'unit à lui, et déclara la guerre à Hixem. Wada, qui avait été continué dans les fonctions d'hagib, demanda des secours au roi de Castille ; ce prince lui fit répondre qu'il en avait déjà promis à Suléiman, au prix de la cession de six forteresses ; mais qu'au même prix il donnerait la préférence à Hixem parce qu'il le regardait comme le prince légitime. L'hagib consentit à ces conditions : fort de ce secours, il se porta en avant, surprit Obéidala, et le fit prisonnier avec plusieurs de ses amis. Obéidala fut décapité par ses ordres, et Ahmed-ben-Muhamad, l'un des principaux seigneurs de son parti, fut mis en croix et mourut dans les angoisses de cet horrible supplice. Cette cruauté souleva l'indignation publique.

Wada , pour s'assurer des partisans , accorda a ses principaux officiers , Esclavons ou Alaméris , le droit de tenir à perpétuité leurs gouvernements , avec la faculté de les transmettre à leurs descendants . Ainsi s'établit en Espagne cette hérédité des fiefs qui , un demi-siècle auparavant , avait été la principale cause de la chute de la maison de Charlemagne en France , et qui devait avoir des conséquences analogues en Espagne .

Le gouvernement de Wada devint cependant de jour en jour plus impopulaire ; pour comble de malheur , la peste vint , en 1011 , joindre ses maux à ceux de la discorde intestine ; bientôt la misère et la disette se firent sentir dans Cordoue , et poussèrent au paroxysme le mécontentement et la haine du peuple contre le gouvernement . Hixem en fut informé , et , pour détourner l'orage qui menaçait sa tête , il résolut de sacrifier celui auquel il devait le trône et la vie . Wada fut mis à mort .

Un autre Esclavon , Haïran , lui fut donné pour successeur . Hixem était devenu ombrageux et cruel : les exécutions se multipliaient dans Cordoue , et nul n'était sûr de la vie . Haïran , humain et généreux , essaya de calmer l'humeur farouche de son maître ; il mérita ainsi la reconnaissance publique , mais ne put retarder la catastrophe qui menaçait la dynastie des Ommiades . Suléïman tenait toujours la campagne à la tête de ses Africains ; il avait noué des intelligences dans Cordoue , et un jour enfin les portes lui en furent ouvertes . Haïran appela en vain le peuple aux armes : nul ne répondit à son appel . La garde esclavone , réduite à ses seules forces , succomba après un combat opiniâtre : pendant trois jours , Cordoue fut livrée par les Africains à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut . L'agib était parvenu à s'échapper , malgré les blessures qu'il avait reçues en défendant , jusqu'à la dernière extrémité , le trône de son maître ; quant à celui-ci ,

on ignore quel fut son sort : depuis cette époque , l'histoire n'en fait plus mention.

La proscription frappa les Esclavons et les Alaméris : leurs gouvernements leur furent enlevés, et distribués aux Africains. Suléiman alla plus loin encore que Hixem dans ses concessions à ses partisans : l'Alaméris n'avait aliéné en faveur des siens que les titres ; l'Africain aliéna jusqu'à la propriété, et se contenta, de la part de ses gouverneurs, d'un stérile hommage et d'un vain serment de fidélité.

Ces concessions excessives préparèrent la division de l'empire et sa destruction. Il se forma autant de petits états indépendants qu'il y eut de grands fiefs ; chacun d'eux eut ses intérêts à part, et distincts de la cause commune de la domination arabe : aussi n'est-il point douteux que si les princes chrétiens, au lieu de se faire la guerre entre eux, ou de se borner à fomenter la division chez les infidèles, se fussent unis pour les combattre, le règne de ceux-ci en Espagne n'eût fini cinq siècles plus tôt.

Haïran trouva un accueil favorable chez Aliben-Hamud, vali de Ceuta, qui, d'accord avec son frère Alcassim, vali de Malaga, leva l'étendard de la révolte : les Alaméris se joignirent à lui. Suléiman se hâta de prendre des mesures pour réprimer ces mouvements ; mais quand il se trouva en présence de l'ennemi, près d'Almugnécar, il reconnut que celui-ci était de beaucoup supérieur en nombre : il voulut alors éviter le combat, et faire traîner la guerre en longueur. Il y réussit pendant quelque temps, jusqu'à ce que Haïran l'eût forcé enfin, par des dispositions habiles, à changer de plan, et à courir les chances d'une bataille. Celle-ci eut lieu, et fut sans résultat bien décisif. La guerre se prolongea encore pendant une année entière ; mais c'était au détriment de Suléiman : tandis que la désertion éclaircissait chaque jour les rangs de son armée, les

Andalous accouraient en foule et grossissaient ceux de ses adversaires. Il comprit qu'il ne pouvait différer davantage une action décisive. Elle eut lieu près de Séville. Malgré son infériorité numérique, Suléiman se voyait sur le point de saisir la victoire, quand la défection des Andalous qui étaient encore dans son armée, et qui se tournèrent contre lui, changea subitement la face des combats. Les Africains se firent bravement tuer sur le champ de bataille; Suléiman, couvert de blessures, fait prisonnier, fut amené à Cordoue, où il fut, ainsi que son père et son frère, décapité de la propre main d'Ali sur le tombeau de Hixem (1046).

Ali fut proclamé calife; mais il mécontenta Haïran, auquel il devait le trône, en ne le récompensant point suffisamment. Haïran se mit en relation avec les Alaméris, et se déclara en révolte. Vaincu une première fois par Ali, au lieu de prendre courage, il proclama calife Almortadi, arrière-petit-fils d'Abd-er-Rhaman III. A ce nom chéri de toute la nation, le parti des Alaméris se releva avec une vigueur nouvelle : toute l'Andalousie reconnut Almortadi, et son avènement fut célèbre à Jaën par les fêtes brillantes, qu'embellirent les charmes de l'espérance qu'il faisait naître. Haïran, nommé hagib, marcha de nouveau contre Ali, et fut encore vaincu. Jaën fut assiégée et prise, et Haïran tomba vivant entre les mains d'Ali, qui lui trancha la tête. Mais il était de la destinée du parti des Alaméris de survivre à toutes les fortunes; et tandis qu'Ali croyait l'avoir accablé à Jaën, ce parti s'agitait sourdement à Cordoue même, dans le propre palais du Calife, qui fut trouvé un jour étouffé dans son bain par les Esclavons qui le servaient.

Alcassim, qui lui succéda, vengea sa mort dans le sang des coupables et de tous ceux qu'il soupçonna d'avoir pris une part quelconque à l'attentat. Ces exécutions le rendirent odieux, et grossirent les rangs des partisans d'Almortadi. Un

troisième prétendant avait surgi : c'était Jahie , le fils du calife assassiné , qui débarqua en Espagne à la tête d'un corps de cavaliers nègres du désert. La lutte entre ces trois partis se prolongea sans événements remarquables jusqu'en 1022 que le peuple de Cordoue , las enfin de la tyrannie d'Alcassim , l'attaqua dans son palais , et , après un siège de cinquante jours , le força de quitter la ville et de chercher un refuge à Xérès. L'année suivante , une grande bataille fut livrée entre Gilfeya , général d'Alcassim , et Almortadi ; on combattit sans résultat pendant un jour entier : le soir , la victoire se déclara enfin pour les Alaméris ; déjà l'ennemi fuyait de toutes parts , quand une flèche vint frapper le malheureux Almortadi , et lui ravir le trône et la vie. Les Alaméris , d'abord un peu découragés par cette mort , voyant combien la cruauté d'Alcassim avait rendu leur cause chère à la nation tout entière , ne tardèrent pas à donner au calife défunt un successeur dans la personne d'Abd-er-Rhaman-ben-Hixem , qui descendait , comme Almortadi , d'Abd-er-Rhaman III (1023) , et qui , par ses mœurs pures , ses grâces , son esprit cultivé et toutes ses qualités aimables , rappelait aux musulmans ce prince , dont le souvenir leur était toujours cher. Il ne régna néanmoins que peu de jours. Un de ses cousins , nommé Muhamad , jaloux de n'avoir pas été préféré , gagna une troupe d'assassins , à la tête desquels il força l'entrée du palais , et égorga le jeune calife.

Muhamad fut proclamé aussitôt par ses complices successeur de l'infortuné Abd-er-Rhaman V. Après avoir prodigué ses trésors à la garde zénète , se croyant sûr de sa fidélité , il ne songea plus qu'à s'endormir au sein des plaisirs et de la volupté.

Cependant le vali de Xérès , chez lequel Alcassim avait cherché un refuge , avait livré celui-ci à son neveu Jahie , qui l'avait enfermé dans une étroite prison. Il occupait Malaga , tandis que Muhamad

avait le siège de son gouvernement à Cordoue ; mais l'autorité de ce dernier était plus nominale que réelle : les valis des provinces la méconnaissaient, et avaient cessé de lui envoyer le produit des impôts. Réduit alors à la nécessité d'augmenter ceux qu'il percevait dans les pays qui lui obéissaient, afin de pouvoir augmenter sa garde, il excita un mécontentement général, et enfin des émeutes à la suite desquelles il dut chercher son salut dans la fuite. Il arriva presque seul dans la forteresse d'Uclès, dans la province de Tolède. Le gouverneur de cette place feignit de lui donner asile ; mais, quelques jours après, le malheureux prince fut empoisonné, après un règne de dix-sept mois (1025).

Jahie hérita de ses provinces, mais lui survécut peu : le vali de Séville, qui avait refusé de le reconnaître, l'attira dans une embuscade, et, l'ayant fait emprisonner, lui fit trancher la tête (1026).

Quand la nouvelle de ce désastre fut parvenue à Cordoue, le divan, aussitôt assemblé, s'empressa de procéder à une nouvelle élection, afin de prévenir le retour de l'anarchie. Son choix tomba sur Hixem, frère d'Almortadi. Libre de soins et d'ambition, il vivait caché dans une profonde retraite, n'ayant d'autre souci que celui de faire oublier sa haute naissance. Son premier mouvement fut pour refuser le dangereux honneur auquel on l'appelait : il repoussa loin de lui et avec terreur cette couronne qui depuis long-temps semblait condamner à une vie d'angoisses, et à une mort prompte et violente, les malheureux sur le front desquels elle se posait. Il ne se rendit qu'au bout de plusieurs jours aux vœux et aux sollicitations pressantes des envoyés du divan ; il ne voulut pas même entrer à Cordoue ; et, prenant pour prétexte l'invasion des frontières par les chrétiens, il se rendit dans le Nord, où il donna ordre aux troupes de venir le rejoindre.

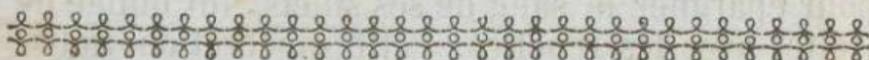
Les princes chrétiens avaient heureusement mis à profit les troubles qui venaient d'agiter les États musulmans : le comte de Barcelone avait étendu ses domaines sur une partie de la province de Saragosse ; le comte de Castille avait largement accru les siens aux dépens de la province de Tolède ; enfin le roi de Léon, qui sortait de tutelle, et qui, jeune et plein de courage, brûlait du désir de se distinguer, était entré avec une puissante armée sur les terres des musulmans, et avait conquis une partie du Portugal au-delà du Douro. Mais la mort arrêta ce jeune héros au début de sa carrière : atteint d'une flèche au siège de Viseu, il laissa le trône à son fils Bermude III, encore enfant. La guerre n'en continua pas moins avec vigueur.

Le calife Hixem répara en partie les pertes qu'avaient souffertes les musulmans ; mais, après trois ans passés sur la frontière, il ne put s'empêcher de se rendre enfin à Cordoue, où le peuple, mécontent, se plaignait de n'avoir pas encore vu son souverain. Il fit donc son entrée dans cette turbulente capitale, à travers une foule immense, qui semblait ne pouvoir se rassasier de le contempler. Dès ce moment, il mit tous ses soins à détruire les abus, à remédier aux maux de ses sujets, à calmer leurs inquiétudes et à étouffer les germes de rébellion : il améliora l'administration publique, surtout celle de la justice, visita les hospices et les écoles publiques, prodigua les secours à la classe indigente, protégea toutes les autres, et s'attacha, en un mot, à guérir, autant qu'il dépendait de lui, toutes les plaies de l'État. La principale de ces plaies consistait dans l'indépendance des valis : il voulut les faire rentrer dans le devoir, et employa d'abord les voies de la douceur ; mais ce fut en vain, et il dut se résigner à recourir à la force. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le mal était désormais sans remède, et que le pouvoir du calife était au-dessous d'une telle tâche :

les révoltes surgirent de toutes parts, et Hixem, pour épargner le sang de ses sujets, fut obligé de traiter avec les rebelles. Cette modération indisposa le peuple de Cordoue : des factieux profitèrent de cette circonstance, et la populace, égarée par quelques factieux obscurs, se souleva et demanda à grands cris la déposition d'Hixem. On vint en prévenir le calife : il l'apprit sans la plus légère altération, et comme si la nouvelle eût été de fort peu de conséquence ; il se félicita même d'être rendu à la vie privée, et s'empessa de quitter le palais avec sa famille. Il se retira au château d'Albixarif, qu'il avait fait construire, et y vécut, paisible et estimé, jusqu'à sa mort, qui arriva six ans après.

En ce prince, digne d'un meilleur sort et de temps plus heureux, se termina la dynastie des Ommiades d'Espagne, qui avait commencé avec Abd-er-Rhaman-ben-Moavie, et avait occupé le califat pendant deux cent soixante-seize ans (depuis 755 jusqu'à 1031).

Après l'abdication forcée d'Hixem, un jeune homme de sa famille eut la dangereuse prétention de lui succéder. Les membres du divan lui représentèrent en vain le péril auquel il s'exposait, et la fortune qui s'était déclarée contre ceux de sa race : « Elevez-moi sur le trône aujourd'hui, leur dit-il ; et que demain je périsse, si tel est mon destin ; je ne me plaindrai pas ! » On ne daigna pas même lui accorder cette triste faveur. Les musulmans étaient las d'une famille qui, pendant deux siècles et demi, avait fait leur gloire et leur bonheur, mais que, depuis vingt ans, la fortune semblait avoir déshéritée de ses faveurs : le culte du malheur n'avait point de charmes pour ce peuple léger.



CHAPITRE VII.

LOIS , USAGES , MOEURS , ÉTAT DE LA CIVILISATION DES ARABES EN ESPAGNE.

Après la chute des Ommiades , la décadence , déjà si rapide , de la domination des Arabes en Espagne s'accélère encore. Un nouvel ordre de choses commence ; peut être ne paraîtra-t-il pas hors de propos , avant de l'aborder , de jeter un regard rétrospectif sur les temps et sur les faits que nous venons de parcourir , et de les considérer sous un point de vue que la multiplicité et l'enchaînement des événements ne nous ont pas permis d'exposer avec tout le détail convenable. Nous voulons parler du point de vue moral de la question , c'est-à-dire des mœurs des conquérants , de leur système d'administration , de leurs relations entre eux et avec les populations subjuguées. Quelques détails sur ce sujet jetteront une vive lumière sur une foule d'événements qui , sans ce secours , paraîtraient peut-être inexplicables à un lecteur attentif et qui aime à se rendre compte des faits.

Le zèle aveugle qui avait animé les premiers mahométans n'avait guère perdu de sa ferveur lors de l'entrée des Arabes en Espagne. Toute guerre entreprise contre un peuple non musulman était toujours réputée sainte , et les braves qui y succombaient continuaient à être honorés du titre de martyrs. Cependant le désir et la recherche des avantages matériels , si étrangers aux premiers jours de l'islamisme , exerçaient déjà une certaine

influence sur ses disciples ; mais elle n'était pas encore le mobile principal et souvent unique de leurs guerres, ainsi que cela arriva quelque temps après. Le guerrier arabe, en temps de campagne, n'était dispensé d'aucun des devoirs de la religion. Le général de l'armée en était aussi le prêtre : c'était lui qui, à la tête des rangs, donnait le signal de la prière, et qui rappelait sans cesse à ses soldats les préceptes du Coran. Il n'était pas rare qu'une armée musulmane se préparât par le jeûne à un assaut ou à une bataille. Dans le début de l'islamisme, chefs et soldats réunissaient l'enthousiasme de la gloire à celui de la foi ; ils étaient aussi attentifs au maintien de leurs dogmes qu'à celui de la discipline militaire. Ce côté religieux se manifestait quelquefois dans les chefs arabes par des traits sublimes. Au moment de livrer contre les Berbères une bataille décisive, où il fallait vaincre ou mourir, Muza fit, selon l'usage, la prière à la tête des troupes ; mais il omit dans sa prière le nom du calife, qui eût dû, selon la loi, y être compris. Ses officiers s'aperçurent de l'omission, et l'un d'eux, pensant qu'elle était le fait d'une distraction de Muza, l'en avertit, afin qu'il se reprît : « Sache, lui répondit le général, que nous sommes dans un lieu et dans un moment où nul autre nom que celui du Dieu très-haut ne doit être invoqué. »

On évitait d'embarrasser la marche des troupes en chargeant les soldats de bagages inutiles : ceux dont on ne pouvait se passer étaient portés par les moins vigoureux, par les hommes qui auraient le plus mal figuré dans les rangs un jour de bataille. Le fantassin devait pouvoir suivre le cavalier dans les marches ordinaires : il fallait, pour cela, qu'il n'eût sur lui d'autre fardeau que ses armes, qui se réduisaient à ses armes offensives ; il n'avait qu'une légère cuirasse, et point de cotte-de-mailles. Le cavalier devait porter, outre ses armes, un sac de provisions pour lui et pour un fantas-

sin, et un vase de cuivre pour les faire cuire. Il était sévèrement défendu au soldat arabe de s'arrêter pour piller : le pillage avait, en effet, ses règles et ses heures déterminées. Le produit devait en être apporté en commun, pour être ensuite distribué par les chefs. On en réservait d'abord le cinquième pour le fisc ; le général choisissait ensuite sa part, et le reste était partagé entre les soldats : le cavalier recevait deux parts, et le fantassin une seule. Les villes prises d'assaut étaient généralement traitées avec une grande rigueur par les Arabes ; plusieurs même d'entre elles furent détruites.

Mais la majeure partie de celles qui tombèrent en leur pouvoir se rendirent à eux à des conditions stipulées par des traités en forme. Ces conditions varièrent sans doute selon les circonstances ; mais le fond en était cependant à peu près le même partout.

Toute ville soumise par les Arabes leur payait un tribut de guerre annuel, nommé karadj, qui variait du cinquième au dixième du revenu, et qui, après l'entière conquête, fut fixé pour toutes les villes au cinquième. — Toutes les armes et tous les chevaux des habitants devaient être mis à la disposition des vainqueurs, aussitôt que la ville leur ouvrait ses portes. — Les biens de tous ceux qui avaient fui de la ville assiégée, ou qui avaient été tués à sa défense, étaient saisis au profit du fisc musulman. — Les ornements des églises devaient être livrés aux vainqueurs. — Tout individu établi dans la ville au moment de l'occupation était libre de la quitter en renonçant à ses biens. — Quiconque voulait y rester conservait la propriété de ses terres et de ses maisons. — L'exercice libre de la religion chrétienne était garanti dans l'intérieur des églises. — Toute église actuellement existante devait être conservée ; mais il n'en devait point être bâti de nouvelle sans l'autorisation du chef musulman. —

Les lois anciennes du pays étaient maintenues, et devaient être appliquées aux indigènes par des officiers choisis parmi eux. La capitulation une fois conclue, les Arabes amenaient toujours de la ville prise un certain nombre d'otages, pris parmi les habitants les plus riches; en échange, et comme pour garantie de ces otages, ils laissaient dans la ville un certain nombre de soldats, sous le commandement d'un chef musulman. Ces dépôts formaient le premier noyau de la population conquérante au milieu de la population conquise, et par ce moyen s'établirent entre elles des relations de société libres et volontaires. Les Arabes respectèrent les capitulations qu'ils avaient faites avec les chrétiens, et les laissèrent toujours se gouverner selon leurs lois civiles et pénales, soit romaines, soit visigothes. L'exécution de ces lois fut confiée à des comtes chrétiens, et le gouvernement arabe ne s'interposa dans leur administration que pour exercer le droit, qu'il s'était réservé, de revoir et de confirmer les sentences de ces comtes, quand elles prononçaient la peine de mort. Avant de laisser exécuter un chrétien, l'alcaïde (magistrat arabe) du lieu devait s'assurer que le délit pour lequel il était condamné emportait bien la peine capitale. De la part du conquérant, dit à ce sujet M. Fauriel, cette espèce de vérification était une marque de respect et d'intérêt pour la vie des sujets conquis. Il n'y a point, dans l'histoire de la domination des Arabes en Espagne, d'exemple de persécutions ou d'injustices exclusivement dirigées contre les chrétiens; et, que le chef fût bon ou mauvais, ceux-ci partageaient entièrement le sort des musulmans.

Ces faits expliquent d'abord la rapidité de la conquête des Arabes en Espagne, et ensuite la durée de leur domination. On ne trouve point ici cette haine profonde qui sépara, dans la Grèce ou dans les îles Britanniques, la race conquérante de la race conquise. Il s'établit même de bonne

heure entre les Espagnols et les Arabes une sorte d'intimité et de sympathie sociale, qui alla toujours croissant. Les Espagnols ne repoussèrent point l'influence arabe : ils l'acceptèrent au contraire ; ils adoptèrent la langue, les mœurs et jusqu'au tour d'imagination de leurs vainqueurs, et se prirent à leur gracieux génie. Les conquérants n'avaient amené avec eux qu'un petit nombre de femmes ; quand ils se furent établis dans leur nouvelle patrie, ils y choisirent des épouses : Abd-el-Azzi, le fils de leur chef, leur en donna l'exemple, en épousant la veuve de Roderic, Egilone, sa prisonnière. Malheureusement, la plupart de ces femmes qui prirent des maris musulmans abandonnèrent le culte de leurs pères pour prendre celui des familles dans lesquelles elles étaient entrées.

Les Arabes avaient apporté avec eux le goût de la poésie et le sentiment du beau dans les arts : ces dispositions se développèrent chez eux en Espagne avec autant de rapidité que d'éclat. A peine jouirent-ils de quelque loisir qu'il s'éleva parmi eux des poètes ingénieux ou sublimes, qui célébrèrent avec enthousiasme les charmes de la terre conquise, la gloire de ses conquérants, la magnanimité de leurs chefs ; dès le début, en un mot, on reconnut chez les Arabes de l'Espagne tous les germes de cette civilisation si gracieuse, si poétique et si animée à laquelle ils devaient s'élever dans les siècles suivants. L'aspect des monuments romains, qu'ils retrouvaient partout sur leur passage, les impressionna vivement ; et, selon l'expression d'un de leurs historiens, ils leur parurent être l'œuvre des génies plutôt que des hommes. C'est peut-être à l'enthousiasme que leur inspirèrent ces magnifiques ruines qu'il faut attribuer leur goût pour l'architecture, et la grandeur et la beauté des monuments qu'ils construisirent, comme pour rivaliser avec les conquérants qui les avaient précédés sur cette terre.



De très-bonne heure ils firent dresser des tableaux statistiques et géographiques de l'Espagne. Cette opération avait pour objet principal le partage des terres entre les vainqueurs et les vaincus. Alsamah, qui craignait pour l'austère simplicité des Arabes le contact de la population indigène, eut l'étrange pensée de les concentrer dans une portion séparée de l'Espagne; mais il mourut avant d'avoir pu mettre la main à ce projet. Son successeur Ambisa prit une autre mesure : il répartit entre ses soldats des terres domaniales dans toutes les parties de la Péninsule : ces terres provenaient de ceux qui avaient péri en combattant contre eux.

Le principal obstacle qui s'opposa à l'organisation d'un gouvernement régulier parmi les Arabes d'Espagne, furent les discordes qui éclatèrent parmi eux dès qu'ils se virent les maîtres du pays, et qui faillirent plus d'une fois leur en faire perdre la possession. Il a déjà été question plus haut des causes de ces discordes. Les armées musulmanes qui firent la conquête de l'Espagne étaient loin d'être homogènes : il y avait des hommes de deux races et de deux langues, des Berbères et des Arabes. Ceux-ci étaient les plus nombreux : ils devaient, selon toute vraisemblance, faire environ les trois quarts de la masse totale des conquérants. Les deux parties de cette masse ne s'amalgamèrent point : elles demeurèrent toujours distinctes, et sous des chefs différents. Des antipathies profondes existaient entre elles, et les suivirent sur la terre d'Espagne, où elles éclatèrent maintes fois en guerres ouvertes. Ce qui faisait la force des Berbères vis-à-vis des Arabes, et les empêchait d'être accablés sous l'énorme supériorité numérique de ceux-ci, c'est que ces derniers étaient aussi divisés entre eux qu'ils l'étaient par rapport aux Africains. Ils étaient partagés entre deux peuples qui, malgré une origine commune, différaient néanmoins de langage, de mœurs, de religion et

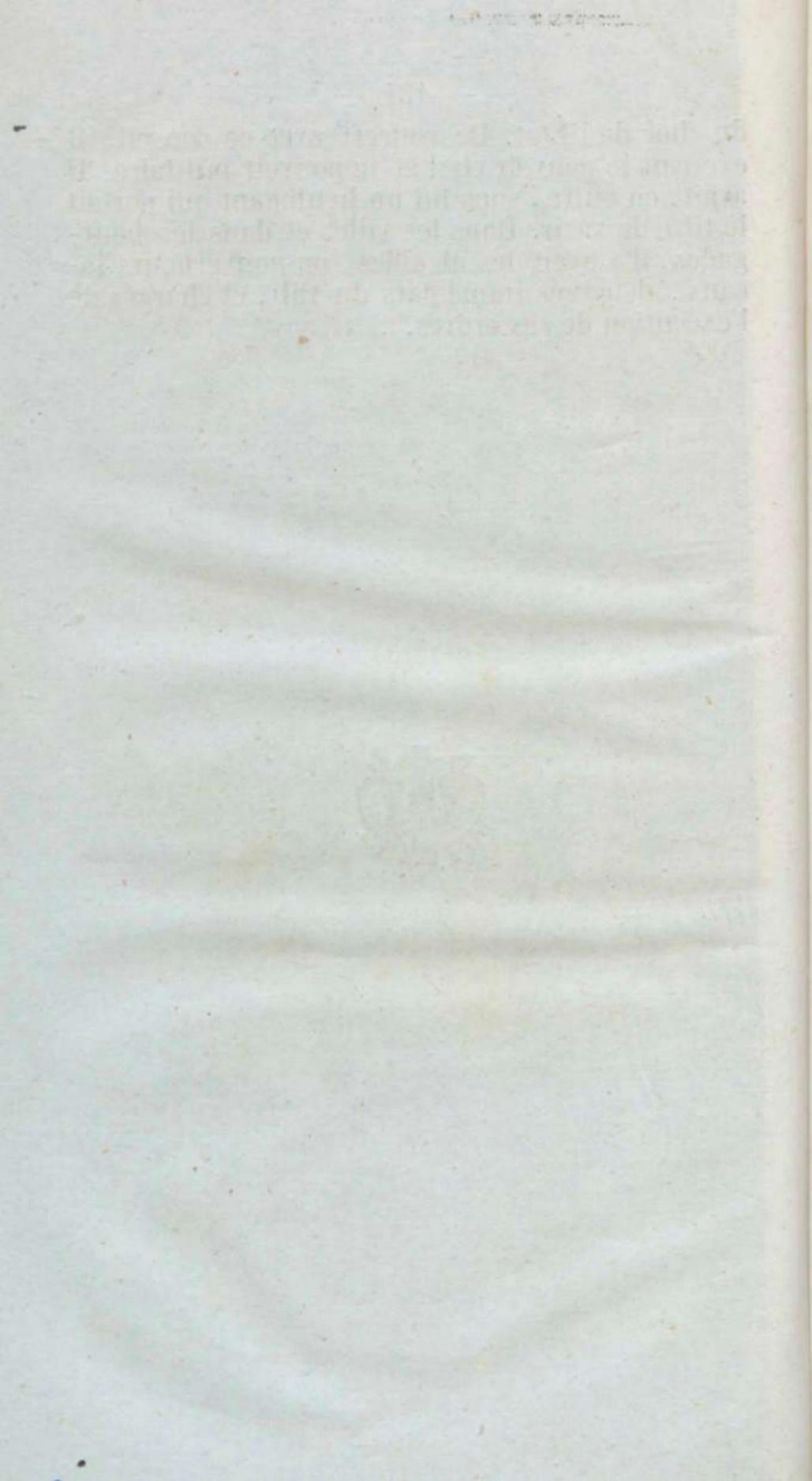
de condition sociale : les uns , nommés Ismaélites , répandus dans les immenses solitudes dont se compose la partie septentrionale de la péninsule arabe , y menaient la vie de pasteurs nomades ; les autres , cultivateurs et civilisés , occupaient , sous les noms de Sabéens ou d'Ymiarites , la portion méridionale de l'Arabie , nommé Yémen. Toutes les traditions historiques attestent les haines et les luttes séculaires de ces deux fractions de la population arabe. Ces haines , après avoir couvé sourdement en Espagne , mirent afin les armes aux mains des deux partis , lors des guerres civiles qui désolèrent l'Andalousie , de 736 à 749.

Ce n'étaient pas là , d'ailleurs , les seules causes de discordes qui existassent entre les Arabes : il y en avait d'autres , plus pernicieuses peut-être , parce qu'elles étaient plus prochaines et plus journalières. Les Arabes , que le zèle pour l'islamisme avait poussés hors de leur pays , en étaient sortis par tribus , qui toutes se fixèrent sur la terre conquise avec tous les souvenirs d'amitié et de haine qu'elles avaient apportés de leur patrie. La tribu fut partout en Espagne l'élément de la société musulmane , la base de son organisation civile et militaire. Toutes les tribus formèrent donc autant de petites sociétés complètes , avec leurs intérêts propres , et une répugnance commune à se fondre dans la masse de la nation , et à échanger leur antique nom contre un nom nouveau. De là de fréquentes discordes de tribu à tribu , peu d'union entre elles , et un relâchement dans le lien qui les rattachait à l'autorité centrale.

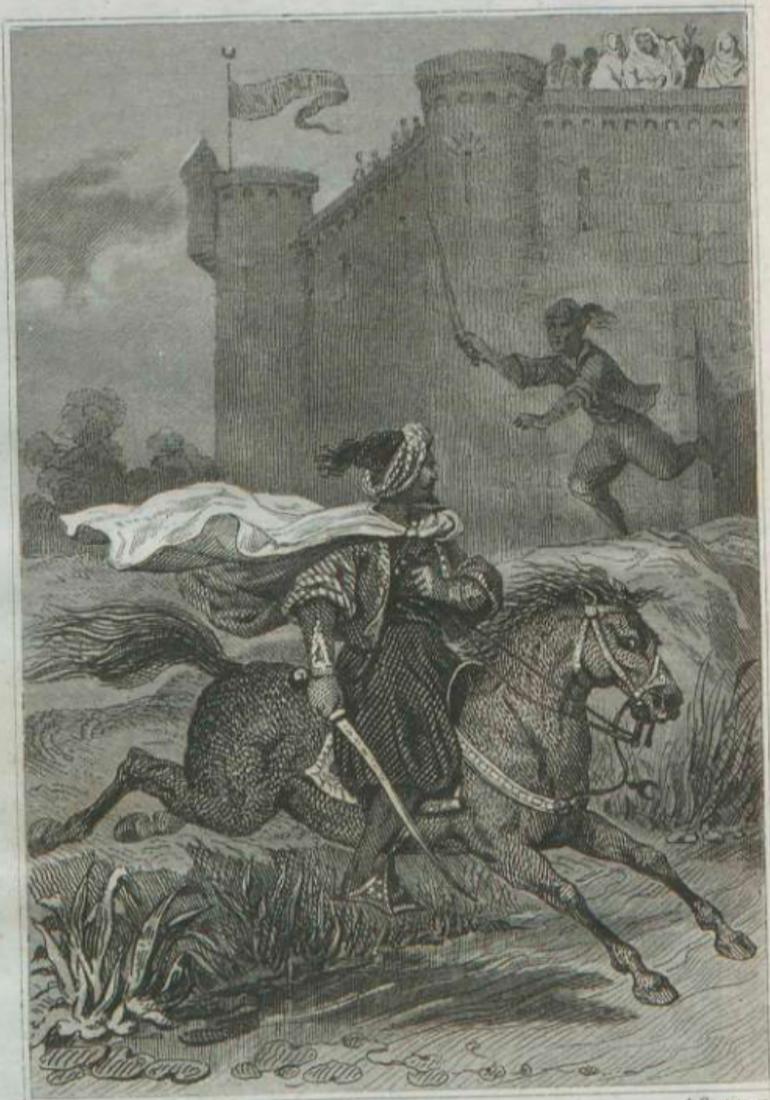
Les Arabes maintinrent la division de l'Espagne en cinq provinces , que les Visigoths avaient établies. A la tête de chacune de ces provinces il y eut un gouverneur ou vali , que nommait ou révoquait , quand il était assez fort pour le faire , l'émir d'abord , et plus tard le calife de Cordoue ; chacun de ces valis avait autour de lui un conseil , nommé divan , à l'instar de celui qui siégeait près

du chef de l'État. De concert avec ce conseil, il exerçait le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Il avait, en outre, sous lui un lieutenant qui portait le titre de vasir. Dans les villes et dans les bourgades, il y avait des alcaïdes, ou gouverneurs locaux, délégués immédiats du vali, et chargés de l'exécution de ses ordres.









H. Cabanov del.

A. Portier sc.

L'animal se cabra et se précipita avec son maître dans la rivière.



LIVRE TROISIÈME.

L'ESPAGNE MUSULMANE APRÈS LE DÉMEM-
BREMENT DU CALIFAT DE CORDOUE. —
ROIS MAURES D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ESPAGNE MUSULMANE DIVISÉE EN PLUSIEURS
ROYAUMES.

A la mort du dernier des Ommiadis, Guebvarben-Muhamad, qui jouissait d'une grande réputation de sagesse, fut proclamé calife par les habitants de Cordoue; mais son pouvoir ne s'étendit point au-delà de la province dont cette ville était la capitale. Pour diminuer l'énorme responsabilité que la forme du gouvernement, absolu jusqu'alors, faisait peser sur le souverain, il établit un conseil composé des principaux habitants de la ville, et l'investit de tous les droits de la puissance royale. Il ne se réserva que la présidence de ce conseil, au nom duquel étaient prises toutes les mesures d'administration. Quand on s'adressait à Guebvar pour obtenir une grâce quelconque, il ne manquait jamais de répondre qu'il ne pouvait rien par lui-même, et qu'il n'avait qu'une voix dans le conseil. Pour que sa conduite privée ne

démentit pas cette extrême modération, il refusa long-temps d'habiter le palais des califes ; et lorsque, cédant enfin aux instances de ses sujets, il consentit à changer sa demeure contre cette magnifique habitation, il y fit entrer avec lui la réforme et l'économie. De ce nombre infini de serviteurs et d'esclaves dont ses prédécesseurs s'étaient entourés, il ne retint que ceux qui étaient nécessaires à sa personne. Il porta la même sollicitude dans l'administration des finances de l'État, où il opéra les plus heureuses réformes, et fit rentrer l'abondance dans les caisses du trésor, que les dilapidations des agents du fisc, plus encore que la guerre civile, avaient mises à sec. Il établit près de chaque tribunal des officiers payés par l'État, et chargés de représenter les parties dans les procès civils : cette institution a depuis passé les monts, et subsiste encore en France : c'est celle des procureurs ou avoués.

Le vainqueur du roi Yahie, Muhamad-ben-Ismaïl, s'était rendu indépendant à Séville, et y avait fondé une petite souveraineté ; le vali de Carmona, Muhamad-el-Barcel, avait fait de même dans son gouvernement. Edris, frère d'Yahie, vali de l'Afrique et de Malaga, s'était fait proclamer dans cette dernière ville Émir-al-Mumenin. Les enfants d'Alkasim, Muhamad et Haxem, avaient été proclamés à Algésiras : comme ils étaient encore fort jeunes, leur gouverneur fit rassembler les troupes, qui presque toutes se composaient de nègres, et, leur donnant connaissance de la mort d'Yahie, il leur présenta les deux princes comme leurs souverains légitimes. Les nègres firent serment de les défendre jusqu'à la mort, s'il le fallait. Les villes de Malaga, de Tolède, de Dénia, de Valence, de Xativa, de Murviédro, de Gibraltar, d'Huelba, de Niébla, de Sainte-Marie-d'Ocsconoba (dans l'Algarve), de Lérida, de Tudéla, de Tortose, devinrent les capitales d'autant d'États séparés, qui, soutenus par

leurs voisins respectifs, refusaient comme eux de reconnaître le roi de Cordoue. Toute la partie orientale de l'Espagne, depuis Alméris jusqu'à Murviédro, était gouvernée par les Alaméris, qui, la possédant en qualité de valis ou d'alcaïdes, depuis l'hagib Al-Mansor, avaient fini par s'y rendre maîtres absolus, et y avaient formé plusieurs petits États, qui furent plus tard réunis sous la main du roi de Valence. Les provinces du Nord étaient au pouvoir des Atégibis, qui formaient, parmi les Arabes, une tribu puissante et considérée. Ils avaient formé une confédération de plusieurs États. Un gouvernement semblable s'était établi dans l'Algarbe et dans la Lusitanie. Le roi des Badajoz en était le chef.

Tous ces États, unis seulement contre le roi de Cordoue, étaient sans cesse en guerre les uns contre les autres; ils s'affaiblissaient ainsi mutuellement, et se mettaient hors d'état de résister aux chrétiens si ceux-ci les eussent attaqués avec quelque rigueur et quelque suite; mais ils étaient malheureusement presque aussi divisés entre eux que les Arabes. Sanche, roi de Navarre, avait, par des alliances, réuni sur sa tête les couronnes d'Aragon et de Castille. La concentration d'une si grande puissance dans les mains de ce prince lui eût permis de réaliser le plus vaste projet de conquête sur les Musulmans si Bermude III, prenant de l'ombrage et de la jalousie d'un tel accroissement de force, ne lui eût déclaré la guerre, et ne l'eût contraint de démembler ses États en faveur de ses quatre enfants. Ce partage impolitique devint une source de divisions pour les princes et de malheurs pour les peuples. Ferdinand, l'aîné de ces jeunes princes, eut en partage la Castille. Bermude lui déclara la guerre: une bataille eut lieu, et, au plus fort de la mêlée, tandis que le roi de Léon faisait des prodiges de valeur et perçait les bataillons pour chercher son rival, un simple soldat l'atteignit d'un coup de lance, et lui ravit le trône et la vie (1035).

La mort de Bermude mit fin à la seconde race des rois goths issue de Pélage : il y avait trois cent vingt ans que cette illustre famille occupait le trône des Asturies , et travaillait avec autant de succès que de gloire à délivrer l'Espagne du joug des infidèles. Réduits à peu près à leur seule ressources, les princes chrétiens avaient résisté pendant tout ce temps, et avec un courage et une constance qu'on ne saurait trop admirer, à un adversaire puissant, enrichi par le commerce, maître des plus belles provinces de l'Espagne, et dont l'immigration africaine, qui ne discontinuait pas, réparait sans cesse les pertes.

Ferdinand 1^{er} profita de sa victoire et de l'absence de tout héritier à la couronne de Léon pour s'en emparer, et transformer l'ancien domaine des rois goths en province de la Castille.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage d'exposer l'histoire de chacun des petits royaumes dans lesquels l'Espagne musulmane était divisée à cette époque, et les seuls événements qui auront quelque influence sur l'histoire générale de la Péninsule devront trouver place dans ce récit.

Le roi de Séville avait attiré sur lui les armes de plusieurs rois voisins, et avait été vaincu en bataille rangée. Craignant que le roi de Cordoue, Guebvar, ne profitât de cette occasion pour l'attaquer et le réduire à l'obéissance, il eut recours à un stratagème qui lui réussit, et qui devait réussir, parce qu'il se fondait sur la crédulité des Arabes et sur leur amour du merveilleux. Il fit publier dans Séville que le roi Hixem-ben Alhakem, dont on avait à tort, disait-il, annoncé la mort, venait de reparaître dans Calatrava, d'où il s'était rendu à Séville pour réclamer le secours de ses armes. Cette nouvelle fut mise à la connaissance des valis d'Espagne et d'Afrique, et le roi de Séville sut la présenter avec tant de vraisemblance qu'il réussit à induire en erreur même ceux qui avaient le plus d'intérêt à contester ce fait. Il

est vrai que , tout en adoptant ce conte , les valis , qui s'étaient rendus indépendants et avaient pris le titre de rois , se bornèrent à des promesses stériles d'obéissance , et à la vaine cérémonie de faire nommer le calife Hixem dans les prières publiques. Mais l'effet qu'attendait le roi de Séville fut obtenu : il inquiéta le roi de Cordoue , et excita dans ses Etats une agitation sourde qui l'empêcha de songer à une guerre extérieure. Il tenta cependant , en 1039 , de rétablir l'unité du gouvernement dans l'Espagne musulmane , en forçant les valis des provinces à reconnaître son autorité ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ses efforts seraient superflus , et qu'il n'avait point à sa disposition de moyens capables de triompher des obstacles qui s'opposaient à la réalisation de son plan. Le roi de Séville , Aben-Abed , débarrassé de la coalition qui s'était formée contre lui , ne crut pas devoir plus long-temps faire usage de la fiction qu'il avait imaginée avec tant de succès au sujet du calife Hixem ; il fit publier que ce prince était mort en le désignant pour son successeur. La plupart des valis ne tinrent aucun compte de cette assertion ; mais les Alaméris , qui aimaient jusqu'aux illusions qui leur rappelaient des princes chéris , se déclarèrent pour Aben-Abed ; et dans presque toutes les villes du Midi , il eut de nombreux partisans , avec lesquels il entretint des intelligences secrètes. Il voulut enfin profiter de cette heureuse disposition des esprits , et rassembla une armée qu'il destinait à faire la guerre contre le roi de Cordoue ; mais la mort le surprit au milieu de ces préparatifs (1042).

Son fils Muhamad-Almoateded , unissait à des dehors avantageux une âme noire de vices : il était voluptueux et cruel , comme cela arrive fréquemment. On raconte qu'il avait dans son palais de Séville une collection de coupes garnies d'or et de pierres précieuses , et formées des crânes des malheureux qui avaient péri de sa main ou de cel

le de son père ; il se servait dans ses festins de ces horribles vases.

Tandis que le midi de l'Espagne était sans cesse en proie aux horreurs des guerres civiles, le nord voyait les princes chrétiens faire tomber rapidement devant leurs armes les principaux boulevards de l'islamisme. Ferdinand 4^{er} s'emparait de Viseu après un long siège, et y trouvait un immense butin ; Coïmbre et Lamégo tombèrent également entre ses mains, et les Arabes furent chassés de toute la Vieille-Castille. Les rois de Tolède, de Séville et de Saragosse, hors d'état de résister à un ennemi aussi redoutable, se résignèrent à lui payer tribut pour obtenir la paix. Celui de Saragosse était déjà tributaire de l'Aragon.

Au milieu de ses succès, Ferdinand 4^{er} se retirait souvent dans le célèbre couvent de Sahagun, pour s'occuper exclusivement de son salut. On voyait alors le vainqueur des Arabes au chœur de la chapelle, même la nuit, chantant des psaumes avec les religieux. Il mangeait avec eux au réfectoire, et ne souffrait pas qu'on lui servît d'autres mets que ceux qui avaient été préparés pour eux.

Cependant une guerre nouvelle, qui allait agiter toute l'Espagne arabe, se préparait alors : le royaume de Cordoue s'étendait au-delà de Calatrava ; voisin, par ce côté, du roi de Tolède, Muhammad-ben-Guebvar faisait faire des incursions sur le territoire de ce prince. Celui-ci, pour s'en venger, organisa contre le roi de Cordoue une formidable coalition. Muhamad, au lieu d'accepter ouvertement la lutte, défendit à ses généraux d'accepter aucune bataille et leur recommanda de se borner à garder les places fortes et les passages des montagnes, et à harceler l'armée ennemie. Cette méthode, suivie avec constance et habileté, fit traîner la guerre en longueur pendant deux ans. Le fils de Guebvar profita de ce délai pour former, de son côté, une ligne offensive et défensive contre le roi de Tolède, Aben-Dylnum. Le roi de Séville se mit

à la tête de cette coalition : c'était le souverain le plus puissant de l'Andalousie ; il s'était emparé de la plupart des places de la côte méridionale, ou en avait forcé les valis à le reconnaître pour leur suzerain. Un corps de troupes auxiliaires fut par lui prêté au roi de Cordoue : grâce à ce secours, ce prince se trouva en mesure de tenir la campagne contre Aben-Dylnum. Après plusieurs campagnes sans résultats décisifs, les deux armées se rencontrèrent entre Cuença et Tolède : la bataille fut longue et sanglante ; mais, la victoire s'étant déclarée en faveur de Dylnum, les vaincus furent poursuivis jusqu'aux montagnes voisines de Cordoue. La nouvelle de ce désastre apportée dans la ville par les fuyards, jeta l'épouvante dans la ville et dans l'âme de Muhamad, qui, depuis longtemps faible et malade, ne prenait plus de part aux opérations de la guerre. Son fils, Abd-el-Mélie, qui était l'ami d'enfance du roi de Séville, y était demeuré étranger aussi, retiré dans le délicieux palais d'Azhara, où il ne s'occupait que de fêtes et de plaisirs. Les habitants de Cordoue prirent les armes, et mirent leur ville en état de défense ; mais, ne pouvant disposer d'assez de force pour soutenir un long siège, ils envoyèrent Abd-el-Mélie à Séville pour obtenir des secours du roi Atmoateded. Le jeune prince reçut de son ami l'accueil le plus tendre et le plus brillant : le roi lui donna des fêtes, lui fit voir tout ce que Séville renfermait de plus curieux, envoya ordre à ses alcaïdes de réunir sur-le-champ toutes leurs forces, et enfin ne laissa partir Abd-el-Mélie qu'après l'avoir comblé de présents et lui avoir donné une escorte de deux cents chevaux. Celui-ci, en arrivant près de Cordoue, trouva cette ville bloquée par Aben-Dylnum, et fut contraint de se retirer à Azhara. Les habitants, qui n'avaient point prévu le siège, n'avaient point d'approvisionnements ; et la maladie de leur roi compliquait encore leurs embarras. Des messagers, envoyés

par eux, parvinrent à franchir les lignes des assiégeants, et allèrent informer le roi de Séville de la situation fâcheuse où se trouvaient leurs concitoyens. Almoateded jugea que le moment d'exécuter les projets qu'il avait formés était enfin arrivé. Il fit partir aussitôt une armée sous les ordres de son fils et d'Aben-Omar, jeune général d'un grand mérite, et qui, adroit et courageux, était appelé à jouer un grand rôle dans ces temps de guerre.

Dès le lendemain de leur arrivée, les deux chefs livrèrent bataille à l'ennemi, qui, attaqué avec une vigueur dont l'effet était augmenté par la sagesse des mesures qu'ils avaient prises, fut obligé de céder le terrain, et s'enfuit précipitamment jusqu'à Tolède. Les habitants de Cordoue, se voyant délivrés des assiégeants, sortirent en foule de leur ville pour piller le camp d'Aben-Dylnun. Omar mit à profit ce moment : il s'avança sur la place, s'empara des portes, des remparts, mit une garde devant le palais du roi, et fit ce prince prisonnier. Cette odieuse trahison jeta Muhamad-ben-Guebvar dans un violent désespoir, qui hâta sa fin : il expira peu de jours après avoir perdu sa couronne. Abd-el-Mélie poursuivait les ennemis, tandis qu'Aben-Omar consommait son acte de spoliation ; il l'apprit à son retour, et, dans le paroxysme de son indignation, il voulut entrer de force dans la ville ; mais il fut aussitôt entouré par une troupe de cavaliers de Séville, et, après une défense opiniâtre, percé de coups, épuisé par la perte de son sang, il tomba au pouvoir de ses perfides alliés. Enfermé dans une tour, il mourut bientôt de ses blessures ; mais, avant de rendre l'âme, il eut la douleur d'entendre, de sa prison, les cris de joie des habitants de Cordoue, qui accueillaient, avec de bruyantes acclamations, le coupable Almoateded, leur nouveau souverain. On dit que, dans son désespoir, il pria Allah de le venger, et de réserver au fils de son ennemi un sort pareil au sien. Ce vœu

fruit amer d'une juste indignation, fut exaucé, et le fils d'Almoateded, passant du trône à l'exil, se vit, à son tour, dépouillé par un perfide auxiliaire. Ainsi tomba le royaume de Tolède. On vit alors s'éclipser cette ville fameuse, qui, après avoir dominé l'Espagne pendant plus de trois siècles, n'eut plus même l'honneur d'avoir un souverain en propre, dans un temps où l'esprit d'usurpation et les intérêts de localité avaient créé en Espagne autant d'Etats qu'il y avait de cités importantes (1060).

Malgré les succès du roi de Séville, le roi de Tolède ne craignit point de songer à lui faire la guerre; mais auparavant il fit proposer au roi de Valence, qui était son gendre, de s'unir à lui pour cet objet. Le roi de Valence avait pour hajib un homme sage et porté à la paix, qui le détourna d'acquiescer aux propositions d'Aben-Dylnun.

Celui-ci, irrité de ce refus, mais dissimulant sa colère, monte à cheval, emmène sa cavalerie, marche nuit et jour, arrive à l'improviste à Valence, s'empare de la ville, se saisit de son gendre, le dépose, l'enferme dans une prison, et se fait proclamer à sa place, sans que cette révolution eût causé aucun trouble. L'hajib se tua, désespéré des suites funestes du conseil qu'il avait donné à son maître.

Ferdinand I^{er} mourut peu de temps après ces événements (1065). Sentant sa fin approcher, il se fit transporter dans la basilique de Léon, et là, couvert d'un cilice, la cendre sur la tête, et prosterné le front dans la poussière, il adressa à Dieu de ferventes prières, qu'il termina en lui remettant son âme et sa couronne. Ses exploits lui avaient valu le surnom de Grand; sa pénitence et sa mort lui valurent celui de Saint; et l'Eglise de Léon célèbre encore, chaque année, sa mémoire. Il commit, dans son testament, la même faute qu'avait faite son père: il partagea ses états entre

ses enfants : don Sanche eut la Castille ; Alphonse, le royaume de Léon ; don Garcie, la Galicie et le Portugal ; l'une de ses filles, Urraque, la ville de Zamora, et l'autre, dona Elvire, Toro. Comme il était facile de le prévoir, ce partage engendra des discordes. Après une lutte sanglante, don Sanche détrôna son frère Alphonse, et l'enferma dans un couvent. L'année suivante, il dépouilla don Garcie, qui alla chercher un refuge contre son frère chez le roi de Séville.

Il dut, en grande partie, ces succès aux conseils et à l'indomptable courage d'un des seigneurs de son armée, Rodrigue Diaz-del-Bivar, plus connu sous le nom de Cid. Ce héros, dont les romanciers et les historiens espagnols ont à l'envi célébré les exploits, et auquel, dans leur naïve ardeur d'augmenter encore sa gloire, s'il était possible, ils n'ont pas craint d'en prêter de fabuleux, ce héros était né à Burgos vers l'an 1040. Il avait été armé chevalier par Ferdinand, et s'était ensuite attaché à la fortune de son fils don Sanche. Lorsque ce prince, poussé par un vif désir de reconstituer l'unité puissante de la monarchie de son père, après s'être emparé de la ville de Toro, apanage de sa sœur Elvire, se disposa à dépouiller son autre sœur, Urraque, de sa principauté de Zamora, et vint mettre le siège devant cette ville, le Cid le suivit dans cette expédition, et y fit encore briller sa valeur. Enfin, quand don Sanche, attiré dans une embuscade, y eut été tué, le Cid fit enlever le corps de son souverain, et leva aussitôt le siège de Zamora.

Dès que la nouvelle de cette mort fut parvenue à Tolède, le roi, Ismaël, fils de Dylnun, donna des secours à Alphonse, et lui fournit les moyens de recueillir sa part de l'héritage de Ferdinand, et même au-delà. Il fut reçu avec enthousiasme à Léon et dans les Asturies ; mais les nobles de la Castille lui firent un accueil plus froid. Ils étaient convenus d'exiger de lui qu'il jurât qu'il n'avait

en rien coopéré à l'assassinat de son frère don Sanche; mais, lorsqu'il se montra au milieu d'eux, sa présence les intimida à tel point qu'ils voulaient lui imposer. Le Cid fut le seul qui prit la parole, et qui exigea du roi le serment, en y ajoutant même des malédictions contre les parjures. Alphonse le prêta; mais, dès ce moment, Rodrigue fut à jamais exclu des conseils et de l'amitié du nouveau monarque. Il quitta la Castille, emmenant avec lui une troupe de ses parents et de ses amis. En s'éloignant de son souverain, il ne cessa pas de le servir. Cinq rois maures ligués ravageaient la province de Rioja : le Cid les attaqua à la tête de ses amis et de ses vassaux, les vainquit, et leur imposa un tribut à payer au roi de Castille.

Rappelé à la cour, il reçut, en présence d'Alphonse, les députés maures, qui le saluèrent du titre d'*el Séid* (le seigneur), d'où lui vint le surnom de Cid. Alphonse avait repris les projets de son père, de son aïeul et de son frère Ferdinand; comme eux, il voulut réunir sur sa tête toutes les couronnes de sa famille. Son frère don Garcie avait, à la mort de don Sanche, recouvré la Galice; il ne tarda pas à la reprendre. Invité, dit-on, par son frère Alphonse, à une conférence, il fut arrêté et emprisonné par ordre de celui-ci, qui parvint ainsi à régner seul sur la Galice, la Castille et les terres de Léon.

Plusieurs princes arabes étaient morts tandis que ces événements se passaient dans les Etats chrétiens; le plus puissant d'entre eux, Almoateded, roi de Séville, n'avait pu survivre à la perte de sa fille Taïra, modèle de grâce et de beauté. Son fils, Muhamad, lui succéda, et fut proclamé sous les plus heureux auspices : courageux mais prudent, libéral, ferme et humain, il n'avait, aux yeux de ses peuples, qu'un défaut : c'était d'être peu religieux, de faire usage de vin et de le permettre à ses troupes en temps de guerre. Il était

poète, et s'attacha, toute sa vie, à favoriser les lettres et les arts. Son père, peu de jours avant sa mort, lui avait recommandé de travailler activement et sans relâche à rétablir, à son profit, l'unité de domination parmi les Arabes d'Espagne. Il en fut d'abord empêché par une guerre contre Ismaïl-ben-Dylnun, où il faillit perdre sa couronne. Celui-ci, voulant profiter de la jeunesse du nouveau roi de Séville pour s'emparer de ses Etats, commença par le priver de ses deux alliés les plus fidèles, les rois de Murcie et de Tadmir. Il entra sur leurs terres avec une armée puissante, grossie d'un corps de cavalerie envoyé par Alphonse. Les deux alliés de Muhamad lui demandèrent du secours : en attendant qu'il pût venir en personne, et qu'il fût délivré d'une guerre difficile qu'il soutenait contre les rois de Malaga et de Grenade, il leur envoya son meilleur général, Aben-Omar. Celui-ci fit un traité avec Raymond, comte de Barcelone, qui, pour trente mille pièces d'or, s'engagea à lui amener un secours de dix mille chevaux. Les Catalans et les troupes de Murcie et de Tadmir rencontrèrent Ismaïl-ben-Dylnun sur les bords de la Ségura. Cependant Muhamad arrivait d'un autre côté, avec son armée, sur les bords de la même rivière, au moment où la bataille s'engageait : il essaya de franchir la Ségura pour porter secours à ses alliés ; mais les eaux en étaient tellement grossies par les pluies qu'il ne put la traverser, et qu'il dut demeurer spectateur inactif du combat, alors même qu'il vit ses alliés, accablés par la supériorité du nombre de leurs ennemis, leur céder le champ de bataille et la victoire. Ismaïl profita de sa victoire : il s'empara de Murcie et de Tadmir, et, l'année suivante, il attaqua Cordoue. Il avait confié le commandement de son armée à Harris-ben-Alhakem, ancien général de Ben-Guebvar, ce roi de Cordoue que le père de Muhamad avait détrôné. Harris avait conservé des intelligences dans Cordoue : les portes lui en fu-

rent ouvertes, et il ne trouva de résistance que dans la cour du palais d'Azgara, où était Séragna-Daula, très-jeune fils de Muhamad. Les Africains de sa garde se firent tuer pour sa défense; Harris lui fit couper la tête, que l'on planta au bout d'une pique, et que l'on promena par les rues de la ville, en criant : *Châtiment d'Allah, du Dieu vengeur*. Séville tombait dans le même temps aux mains d'Ismail : ses succès avaient été si rapides que Muhamad reçut à la fois la nouvelle de l'invasion de ses États, celle de la perte de ses deux capitales, et celle de la mort de son fils.

Elles allumèrent dans son âme une soif ardente de vengeance : il jura de vaincre ou de triompher. Il était alors à Malaga : il rassembla aussitôt toutes ses forces, et vint mettre le siège devant Séville. Mais la Providence avait rendu inutiles ces vastes préparatifs : Ismail, arrêté soudain par une maladie au milieu de ses triomphes, mourait dans Séville, et son armée, n'espérant point pouvoir résister à la fois aux assiégeants et aux habitants qui soupiraient après le retour de Muhamad, se décida à quitter la ville et à la rendre à son souverain. Muhamad ne respirait que la vengeance : il s'arrêta à peine quelques heures dans sa capitale reconquise, se porta en toute hâte sur Cordoue, où Harris, le meurtrier du jeune Séragna-Daula, l'objet unique de sa haine, eut l'imprudence de l'attendre. Il soutint d'abord quelques assauts; mais, voyant qu'il ne pouvait tenir longtemps dans une ville où l'opinion était contre lui, il en sortit par la porte d'Orient au moment où Muhamad y entrait par la porte opposée. Celui-ci n'en voulait qu'à Harris : c'était une victime qu'il avait vouée aux mânes de son fils. Craignant qu'elle ne lui échappât, sans s'arrêter même un instant, il s'élança par la route que l'ennemi avait prise. Harris était sorti de Cordoue le dernier, afin que la retraite de son armée s'opérât avec plus d'ordre. Muhamad montait un excellent cheval,

et eut bientôt atteint le meurtrier de son fils. Harris, se voyant vivement poursuivi, pressait, à son tour son cheval : alors Muhamad, prenant sa lance à deux mains comme un javelot, la darda avec tant de force et d'adresse, qu'elle traversa de part en part le corps de Harris. Il fit ensuite ramasser ce corps par ses soldats, le fit attacher avec celui d'un chien mort, et l'exposa en cet état sur le pont de Cordoue avec une inscription infamante (1075).

A peine sorti du danger qu'il venait de courir, Muhamad reprit ses projets de conquête. Aben-Omar, devenu son hagib, attaqua la province de Murcie, qui appartenait au roi de Tolède, et, après s'être emparé, en huit jours, d'Alicante, de Carthagène, d'Orihuéla et de Torca, il bloqua Murcie. Les habitants, qui n'avaient aucune sympathie pour le roi de Tolède, pressés d'ailleurs par la famine, se soulevèrent contre leur gouverneur, et le forcèrent à se rendre. Aben Omar, plus habile politique que bon général, se rendit ensuite près du roi de Castille, et parvint à détacher ce prince de l'alliance du roi de Tolède, dont il avait été jusqu'alors le principal soutien. Pendant ce temps, Muhamad continuait de s'agrandir, et, après une suite de campagnes laborieuses, ajoutait, par la conquête de Malaga, un nouveau fleuron à sa couronne.

Yahie, fils d'Aben-Dylnun, avait succédé à ce prince sur le trône de Séville; mais il n'avait point hérité des qualités de son père. Par son incurie et sa mauvaise administration, il poussa ses sujets à la révolte, et fut réduit à chercher un asile chez le roi de Valence. Il s'empessa de s'adresser aux anciens alliés de son père pour leur demander du secours. Alphonse de Castille était à leur tête; il avait trouvé un asile à la cour de Tolède; et avait d'ailleurs contracté avec Aben-Dylnun une alliance offensive et défensive. Mais, en même temps que les ambassadeurs d'Yahie, venait vers Alphonse Aben-Omar, hagib du roi de Séville, qui proposa

au roi de Castille de lui abandonner le royaume de Tolède, à condition que, de son côté, il ne mettrait aucun obstacle à l'agrandissement du royaume de Séville.

Ce traité excita l'indignation des musulmans : Aben-Omar fut voué à l'exécration publique. Alphonse, feignant de venir au secours de son allié, entra comme ami dans le royaume de Tolède ; mais il ne tarda pas à faire connaître ses véritables intentions, en portant le ravage dans les campagnes. Cependant le roi de Badajoz, qui était demeuré fidèle à l'infortuné Yahie, mit sur pied une armée pour repousser Alphonse et rétablir son allié sur son trône. Il ne put réaliser que ce dernier vœu : le roi de Castille, chargé de butin, était rentré en hâte dans ses Etats pour mettre ses richesses et ses captifs en sûreté. Mais il revint les années suivantes, et en 1085 il mit le siège devant Tolède. Les musulmans sages ne voyaient qu'avec épouvante tous les désastres qu'entraînerait pour eux la chute d'une si grande ville : ils prêchaient l'union aux Arabes, mais leurs efforts se perdaient dans le tumulte des ambitions particulières. Les plus zélés parcouraient les Etats voisins, s'écriant : « Là où les chefs sont divisés, l'Etat doit s'écrouler et périr. Craignez, craignez Alphonse : il vous détruira tous les uns après les autres. » Les chefs étaient sourds à ces accents prophétiques, et Tolède, réduite à ses seules forces et pressée par la famine, dut capituler. Le roi Yahie obtint la permission de se retirer à Valence avec sa famille, ses amis et ses trésors.

Telle fut la fin du royaume de Tolède, trois cent soixante douze ans après que cette ville fut tombée au pouvoir des musulmans. C'était l'unique barrière qui retenait les princes chrétiens au-delà du Tage. Au lieu de voir dans cette catastrophe un enseignement, et d'en tirer profit en mettant un terme à leurs divisions, les Arabes continuèrent de se faire la guerre entre eux, et en présence

de cet ennemi qui chaque jour faisait des progrès plus rapides et plus alarmants pour leur domination en Espagne. Eux qui, quelques siècles auparavant, avaient dédaigné ces chrétiens retirés dans les gorges des Asturies, les voyaient aujourd'hui maîtres de la moitié de la Péninsule. Mais au lieu d'attribuer à leurs fautes de tels progrès d'une part, une telle décadence de l'autre, ils en firent tomber toute la responsabilité sur un seul homme, qui n'était point cause de leurs désastres, mais dont la politique imprudente avait abouti à mettre au grand jour l'étendue de leurs revers. Aben-Omar, accusé par la voix publique, abandonné et disgracié par l'ingrat Muhamad, devint la victime expiatoire. Il chercha en vain un refuge chez tous les souverains de l'Espagne : il ne put même en trouver un chez Alphonse. Le roi de Valence lui ouvrit enfin un asile ; mais Muhamad, ne voulant point voir au service d'un prince étranger l'homme qui avait été le dépositaire de tous ses secrets, le fit enlever par des traîtres. Aben-Omar fut amené à Séville, chargé des malédictions de tous les peuples dont il traversa le territoire. Il implora en vain sa grâce ; ses ennemis furent implacables : ils soufflèrent la haine et la vengeance au cœur de Muhamad, qui, dans un accès de colère, entra dans sa prison, et ne dédaigna pas de se faire lui-même le bourreau de son ancien et zélé serviteur. Aben-Omar fut ce qu'on appellerait de nos jours un *grand*, un *profond politique* ; un de ces hommes que le vulgaire ne contemple qu'avec une secrète frayeur, qui ne marchent jamais à leur but que par des voies obliques, auxquels, ainsi qu'on l'a dit, *la parole ne sert qu'à déguiser la pensée*, et pour qui enfin toutes les voies sont bonnes, pourvu qu'elles les mènent à leurs fins. Mais ces fins, ils les atteignent rarement : tandis qu'ils s'agitent dans l'ombre, et que, dans une admiration naïve, ils mettent toute leur confiance dans les trames savantes qu'ils

ourdisent, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne sont que d'aveugles instruments entre les mains d'une force mystérieuse et toute puissante qui les mène, non à leurs fins, mais aux siennes. La vraie habileté n'a point tous ses ambages : elle est simple, son but est l'accomplissement du devoir, et elle y marche droit, à la face du ciel, avec une confiance entière, non dans ses forces, mais dans la volonté et la sagesse de celui qui est le maître des événements de ce monde, et qui les dirige selon ses vues éternelles. La suprême habileté dans la vie des nations, comme dans celle des individus, consistera toujours à faire son devoir ; et cette vérité est, sans aucun doute, un des enseignements les plus clairs, les plus profonds et les plus utiles qu'on puisse retirer de l'étude consciencieuse de l'histoire. Il ressort avec évidence de celle d'Aben-Omar et de Muhamad.

Alphonse ne s'était pas contenté de la conquête de Tolède : il s'était emparé des forteresses de Madrid, de Maguéda et de Guadalaxara ; et les deux rives du Tage, soumises par les armes, le reconnaissaient pour leur souverain. Muhamad reconnut alors quelle faute il avait commise : il voulut la réparer en arrêtant les projets d'envahissement d'Alphonse. Il le somma de s'en tenir aux termes du traité qu'ils avaient conclu ensemble : pour toute réponse, le roi de Castille le somma de lui remettre plusieurs places de ses frontières. « Au roi Almutemed-Bilah-Muham-al-Aben-Abed, que Dieu veuille éclairer de ses lumières, afin qu'il prenne la seule voie convenable ; l'excellent et puissant roi don Alphonse, fils de don Sanche, empereur et seigneur des deux nations et des deux religions, soutien des peuples et des royaumes, consommé dans la connaissance des choses, et dans l'art de la guerre, toujours victorieux et favorisé du ciel dans l'accomplissement de tous ses désirs ; qui a des soldats et des cavaliers invincibles ; qui fait vêtir de deuil les

femmes et les filles des musulmans, et remplit leurs cités de gémissements et de larmes; qui a fixé la fortune sous ses drapeaux, etc... Tu sais ce qui vient d'arriver à Tolède, cette capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitants et à ceux du royaume. Quant à toi, si tu n'as pas encore eu le même sort, c'est uniquement parce que jusqu'ici je ne l'ai point voulu; mais ton tour est venu... Et si je n'étais retenu par les traités qui existent entre nous (car rien n'est plus louable à mes yeux que de garder sa foi), j'aurais envahi le pays que tu occupes, toi et les tiens; je vous aurais chassés de l'Espagne, et il n'y aurait eu d'autres messagers de moi à vous que le tumulte des armes, les hennissements des chevaux et le son des instruments de guerre... » Muhammad, vivement blessé du ton superbe de cette lettre, et des menaces dont elle était pleine, lui répondit ainsi : « Le roi grand et victorieux, protégé par la miséricorde d'Allah, et confiant en ses divins secours, Muhamad-Aben-Abed, à l'orgueilleux ennemi d'Allah, Alphonse, fils de Sanche, qui se dit souverain des deux nations et des deux lois. Que Dieu confonde son arrogance, et fasse prospérer ceux qui marchent dans la bonne voie ! — Tu t'arroges le titre de roi des deux nations; mais, en vérité, nous avons plus que toi le droit de le prendre. Oublies-tu que nous avons conquis les terres des chrétiens? Ignores-tu que les chrétiens ont été nos tributaires et nos vassaux, et qu'un grand nombre d'entre eux vivent encore sous notre domination?... Fatigués de la guerre, nous t'aurions offert un tribut annuel. Ce n'est pas assez pour toi, et tu veux que nous te livrions nos villes et nos forteresses; mais, pour subir de telles demandes, sommes-nous tes sujets, ou bien nous as-tu vaincus? Ton injustice révoltante nous tire de l'assoupissement où nous étions plongés. Ne t'enorgueillis pas de la prise de Tolède : c'est moins à l'effort de tes armes que tu dois cette

conquête qu'à la faculté que je t'ai donné de la faire. Tu as des armées ; mais nous avons aussi des armes, des chevaux et des soldats que le bruit des batailles n'effraie point, et qui ne reculent ni devant le danger, ni devant la mort même... Tes ancêtres ont-ils jamais triomphé de nos pères, si ce n'est lorsque la trahison les servait, ou qu'ils employaient quelqu'un de ses artifices qui te sont si familiers?... Il est vrai que des traités ont existé entre nous, qu'il était convenu que nous ne prendrions jamais les armes l'un contre l'autre, et que je ne prêterais ni secours ni assistance à ceux de Tolède. Voilà de quoi je demande pardon à Dieu ; car j'aurais dû m'opposer à tes projets de conquête, au lieu de les favoriser, comme je l'ai fait. » A cette lettre Muhamad joignit une pièce de vers, où les mêmes sentiments étaient exprimés. Mais les deux adversaires n'étaient pas hommes à s'en tenir à de vaines paroles. Une violation du droit des gens, commise sur l'ambassade d'Alphonse, vint d'ailleurs aggraver la situation. Parmi ceux-ci se trouvait un juif de Tolède, trésorier du roi, et très-aimé de lui : il avait accompagné l'ambassadeur castillan, avec la mission spéciale de toucher une somme d'argent que Muhamad devait à Alphonse, aux termes d'un ancien traité. La somme lui fut comptée, mais il refusa de la recevoir, prétextant que les pièces en étaient altérées. L'ambassadeur proposa, pour éviter un débat, que l'on donnât en place à son maître quelques vaisseaux qui se trouvaient à l'ancre près des quais de Séville ; mais Muhamad, informé de cette difficulté, ordonna que l'on reprît la somme, et qu'on renvoyât l'ambassade sans lui rien donner. La nuit de ce même jour, le juif fut égorgé dans sa tente, et l'ambassadeur et ses gens, qui occupaient des tentes voisines, hors de la ville, furent tous maltraités. Le lendemain, Muhamad refusa toute réparation, et donna ainsi le premier l'exemple de ces violences et de ce mépris

du droit des gens que les souverains musulmans n'ont point encore abandonnés aujourd'hui. Pour se mettre en état de résister à l'orage qu'il avait lui-même formé sur sa tête, Muhamad eut recours aux rois de Grenade, d'Alméric et de Badajoz, et les convoqua à une assemblée où l'on s'occupait de la défense commune. Cette assemblée eut lieu à Séville, et tous trois s'y rendirent. Abu-Bécar, cadi de Béjar, et Abul-Walid, cadi de Cordoue, proposèrent d'appeler au secours des musulmans d'Espagne le Maure Juxef-ben-Taxfin, émir de Maroc : toute l'assemblée applaudit à cet avis ; Abdallah-ben-Zagut, vali de Malaga osa seul se lever pour s'y opposer : « Vous voulez, dit-il, appeler à votre secours les Maures Almorarides ! Vous ignorez donc que ces hommes féroces, nés au fond des déserts de l'Afrique, ont les mœurs du tigre qui vit avec eux sur les sables brûlants ? Ah ! ne souffrez pas qu'ils viennent dans les fertiles plaines de l'Andalousie, dans les jardins de Valence. Sans doute, ils briseront le sceptre de fer dont Alphonse nous menace ; mais, en nous délivrant de ses chaînes, ils nous chargeront de celles de leur maître. Ne savez-vous point que Jusef a subjugué toutes les côtes du Magreb ; qu'il a soumis les puissantes tribus du désert ; que partout il a ôté aux peuples l'indépendance, et substitué le despotisme à la liberté ? Ah ! tremblez d'éprouver le même sort. Pour résister à Alphonse, pour le vaincre, pour l'abattre, vous avez un moyen : nos discordes ont causé notre décadence et notre faiblesse ; soyons unis et nous serons forts et victorieux »

De tels conseils sont rarement suivis en de semblables occasions : on accusa Zagut d'être un mauvais musulman, un partisan secret d'Alphonse ; sa vie même fut menacée. Cependant le fils et l'héritier présomptif de Muhamad partageait, en secret, l'avis du prudent Zagut. Le roi se tournant vers lui : « Tu vois, lui dit-il, quels dangers nous

menacent, et combien peu nous pouvons compter sur les rois de l'Andalousie. Le superbe Alphonse triomphe; quel espoir avons-nous de nous soustraire à son joug? Nos trésors sont épuisés, nos armées décimées et démoralisées. Le seul parti qui nous reste, c'est d'appeler Ben-Taxfin. — O mon père, répondit Al-Raxid, ce Ben-Taxfin, sorti d'un berceau inconnu, a tout soumis à ses lois; sois assuré qu'il nous fera subir le même traitement qu'aux peuples de Magreb: il nous chassera de notre patrie, ou nous y opprimerà. — Vaut-il mieux, dit Muhamad, que l'Andalousie devienne la proie des chrétiens? Veux-tu que les musulmans me maudissent? Ah! j'aimerais mieux être simple pasteur, gardien des chameaux de Jusef, que roi tributaire des chrétiens. Mais j'espère en la bonté d'Allah; c'est lui qui m'inspire en ce moment. — Qu'Allah veille donc sur toi et sur ton peuple, » reprit en soupirant Al-Raxid.

Vers le milieu de xi^e siècle, il y avait en Afrique, au-delà de l'Atlas, dans les déserts de Gétulie, deux tribus appelées Gudala et Lamtuna. Toutes deux se disaient descendre d'une tribu de l'Yémen, dont les scheiks descendaient de l'un des plus anciens rois de l'Arabie. Des guerres intestines les avaient exilées du sol natal, et, depuis plusieurs siècles, elles habitaient les déserts de l'Afrique, y menant la vie nomade, sans autres biens que leurs chameaux et la liberté. Un homme de la tribu de Gudala, nommé Yahie-ben-Ibrahim, se rendant à la Mecque, rencontra un fakir très renommé, qui l'interrogea sur ses frères. Ayant appris qu'ils vivaient dans la plus profonde ignorance, il résolut de leur faire porter la parole du prophète. Il leur envoya un de ses disciple nommé Abdallah. Celui-ci se servit de l'enthousiasme qu'il excita dans la tribu de Gudala, pour la déterminer à faire la guerre à celle de Lamtuna. Bientôt toutes les tribus voisines furent soumises à Abdallah, qui appela son peuple Murabitains, ou Almoravi-

des, c'est-à-dire hommes de Dieu. Il passa les montagnes à leur tête, et s'empara de tout le pays de Darah (4058). Il périt quelques temps après d'un coup de lance, et Abu-Békir, l'un des principaux de la tribu de Lamtuna, lui succéda. Les tribus du désert accoururent se ranger sous les ordres du nouveau chef; avec leur secours, il fonda la ville de Maroc. Les deux tribus de Gudala et de Lamtuna, restées dans le désert, étaient ennemies l'une de l'autre; elles se firent la guerre vers ce temps, et Abu-Békir, obligé d'aller porter secours aux siens, remit le commandement de ses nouveaux États à son cousin-germain Jusef-ben-Taxfin. Jusef était un homme de haute taille, vigoureux, brun de visage, mais d'une physionomie prévenante. Il avait de grands yeux noirs, très-vifs, une longue barbe, une voix agréable. Il était généreux, vaillant, passionné pour la guerre; plein de sollicitude pour le peuple et le soldat; grave et austère dans son maintien; d'une simplicité extrême dans ses vêtements; d'un commerce facile; d'une santé de fer; économe; aimant la justice, et ne souffrant pas qu'on exigeât des chrétiens d'autres tributs que ceux qui avaient été stipulés par les conventions. C'étaient là les vertus que lui prêtaient les historiens arabes; celle de la fidélité et de la reconnaissance lui manquait: dès qu'Abou-Békir fut éloigné, il travailla à le supplanter; il y réussit, et sa puissance fit des progrès si rapides qu'en 4072 il eu sous ses ordres plus de cent mille chevaux. Toute l'Afrique occidentale lui était soumise.

Tel était l'homme dont les musulmans de l'Andalousie implorèrent le secours. Déjà en 4084, Omar, roi de Badajoz, s'était adressé à lui à cet effet; mais il n'en avait rien obtenu. Deux ans après vint l'ambassade de Muhamad. D'après l'avis de son conseil, Jusef déclara qu'il ne porterait secours aux musulmans d'Espagne qu'à la condition qu'ils lui remettraient la place forte d'Algésiras,

afin qu'en cas de revers il fût toujours assuré d'une retraite. Al-Raxid s'opposa énergiquement à ce que cette prétention fût accueillie ; mais la Providence avait sans doute condamné Muhamad à être lui-même l'instrument de sa perte. Il envoya l'ordre au vali d'Algésiras de livrer cette place aux Almoravides , dès qu'ils se présenteraient ; il ne s'en tint pas là ; et ce prince superbe s'abassa jusqu'à aller lui-même , en Afrique , se présenter devant Jusef en suppliant. Celui-ci passa la mer , suivi d'une multitude innombrable. La nouvelle du débarquement de ces hordes n'effraya point Alphonse : ce prince était occupé alors à faire la guerre au roi musulman de Saragosse , qui , affaibli par deux sanglantes batailles qu'il avait perdues , en 1081 , contre le roi d'Aragon , et où plus de trente mille de ses soldats étaient demeurés sur le champ de bataille , avait été réduit à s'enfermer dans sa capitale , où le héros castillan l'assiégeait. Alphonse rassembla toutes ses forces et celles de l'Aragon , que son frère mit à sa disposition ; il appela le Cid , qu'il avait disgracié , comme on l'a vu plus haut , et marcha contre les musulmans. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Zalaca , à quatre lieues au-dessus de Badajoz. L'armée chrétienne était divisée en deux corps , dont l'un était commandé par le roi d'Aragon , et l'autre par le roi de Castille. Elle était forte , outre l'infanterie , dont on faisait peu de cas à cette époque , de quatre-vingt mille cavaliers , dont trente mille musulmans vassaux. Jusef mit en réserve ses meilleures troupes ; ce qui décida du gain de la bataille. Alphonse et le roi d'Aragon se précipitèrent chacun de leur côté , sur les ennemis avec une impétuosité à laquelle rien ne put résister : les rois andalous se replièrent de toutes parts avec leurs troupes. Muhamad seul soutenait encore l'effort des chrétiens ; mais , pressé , entouré , accablé , il allait succomber , et la bataille semblait gagnée pour ceux-ci , quand soudain Jusef parut

à la tête d'une armée toute entière, fraîche, et qui n'avait point encore combattu. Les fuyards, autour de cette réserve puissante, revinrent sur le champ de bataille, et tandis qu'ils attaquaient les chrétiens en face, Jusef, à la tête de sa garde, tournait ceux-ci, les prenait en flanc, et décidait la victoire par ce mouvement audacieux.

Les affaires changèrent de face alors, et le roi de Castille entouré de blessés, foulant des monceaux de cadavres, atteint lui-même d'un coup de faux à la cuisse, ne dut qu'à la nuit qui survint son salut et celui des débris de son armée. Il laissait la plaine couverte de vingt-quatre mille de ses plus braves soldats; mais la victoire avait été achetée chèrement par les musulmans : leur perte avait été presque aussi considérable que celle des soldats de la croix.

Le roi de Maroc fut rappelé dans ses États, peu de jour après cette bataille, par la nouvelle qu'il reçut de la mort de son fils, auquel il avait, pendant son absence, confié le gouvernement de ses États. Il laissa la conduite de son armée à son hagib, Syr-ben-Abi-Békir. Ce chef habile, rusé, courageux, dévoué aux intérêts de son maître, avait deviné la pensée à peine mûrie dans le cœur de Jusef : il poursuivit les chrétiens jusque dans la Galice, et leur reprit une foule de forteresses; mais partout il s'attachait à reconnaître le pays avec une grande exactitude, et à se procurer tous les renseignements désirables sur le nombre des habitants, sur les ressources de chaque province, et sur ses moyens de défense. Muhamad eût désiré qu'Abi Békir s'occupât, avant tout, d'expulser les chrétiens des États du Midi : il voulut lui en donner l'exemple, et, séparant son armée de celle du chef maure, il attaqua la province de Tolède, où il reprit quelques places, et se porta ensuite sur celle de Murcie; mais là il rencontra le Cid, et fut vaincu.

Le fruit de cette victoire fut pour le héros chrétien la prise du château d'Alid, qui causa aux musulmans plus de dommage que n'eût pu le faire la perte de plusieurs batailles. Du haut de cette forteresse, située sur un rocher escarpé, que l'art et la nature, ainsi que l'épée du Cid, rendirent imprenable, ce chef domina au loin la contrée, et, par des excursions fréquentes, porta dans toute la province la terreur et la désolation.

Le roi de Saragosse avait espéré que les chrétiens, vaincus à Zalaca, lui laisseraient quelque répit : il fut bientôt déçu dans son attente. Don Sanche d'Aragon, après une victoire remportée sur ce chef arabe, l'enferma dans Huescar. Trois rois voisins vinrent au secours de la place; mais, vaincus à leur tour, ils durent l'abandonner, et Huescar, d'où le roi de Saragosse s'était évadé, se rendit aux chrétiens.

Le désastre de Zalaca n'avait point abattu le courage d'Alphonse : ce prince avait dans son génie actif d'immenses ressources. Il rassembla promptement de nouvelles forces, rentra en campagne, et reprit bientôt l'offensive. La direction que les généraux de Jusef donnaient à la guerre rendait leur assistance peu efficace pour Muhamad. Ce prince, abandonné des autres rois andalous, pressé au nord par Alphonse, et à l'est par le Cid, fit un second voyage en Afrique pour implorer le secours de Jusef, principalement contre la garnison d'Alid. L'Almoravide revint une seconde fois en Espagne, et toutes les forces des Maures et des Arabes se réunirent contre le château du Cid. Neuf rois étaient venus, avec leurs armées, à ce rendez-vous général. Le siège dura plusieurs mois. La discorde se mit dans le camp musulman; les troupes de Murcie le quittèrent, et interceptèrent même ses convois de vivres. Alphonse fut informé de cet état de choses : il accourut pour en profiter; mais Jusef n'osa pas l'attendre; il regagna l'Afrique, et les armées andalouses se dispersè-

rent. Les historiens arabes rapportent qu'au commencement du siège, la garnison d'Alid était de mille cavaliers et de douze mille fantassins, et que, lorsque les musulmans se retirèrent, il ne s'y trouva plus que cent soldats, le reste étant mort de faim, ou par le fer de l'ennemi, dans les sorties et les combats particuliers qui avaient continuellement lieu entre les deux partis. Alphonse fit démolir cette place, à cause de la nombreuse garnison qu'il fallait y entretenir; mais ce lieu n'en conserve pas moins aujourd'hui encore le nom de *Rocher-du-Cid*.

Cependant Jusef se préparait à exécuter les projets qu'il avait formés sur l'Espagne; il dissimula néanmoins d'abord, et, ayant débarqué à Algésiras, feignit d'aller assiéger Tolède. Les rois d'Andalousie avaient enfin conçu des soupçons à son sujet : aucun d'eux ne les manifesta, à la vérité, mais ils s'abstinrent de se joindre à lui. Jusef, qui ne cherchait qu'un prétexte pour leur déclarer la guerre, saisit l'occasion qu'ils lui offraient par cette manière d'agir, et, laissant là le siège de Tolède, se porta sur Grenade à marches forcées. La ville, surprise, ne put opposer aucune résistance, et Abdallah, qui en était roi, pris à l'improviste, fut chargé de chaînes et envoyé en Afrique. Malaga subit bientôt le même sort.

Les rois andalous reconnurent alors toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise en appelant les Maures en Espagne. « Seigneur, dit Al-Raxid à son père Muhamad, j'avais vu de loin venir cet orage, et je te l'avais annoncé; malheureusement tu ne voulus entendre ni la voix de ton fils, ni celle de quelques hommes prudents qui, ainsi que moi, te montraient le danger. Le sort te destinait à conduire toi-même par la main dans l'Andalousie ce perfide étranger qui doit nous chasser de nos palais et de notre beau pays. — Tu as raison, répondit Muhamad confondu; mais quelle puissance humaine pourrait empêcher les

décrets éternels de s'accomplir? — Un moyen peut-être nous reste encore pour détourner les maux qui nous menacent : l'alliance d'Alphonse. — Ne me parle point d'Alphonse, ô mon fils : Alphonse n'était-il point l'allié du roi de Tolède? » Jusef était retourné à Ceuta ; de là il dirigeait ses généraux en Espagne, et leur envoyait sans cesse de nouveaux renforts. Il mit en campagne quatre armées à la fois : Syr-ben-Békir commandait celle qui marchait contre Séville. Muhamad s'était préparé à une défense énergique, mais il était en proie au découragement : il avait la faiblesse de croire aux horoscopes, et les devins avaient prédit, le jour de sa naissance, que sa dynastie finirait en lui. De plus il avait vu en songe un enfant qui lui avait récité des vers où sa ruine était annoncée, et qui avaient fait sur lui une impression tellement vive qu'il se les était rappelés à son réveil. « Il fut un temps, disaient ces vers, où la fortune t'emportait avec elle sur un char triomphal; alors la renommée faisait voler ton nom aux extrémités de la terre. Aujourd'hui elle se tait; elle ne répète plus que tes tristes gémissements. Les jours et les nuits passent; les délices de la terre passent comme les jours et les nuits; ta grandeur s'est évanouie comme un songe. »

C'était donc sans espoir de vaincre que Muhamad prenait les armes; et, refoulant au fond de son âme ses pressentiments et son trouble, il marcha au combat comme aux jours où le triomphe l'y attendait. Malgré l'énorme supériorité numérique des ennemis, il lutta contre eux avec une constance qui rendit pendant long-temps l'issue incertaine. Son fils, Al-Raxid, assiégé dans Cordoue par Casur, lieutenant d'Aben-Békir, l'eût forcé à lever le siège si ce dernier n'eût envoyé des renforts aux assiégeants. Le généreux jeune homme, forcé par les habitants de capituler, tomba entre les mains de Casur, qui lui fit trancher la tête. Toutes les autres places du royaume, à l'exception de

Séville, furent successivement prises par les Almoravides. Muhamad, réduit à la dernière extrémité, tourna enfin les yeux vers Alphonse. Il n'était pas de l'intérêt des chrétiens que les Maures triomphassent, et substituassent le gouvernement d'un seul prince actif et puissant aux souverains faibles et divisés qui se disputaient l'Andalousie. Mais Alphonse, mal informé par Muhamad, au lieu de mettre en campagne toutes ses forces, ainsi que la situation l'eût exigé, n'envoya qu'une armée de vingt mille hommes, sous les ordres du comte Gomez. Ce général, attaqué, dans une position défavorable, par l'élite des troupes barbares, fut vaincu; après une lutte acharnée, où la perte des Maures fut supérieure à celle des chrétiens, ceux-ci durent se retirer, et le malheureux Muhamad, privé de cette dernière ressource, fut obligé de capituler. Syr-ben-Békir le fit charger de fers, ainsi que tous les membres de sa famille.

Le roi de Séville supporta son désastre avec une admirable constance : il consolait les siens, les soutenait et les fortifiait par le spectacle de son courage et de sa grandeur d'âme, et en leur offrant les espérances d'un avenir sur lequel il ne comptait pas. Mais lorsque les vaisseaux qui devaient les transporter en Afrique commencèrent à s'éloigner de Séville, et que les sommets de ses tours, s'enfonçant sous l'horizon, disparurent pour jamais à leurs regards inquiets, ces infortunés ne purent contenir leurs plaintes : le rivage retentit de leurs gémissements. Muhamad seul ne donnait aucun signe de faiblesse. Debout sur le pont du vaisseau, au milieu de sa famille éplorée, il lui adressait de douces et consolantes paroles : « Mes enfants, mes amis, leur disait-il, sachons supporter notre sort. Nous ne possédons rien ici-bas que pour le perdre, et Dieu ne nous donne les biens de la terre que pour les reprendre. La douceur et l'amertume, le plaisir et la douleur se touchent;

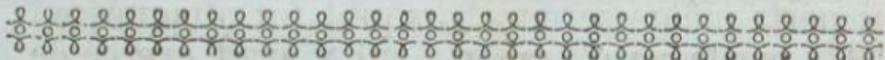
mais le cœur généreux est au-dessus des caprices de la fortune. » Muhamad fut enfermé, avec les siens, dans une tour, où il vécut encore quatre ans, dans les rigueurs d'une étroite captivité. Sur le chemin d'Agmat, où fut sa prison, un Arabe, qui le rencontra, lui récita des vers où il déplorait son infortune : Muhamad lui donna trente-six pièces d'or, les seules qui lui restassent. Il comptait que Jusef pourvoirait à ses besoins ; mais celui-ci le laissa exposé à toutes les attaques de l'indigence, et les filles du malheureux roi de Séville furent obligées de travailler pour se procurer leur subsistance et la sienne.

Là conquête des autres royaumes de l'Andalousie ne coûta plus aucun effort aux Almoravides. La trahison leur ouvrit les portes de Valence, la seule ville où ils trouvèrent une résistance énergique. Quant au royaume de Saragosse, Jusef renonça volontiers à en faire la conquête, cet Etat formant une barrière entre les chrétiens et lui. Il lui porta même secours lorsqu'il fut attaqué, en 1093, par le roi d'Aragon, qui y avait exercé de grands ravages, et en avait emmené plusieurs milliers de captifs. Les Maures allèrent au secours de ce royaume, repoussèrent les Aragonais, leur portèrent la guerre dans leurs propres terres, d'où ils enlevèrent, à leur tour, cinq mille esclaves chrétiens.

Ahmed-ben-Gehaf en avait obtenu la dignité de cadi de Valence, en récompense du service qu'il leur avait rendu, en leur livrant, par trahison, cette ville et son roi. Cet acte odieux l'avait rendu l'objet de l'exécration et du mépris publics. Le Cid, disgracié par Alphonse, et exilé de Tolède, s'était établi dans le royaume de Valence, où les Maures eux-mêmes, vainqueurs des Arabes, malgré la guerre continuelle qu'il leur faisait, n'avaient osé l'attaquer, tant était grande la terreur de ses armes. Il résolut de profiter de la haine qu'inspirait le cadi de Valence pour s'emparer de

ce royaume. Il parut bientôt au pied des murs de la capitale, et ses prodigieux exploits y jetèrent une telle épouvante qu'Ahmed-ben-Gehaf s'empressa de capituler. La plupart des villes de la province suivirent le sort de la capitale.

Le roi Alphonse, après la bataille de Zalaca, avait demandé et obtenu des secours de Philippe I^{er}, roi de France : les seigneurs français lui rendirent de si grands services qu'il ne crût pouvoir les récompenser qu'en mariant leurs sujets à ses filles. Raymond, comte de Bourgogne, épousa l'aînée, Urraque, avec la Castille pour dot. Elvire, la seconde, épousa le comte de Toulouse, qu'elle suivit, quelques années après, à la croisade d'Orient. Enfin la troisième fut donnée en mariage à Henri de Besançon, avec la propriété de tous les pays situés au-delà du Douro, depuis la ville de Pato : ce seigneur prit le titre de comte de Portugal (1095).



CHAPITRE II.



DOMINATION DES MAURES EN ESPAGNE.

1^o ALMORAVIDES.

L'Espagne musulmane avait été divisée, pendant soixante ans environ, en plusieurs petits royaumes : la guerre civile et la révolte avaient placé sur le trône les souverains de ces Etats ; leurs discordes et l'usurpation étrangère les en précipitèrent. Les valis de Dénia, de Murviédro et d'Albaracin, protégés par le Cid, toujours possesseur de Valence, avaient seuls échappé à la destruction de toutes ces dominations locales. Ce puissant appui leur manqua bientôt ; le Cid mourut (1099), et aussitôt

les Almoravides, que la crainte avait jusqu'alors retenus, les attaquèrent, et mirent le siège autour de Valence par terre et par mer. Alphonse envoya une armée au secours de la place; l'armée fut repoussée, mais la place ne se rendit pas. La veuve du Cid, la célèbre Chimène, s'y trouvait, et s'y montrait digne de son glorieux époux; l'ombre du héros défendait encore les remparts de Valence, Pendant trois ans, les chrétiens résistèrent aux assiégeants; enfin, épuisés par de si grands efforts, ils se déterminèrent à abandonner Valence: ils en sortirent bannières déployées, l'épée à la main, et sans que les Maures osassent les inquiéter dans leur glorieuse retraite (1102).

L'année suivante, le roi de Maroc daigna enfin venir visiter sa nouvelle conquête: après avoir parcouru toute l'Andalousie, il réunit, à Cordoue, les chefs du pays, et leur présenta son second fils Aly pour son successeur. Parvenu à l'âge de près de cent ans, Jusef, sentant approcher la fin de sa carrière, voulut aller mourir en Afrique. Il se dirigea vers Algésiras: en passant à Lucéna, sur le Xénil, il fut retenu quelques jours par une circonstance étrange.

On avait découvert depuis peu un ancien ouvrage d'un historien arabe de Cordoue, dans lequel on lisait qu'au temps du *prophète* les juifs avaient promis d'embrasser l'islamisme l'an 509 de l'hégire, si, dans l'intervalle, le Messie qu'ils attendaient n'était pas encore venu. Or cette année avait commencé, et les musulmans, sans rechercher si cette promesse avait été faite ou non, avaient rappelé aux juifs leur obligation prétendue; et ceux de Lucéna, entre autres, voulaient les contraindre à se faire mahométans. Les juifs de cette ville profitèrent du court séjour qu'y fit en passant Jusef, pour implorer sa justice: ils trouvèrent grâce devant lui, moyennant une grosse somme d'argent qu'ils lui payèrent.

Le gouvernement de son fils Ali, qui lui succéda

cette même année (1107), fut doux et humain, comme l'avait été celui de Jusef. Le nouveau prince inaugura son règne par une expédition contre les Castellans. Alphonse avait mis sur pied toutes ses forces, et avait voulu même que son fils, le seul que la Providence lui eût accordé, prit part à la guerre malgré son extrême jeunesse. Jamais les chrétiens ne s'étaient présentés au combat avec autant de chances de succès, et les Almoravides eux-mêmes, craignant pour l'issue de la bataille, méditaient de se retirer sans combattre. On en vint néanmoins aux mains près du château d'Uclés. La lutte fut long-temps indécise; mais le jeune don Sanche, fils d'Alphonse, ayant été tué, les chrétiens, découragés, voulurent se retirer. Les Almoravides les poursuivirent, et ne les quittèrent qu'à l'entrée des montagnes, après leur avoir tué vingt mille de leurs plus braves soldats.

Le chagrin qu'Alphonse ressentit de ce terrible revers le jeta dans une maladie de langueur, dont il mourut quelque temps après. Les chrétiens se chargèrent de le venger : un général almoravide, appelé par le roi de Saragosse, avait fait une invasion dans l'Aragon (1109), et revenait chargé de butin, lorsqu'il fut surpris par les Catalans, dans les défilés des montagnes, et périt avec presque toute son armée.

Dona Urraque, épouse de Raymond Béranger, comte de Barcelone, étant devenue veuve, épousa en secondes noces Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre : ce mariage, tout politique, réunissait la couronne d'Aragon à celle de Castille et de Léon, dont Urraque avait hérité par la mort d'Alphonse de Castille. Mais la discorde naquit de l'incompatibilité d'humeur des deux époux, et brouilla leurs sujets. Alphonse voulait répudier sa femme, en gardant ses États : il envahit le royaume de Léon ; mais la valeur des Galiciens arrêta ses armes, et le força de renoncer, au moins momentanément, à ses projets d'agrandissement.

La domination des Almoravides était odieuse aux Arabes d'Espagne : ceux-ci, par leur contact avec les chrétiens, avaient, depuis plusieurs siècles, dépouillé cette rudesse, cette humeur sauvage, ces mœurs du désert, qu'ils retrouvaient tout entières dans leurs vainqueurs, mêlées à une soif du sang que les soldats de Muza ne connurent jamais. Le gouvernement des Almoravides était dur, cruel, inexorable. Les impôts étaient écrasants, et le recouvrement, confié aux juifs, s'en opérait avec une rigueur excessive. Le mécontentement général que cet état de choses avait soulevé eût livré, presque sans coup férir, l'Andalousie aux armes des chrétiens, si les funestes divisions d'Alphonse et d'Urraque n'eussent paralysé leur puissance.

Les deux époux avaient obtenu du pape l'annulation de leur mariage pour cause de parenté, et Urraque avait essayé de gouverner seule ses vastes provinces ; mais une révolte, excitée par ses dérangements et son humeur hautaine, la priva bientôt de la Castille et de la Galicie, qui se donnèrent pour roi son fils Alphonse-Raymond, et la réduisirent ainsi au royaume de Léon.

Alphonse d'Aragon avait profité du loisir que lui donnaient ces événements, pour attaquer le roi de Saragosse, Amad-Dola. Mezdéli, gouverneur maure de Grenade, vint à son secours ; mais Amad, redoutant ce dangereux ami plus que son ennemi, se jeta dans les bras de celui-ci. Alphonse, devenu son allié, s'unit à lui et lui fit essuyer à Mezdéli une sanglante défaite. La nouvelle de ce revers, portée en Afrique, y fut accueillie avec des cris de colère et de vengeance contre Amad-Dola. Le roi de Maroc lui-même, Témins, passa en Espagne, et s'avança contre Saragosse. Il trouva, en avant de cette ville, Alphonse à la tête d'une puissante armée. Une bataille s'engagea, et les Almoravides, vaincus, ne ramenèrent que dix mille hommes à Valence. Mais Amad-Dola n'avait fait

qu'ajourner la dernière heure de son règne : Alphonse mit le siège devant la capitale de l'allié qu'il venait de sauver : une foule de barons français lui prêtèrent le secours de leur brillante valeur , et il s'établit entre eux et les Aragonais une rivalité d'exploits qui devint funeste aux assiégés. Saragosse capitula , et compléta enfin pour les chrétiens la conquête de l'Aragon (1118).

Deux ans après , les Almoravides firent une nouvelle tentative contre les chrétiens ; mais le roi d'Aragon rencontra leur armée à Catalayud , et lui fit essuyer une cruelle défaite : vingt mille maures demeurèrent sur le champ de bataille. En même temps que ces revers frappaient les Almoravides en Espagne , le feu qui devait dévorer leur puissance venait de s'allumer dans les déserts de l'Atlas : inaperçu et négligé dans les premiers temps , il avait fait des progrès rapides , et son explosion devait être funeste.

La révolution qui devait subsister une domination nouvelle à celle des Almoravides fut l'œuvre d'un homme d'une origine obscure , mais habile , ambitieux et capable de tout entreprendre et de tout exécuter. Il se nommait Muhamad-ben-Abdallah ; son père était chargé d'allumer les lampes dans les mosquées. Muhamad , était savant , et avait brillé pendant plusieurs années dans les Ecoles de Cordoue et de Bagdad , et sous les maîtres les plus célèbres. L'un de ceux-ci , Algazali , avait composé un livre intitulé : *De la Résurrection de la science et de la Loi*. Ce livre avait été condamné par les autorités de Cordoue , et le roi Aly avait fait saisir et détruire tous les exemplaires qu'on avait pu trouver. A cette nouvelle , Algazali pâlit de douleur , et , d'une voix tremblante de colère , il demanda à Dieu de le venger des juges qui l'avaient condamné et du roi qui avait sanctionné leur arrêt. Tous ses disciples exprimèrent le même vœu , à l'exception de Muhamad-ben-Abdallah , qui était parmi eux , et qui , se levant ,

s'approcha de son maître et lui dit : « Prie aussi Dieu que je sois l'instrument de ta vengeance ; » et Algazali ajouta cette prière à la première.

Cette scène s'était passé dans une école à Bahdad. Le jeune Muhamad quitta aussitôt cette ville, et retourna dans son pays natal. Son imagination exaltée lui montrait sans cesse renversé de ses mains le puissant empire des Almoravides. Il se mit à prêcher les doctrines de son maître : mal accueilli d'abord, il s'enfuit à Tlemcen, où il trouva un disciple, Abd-el-Mumen, qui consentit à le suivre. Ils allèrent ensemble à Maroc.

Un jour que le peuple était assemblé dans la grande mosquée, Muhamad y entra, et alla se mettre à la place d'honneur. On l'avertit que cette place était réservée à l'iman et au roi ; mais il se contenta de répondre par un passage du Coran : *Les temples sont à Dieu, et ils ne sont qu'à Dieu ;* et il continua de réciter tout le chapitre du Coran qui venait à la suite de ce passage, ce qui surprit tous les assistants. Bientôt le roi arriva, et tout le monde se leva par respect ; Muhamad seul demeura immobile, et ne jeta pas même les yeux sur le prince ; mais, quand la cérémonie fut terminée, il s'approcha de lui et lui dit : « Cherche un remède aux maux qui affligent ton peuple, car Dieu te demandera compte de ce qu'il souffre. » Aly ne répondit pas ; cependant les paroles de Muhamad avaient été recueillies par tous ceux qui l'entouraient, et c'était là tout ce qu'il désirait. Le roi, le prenant pour un marabout pieux et rigide, lui fit demander s'il n'avait besoin de rien : « Je ne désire rien en ce monde, répondit Muhamad, si ce n'est de prêcher la réforme et de corriger les Arabes. » Les alfaquis furent effrayés de l'audace de cet homme, et l'un d'eux dit à Aly : « Prince, fais dès aujourd'hui charger Muhamad de chaînes, si tu ne veux pas que demain il fasse retentir à tes oreilles le bruit des instruments de guerre. » Le roi ne tint point de compte de ces

avertissements, et Muhamad put prêcher librement ses doctrines dans la province de Fez. Il le fit avec un prodigieux succès; au bout de quatre ans, il vint à Maroc, et y causa une telle émotion qu'Aly, effrayé, lui ordonna de quitter la ville. Muhamad, toujours suivi du seul Abd-el-Memen, se retira à peu de distance au milieu des tombeaux. La foule l'y accompagna. Aly donna ordre alors à Othman, l'un de ses ministres, de faire arrêter ce dangereux prédicateur. Celui-ci, prévenu à temps, s'enfuit dans la province de Suz, suivi d'une foule de prosélytes. Il leur annonçait sans cesse l'arrivée du Méhédi, ou docteur de la loi, qui devait faire régner sur la terre la vertu et la justice. Cependant le Méhédi ne venait point : enfin ses disciples, las de l'attendre, se levèrent un jour, et dirent à Muhamad : « Ce que tu nous annonces sur le Méhédi ne peut convenir à nul autre qu'à toi. Sois donc notre Méhédi, notre iman; c'est à toi que nous jurons d'obéir. »

Dès ce moment, Muhamad fut leur chef, et prit le nom de Méhédi.

Le but de toutes ses prédications avait toujours été d'inspirer à ses disciples une haine profonde pour les Almoravides. Il choisit dix mille hommes, auxquels il donna un étendard blanc, et prit avec eux le chemin d'Agmat. Une troupe innombrable de Berbères s'était jointe à son armée. Aly, trompé sur la gravité de ce mouvement, envoya contre les rebelles Abu-Békir, l'un de ses généraux, avec quelques troupes. Celui-ci, lorsqu'il eut reconnu l'ennemi, se retira sans oser tirer l'épée. Le propre frère du roi Ibrahim se mit alors à la tête de l'armée; mais, à la première rencontre, ses troupes, saisies d'une terreur panique, s'enfuirent sans avoir combattu. Aly, venu en personne, à la tête d'une troisième armée, fut vaincu après un combat sanglant. Enfin Témins, l'autre frère du roi, rappelé en toute hâte de l'Espagne, attaqua les Almohades (c'était le nom qu'on donnait aux

partisans du Mèhédi,) à la tête de troupes d'élite, et eut la douleur de les voir, saisis aussi d'une terreur panique, fuir en désordre, avant même d'avoir croisé le fer contre l'ennemi.

Au lieu de profiter de ces succès, le Mèhédi s'établit avec les siens dans la ville et la vallée de Tinmal, près de Tlemcen, et perdit trois ans à s'y fortifier. Au bout de ce temps (1125), il mit sur pied une armée de quarante mille hommes, et les envoya contre Maroc, sous la conduite d'Abd-el-Mumen. Cent mille Almoravides furent vaincus dans une bataille, qui fut suivie du siège de Maroc. Mais, grâce à la valeur d'un officier nommé Abdallah, les Almohades furent enfin vaincus, et leur armée tout entière eût péri, sans le courage et l'habileté d'Abd-el-Mumen.

Cette guerre, en concentrant en Afrique les principales forces des Almoravides, opérant une diversion des plus favorables aux intérêts de la religion. Alphonse d'Aragon en profita pour faire une expédition heureuse dans la province de Valence. L'année suivante (1124), encouragé par les promesses des Muzarabes, il partit pour l'Andalousie, n'emmenant avec lui que quatre mille hommes, qui avaient tous fait le serment de vaincre ou de mourir avec lui. Il parcourut la province de Valence, vainquit les Almoravides sur le Xucar, et marcha sur Grenade. Son armée se grossissait en route d'une multitude de Muzarabes, qui venaient se réunir à lui, et bientôt il se vit à la tête de cinquante mille hommes. Quand il s'approcha de Grenade, les musulmans récitèrent, dans les mosquées la prière d'alarme, tant était grande leur terreur. Il ne put cependant prendre la ville; mais, pendant quinze mois, il parcourut et ravagea en tous sens la riche Andalousie. Une foule de Muzarabes, qui s'étaient compromis en combattant sous ses drapeaux, le suivirent à son retour, et allèrent repeupler la ville de Saragosse. Ceux qui n'adoptèrent point ce parti furent inquiétés par

les Almoravides, et plusieurs d'entre eux furent exilés en Afrique.

Taxfin-ben-Aly, envoyé par le roi son père en Espagne, attaqua les chrétiens, et les vainquit dans la plaine de Zalaca, si tristement célèbre pour eux.

Les Almohades recommencèrent leurs attaques en 1130, et vainquirent de nouveau les troupes du roi de Maroc; mais ils ne tirèrent aucun parti de leur victoire Abd-el-Mumen, leur général, les ramena à Tinmal. Le Méhédi alla au-devant d'eux, et après les avoir félicités sur leur succès, il les invita à se rendre, le lendemain, sur la grande place de la Mosquée, parce que, dit-il, « il avait à prendre congé d'eux. » Surpris et intrigués par ces mots, ils s'assemblèrent au lieu et à l'heure indiqués. Muhamad monta alors sur une chaire, et leur fit une vive exhortation pour les engager à persévérer dans la doctrine qu'il leur avait enseignée; puis il leur annonça qu'il allait mourir dans peu, et termina en leur prêchant la résignation à la volonté divine. Il expira quelques jours après.

Abd-el-Mumen fut choisi pour lui succéder. On dit qu'il employa pour y parvenir un étrange stratagème. Il avait appris à un perroquet à prononcer quelques mots, et avait apprivoisé un lion. Quand Muhamad fut mort, son disciple fit préparer une grande salle; au centre de cette salle s'élevait une colonne, dans le sommet de laquelle il cacha le perroquet; une tribune fut placée vis-à-vis de cette colonne, et le lion y fut renfermé. Quand tout fut ainsi disposé dans cette salle, il y convoca les chefs des Almohades, et leur annonça la mort du Méhédi, ainsi que les vœux qu'il avait formés pour que le choix de son successeur ne fût pas un sujet de discorde. En ce moment, on entendit une voix prononcer : « Gloire à notre calife Abd-el-Mumen, prince des fidèles, appui et défenseur de l'Etat ! » Ce prodige avait frappé d'étonnement tous les assistants, quand soudain le lion

s'élança au milieu de la salle, en poussant d'affreux rugissements, en roulant des yeux étincelants, et en se battant les flancs de sa queue. L'étonnement fit place à l'épouvante. Mais Abd-el-Mumen s'avança vers le lion, qui devint tout-à-coup doux et caressant, et se coucha humblement aux pieds de son maître. Les chefs, convaincus que le ciel lui-même venait de manifester sa volonté, s'empressèrent de proclamer Méhédi l'adroit Abd-el-Mumen.

Cependant les princes chrétiens poursuivaient avec vigueur, chacun de son côté, la guerre contre les infidèles. Tandis qu'Alphonse-Raymond renouvelait, en 1133, l'expédition du roi d'Aragon en Andalousie, celui-ci assiégeait Fraga. Les Almoravides accoururent au secours de la place. Les chrétiens, attaqués à la fois par ces nouveaux ennemis et par les assiégés, succombèrent après une lutte glorieuse. Alphonse lui-même périt dans cette journée funeste, après avoir triomphé dans trente batailles.

Il mourait sans laisser de postérité directe; ses sujets se divisèrent sur le choix de son successeur: les Aragonais se donnèrent pour roi don Ramire, frère du défunt, et les Navarrais, don Garcie, d'une autre famille. Les deux armées prirent les armes pour soutenir les droits de leurs nouveaux princes, malgré la présence des Almoravide, qui, profitant de la victoire de Fraga, avaient envahi l'Aragon. Mais Alphonse-Raymond, se posant en arbitre entre les deux partis, décida que chacun des deux garderait le roi qu'il avait choisi; il étouffa ainsi les germes de discorde et quitta l'Aragon, après avoir ajouté à ses titres de gloire celui de pacificateur. Les princes chrétiens, pleins d'admiration pour les vertus d'Alphonse-Raymond, lui donnèrent, d'une voix unanime, le titre d'empereur, et reconnurent sa suprématie. Mais, par une étrange contradiction, à peine lui eurent-ils décerné cet honneur qu'ils s'en repentirent: ils

se liguèrent contre Alphonse, et n'eurent pas lieu de s'en féliciter, car ils ne firent que lui offrir l'occasion de remporter de nouveaux triomphes.

Le roi de Maroc, découragé par les revers qu'essuyaient ses armées dans leur lutte contre les Almohades, avait envoyé à l'empire le prince Taxfin. Deux villes, Alarcon et Cuença, refusèrent de reconnaître le nouveau souverain, et se révoltèrent. Taxfin marcha contre elles. Alarcon se soumit, mais Cuença voulut résister, fut prise d'assaut, et les habitants en furent passés au fil de l'épée. Cet exemple de rigueur, au lieu d'épouvanter les Andalous, ne fit que leur rendre encore plus odieux le gouvernement des Almoravides, et les prédisposa davantage à la révolte.

La guerre continuait avec des succès divers contre les chrétiens et les musulmans. En 1139, Alphonse alla mettre le siège devant Oréja, et s'en empara. Pour opérer une diversion, et dans l'espoir de forcer l'empereur à lever le siège, les musulmans se portèrent sur la forteresse d'Azéca, où se trouvait Bérangère, femme d'Alphonse. On dit que cette princesse, craignant que la place ne fût emportée, à cause de sa faible garnison et du mauvais état de ses remparts, envoya un messager aux chefs des infidèles, et leur fit demander s'ils croyaient qu'il fut bien glorieux pour eux d'attaquer une ville où il n'y avait que des femmes, au lieu d'aller chercher l'honneur avec le danger sous les murs d'Oréja. Surpris d'un tel message, et ne voulant point mériter le reproche qu'il contenait, les généraux musulmans demandèrent à saluer l'impératrice. Elle les reçut au milieu de sa cour, et entourée de toute sa pompe et de l'éclat de la royauté. Les Maures la quittèrent pleins d'admiration et de respect.

La même année, Alphonse Enriquez, comte de Portugal, vainquit, sur les hauteurs d'Orinque; cinq valis musulmans, qui s'étaient unis pour lui résister. Ses soldats; dans le transport de leur

enthousiasme et de leur joie, lui donnèrent, par acclamation, le titre de roi.

Les Maures avaient repris Mora sur les chrétiens : le gouverneur de cette place, nommé Mugnoz, pour se venger de cette perte, se mit à la tête d'un corps d'élite d'environ trois mille hommes, et poussa ses courses jusqu'aux portes de Cordoue. Le vali de Courdoue marcha contre lui, à la tête de douze mille hommes, mais il fut vaincu et demeura sur le champ de bataille. Alphonse récompensa le brave Mugnoz, en le nommant gouverneur de Tolède. Ces succès le rendirent téméraire : il s'engagea trop avant avec une faible troupe, se laissa surprendre et envelopper, et fut criblé de flèches, ainsi que les siens, par les arbalétriers andalous. L'empereur vengea la mort de ce brave capitaine : il profita d'un moment, où l'Andalousie, presque tout entière, était révoltée contre les Maures, pour y faire une invasion et s'emparer de quelques places fortes.

Le signal de la révolte avait été donné dans l'Algarbe par un enthousiaste nommé Amed, qui, à la tête de quelques conjurés, s'empara, par surprise, du château de Mertola. La population du pays embrassa son parti, et bientôt il se mit à la tête d'une armée. Le gouverneur de Cordoue, Zacaria-ben-Gania, accourut en forces, le battit, et l'assiégea dans Niébla. Mais il dut presque aussitôt abandonner le siège, en apprenant que presque toutes les villes de l'Andalousie s'étaient successivement révoltées. Il n'était point assez fort pour comprimer un tel soulèvement, il se résigna donc à attendre des événements plus favorables. Les Andalous n'étaient d'accord que pour secouer le joug des Almoravides : cet intérêt commun satisfait, les ambitions particulières se montrèrent. Chacun voulut dominer, chacun voulait s'asseoir à son tour sur un trône glissant, où nul ne pouvait se maintenir : pendant près de trois ans on vit une foule de princes monter au pouvoir, pour n'y de-

meurer qu'un moment, et en tomber presque aussitôt. Chaque province, chaque ville importante eut ses rois, et fut le théâtre de troubles et de révolutions qui se succédèrent sans cesse.

Les Almoravides n'étaient guère plus heureux en Afrique que dans l'Andalousie : leur unique espérance, le roi Taxfin, vaincu dans plusieurs batailles, s'était vu arracher ses plus belles provinces par les redoutables Almohades ; et le vieil Aly, qui avait été l'un des plus puissants souverains de son époque voyait l'empire que son père Jusef lui avait transmis, réduit presque à la province de Maroc. Toutes ces disgrâces l'accablèrent et il mourut de douleur, après un règne de quarante ans. Il était doux, humain et généreux ; son extrême clémence fut la première cause de ses malheurs.

Taxfin, qu'il s'était associé au trône, lui succéda : dès les premiers jours de son règne, il eut à combattre les Almohades. Abd-el-Mumen descendit des montagnes de Goméra, à la tête de ses bandes guerrières. Vaincu dans une première rencontre, il prit bientôt après une éclatante revanche, et détruisit presque complètement une armée almoravide. Taxfin ne perdit point courage : il rallia les débris de ses troupes, fit prendre les armes à ceux qui pouvaient les porter, et se prépara encore à combattre. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Tlemcen. Celle d'Abd-el-Mumen était moins nombreuse, mais elle suppléa à cette infériorité par les ressources d'une tactique savante. Il forma de ses troupes un bataillon carré, qui ne présentait de tous côtés que des fronts hérissés de lances et impénétrables. Au centre se trouvait la cavalerie. Taxfin ne put jamais rompre cet ordre de bataille : il lança en vain, à plusieurs reprises, sa cavalerie et son infanterie, et toujours sans succès. Chaque fois que ses soldats, après une charge aussi meurtrière qu'inutile, se retiraient, la ligne ennemie s'entrouvrait, et donnait

passage à la cavalerie almohade, qui venait fondre sur eux comme une tempête, et semait le désordre et la mort dans leurs rangs.

Le combat se prolongea jusqu'à la nuit : Taxfin, vaincu, se retira d'abord à Tlemcen, puis à Oran, qu'il regardait comme son dernier asile en Afrique, où il avait enfermé tous ses trésors, et avait même disposé des moyens de fuir en Espagne, en cas de malheur. Abd-el-Mumen l'y assiégea. Taxfin se défendit quelque temps avec courage ; mais, voyant ses ressources s'épuiser, et n'espérant point laisser la constance des Almohades, il céda au découragement qui s'empara de lui ; il sortit de la ville en secret, et prit la route du château qui commandait le port où ses vaisseaux l'attendaient, pour de là passer en Espagne. Monté sur sa jument Rahihana, il suivit le rivage de la mer, dont les vagues venaient se briser contre les rochers de la côte. Soit que leur bruit eût effrayé sa jument, soit que le malheureux Taxfin fût pris d'un instant de vertige qui ne lui permit pas de voir un précipice qui s'ouvrait devant lui, il s'y laissa choir, et le lendemain on trouva son corps, tout sanglant et sans vie, au bord de la mer. Rahihana était étendue morte auprès de son maître (1145).

La guerre continuait toujours en Espagne : Grenade, Valence, tenaient encore pour les Almoravides ; mais Gania, qui commandaient leurs troupes, était réduit aux abois ; bientôt Valence lui fut aussi enlevée par l'émir Aben Abd-el-Azzis, qui y fit son entrée, monté sur un dromadaire, et couvert d'armes étincelantes. Une brillante escorte l'entourait, et le peuple de Valence l'accueillait avec des transports de joie. Une victoire vint cependant ranimer un instant le courage abattu des Almoravides, comme une étoile solitaire dans une nuit sombre. Les émirs de l'Andalousie attaquèrent Grenade ; mais ils furent défaits, et leur chef, l'un des héros de cette tentative d'affran-

chissement, Abu-Giaffar, demeura sur le champ de bataille.

Les chefs de Maroc avait donné pour successeur à l'infortuné Taxfin celui de ses enfants que lui-même avait désigné pour son successeur, Ibrahim-Abu-Isaac. La couronne de ce prince, toute chancelante qu'elle était, tenta néanmoins l'avidité d'un de ses oncles, qui esseyà de la lui arracher. Les ambitieux chérissent jusqu'à l'ombre du pouvoir, jusqu'à de vains titres, qu'ils recherchent même au péril de leur vie. Cependant Abd-el-Mumen venait de prendre Tlemcen, et en avait passé les habitans au fil de l'épée : le nombre des morts s'éleva, dit-on, à cent mille. Le féroce Méhédi alla ensuite mettre le siège devant la forte ville de Fez. Il y rencontra une résistance désespérée : pour en triompher, il eut recours à un expédient que lui offrait la disposition des lieux. Une rivière traversait la place ; il en fit retenir les eaux au moyen d'une digue ; et quand elles se furent élevées à une grande hauteur, il leur rendit leur libre cours : elles s'élançèrent alors avec furie, et, frappant les remparts avec une violence irrésistible, y firent une brèche énorme. Le vali de la place était occupé, en ce moment, à célébrer ses noces avec une jeune fille, qu'il avait épousée, bien qu'elle fût fiancée à son vasir (sous-gouverneur). Celui-ci, réveillé soudain (c'était au point du jour) par l'épouvantable fracas des murs et des édifices renversés par les eaux, accourut sur la brèche et parvint à repousser les assaillants ; mais, quelques jours après, n'écoutant que son ressentiment contre le vali, il livra la place aux Almohades.

Abd-el-Mumen alla ensuite mettre le siège devant Maroc, dernier asile des Almoravides, tandis que son général, Abu-Amram-Saïde, débarquait en Espagne, à la tête de mille chevaux et de vingt mille fantassins. Pour annoncer aux assiégés sa ferme résolution de demeurer dans la ville jusqu'à

ce qu'il en fût devenu maître, le Mèhédi fit construire dans son camp, au lieu de tentes, de solides baraques en bois et une solide mosquée, et fit entourer le tout d'une enceinte fortifiée. Il ne donna point d'assaut, et se borna à un blocus rigoureux. Bientôt une horrible famine sévit dans la place, et enleva les trois quarts de la population. Les vivants, dit un historien arabe, différaient peu des morts, et, pour prolonger leur misérable existence, étaient contraints de se repaître de la chair des cadavres. Un affreux silence régnait dans cette cité naguère si populeuse et si animée. Enfin quelques cavaliers muzarabes, las de souffrir tant de maux pour une cause qui leur était étrangère, ouvrirent la porte d'Agmat aux Almohades. La ville, livrée ainsi, n'opposa plus aucune résistance. L'infortuné Ibrahim et ses scheiks furent traînés devant Abdel-Mumen. Le Mèhédi, touché de l'extrême jeunesse de son rival captif, eut un instant l'intention de l'épargner. — Veux-tu, lui dit alors un de ses vasirs, élever un lionceau qui peut-être un jour nous dévorerait tous ? » En entendant ces paroles qui le condamnaient à mort, Ibrahim se prosterna devant son vainqueur, et, les yeux pleins de larmes, lui demanda la vie. — Misérable, s'écria dans ce moment un de ses scheiks indigné, devais-tu ajouter la honte et l'ignominie à tous tes malheurs ? Crois-tu donc t'adresser à un père tendre et compatissant ? Ne vois-tu pas que c'est une bête féroce qui se nourrit de sang et de larmes ? » Cette fière apostrophe irrita le Mèhédi, qui ordonna la mort du roi, des scheiks et de tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. La ville, dépeuplée, fut ensuite purifiée selon le rite du Mèhédi, et les tribus du désert furent appelées à venir remplacer les habitants qui n'étaient plus (1146).

Ainsi finit la dynastie des Almoravides. Par un juste retour, ils subirent le sort qu'ils avaient fait aux rois andalous, qu'ils avaient attaqués sans

motifs légitimes, vaincus et dépossédés. Le châti-
ment de leurs cruautés et de leur usurpation ne
se fit pas long-temps attendre : dès la troisième
génération, leur domination fut détruite, et leur
race retranchée du milieu des peuples. Les filles
de Muhamad, cet infortuné roi de Séville, que
Jusef avait condamné à une si dure captivité,
purent encore assister à ces jours de châti-
ment et de vengeance.

Cependant Abu-Amram avait porté en Espagne
les armes des Almohades, et s'était emparé, pres-
que sans coup férir, d'Algésiras, de Gibraltar et
de Xérès. Ses succès avaient été facilités par les
discordes qui divisaient entre eux et affaiblissaient
les habitants de la province. Ce même Abd-el-
Azzis que nous avons vu accueilli avec tant d'en-
thousiasme à Valence avait bientôt fait une triste
expérience de l'inconstance populaire. Ses sujets
l'avaient chassé au bout de peu de jours, sans
autre cause que leur amour du changement; ils
lui avaient donné pour successeur Aben-Ayadh.
Celui-ci, non content de ce premier succès, vou-
lut joindre à ses Etats ceux de Murcie. Aben-
Fétah, qui y régnait, n'était point aimé de ses
sujets : Ayadh ourdit un complot parmi eux, et,
quand il crut le moment opportun, il attaqua
Murcie. Tandis qu'il donnait l'assaut, les habi-
tants se révoltèrent, et Aben-Fétah, ne pouvant
résister à la fois à l'ennemi du dehors et à celui
du dedans, prit la fuite. Comme il sortait, à che-
val, par la porte d'Afrique, une pierre, lancée du
haut des remparts, atteignit son cheval à la tête;
l'animal, excité par la douleur, se cabra, et se
précipita avec son maître dans la rivière. Un sol-
dat ennemi, voyant Fétah près de se noyer, se
jeta à l'eau, acheva de le tuer, et lui coupa la
tête, qu'il porta à son général. Aben-Ayadh fut
aussitôt proclamé émir de toute l'Espagne
orientale.

Ce qui avait dépopularisé Fétah, c'était son

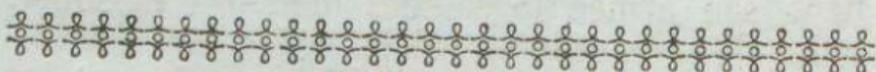
alliance avec les chrétiens ; son exemple n'effraya point Gania, qui, seul, soutenait encore en Espagne la cause des Almoravides. Il demanda et obtint des secours de l'empereur Alphonse. Grâce à ce renfort, tandis que les Almohades s'emparaient de Malaga et de Séville, il marchait sur Cordoue et en prenait possession ; mais il se rendit odieux aux habitants de cette grande ville, en souffrant que les cavaliers chrétiens qui combattaient dans son armée logeassent dans les mosquées leurs chevaux et leurs valets.

Cependant les princes chrétiens profitaient habilement des dissensions des musulmans pour étendre leur domination aux dépens de ceux-ci. Alphonse s'emparait des places de Calatrava et d'Almérie, et le roi de Portugal pénétrait jusqu'aux portes de Lisbonne. Réduit à ses seules forces, il désirait plus qu'il n'espérait pouvoir prendre une ville aussi considérable, lorsqu'une flotte chrétienne, qui faisait voile pour la Terre-Sainte, vint jeter l'ancre à l'embouchure du Tage. Persuadé que le Ciel lui envoyait ce secours, il visita les chefs des croisés, et les détermina facilement à lui prêter le secours de leurs armes. Lisbonne, attaquée par terre et par mer, dut se rendre, après avoir soutenu un siège de plusieurs mois.

Les Almohades, poursuivant le cours de leurs conquêtes, attaquèrent Cordoue. Le vali Jahie, qui commandait dans cette place pour Gania, la leur livra par capitulation. Malgré cet acte de faiblesse, il ne craignit pas de retourner près de son maître : celui-ci, tirant son cimenterre, fit voler sa tête d'un seul coup, en disant : « Voilà ce que j'aurais dû faire le jour où je te confiai la défense de Cordoue. » Il livra ensuite bataille aux Almohades ; mais, dès le commencement de l'action, il fut blessé mortellement : on le rapporta dans sa tente, où il expira. Les Almoravides versèrent des larmes amères sur la tombe de ce chef, qu'ils

regardaient comme leur appui, et avec lequel s'éteignaient toutes leurs espérances (1148).

Alphonse s'émut de cette mort : il craignit que les Almohades ne fondassent de nouveau un empire unique et puissant au sud de l'Espagne. Pour y mettre obstacle, il entra en campagne, et mit le siège devant Cordoue ; mais les Almohades le forcèrent de se retirer, tandis qu'eux-mêmes allaient bloquer Almérie, qui se défendit contre eux pendant cinq ans.



CHAPITRE III.

DOMINATION DES MAURES : LES ALMOHADES.

L'Espagne musulmane était alors divisée entre l'émir de Valence et Abd-el-Mumen ; tous deux étaient en guerre l'un contre l'autre. Le premier était soutenu par Alphonse, qui avait un vif intérêt à ce que ce prince ne livrât point, en succombant dans la lutte, l'Espagne méridionale tout entière aux Almohades.

Grenade avait secoué le joug de ceux-ci, et s'était donnée à l'émir. Abd-el-Mumen envoya contre la ville rebelle son fils Cid Jusef, avec des forces considérables, et lui donna l'ordre de faire sur elle un exemple terrible. L'émir de Valence, Aben-Sad, et son allié, l'empereur Alphonse, marchèrent au secours de Grenade : ils livrèrent bataille aux Almohades, et les deux armées s'attribuèrent la victoire. Cependant Alphonse, ne voulant point courir les chances d'une seconde affaire, se retira vers la Castille ; mais il mourut avant d'arriver à Tolède, des suites des blessures

qu'il avait reçues en combattant. Ce prince, auquel les Maures et les Arabes avaient donné le beau surnom de *Héros des chrétiens*, fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus de succès au rétablissement du règne de la croix sur toute l'Espagne. Il commit malheureusement la même faute que la plupart de ses prédécesseurs, et détruisit de ses propres mains, et par faiblesse paternelle, une partie de l'œuvre glorieuse et puissante de ses armes : il divisa ses Etats entre ses deux fils : l'aîné, don Sanche, eut la Castille ; l'autre, Ferdinand, eut le royaume de Léon. La discorde s'éleva entre eux, et, tandis qu'ils réglèrent leurs différends, les musulmans reprenaient une partie des places que Ferdinand leur avait enlevées.

Don Sanche mourut (1158) au bout d'un an de règne, laissant un fils âgé de trois ans, don Alphonse, sous la tutelle de don Guttiérez de Castro. L'ambitieuse maison de Lara lui disputa cette charge, et le roi de Léon éleva, les armes à la main, les mêmes prétentions.

Abd-el-Mumen, après avoir conquis Tunis, se rendit à Gibraltar, dont il avait fait faire par ses ingénieurs une place inexpugnable. De là il envoya ses généraux dans toutes les parties de l'Andalousie, les uns pour en achever la conquête, les autres pour combattre les chrétiens. Le Méhédi rêvait la gloire de Tarik et de Muza.

L'émir de Valence avait perdu Grenade, et désirait vivement reprendre cette ville : il leva donc une armée, et livra bataille aux Almohades ; mais il fut battu avec une perte si considérable que les Arabes appelèrent cette journée *azabicat*, journée du sang (1162).

Les dissensions des maisons de Lara et de Castro, en Castille, affaiblissaient les chrétiens ; Abd-el-Mumen saisit ce moment pour les attaquer : il convoqua toutes ses forces, et cent mille hommes de pied et trois cent mille cavaliers se réunirent dans la plaine de Salé. Du haut d'un trône

élevé, il contemplait avec orgueil ces forces immenses ; il s'enivrait de ce spectacle, et se croyait invincible ; mais il ne pensait point à un ennemi contre lequel toutes les armées sont impuissantes : il se sentit soudain frappé d'un mal mortel, et expira au bout de quelques instants, à l'âge de soixante-trois ans (1163).

Il avait désigné pour lui succéder le second de ses fils, Cid Jusef-Abu-Jakub. Le premier acte d'autorité du nouveau chef fut de licencier l'armée innombrable qu'avait rassemblée son père. Cependant la guerre contre l'émir de Valence continuait toujours : Aben-Sad, vaincu souvent, n'était jamais abattu ; il paraissait avoir des ressources toujours prêtes pour réparer des pertes prévues, et, le lendemain d'une bataille perdue, on le voyait disposé à tenter encore le sort des armes. Défait en bataille rangée à la journée d'*aljelab*, il eût encore pu soutenir, sans les défections de quelques-uns de ses généraux, et sans les trahisons des autres. L'un d'eux livra Valence aux Almohades, et ce prince, qui avait régné sur tout l'orient de l'Espagne, dut s'estimer heureux de trouver un asile à Majorque. Tandis que Jusef étendait ainsi ses Etats à l'orient, de pareils succès étaient réservés à ses généraux au centre de l'Espagne. Ils vainquirent les Castellans à Tolède, et conquièrent Taragone sur les Aragonais. Les dissensions des princes chrétiens étaient la principale cause de ces malheurs ; elles eurent enfin un terme (1177), et les rois de Castille et d'Aragon, réunissant leurs forces, jusqu'alors divisées, les conduisirent contre Cuença, dont ils s'emparèrent après un long siège. Pendant ce temps, les Almohades étaient vaincus par les Portugais, à la bataille d'Abrantès. Jusef, effrayé de ces revers, se hâta de se rendre en Portugal, à la tête de ses principales forces ; il assiégea Santarem (1184). Au bout de quelques jours, il donna l'ordre d'envoyer une partie de ses troupes du côté de Lis-

bonne, pour faire une diversion, et empêcher l'ennemi de venir au secours de la place. Celui qui portait l'ordre se trompa, et nomma Séville au lieu de Lisbonne. Le bruit se répandit aussitôt dans le camp qu'on allait lever le siège, et, sans attendre le signal, tous les corps de l'armée partirent les uns après les autres. Quand le jour fut venu, le roi se trouva seul, n'ayant autour de lui que la compagnie des gardes de service ; il envoya en toute hâte des messagers pour rappeler ses troupes. Cependant les chrétiens, qui avaient, du haut des remparts, assisté à tous les mouvements de retraite, voyant le camp ennemi abandonné, s'y étaient précipités, et avaient envahi la tente royale. Jusef, après une vaillante défense, avait été blessé et renversé. Les troupes almohades, prévenues de l'événement, arrivèrent dans ce moment, et, saisies de fureur à la vue de leur roi étendu expirant sur la terre et baigné dans son sang, elles chargèrent les Portugais avec tant d'impétuosité qu'elles les repoussèrent, et, pénétrant avec eux dans la ville malgré la résistance désespérée de ceux qui gardaient la muraille, ils livrèrent la malheureuse Santarem à toutes les horreurs d'une place prise d'assaut : dix mille chrétiens expirèrent sous le fer des Almohades. Ceux-ci, après avoir ainsi assouvi le premier besoin de vengeance, reprirent, consternés, abattus, le chemin de Séville. La mort de Juseph excita des regrets universels parmi ses sujets, dont il avait mérité l'affection par sa justice et par une sollicitude toute paternelle pour eux.

Il eut pour successeurs son fils Jakub, qui reçut, dans la suite, le surnom d'Al-Mansor, à cause de ses nombreuses victoires. Les premières années de son règne furent troublées par des révoltes en Afrique. En Espagne, le roi de Léon avait laissé son trône à son fils Alphonse IX, qui, généreux et prudent, oublia les griefs de sa maison contre celle de Castille, et fit avec elle, dans l'intérêt

commun du christianisme, un traité d'alliance offensive et défensive.

La guerre contre les Maures recommença en 1189 : Jakub porta le ravage et la désolation en Portugal ; mais il ne tira de cette expédition que le triste résultat d'avoir fait couler des larmes et du sang. Les années suivantes, de pareilles invasions furent renouvelées en Portugal, avec le même succès, par les généraux de Jakub ; cependant, ce prince étant tombé malade, ses vassaux négligèrent leurs fonctions, et Alphonse, vainqueur, rendit à l'Andalousie une partie des maux que les Almohades avaient fait au Portugal. Il mit le siège devant Algésiras, et envoya un défi chevaleresque à Jakub. « Puisque tu ne peux venir me combattre, lui écrivit-il, ni envoyer contre moi tes armées, prête-moi tes vaisseaux, et j'irai te trouver avec mes soldats, pour t'offrir le combat. » Jakub fit publier ce défi par tout son empire, pour exciter ses sujets à se venger. Il y répondit : « Ala tout-puissant a dit : Je me tournerai contre eux, et je les réduirai en poudre. J'enverrai contre eux des armées telles que jamais ils n'en virent, et ils ne pourront leur échapper. Je les précipiterai au fond des abîmes, et je les anéantirai. » Le cri de guerre retentit aussitôt en Afrique ; les sauvages tribus de l'Atlas se rassemblèrent de toutes parts, et le Sahara vomit des bandes farouches. Le roi de Navarre et celui de Léon avaient envoyé des renforts considérables à Alphonse ; mais ce prince eut l'imprudence de ne pas les attendre ; aussi eut-il, après des efforts héroïques, la douleur de voir ses troupes succomber sous la supériorité numérique et sous l'habile stratégie des musulmans. Préférant la mort sur le champ de bataille à la honte d'une défaite, il voulut se jeter au milieu des escadrons ; mais ses barons l'en empêchèrent, et l'entraînèrent malgré lui loin de ces scènes de carnage. Les chrétiens laissèrent vingt mille prisonniers entre les mains des ennemis. Jakub, se livrant au

seul plaisir d'avoir remporté la victoire, leur rendit la liberté sans rançon. Cette générosité chevaleresque déplut aux Almohades; mais le riche butin qu'ils trouvèrent dans le camp calma leur déplaisir.

Ce fut après cette victoire d'Alarcon, la plus remarquable de celles que les Maures eussent remportées sur les soldats de la croix depuis celle de Zalaca, que le roi de Maroc prit le surnom d'Al-Mansor (1195).

Mais la mort l'arrêta dans le cours de ses succès (1199), à l'âge de quarante ans, avec la réputation d'avoir été le plus sage, le plus juste et le plus habile des princes de sa dynastie. Il en fut aussi le plus heureux et le plus libéral. Savant lui-même, il honorait les savants. Il avait le goût des constructions, et y dépensa des sommes immenses.

Un de ses architectes, auquel de fortes sommes étaient dues, lui montra un jour une mosquée qu'il venait d'achever : « Pourquoi, lui dit Jakub, as-tu fait sept portes? — Méhédi, lui répondit l'architecte, c'est en mémoire des sept portes du Paradis. Quant à la porte par laquelle tu viens d'entrer, elle s'appelle la *porte du prix*. — Je t'entends, répliqua le prince, et l'à-propos me plaît. » Et il ordonna que l'on payât l'architecte.

Ce qui ajouta surtout aux maux de la journée d'Alarcon, ce fut la guerre qui s'en suivit entre les rois chrétiens. Alphonse, aigri par le malheur, accueillit fort mal les reproches que lui fit le roi de Léon, sur la précipitation qu'il avait mise à livrer bataille. Le roi de Navarre prit parti pour celui-ci; la querelle s'échauffa, et de part et d'autre on se prépara à la guerre.

Il entra sur les terres de Castille, les ravagea, s'empara de plusieurs places fortes, et mit à sac la ville de Salamanque.

Au moment où la guerre allait éclater entre les rois de Castille et de Léon, les évêques des deux

partis, faisant entendre leurs voix vénérables, empêchèrent que le sang espagnol ne fût versé dans d'inutiles querelles, et forcèrent les deux princes à déposer leurs armes. Une étroite alliance fut même conclue entre eux, et cimentée par un mariage : le roi de Léon épousa Bérangère, fille du roi de Castille. Le fils qui naquit de cette heureuse union hérita des deux royaumes, et désormais les couronnes de Castille et de Léon ne furent plus séparées. Mais les deux époux étaient parents à des degrés prohibés, et le Saint-Siège ne crut pas devoir approuver leur union : ils durent se séparer ; néanmoins la légitimité de leur fils Ferdinand ne fut point mise en question.

Muhamad, surnommé, comme Abd-er-Rhaman III, Anasir, succéda à son père Jakub. Les premières années de son règne furent troublées par deux révoltes en Afrique, et par les tentatives des Almoravides, qui occupaient encore les Baléares. Muhamad conquit ces îles, et détruisit ce dernier asile d'une race ennemie. Après ces expéditions, il crut pouvoir s'endormir paisiblement au sein des voluptés : il en fut réveillé subitement par la nouvelle que les chrétiens avaient envahi l'Andalousie, et y commettaient de grands ravages. Il convoqua aussitôt toutes ses forces : une armée innombrable couvrit les plaines et les collines qui environnaient Maroc. Muhamad ne put se défendre d'un sentiment d'orgueil en contemplant ces masses immenses que d'un mot il pouvait ébranler. Rêves insensés de l'ambition ! de cruelles déceptions l'attendaient.

Le seul passage de ces troupes d'Afrique en Europe dura deux mois. On crut un moment que l'Afrique tout entière s'était levée pour se jeter sur l'Espagne. Toutes les dissensions des princes chrétiens cessèrent ; Innocent III fit publier une croisade, et l'archevêque de Tolède la prêcha dans le midi de la France : de toutes part on courut aux armes ; soixante mille croisés, français, allemands,

italiens , passèrent les Pyrénées. Le roi de Navarre seul , don Sanche VII , n'imita point d'abord ces préparatifs ; il se rendit même auprès de Muhamad , pour conclure un traité avec ce prince. Il en reçut un accueil splendide , mais son voyage fut sans résultat.

Muhamad avait pour ministre Abu-Saïd-ben-Gamée , homme rusé , qui s'était emparé de l'esprit de son maître ; il avait éloigné de lui tous les nobles almohades , et n'en laissait approcher que Munéza , une de ses créatures , un homme incapable de lui porter ombrage.

Aben-Gamée engagea Muhamad à mettre le siège devant Salvatierra , forteresse presque imprenable , située au milieu d'âpres et arides montagnes , où son armée souffrit cruellement du froid et du défaut de subsistances ; des milliers de soldats y périrent sans fruit pour la cause Muhamad.

Tandis que ce prince perdait une année entière à ce siège inutile , l'armée chrétienne s'assemblait , et se portait au-devant de l'ennemi. Les forces des Almohades se concentrèrent entre la Sierra-Moréna , Jaën et Baësa ; la haute chaîne des montagnes les séparait des chrétiens. Les Maures couronnaient les hauteurs , et occupaient les vallées : leur position paraissait inexpugnable. Mais un berger familiarisé avec ces lieux sauvages guida l'armée chrétienne , par des sentiers inconnus ou abandonnés , jusqu'au sommet des montagnes , en un lieu qui prit depuis le nom de Puerto-Réal , ou Montagne-Royale. C'était un vaste plateau , sur lequel les chrétiens purent déployer leurs bataillons. De là ils voyaient , dans les profondeurs des vallées et de la plaine , les Maures s'ébranler et se mettre confusément en bataille. De part et d'autre on s'observa pendant deux jours , durant lesquels les chrétiens s'étaient retranchés dans leur camp. La bataille eut enfin lieu le troisième jour. Les Maures étaient plus nombreux , mais des haines intestines les divisaient : les Andalous ne com-

battaient qu'à regret dans le camp des Africains ; les chrétiens , au contraire , n'avaient qu'un cœur , comme ils n'avaient qu'une foi . Les Espagnols étaient réduits à peu près à leurs seules forces ; l'ardeur des croisés s'était éteinte au milieu des lenteurs des préparatifs de cette guerre , et la plupart d'entre eux étaient déjà retournés dans leur patrie . Le roi de Navarre commandait l'aile droite ; le roi d'Aragon , la gauche , et Alphonse de Castille , le centre : il s'était réservé le poste le plus dangereux .

Muhamad avait aussi partagé son armée en trois corps ; il en avait distrait sa garde , dont il avait fait sa réserve , ou plutôt un rempart autour de sa personne . Son pavillon rouge , planté sur une éminence , était au centre de ce corps : lui-même était assis au-devant de ce pavillon , sur un bouclier , de manière qu'il pouvait être aperçu de toute l'armée . Il tenait d'une main le Coran , et de l'autre un glaive , pour témoigner que les musulmans devaient défendre avec le fer la loi de leur prophète .

Les volontaires d'Afrique reçurent le premier choc des chrétiens : ils se firent égorger à leur poste plutôt que de céder . La destruction de ce corps ouvrit aux Espagnols un passage vers la colline où se tenait le Méhédi . Les Andalous avaient tourné bride , et s'étaient enfuis dès les premiers efforts : leur retraite entraîna la déroute générale de l'armée musulmane ; la garde seule de Muhamad combattait encore autour de la colline où elle se tenait . De ses rangs épais , dont le Méhédi s'était entouré , sortaient de longues piques contre lesquelles venaient se briser la fougue des Espagnols . Il y eut un moment d'hésitation dans leurs rangs ; mais deux évêques , qui les avaient suivis sur le champ de bataille , ranimèrent leur courage : Arnauld , archevêque de Narbonne , et Rodrigue , archevêque de Tolède , une croix à la main , enflammaient l'ardeur des soldats en leur montrant le signe du salut : « C'est pour vos autels , c'est

pour votre patrie que vous combattez , » leur disaient-ils. Le bataillon sacré des musulmans fut enfin rompu , et les chrétiens , passant sur des monceaux de cadavres , montèrent sur la colline. Muhamad était encore dans la même attitude , et , en voyant la déroute générale des siens , il s'était écrié douloureusement : « *Dieu seul est juste et puissant ; le démon est faux et perfide.* » Un Arabe s'approcha de lui , tenant de la main une jument vigoureuse : « Jusques à quand , lui dit-il , ô prince des croyants , veux-tu rester dans ce lieu ? Ne vois-tu pas tes fidèles en fuite ? C'est le jugement de Dieu qui s'accomplit. Monte sur cette jument , plus rapide à la course que l'oiseau dans son vol , que le trait qui atteint l'oiseau ; elle n'a jamais trompé l'espoir d'un cavalier. Monte , hâte-toi : de ton salut dépend le salut de tous ceux qui vivent encore. »

La nuit seule put sauver les tristes débris de l'armée musulmane , naguère si formidable. Victorieuse , elle eût dévoré l'Espagne entière ; vaincue , elle laissa choir l'empire almohade , désormais sans appui (1212). Muhamad alla s'enfermer dans son harem , à Maroc , et mourut maudit et méprisé de ses peuples , quinze mois après cette terrible défaite.

Son fils , Abu-Jakub , lui succéda : il n'était âgé que de onze ans.

Les rois de Castille et d'Aragon étaient morts aussi , et avaient de même laissé leurs trônes à des héritiers en bas âge. Les seigneurs de Lara , artisans perpétuels de troubles , avaient profité de ces minorités pour rallumer les brandons de la guerre civile ; aussi les chrétiens ne purent-ils pas profiter , ainsi qu'ils l'eussent dû , des avantages que leur assurait la glorieuse victoire de Tolosa. Mais un accident imprévu devait changer soudain la face des affaires. Le jeune roi de Castille , Henri , jouait avec un enfant de son âge , dans une des cours du palais : une pierre , lancée par celui-ci ,

alla frapper le toit d'une tour, et en détacha une tuile, qui tomba sur la tête du roi et le tua. Sa sœur, Bérangère, eût dû lui succéder; mais elle préféra placer sa couronne sur le front de son fils, le jeune Ferdinand, âgé de seize ans.

Cependant la monarchie almohade allait se dissolvant entre les mains du faible et incapable Abu Jacob. Ses oncles et les valis des provinces méconnaissaient son autorité et se rendaient indépendants. Ce fantôme de souverain mourut à la fleur de son âge, épuisé par ses excès (1223), et la nouvelle de sa mort fut, d'un bout à l'autre de son vaste empire, le signal de la guerre civile. Abul-Mélie, frère de Muhamad, se fit proclamer roi; mais son règne ne dura que huit mois: ceux mêmes qui l'avaient élu le déposèrent et le mirent à mort. Abdallah - Abn - Muhamad prit le titre de roi à Murcie; mais il eut bientôt le sort de Mélie, et ses sujets, se soulevant contre lui, l'assassinèrent. Son frère, Al-Mamun, fils de Jakub-Al-Mansor, lui succéda: à peine fut-il élu que les scheiks, craignant de s'être donné un maître, proclamèrent Jahie-ben-Anasir. La guerre civile éclata, et Jahie fut vaincu. Al-Mamun passa aussitôt en Afrique, méditant de terribles vengeances. Il convoqua tous les scheiks qui s'étaient rendus coupables de rébellion, et les fit décapiter. Leurs têtes, plantées sur les murs de Maroc, y furent laissées, bien qu'elles se corrompissent et qu'il s'en exhalât des émanations infectes. Les habitants s'en plainquirent: « Ces têtes, répondit Al-Mamun, sont les gardiennes de ces remparts, et l'odeur qu'elles répandent doit être agréable pour ceux qui m'aiment et me sont fidèles: elle ne peut nuire qu'à mes ennemis. Allez, je sais bien ce qui convient à la santé publique. »

Ce prince bouleversa complètement la constitution de l'Etat. Les Almohades en gémissaient; mais en secret: la vue des têtes des scheiks imposait silence aux plus mécontents et aux plus téméraires.

Un noble Andalous, nommé Aben-Hud, qui descendait des anciens rois de Saragosse, crut pouvoir profiter de ces circonstances pour recouvrer les États de ses aïeux ; les imans se déclarèrent pour lui, et prêchèrent en sa faveur dans les mosquées ; ils ajoutaient que les Almohades étaient des impies dont il fallait secouer le joug ; les mosquées mêmes qu'ils fréquentaient devaient être considérées comme profanées, et tout vrai musulman devait s'abstenir de tout commerce religieux avec eux. Ces moyens réussirent, et le parti d'Aben-Hud se grossit et devint bientôt redoutable. Al-Mamun s'empressa d'aller le combattre : une bataille s'engagea près de Tarifa ; elle dura deux jours. Les Almohades périrent presque tous, et Al-Mamun, vaincu, quitta précipitamment l'Espagne, et se retira en Afrique.

Jahie-ben-Anasir, qui, après sa défaite, avait cherché un asile dans les montagnes, en sortit alors, et rechercha l'alliance d'Aben-Hud ; mais il n'en obtint qu'une réponse évasive : celui-ci ne voulait point partager l'empire. Il marcha sur Murcie, qui lui ouvrit ses portes, et toutes les villes environnantes imitèrent l'exemple de la capitale. Jahie ; n'espérant plus rien d'Aben-Hud, se retira en Afrique, à la tête d'une armée, et livra bataille à Al-Mamun. Il fut encore défait, et convaincu enfin de l'ascendant que la fortune d'Al-Mamun avait sur la sienne, il borna désormais ses désirs à se créer un petit royaume dans l'Andalousie. Les circonstances lui semblaient favorables : en effet, la domination almohade se dissolvait dans cette province, et de toutes parts surgissaient une foule de prétendants, qui s'en disputaient les riches lambeaux.

Cependant les chrétiens continuaient leurs attaques avec des succès croissant chaque jour. En 1225, le roi de Castille avait obligé le vali de Murcie à lui payer un tribut ; en 1227, le roi de Portugal avait pris Elvas, celui de Léon, Badajoz, et

celui de Castille, Alhambra. Alphonse IX était mort en 1230, et Ferdinand III avait opéré la réunion définitive des royaumes de Léon et de Castille. Ce prince, depuis son avènement au trône, était devenu le fléau de l'islamisme : chaque année il faisait des incursions multipliées sur les terres des musulmans, et la victoire n'avait pas cessé de couronner son zèle.

Ferdinand était d'ailleurs plus qu'un guerrier : c'était un homme éminent sous tous les rapports ; il avait des principes de justice bien supérieurs aux idées reçues de son temps : à une époque où l'usurpation paraissait légitime dès qu'elle était victorieuse, digne émule de saint Louis, son glorieux contemporain, il ne voulut rien devoir à cet odieux moyen d'acquérir. Son père avait enlevé plusieurs au roi de Portugal : Ferdinand les lui rendit, sans places exiger d'autre prix de sa restitution que la promesse de ce prince, qu'il agirait toujours de concert avec lui contre les musulmans.

Aben-Hud, poursuivant le cours de ses succès, avait enlevé Grenade aux Maures ; puis, se tournant contre Séville, il triomphait du vali de cette ville, et le dépouillait de ses Etats (1232).

Tandis qu'il soumettait ainsi toute l'Andalousie, et en chassait les Almohades, ceux-ci, qui occupaient encore les Baléares, se les voyaient enlever par le roi Jacques I^{er} d'Aragon. Ces îles étaient devenues des repaires de pirates, qui infestaient toutes les côtes de la Méditerranée, et notamment celles de l'Espagne. Jacques I^{er} s'empara de ces îles, et, pour honorer le courage avec lequel le gouverneur almohade s'était défendu, il lui rendit son gouvernement, à la seule charge de l'hommage. Ces pertes, qui frappaient coup sur coup le roi almohade Al-Mamun, lui causèrent un chagrin tellement vif que sa santé en fut gravement altérée : il mourut, et avec lui s'évanouirent les dernières espérances des Almohades. Aussi, bien qu'il ait eu des successeurs, peut-on dire que la

domination de ces peuples finit avec son règne. La guerre civile s'alluma autour de sa tombe, et, au bout de quelques années, les Almohades, pros crits, égorgés, comme l'avaient été les Almoravides, furent remplacés par une nouvelle dynastie.

Quant à l'Espagne musulmane, affranchie de leur joug, une partie en retourna sous l'empire de la croix, et l'autre vit s'élever un nouveau royaume, qui eut encore quelque gloire, et qui fut le dernier asile de l'islamisme dans ces contrées.

Jahie-ben-Anasir aspira d'abord à la succession d'Al-Mamun; mais il mourut peu de temps après, en léguant ses prétentions à Muhamad-Alhamar, qui débuta en s'emparant de Jaën. Trois rois se partagèrent alors l'Andalousie : Giomail-ben-Zeyan était parvenu à se faire un royaume de la province de Valence; Aben-Hud régnait à Murcie, et ses Etats comprenaient les provinces de Grenade, de Cordoue, de Mérida et de Séville; et enfin Muhamad-Alhamar régnait à Jaën. Pour tous trois la domination était souvent plus apparente que réelle : la plupart des gouverneurs des villes, à peu près indépendants, étaient presque toujours plus disposés à prêter leur appui à ceux qui se révoltaient qu'au souverain qui les avait institués, et dont ils relevaient.

Ce fut dans ces circonstances si favorables que Ferdinand III, et son émule de gloire, Jacques d'Aragon, entrèrent, l'un sur les terres de l'Andalousie, et l'autre sur celles de Valence.

Les Castellans rencontrèrent l'armée de Muhamad sur les rives du Guadalète : leurs tentes s'élevaient aux lieux mêmes où, cinq cent vingt-deux ans auparavant, les Goths avaient succombé sous les efforts des Arabes. Alvar Pérez, qui les commandait, leur rappela ce tragique événement : « Castellans, leur dit-il en les menant à l'ennemi, Castellans, souvenez-vous de vos pères massacrés en ce lieu ; leurs ombres vous environnent, et vous demandent vengeance. » Empruntant ensuite à

Tarik les paroles que ce chef avait adressées à ses soldats, effrayés à l'aspect de l'armée de Rodrigue, il ajouta : « La mer est derrière vous, l'ennemi est devant, invoquons le Dieu des armées, et, s'il faut mourir, ne mourons pas sans gloire. » L'armée maure était beaucoup plus nombreuse que celle des chrétiens : Alvar Pérez avait besoin de toutes ses forces ; obligé d'en distraire une bonne partie pour la garde de ses prisonniers, il se vit avec douleur réduit à sacrifier à la sûreté de son armée et à l'intérêt de sa cause tout sentiment d'humanité et de compassion, et donna l'ordre de les égorger. Les Maures entendirent les cris aigus que poussaient ces malheureux, et hâtèrent leur marche, dans l'espoir de les sauver ; mais, quand ils arrivèrent, le sang des captifs rougissait déjà les eaux du Guadalète. Ils fondirent alors sur les chrétiens avec une fureur inexprimable. L'infanterie castillane reçut, sans en être ébranlée, ce choc effroyable, tandis qu'Alvar, chargeant les Maures à la tête de ses armures de fer, jetait le désordre dans leurs rangs, et décidait la victoire, non cependant sans l'avoir achetée au prix de la vie de ses plus braves soldats. Mais la perte des musulmans avait été bien plus considérable encore que la sienne.

Deux ans après cette victoire (1235), Ferdinand enleva au roi de Murcie la ville d'Ubéda. Le gouverneur qu'il y plaça fut informé, quelque temps après, que la garnison de Cordoue était peu nombreuse : cet homme audacieux conçoit aussitôt l'étrange projet de s'emparer de cette grande capitale : suivi d'une petite troupe, et muni d'échelles, il part à l'entrée de la nuit, arrive au pied des murs de Cordoue, et lui-même les escalade le premier. Il répond en arabe aux cris des sentinelles, s'élance sur elles, les égorge et s'empare d'une tour. Le roi de Castille, qui avait été prévenu de cette expédition, arrive en toute hâte avec des renforts. Les Cordouans pouvaient encore se défendre

derrière la seconde enceinte de leur ville. Cependant au lieu d'accourir à leur secours, Muhamad, qui se trouvait dans leur voisinage, s'était porté du côté de Valence, dont le souverain, réduit à la dernière extrémité par le roi d'Aragon, avait imploré son assistance contre cet ennemi redoutable, et s'offrait de se reconnaître pour son vassal. Les Cordouans, qui avaient jusqu'alors disputé pied à pied le terrain de leur ville, se voyant abandonnés ainsi par Muhamad, désespérèrent de leur salut, et capitulèrent à de dures conditions : ils durent abandonner leur patrie ; les uns se retirèrent à Séville, les autres à Malaga. La prise de cette grande ville causa une douleur profonde aux Andalous : il leur sembla que l'islamisme venait de perdre le plus beau fleuron de sa couronne. Les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle se trouvaient encore dans la cour de la grande mosquée de Cordoue : nous avons vu que l'hagib Al-Mansor avait condamné les chrétiens à les y apporter sur leurs épaules ; Ferdinand III, à son tour, condamna les musulmans à les rapporter de même à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Aben-Zeyan était assiégé par les Aragonais dans Valence, sa capitale, et Aben-Hud accourait à son secours ; mais la trahison l'arrêta dans sa marche. En passant par Almérie, il reçut l'hospitalité dans le palais de l'alcaïde Abd-er-Rhaman : celui-ci lui prodigua, en le recevant, les marques du dévouement et de l'affection les plus vifs, puis le fit étrangler pendant la nuit. On publia qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie (1237).

Abd-er-Rhaman était partisan de l'ambitieux et rusé Alhamar, souverain de Jaën : c'était dans son intérêt qu'il avait commis son crime : Alhamar en profita pour s'emparer d'Almérie, et même de Grenade, dont les intrigues de ses amis lui ouvrirent les portes. Il y fut reçu aux acclamations du peuple. Ravi de la beauté de cette ville, de la richesse de son sol, de la douceur de sa température

et de la pureté de son ciel, il y fixa sa demeure, et en fit la capitale du nouveau royaume qu'il voulait fonder (1238).





LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

ROIS DE GRENADE : PÉRIODE FLORISSANTE.

Les premiers soins de Muhamad-Alhamar furent de consolider sa nouvelle puissance, d'une part, en se faisant aimer de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, et d'autre part, en se préparant aux guerres imminentes qu'il allait avoir à soutenir.

Par une disposition générale, commune à tous les Etats musulmans, chaque citoyen était soldat. Muhamad ne se contenta point de cette ressource militaire; il créa une armée permanente, et s'assura ainsi sa domination contre les ennemis du dehors et du dedans.

Cependant le siège de Valence continuait toujours; mais les habitants, réduits à leurs seules ressources, les voyaient diminuer chaque jour: ils capitulèrent enfin (1238), à des conditions moins dures que ne l'avait fait Cordoue. Le résultat fut néanmoins à peu près le même, et, dans les cinq jours qui suivirent l'entrée des Aragonais dans Valence, cinquante mille habitants musulmans en sortirent, et se retirèrent vers le midi, préférant l'exil au joug de leurs nouveaux maîtres.

Les valis de la province de Murcie n'avaient point voulu reconnaître l'autorité du roi de Grenade: ils s'étaient rendus indépendants, chacun dans son petit gouvernement. Isolés ainsi et trop

faibles pour se défendre, ils offraient aux chrétiens une proie facile. Ferdinand s'en aperçut : il envoya contre eux son fils Alphonse, qui se rendit maître de toute la province, presque sans coup-férir. Ce jeune prince fit son entrée à Murcie, non comme un conquérant, mais comme un souverain qui prend sans obstacle la possession de ses Etats, au milieu des fêtes et de la joie publique (1241—1242).

Poursuivant le cours de ses conquêtes, Ferdinand mit le siège devant Jaën, après s'être emparé de toutes les petites places environnantes. Jaën résista deux ans, pendant lesquels Muhamad fit de vains efforts pour la secourir. Il eut le dessous dans toutes les rencontres. Craignant alors que la prise inévitable de cette ville ne fût immédiatement suivie du siège de Grenade, il prit une résolution étrange : il se rendit au camp de Ferdinand, offrit à ce prince de devenir son vassal, et lui baisa la main en signe de soumission et d'obéissance. Ferdinand ne se laissa point surpasser en générosité ; il reçut Muhamad-Aben-Alhamar dans ses bras, le remercia de la confiance qu'il lui avait montrée en se remettant entre ses mains, le nomma son ami et son allié, reçut son hommage, et lui promit de le maintenir dans la possession de tous ses domaines, à l'exception de Jaën. Il fut convenu, de plus, que le roi de Grenade paierait à celui de Castille une redevance annuelle ; qu'il lui fournirait en temps de guerre un certain nombre de cavaliers, et enfin qu'il se rendrait en personne, comme tous les autres vassaux de la couronne, à l'assemblée des Cortès. La reddition de Jaën (1245) mit le sceau à cette capitulation.

Dès l'année suivante, Aben-Alhamar fut invité par Ferdinand à l'assister au siège de Séville, que ce prince méditait. Il s'y rendit avec cinq cents chevaux d'élite, et fut d'un grand service aux chrétiens, et surtout à ses coréligionnaire. Ferdinand avait chargé ses lieutenants des opérations

préliminaires du siège, qui consistaient à se rendre maître d'abord de toutes les petites villes qui environnaient la capitale, et dont les garnisons eussent pu gêner les assiégants. Les généraux chrétiens, voulant répandre la terreur dans le pays, exerçaient de grandes rigueurs contre ceux qui résistaient. Muhamad en informa le roi, et lui offrit de se charger de la conquête de toutes ces places : Ferdinand, qui n'avait pas approuvé les ravages que ses officiers avaient commis sur le pays ennemi, accueillit favorablement la proposition du prince maure; et bientôt, en effet, toutes les villes des environs, sûres d'être traitées avec indulgence, s'empressèrent de capituler. Séville fut alors investie. Cette ville est située sur le Guadalquivir, qui la partage en deux parties inégales. Celle qui était au nord du fleuve se nommait Triana, et était unie à Séville par un pont de bateaux. Le vali de Niébla, maître des côtes de l'Algarbe, avait une cavalerie nombreuse, qui inquiétait sans cesse l'armée chrétienne, et avec laquelle il introduisait dans Triana les secours en vivres et en hommes qu'il recevait d'Afrique, et que ceux de Triana faisaient ensuite passer dans Séville au moyen du pont de bateaux. Ces secours rendirent long-temps impuissants tous les efforts des assiégeants; mais Ferdinand fit lancer sur ce pont deux vaisseaux chargés de matières enflammées, qui le brisèrent et le brûlèrent. Séville, isolée ainsi, ressentit bientôt les atteintes cruelles de la famine, et, réduite enfin aux dernières extrémités, demanda et obtint une capitulation favorable (1248).

La population musulmane quitta immédiatement la ville, et se retira presque tout entière sur les terres de Muhamad. Ferdinand, voulant donner une marque d'estime au vali de Séville, Abul-Hasan, lui offrit des terres et des revenus s'il désirait demeurer dans le pays; mais Hasan, trop

fier pour devoir quelque chose à ses ennemis, refusa et se retira en Afrique.

Muhamad, affligé et effrayé en secret des succès des chrétiens, retourna à Grenade, où il fut accueilli par ses sujets avec des transports d'allégresse. Ils lui pardonnaient son alliance avec les Castellans, parce qu'ils voyaient bien que c'était à ce prix seul qu'il pouvait obtenir la paix, et que d'ailleurs il s'occupait avec une rare sollicitude de la prospérité générale et du bonheur même des individus. Il veillait en père sur tout ce qui concernait les intérêts de ses sujets : en même temps de vastes travaux, entrepris par ses ordres, contribuaient à faire de Grenade à la fois la ville la plus forte, la plus belle et la plus florissante de l'Espagne; enfin il jetait les fondements de l'Alhambra. Pour subvenir aux dépenses qu'exigeaient ces travaux, il était obligé de frapper sur les habitants de nouveaux impôts; mais ceux-ci les payaient avec empressement, parce qu'ils étaient assurés que le produit n'en était pas dévoré par un vain luxe et par de folles prodigalités, et qu'ils voyaient bien que Muhamad l'employait exclusivement en dépenses utiles. Malgré ses revers, ce prince avait été salué par ses sujets du titre de *vainqueur*; il y avait répondu en prenant pour devise ces mots : *Il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu*; et cette devise fut désormais celle de tous les rois de Grenade.

En 1234, Ferdinand, maître de presque tout le pays au sud de Séville, tenta une expédition sur ces côtes d'Afrique qui depuis tant de siècles vomissaient, chaque année, des flottes et des armées qui venaient porter la guerre et toutes ses horreurs sur les terres des chrétiens. Le roi de Maroc fut vaincu dans une bataille navale; mais le héros chrétien ne put profiter de sa victoire. La mort le surprit au milieu de ses triomphes, et en arrêta malheureusement le cours. Il souffrait depuis quelque temps d'une hydropisie, qui avait

résisté à toute la science des médecins. Quand il sentit que sa dernière heure approchait, il quitta son lit, se mit une corde au cou, et ordonna qu'on enlevât autour de lui tous les ornements royaux. Il fit alors une confession publique de sa foi, et, après avoir demandé pardon à tous les assistants des torts qu'il aurait pu leur avoir faits sciemment ou involontairement, il reçut avec une piété ardente les sacrements de l'agonie. Il manda ensuite son fils Alphonse et les divers membres de sa famille, auxquels il donna les plus sages conseils; puis il les bénit, et tous se retirèrent, à l'exception des prêtres et des religieux, dont il voulut être entouré, et qui devaient l'assister à son heure suprême. Quand il sentit qu'elle était arrivée, il prit en main un cierge, et commençant, de sa voix mourante, le cantique *Te Deum laudamus*, il alla l'achever dans le ciel (30 mai 1252).

On l'inhuma avec une pompe prodigieuse dans la chapelle royale de la cathédrale de Séville : une foule immense se pressait à ses funérailles, et mêla ses pleurs et ses gémissements aux chants lugubres de la triste cérémonie. « Dès ce moment, dit Ferreras, il fut canonisé par la voix unanime de tout le peuple, et dès-lors Dieu commença à publier sa sainteté par des miracles. » L'Eglise confirma cette glorieuse sentence; et, l'an 1671, le pape Clément X canonisa ce grand roi.

Ce siècle eut cette gloire unique de voir deux saints et une sainte régnant simultanément en divers pays de l'Europe. En effet, tandis que saint Ferdinand occupait les trônes de Castille et de Léon, saint Louis occupait celui de France, et sainte Elisabeth, celui de Hongrie. Quoiqu'il fût encore fort jeune lorsqu'il prit le sceptre en main, saint Ferdinand eut cette rare sagesse de repousser au loin les tentations du plaisir, et de s'entourer des hommes les plus vertueux et les plus capables. Il fonda un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux; et, malgré tant de dé-

penses, quoiqu'il fît sans relâche une guerre active aux Maures, il refusa constamment de lever de nouveaux impôts sur ses sujets : « A Dieu ne plaise, disait-il, que j'agisse ainsi ! je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. » Il voulait que tous ses soldats fussent animés des mêmes sentiments de piété que lui, et leur en donnait l'exemple. Il passait souvent la nuit en prières, surtout la veille des batailles. Il attribuait uniquement à Dieu tous ses succès, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il était parvenu à faire partager la même croyance aux musulmans eux-mêmes : « Il n'y a qu'un saint, disait Muhamad après la prise de Séville, il n'y a qu'un saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. » Aucun des rois d'Espagne qui régnèrent avant ou après ce grand prince ne fit autant de conquêtes que lui sur les musulmans : il leur enleva les royaumes de Cordoue, de Jaën, de Séville et de Murcie, ainsi que tout le pays situé entre le cours inférieur de la Guadiana et celui du Guadalquivir. Il regretta beaucoup de s'être engagé envers le roi de Grenade à ne point l'attaquer ; ce qui l'empêcha de réaliser le plus cher de ses vœux, celui de l'affranchissement complet de sa patrie. Mais la foi du serment était pour lui inviolable et sacrée. Dur pour lui-même, il était indulgent et affable pour les autres. « Le prince, dit Montesquieu, qui aime la religion et la craint est un lion qui cède à la main qui le flatte, et à la voix qui l'apaise. »

Don Alphonse X, son fils, surnommé le Savant, lui succéda : ce prince, outre la mission difficile de régner avec gloire après un aussi grand homme que son père, eut le malheur d'avoir un historien qui, soit par ignorance, soit par malice, altéra son histoire par de graves erreurs, et la transmit à la postérité sous les couleurs les plus défavorables. Il eût désiré continuer l'expédition que son

père avait entreprise sur les côtes de l'Afrique ; mais il en fut empêché par les Andalous de l'Ouest, qui, pensant que les débuts d'un règne leur offraient une occasion favorable pour attaquer avec succès les Castellans, firent des préparatifs de guerre. Alphonse les en fit promptement repentir. Il convoqua ses vassaux avec leurs hommes d'armes : Muhamad fut du nombre, et il dut se rendre à Séville avec un corps de cavalerie ; mais il ne le fit qu'avec une répugnance extrême : « Oh ! que cette vie de misère, dit-il, serait difficile à supporter si nous n'avions l'espérance ! »

Xérès, Arcos, Sidonia, Lébrija, tombèrent successivement sous les armes d'Alphonse et de son frère Henri. Niébla, capitale de la province, fut ensuite investie (1257) ; le siège en dura près d'un an. Les historiens arabes assurent que les assiégés se servirent *de machines qui lançaient du haut des remparts des pierres et des matières enflammées, au moyen du feu avec explosion*. Cette arme ne put défendre les habitants de Niébla contre la famine : ils capitulèrent ; la reddition de la capitale entraîna celle de tout le reste du pays, savoir : des villes d'Huelva, de Serpa, de Faro, de Moura et de Tavira. Ainsi finit le petit royaume des Algarves, où les Almohades avaient concentré les tristes débris de leur force et de leur grandeur passée, et où ils avaient trouvé leur dernier asile.

Mais à peine ces provinces furent-elles soumises au joug des chrétiens qu'elles le secouèrent ; Murcie en fit autant. Muhamad avait fomenté en secret ces révoltes ; sommé par Alphonse de remplir son devoir de vassal, il s'y refusa. La guerre s'ensuivit, et une bataille fut livrée sans résultat décisif. Trois valis, ceux de Malaga, de Guadix et de Gomare, profitèrent de cette circonstance pour se soustraire à l'autorité de Muhamad, et se reconnurent vassaux d'Alphonse. En même temps celui-ci obtint du roi d'Aragon, son beau-père, qu'il fît une diversion en sa faveur en attaquant la province

de Murcie. Dans ces circonstances critiques, le roi de Grenade déploya une énergie et une activité prodigieuses, mais sans succès; l'Algarbe fut domptée par Alphonse, et ceux des habitants de cette province qui avaient pris part à la révolte en furent bannis. Les deux partis, fatigués de cette lutte sans résultat, conclurent enfin la paix. Alphonse abandonna les valis rebelles; quant à Murcie, qui était assiégée depuis plusieurs mois, elle fut, ainsi que toute la province, rendue à la Castille, à la condition d'être régie par un prince musulman, qui la possédait à titre de fief. Enfin le secours en hommes, auquel avait été tenu jusqu'alors le roi de Grenade, fut transformé en un tribut pécuniaire (1266). Alphonse donna pour prince aux Murciens Muhamad-Abu-Abdèla, frère d'Aben-Hud.

Le roi de Grenade voulut alors contraindre les valis rebelles à rentrer sous son autorité; mais ceux-ci implorèrent et obtinrent même un instant le secours d'Alphonse : une lutte longue et acharnée s'engagea entre eux et leur souverain. Celui-ci, fatigué de cette guerre, et désirant y mettre fin promptement, demanda du secours au roi de Maroc, Abu-Jusef-ben-Abdelhac. Le prince Henri, frère d'Alphonse, qui, à la suite de dissentiments qu'il avait eus avec lui, s'était retiré à Tunis, revint peu de temps après d'Afrique, et y fit connaître la réponse de Jusef, en annonçant que ce souverain faisait de grands préparatifs. A cette nouvelle, Alphonse, effrayé, reconnut la faute qu'il avait faite en soutenant les valis rebelles, et envoya Henri lui-même pour négocier la paix entre les diverses parties qui se disputaient le royaume de Grenade. Cependant les valis, unissant leurs forces, avaient envahi le royaume de Grenade. Muhamad, accompagné des princes Henri et Philippe de Castille, et d'une troupe nombreuse et brillante de barons castillans qui étaient venus grossir son armée, sortit de Grenade pour aller

combattre les rebelles. Mais à peine avait-il fait quelque chemin qu'un mal subit le frappa et l'emporta, malgré tous les secours qui lui furent prodigués. Ses sujets et les chrétiens eux-mêmes pleurèrent sa mort. Jamais prince, régnant dans les temps orageux, n'avait montré plus de talent, plus d'activité, et surtout une plus tendre sollicitude pour le bonheur de ses peuples.

Muhamad II, son fils, inaugura son règne en remportant une victoire sur les rebelles, et en concluant une alliance offensive et défensive avec Alphonse. Il se rendit à cet effet à Séville, où résidait ce prince, et y reçut un accueil magnifique. Mais il eut la faiblesse d'accorder, à la prière de la reine Jolande de Castille, une trêve d'un an aux valis. Ceux-ci en profitèrent pour réparer leurs pertes, et, au bout de ce temps, ils purent rentrer en campagne. Muhamad II écrivit alors aux Africains, et leur offrit les villes de Tarifa et d'Algésiras pour prix d'un secours prompt et efficace : une forte armée maure débarqua bientôt en Espagne, et marcha droit sur Malaga. Mais les rebelles s'étaient hâtés de faire leur soumission. Jusef et Muhamad, unissant alors leurs forces, les tournèrent contre les chrétiens, et envahirent leurs terres (1275).

Ceux-ci, se rappelant avec épouvante les Almoravides, et les désastres de Zalaca et d'Alarcon, coururent de toutes parts aux armes. Cependant Jusef mit le siège devant Ecija. Nunez de Lara, qui avait trouvé à la cour de Muhamad un refuge contre les ressentiments d'Alphonse, qu'il s'était attirés par ses révoltes, et qui s'était lié d'intime amitié avec Muhamad II, Nunez de Lara était gouverneur de cette place. Dès qu'il vit l'ennemi, il fit une sortie à la tête d'une faible troupe, et chargea vigoureusement les Africains. Mais, enveloppé de toutes parts, il périt, ainsi que tous les siens. Jusef envoya sa tête à Muhamad : à cette vue, ce prince, détournant les yeux, et se cou-

vrant le visage de ses mains, s'écria : « O mon malheureux ami, tu étais digne d'un meilleur sort ! » Il fit embaumer cette tête, et l'envoya, enfermée dans une boîte d'argent, à la famille de Lara, pour qu'elle pût lui rendre les derniers honneurs.

Depuis plusieurs années, l'attention du roi Alphonse avait été détournée des affaires de l'Espagne par un intérêt nouveau qu'il s'était créé. Lors des troubles qui suivirent, dans toute l'Allemagne, la mort de l'empereur Frédéric II, Richard, duc de Cornwall, et Alphonse X avaient partagé les suffrages des électeurs, et étaient parvenus tous deux à se faire proclamer empereurs en même temps. Cette nouvelle et haute couronne, qu'Alphonse avait acquise, n'avait rien ajouté à sa puissance réelle ; mais elle n'en absorbait pas moins toute sa sollicitude. Il passa même en Italie pour faire la guerre à Rodolphe de Habsbourg, que les électeurs avaient élu en 1272.

Don Sanche, infant d'Aragon, avait été nommé archevêque et gouverneur de Tolède. Ce jeune prince, voyant Muhamad ravager le territoire de son gouvernement, oublia et sa dignité pontificale, et l'infériorité numérique de ses forces, et, sortant de la ville, fondit sur les musulmans. Mais, enveloppé de toutes parts, il fut vaincu et fait prisonnier. Les Africains et les Grenadins se disputèrent alors la possession d'un captif aussi précieux ; ils allaient en venir aux mains, quand un officier grenadin poussa son cheval vers l'infortuné don Sanche, et lui traversa la poitrine d'un coup de lance, en s'écriant : « A Dieu ne plaise que tant de braves guerriers s'égorgent pour un *chien* ! L'infant tomba mort sur-le-champ ; les Andalous eurent sa main, et les Marocains envoyèrent sa tête à leur roi. Une armée castillane arriva le lendemain, livra bataille aux musulmans, et les força de se retirer.

Don Ferdinand, fils aîné d'Alphonse, auquel ce

prince avait confié la régence du royaume en son absence, était mort, et son frère, don Sanche *le Brave*, lui avait succédé. Ce prince marcha immédiatement contre Jusef. Mais le Maure n'osa point l'attendre : il lui envoya des ambassadeurs, et ayant conclu avec lui une trêve, s'en retourna en Afrique. Muhamad, réduit ainsi à ses propres forces, se hâta de demander la paix. Ainsi Alphonse, qui revint cette année (1276) dans ses Etats, les trouva pacifiés par don Sanche, presque sans coup férir. Plein de reconnaissance pour un tel service, il proclama don Sanche son successeur, au préjudice des enfants de son fils aîné Ferdinand.

Pour se venger de l'assistance que le roi Jacques d'Aragon avait prêtée aux Castellans, Muhamad excita sous main ses sujets de Valence à la révolte. Jacques se rendit dans cette province; mais, ayant essuyé un échec, il en éprouva tant de regret qu'il mourut de chagrin (1277). Pierre III, qui lui succéda, comprima la révolte et s'en vengea en expulsant trente mille Maures et Arabes de cette province. Muhamad les accueillit, comme il avait fait jusqu'alors de tous les musulmans émigrés.

Ce prince, qui aimait tous les genres de gloire, poussa vivement les constructions que son père avait fait commencer, et qui devaient devenir le magnifique palais de l'Alhambra. Il en étendit l'enceinte, et y comprit une colline voisine, qu'il fit couvrir de myrtes, de lauriers, de roses, et des plantes les plus précieuses. Des ruisseaux, amenés à grand frais, y formèrent des jets d'eau, des cascades et des bassins, qui répandirent la fraîcheur dans l'air et la fécondité dans le sol; les arbres s'y peuplèrent d'oiseaux, et du sommet de la colline, du sein des bosquets parfumés, sortit une maison de plaisance, qui dominait la riche et verdoyante plaine qui du pied des remparts de Grenade s'étend en amphithéâtre à plusieurs lieues de distance. Le commerce, les lettres, les scien-

ces, étaient également pour Muhamad l'objet de la sollicitude la plus vive et la plus éclairée. Sa cour devint l'asile de tous les savants que l'Andalousie vit naître dans ces temps de troubles; il restaura pour eux les académies et les sociétés littéraires; et, tandis que la guerre embrasait de ses feux l'Espagne entière, les lettres allumaient dans Grenade leur douce et paisible lumière. Ces académies avaient une telle renommée de science que, lorsque Alphonse X voulut dresser les fameuses tables astronomiques qu'on nomme encore aujourd'hui Tables Alphonsines, il eut recours aux savants de Grenade, qui eurent la plus grande part dans la rédaction. Le ministre de Muhamad, Aziz-ben-Ali, partageait tous ses goûts : une tendre amitié l'unissait à son maître, et le dévouement le plus complet et le plus éclairé pour lui le guidait dans toute son administration.

La trêve avec le roi de Maroc expirait en 1278 : Alphonse alla mettre le siège devant Algésiras. Mais des maladies terribles, causées par la chaleur du climat, éclatèrent bientôt dans l'armée espagnole, et la décimèrent. Jusef profita de ce moment pour l'attaquer; il brûla d'abord la flotte d'Alphonse, puis attaqua son camp, et mit ses troupes en fuite, en leur faisant éprouver des pertes considérables. Une nouvelle trêve s'ensuivit, et le roi de Maroc en profita pour rebâtir Algésiras sur l'emplacement où cette ville est aujourd'hui.

Alphonse porta, en 1280, ses armes dans le pays de Grenade : don Sanche commandait ces troupes. Muhamad crut devoir employer la ruse contre un capitaine aussi renommé : il lui tendit un piège, dans lequel la brillante valeur des Castellans se laissa entraîner, et où ils éprouvèrent un échec. Don Sanche voulut prendre une revanche l'année suivante; Muhamad alla au-devant de lui à la tête de cinquante mille hommes. Mais une épidémie se déclara dans le camp des Castellans,

qui durent se retirer sans avoir pu combattre. Don Sanche avait d'ailleurs conçu un projet qui l'éloignait du théâtre de la guerre. Par ses intrigues, il gagna la majorité dans les Etats de Valladolid, qui déclarèrent Alphonse déchu du trône. Cette révolution causa une impression pénible dans toutes les cours de l'Europe; tous les souverains chrétiens eussent désiré pouvoir donner des secours à ce malheureux prince, pour l'aider à conquérir son royaume; mais chacun d'eux était occupé chez lui. Dans cette extrémité, il s'adressa au roi de Maroc, qui, roi et père comme lui, arma aussitôt en faveur de ce père détrôné par un fils ingrat et coupable. Jusef et Alphonse marchèrent ensemble sur Cordoue, et assiégèrent cette place. Don Sanche s'y était réfugié, et, par une défense habile et vaillamment soutenue, il força, au bout d'un mois, les assiégeants à se retirer (1282). Alors Alphonse, découragé et inspiré par le désespoir, annula toutes les dispositions testamentaires qu'il avait faites au préjudice des enfants de Lacerda, et maudit son fils don Sanche. Il avait perdu l'affection de ses peuples en briguant la couronne impériale, et en dépensant pour cet objet des trésors et des soins qu'il eût dû consacrer sans partage à son royaume. Après la mort de ce jeune prince (1284), le roi de Maroc fit faire quelques ouvertures de paix à don Sanche; mais celui-ci, mécontent des termes du message, répondit aux ambassadeurs africains : « Dites à votre maître qu'il n'a fait ici que ravager mes frontières, pendant que je ne pouvais les défendre : je tiens le pain d'une main, et le bâton de l'autre; qu'il choisisse. » Jusef choisit la guerre : il envahit les terres de don Sanche, et en ravagea quelques parties; mais, dès qu'il sut que le roi de Castille approchait, il se retira en toute hâte. Il profita cependant de son séjour en Espagne pour essayer de faire rentrer sous le sceptre de Muhammad les trois valis qui s'étaient révoltés contre ce prince; ceux-ci, pour se délivrer d'une interven-

tion aussi dangereuse, offrirent en secret à Jusef de le reconnaître pour leur souverain. Jusef s'empressa d'accepter cette offre, et se rendit à Malaga, avec le vali de cette ville, pour y recevoir ses hommages; mais, dès qu'il fut arrivé, il en prit possession, et contraignit le vali à la lui céder. Il mourut l'année suivante (1286), et l'un des premiers actes de son fils, qui lui succéda, fut de faire la paix avec don Sanche.

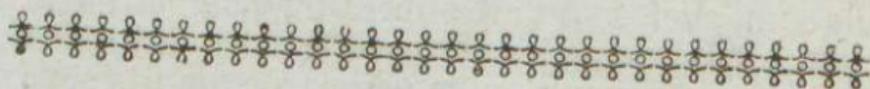
L'Andalousie put alors jouir de quelques années de calme et de repos, tandis que malheureusement la Castille était troublée par les tentatives que faisaient les infants de Lacerda pour recouvrer le trône dont leur oncle don Sanche s'était emparé au préjudice de leurs droits.

Cependant Muhamad n'avait point renoncé à toute espérance de reprendre Malaga. Il gagna par de riches présents le vali auquel Jakub avait confié la garde de cette place, et ce traître la remit en ses mains. Abu-Jakub rassembla aussitôt des forces et une flotte considérable; déjà il se disposait à envahir le royaume de Grenade, quand apparut soudain la flotte de don Sanche, l'allié de Muhamad, qui, secondée par un vent favorable, brûla ou détruisit tous les vaisseaux du roi de Maroc, et le contraignit d'ajourner son expédition (1292).

Il fut plus heureux quelques temps après, à la faveur des dissensions intestines qui éclatèrent dans la Castille, il s'unit avec Jean, l'un des frères de don Sanche, qui s'était révolté contre lui, et tous deux vinrent, avec une nombreuse armée d'Africains, assiéger Tarifa. Le gouverneur de la place, nommé don Alphonse de Gusman, avait un fils fort jeune encore, mais qui, malgré son âge, se mêlait déjà aux combattants. Il fut fait prisonnier dans une sortie. Les Maures l'amenèrent au pied des murs, et firent dire au père qu'ils désiraient lui parler: Gusman se rend au haut du rempart, et voit son fils demi-nu entre deux sol-

dat ; un chef se tenait auprès un poignard à la main : « Ouvre-moi les portes de la ville à l'instant dit-il au gouverneur , ou je poignarde ton fils sous tes yeux. — J'aurais cent enfants , répondit Alphonse , que je les immolerais à mon devoir. » A ces mots , il tira son poignard de sa ceinture , le jeta du côté des ennemis , et se retira. A peine fut-il arrivé près de son palais que de grands cris s'élevèrent des remparts. Il en demanda la cause : on lui répondit que son fils venait d'être impitoyablement égorgé par les ennemis. « Je craignais que la ville ne fût prise , » répondit-il sans s'é-mouvoir.

Les Africains échouèrent au siège de Tarifa ; ils se retirèrent , et le prince Jean , abandonné , alla chercher un asile chez Muhamad. qu'il poussa à faire la guerre à don Sanche , malgré l'amitié qui avait jusqu'alors uni ces deux souverains. Avec un peu de patience , il eût évité une action aussi odieuse. Don Sanche III mourut en 1295 , dès l'ouverture de la première campagne. Cette mort fut le signal d'une nouvelle guerre civile en Castille : les infants de Lacerda firent revivre leurs droits , tandis que le prince Jean rallia autour de lui une troupe de partisans , à la tête desquels il prétendait se faire une principauté indépendante. Appuyé par les barons de Lara , presque toujours en révolte contre le souverain , il se fit proclamer roi à Léon , tandis qu'Alphonse de Lacerda se faisait élire roi de Castille à Sahagun. Muhamad profita de ces tristes divisions pour faire des conquêtes. Après avoir racheté Algésiras du roi de Maroc , et obtenu de ce prince qu'il abandonnât les valis rebelles de Cadix et de Gomare , il ramena ces derniers sous son obéissance. Sa puissance s'était considérablement accrue par suite de ces événements : il reprit alors la guerre contre les chrétiens , et mit le siège devant Tarifa ; mais il échoua , et mourut quelques temps après , sans qu'aucun symptôme alarmant eût fait prévoir que sa fin fût aussi prochaine.

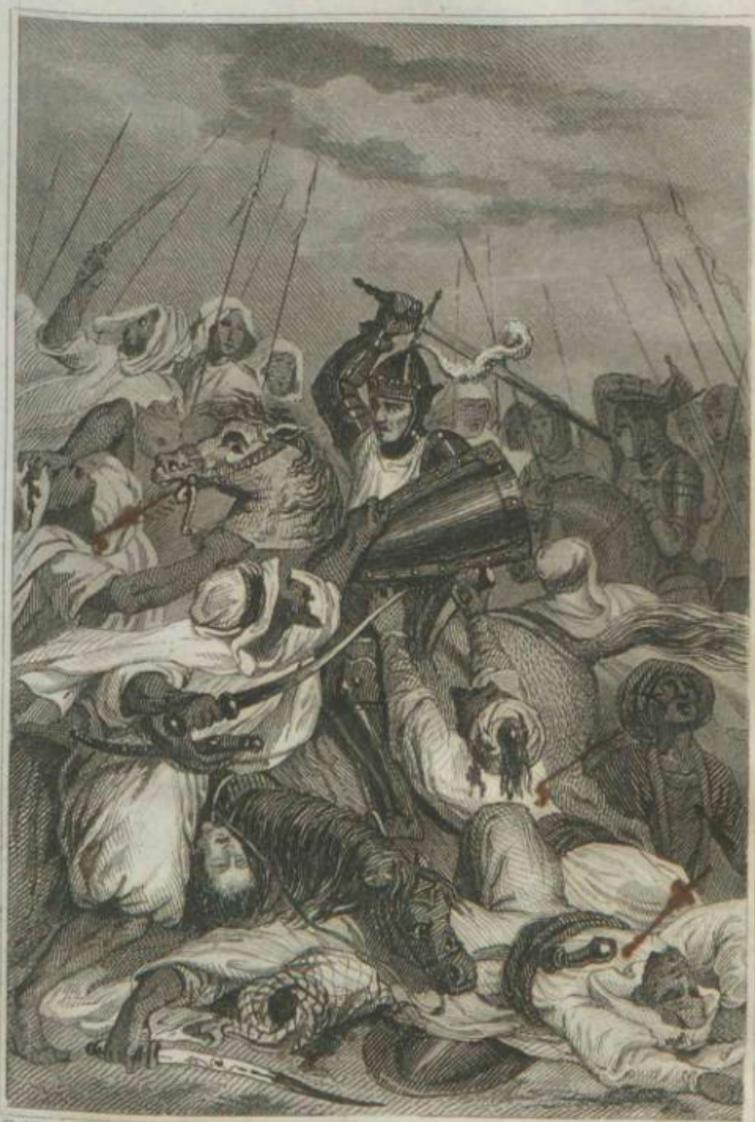


CHAPITRE II.

PÉRIODE STATIONNAIRE , ET COMMENCEMENTS DE LA DÉCADENCE.

Son fils Muhamad III , qui lui succéda , était doué des plus aimables qualités. Dans les premiers temps de son règne , il s'occupa de l'administration de son royaume avec tant d'ardeur qu'il fatiguait ses ministres , qui étaient obligés de se relever l'un l'autre , pour ne pas succomber à un tel travail. Le malheureux prince en fut victime : sa santé s'altéra , et les infirmités qu'il y contracta devinrent , par la suite , aux yeux d'un peuple ingrat et léger , des motifs pour se soulever contre son souverain , et pour le déposer.

Muhamad III profita d'abord des troubles qui agitaient la Castille , pour faire quelques conquêtes , et s'emparer de la ville de Ceuta , qui appartenait au roi de Fez. Mais Ferdinand IV , étant parvenu à pacifier ses Etats , attaqua les musulmans , leur enleva Gibraltar , et mit le siège devant Algésiras. Muhamad tenait beaucoup à la possession de cette place , et pour obtenir de Ferdinand qu'il renoncât à s'en emparer , il lui céda plusieurs autres villes , et lui paya cinq mille pièces d'or. Le roi de Grenade avait d'ailleurs besoin de ses forces pour résister aux Aragonais , qui de leur côté , avaient envahi ses Etats , et bloquaient étroitement la ville d'Almería. Il leur livra bataille , pour les forcer à lever le siège ; mais il éprouva un échec. Pour comble de disgrâce , des factieux avaient



Il Cabarron del.

A. Piruet sc.

*Le Roi de Castille se trouva presque seul, les Maures s'en apperçurent
et l'assailirent en grand nombre.*



formé une conspiration dans Grenade, et menaçaient de lui ravir le trône et la vie. Il rentra en toute hâte dans sa capitale; mais à peine y fut-il arrivé qu'une foule immense s'assembla autour de son palais, en força l'entrée, pénétra jusqu'au prince, égorgea son hagib à son côté, et le força lui-même à déposer la couronne et à signer son abdication (1309).

La révolte avait été fomentée par son frère Nasar-Abul-Giux, qui fut proclamé à sa place, et qui lui succéda. Muhamad partit dès le lendemain pour Almunécar, où il vécut en simple particulier jusqu'à sa mort, qui arriva en 1313.

Le premier acte du nouveau roi fut d'aller livrer bataille au roi d'Aragon, qui assiégeait toujours Almérie : aucun des deux partis ne fut vainqueur; mais les Aragonais se trouvèrent tellement affaiblis qu'ils perdirent toute espérance de prendre la ville, et qu'ils durent se retirer.

La joie de ce triomphe fut empoisonnée pour Nasar par la révolte d'Ismail, un de ses neveux, qui s'était fait, en secret, un nombreux parti, et avait rassemblé des forces considérables. On en vint aux armes, et Nasar fut vaincu. Malgré ce succès, Ismail ne se crut pas encore assez puissant pour pouvoir tenter, avec quelque chance favorable, de détrôner son oncle, et se contenta de l'obliger à lui céder la souveraineté de Malaga (1312).

La guerre contre la Castille avait recommencé l'année précédente, et Ferdinand avait envahi le royaume de Grenade, et s'était emparé d'Alicante. Il se préparait à faire une seconde invasion, quand il fut arrêté par une mort subite.

Il avait, dit-on, condamné sans preuves à la peine de mort deux gentilshommes, les frères Carvajal, soupçonnés d'avoir commis un meurtre. Ces malheureux avaient protesté constamment de leur innocence; Ferdinand n'en avait pas moins ordonné leur supplice; mais, au moment de mon-

ter sur l'échafaud, ils citèrent ce prince à comparaître, dans le délai d'un mois, devant le souverain Juge, qui seul connaît toute la vérité. Ferdinand mourut en effet le trentième jour : un matin ses gens le trouvèrent mort dans son lit. C'est à cause de ce trait que les historiens ont surnommé ce prince l'*Ajourné*.

Alphonse, son fils, encore en bas âge, lui succéda, sous la tutelle de son oncle don Pédro et de sa mère Marie. Une trêve fut conclue avec le roi de Grenade, et l'armée fut dissoute.

Nasar n'était point parvenu au terme de ses disgrâces : Malaga était devenue, entre les mains d'Ismail, un point de ralliement pour les mécontents de Grenade. Ceux-ci étaient nombreux, à cause de l'administration tyrannique de l'hagib Alhagi, en qui Nasar avait mis toute sa confiance. Les excès de ce ministre excitèrent enfin dans Grenade une émeute que le roi ne put calmer qu'en promettant au peuple d'éloigner de sa personne le coupable Alhagi. Mais les Grenadins ne tardèrent pas à s'apercevoir que celui-ci n'en avait pas moins conservé toute son influence sur son maître ; leur mécontentement s'exaspéra lorsqu'il virent qu'on poursuivait sans éclat, et les uns après les autres, tous ceux qui avaient trempé dans la sédition. Les plus compromis se hâtèrent de chercher un asile auprès d'Ismail : ils le trouvèrent on ne peut plus disposé à les soutenir. Il se mit à leur tête, et marcha sur Grenade : à mesure qu'il avançait, sa petite armée se grossissait de bandes nouvelles, tous les mécontents se joignaient à lui, et, quand il arriva près de la capitale, il se trouvait entouré de forces considérables. Nasar voulut s'arrêter ; mais il fut défait sous les murs même de Grenade. Ne se croyant plus dès-lors en sûreté au milieu de ses sujets, il alla s'enfermer dans l'Alhambra. Dès le lendemain, la ville ouvrit ses portes à Ismail, qui commença aussitôt le siège du palais. Nasar manquait de vivres, et ne pouvait tenir

long-temps : il députa vers Ismaïl, et lui fit offrir la cession entière de ses droits contre la seule ville de Cadix et son district. Ismaïl n'eut garde de refuser si peu à celui qui lui donnait tant, et Nasar put aller achever en paix ses jours dans sa nouvelle résidence, tandis qu'Ismaïl gouvernait le reste du royaume de Grenade.

La Castille était toujours gouvernée par Alphonse IX, et la minorité de ce prince était troublée par des discordes civiles : plusieurs partis se disputaient la régence, qui fut en enfin partagée entre les deux oncles du jeune roi, les infants don Pèdro et don Juan. Des bandes armées s'étaient formées au milieu de ces guerres intestines; l'infant don Pèdro partit avec elles pour l'Andalousie. Les Castellans battirent les Grenadins dans une première rencontre, et leur enlevèrent plusieurs forteresses. Trois fois de suite l'infant envahit le royaume de Grenade, y fit de grands ravages, et non moins de butin, qu'il rapportait chaque fois dans son pays. En 1317, le prince don Juan prit part à l'expédition; les deux infants pénétrèrent jusqu'au cœur du royaume de Grenade, et parurent jusqu'au pied des murs de la capitale. Les habitants s'étaient jusqu'alors montrés sourds aux ordres de leur roi Ismaïl, et avaient refusé de prendre les armes pour repousser l'invasion; ils eurent enfin honte de leur lâche inaction, et, en 1319, ils formèrent une armée. Une manœuvre mal exécutée fit perdre une bataille aux Castellans; les deux infants tombèrent morts sur le champ du combat, après avoir combattu *comme des lions*. Ismaïl profita de cette victoire pour reprendre les places que les Castellans lui avaient enlevées, et s'empara même d'Huescar et de quelques autres villes de la province de Murcie.

Cependant la mort des deux régents avait allumé dans la Castille les feux de la guerre civile. Ismaïl eût vivement désiré pouvoir profiter d'une circonstance aussi favorable; mais, retenu par les

termes d'une trêve qu'il avait conclue avec les Castillans peu après sa victoire, il ne put tirer tout le parti qu'il eût dû de la situation fâcheuse où se trouvaient ses ennemis. Quand cette trêve expira, en 1324, le jeune Alphonse, âgé seulement de quinze ans, avait mis un terme aux fureurs des partis qui se déchiraient son royaume, en se faisant déclarer majeur et en prenant en main les rênes de l'Etat. Ismaïl assiégea néanmoins la ville de Baza, et s'en rendit maître, en se servant de *machines qui lançaient, avec de fortes détonations, semblables à la foudre, des globes enflammés qui causaient de grands dommages sur les murailles*. Ces mêmes machines lui ouvrirent encore plusieurs autres places fortes, sans qu'Alphonse, occupé à pacifier ses Etats, pût y mettre obstacle (1325).

Parmi les captifs qu'Ismaïl ramena de cette expédition se trouvait une jeune fille qu'un des cousins de ce prince, Muhamad, avait soustraite aux fureurs des soldats, au moment où elle allait en être victime. Il la ramenait chez lui, quand Ismaïl la vit, et, frappé de sa rare beauté, la lui enleva. Muhamad jura de s'en venger dès qu'il en trouverait l'occasion; et, deux jours après qu'Ismaïl, triomphant, était rentré dans Grenade, au milieu de la joie publique, à travers les rues ornées d'arcs de triomphe et de tentures de soie, et jonchées de fleurs, Muhamad pénétra dans son palais, suivi d'une troupe d'amis, et le frappa mortellement.

Malgré cette mort tragique, Ismaïl n'en laissa pas moins son trône à son fils, Muhamad IV; mais le règne de celui-ci devait être traversé par bien des orages. L'orgueil et la tyrannie de son hagib Al-Marhuc excita des mécontentements nombreux. Othman, qui, bien que commandant de la garde d'Ismaïl, avait connu et favorisé la conspiration dont ce prince avait été victime, Othman avait continué à jouir de la confiance du fils et du suc-

cesseur d'Ismail : il est vrai que ce dernier était d'une extrême jeunesse, et ne gouverna guère d'abord que par ses ministres. L'hagib eut le tort de se faire un ennemi de ce chef puissant. Othman se mit à la tête des mécontents, et vainquit en plusieurs rencontres les troupes royales. Muhamad, reconnaissant enfin la cause de ces malheurs, la détruisit en faisant trancher la tête à son hagib; mais le remède était tardif. Bientôt on apprit que les Maures d'Afrique avaient envoyé une armée au secours d'Othman : les Grenadins marchèrent contre eux, et furent vaincus; et les Africains s'emparèrent d'Algésiras et de plusieurs autres places; mais ils ne les gardèrent que peu de temps. Muhamad s'était mis lui-même à la tête de ses troupes, et, dans une campagne courte, mais brillante, il reprit sur les Castellans Baena et Gibraltar, et sur les Africains tout ce que ceux-ci lui avaient d'abord enlevé.

Les troubles qui agitaient en ce temps les royaumes chrétiens avaient facilité au roi de Grenade les conquêtes qu'il avait faites sur les Castellans. Ces troubles cessèrent en 1329, et, dès l'année suivante, Alphonse envoya en Andalousie une armée qui recouvra tout ce qu'il avait perdu, à l'exception de Gibraltar. Le roi de Fez passa le détroit sur ces entrefaites : reçu par Muhamad dans Gibraltar, en qualité d'allié, il s'y comporta en maître, et en prit possession. Le roi de Castille, dont on se disputait ainsi les dépouilles, était retenu dans ses Etats par les révoltes continuelles des seigneurs de Lara. Il dut ajourner jusqu'en 1333 toute tentative pour recouvrer cette place importante; il alla enfin l'assiéger, espérant que Muhamad ne porterait pas secours aux Africains; mais ce prince, touché de la cruelle extrémité où un long siège avait réduit les habitants et la garnison de Gibraltar, oublia les torts des Africains pour ne se souvenir que des liens religieux qui l'unissaient à eux, et attaquant à l'improviste le

camp des chrétiens, les contraignit de se retirer. Il devait recueillir des fruits amers de ce succès : doué d'un esprit railleur, il n'épargna pas les saillies piquantes aux généraux africains ; ceux-ci en conçurent un profond ressentiment, et, dès le lendemain, payèrent par un odieux assassinat le service que le jeune roi de Grenade venait de leur rendre.

Jusef I^{er}, second fils d'Ismaïl, lui fut donné pour successeur. Pour pouvoir se livrer sans obstacle à l'administration de ses Etats, il conclut avec la Castille une trêve de quatre ans à des conditions honorables. Grenade jouit alors pendant quelque temps du bonheur inestimable de la paix, et ce beau pays, qui avait été si cruellement éprouvé, put respirer enfin et cicatriser les plaies nombreuses et profondes que la guerre lui avait faites. Il devait surtout cet avantage aux troubles qui agitaient la Castille, et qui étaient encore suscités par l'ambitieuse et turbulente maison de Lara.

Quand ils furent enfin apaisés, Alphonse XI recommença la guerre contre les musulmans ; mais les débuts en furent désastreux : sa flotte fut presque entièrement détruite par celle d'Abul-Hasan, roi de Fez. L'amiral castillan n'avait livré la bataille que malgré lui, et parce qu'il y avait été forcé par les intrigues de quelques courtisans, qui avaient représenté sous les couleurs de la trahison sa prudence et la sage lenteur de ses opérations. Il ne voulut pas survivre à sa défaite, et se précipita en désespéré au milieu des ennemis, où il périt glorieusement, si toutefois il peut y avoir quelque gloire dans cette espèce de suicide.

Abul-Hasan, maître de la mer, inonda l'Espagne de ses Africains. Ses troupes, grossies de celles du roi de Grenade, attaquèrent la ville de Tarifa. Le siège traîna en longueur ; mais les musulmans en mirent les loisirs à profit, en ravageant les campagnes voisines. Alphonse n'avait point oublié es assiégés : il avait fait un traité avec les Por-

tugais et les Génois, dont les flottes devaient couper au roi de Fez toute communication avec ses Etats, tandis que lui-même, à la tête d'une levée en masse de ses barons et de ses sujets, et renforcé par l'armée que le roi de Portugal lui amena en personne, vint présenter la bataille aux Maures et aux Andalous. Les armées ennemies passèrent une nuit en présence, en attendant que le retour du soleil leur permît de s'entre-détruire. Quand le jour fut enfin venu, trop lentement au gré de leur impatience, elles marchèrent l'une contre l'autre, en silence et dans un ordre parfait. La petite rivière de Rio-Salado les séparait; les chrétiens la franchirent et engagèrent le combat. Il se maintint pendant assez long-temps indécis : le courage et l'acharnement étaient égaux de part et d'autre; mais, vers le milieu du jour, les tribus du désert commencèrent à plier. Chargés alors avec une vigueur nouvelle, ils furent enfoncés par les chrétiens, et le désordre de ces hordes sauvages se communiqua bientôt au reste des troupes africaines. Dans ce moment critique, une sortie de la garnison de Tarifa décida la victoire; elle força le camp d'Abul-Hasan, renversa le pavillon royal, pilla ou brûla les bagages. Le roi de Grenade, voyant alors la bataille perdue, fit sonner la retraite pour ses troupes avant qu'elles n'eussent été entamées, et Abul-Hasan, vaincu, alla cacher en Afrique sa douleur et sa honte.

Les deux rois chrétiens s'étaient conduits en héros pendant la bataille. Il y eut un moment où, par suite des mouvements de l'armée, *le roi de Castille se trouva presque seul. Les Maures s'en aperçurent et l'assaillirent en grand nombre.* Alphonse n'en fut point troublé : « Songez, mes enfants, dit-il à la petite troupe qui l'entourait, songez que je suis le roi don Alphonse; aujourd'hui je vais connaître la bravoure de mes sujets, et vous celle de votre roi. » Il dit, et lança son cheval vers les ennemis; mais l'archevêque de

Tolède se jeta au-devant de lui , et le retint presque de force , en le suppliant de ne point exposer une vie aussi précieuse , et à la conservation de laquelle étaient attachés l'issue de la bataille et le sort de l'armée. La troupe du roi , entraînée par le premier mouvement qu'elle lui avait vu faire , se jeta sur les mahométans , et les mit en complète déroute.

Le roi de Portugal ne se distingua pas moins dans cette journée : il avait en face de lui Jusef et les troupes de Grenade, les mieux disciplinées et les plus redoutables de l'armée ennemie ; il les contint par sa valeur, et, s'il ne put les détruire, il les contraignit au moins de battre en retraite.

La bataille de Rio-Salado fut livrée le 30 octobre 1340 : la perte des musulmans y fut immense, et de beaucoup supérieure au nombre des combattants chrétiens. Les historiens espagnols rapportent que ceux-ci n'eurent que vingt des leurs de tués ; aussi a-t-on toujours regardé cette victoire comme miraculeuse. Toute l'Espagne la considère ainsi , et tous les ans on en célèbre l'anniversaire, avec une grande solennité, dans la cathédrale de Tolède.

Le pillage du camp ennemi enrichit les vainqueurs. Alphonse offrit au roi de Portugal des présents magnifiques, en reconnaissance du secours qu'il lui avait prêté ; mais ce prince les refusa, et ajouta, par ce rare désintéressement, un nouvel éclat aux lauriers qu'il avait cueillis dans la glorieuse journée de Rio-Salado.

La prise de plusieurs villes, et entre autres de celle d'Algésiras, et la destruction des flottes andalouses et africaines, qui furent prises ou brûlées par les Castillans, tels furent, outre la délivrance de Tarifa, les fruits de cette victoire pour les chrétiens.

Une trêve de dix ans interrompit les hostilités en 1349 ; mais elle ne fut respectée que pendant un an, et la guerre recommença. Une épidémie se

déclara, dès le début de la campagne, dans le camp des Castellans, et Alphonse lui-même en fut victime (1350). Quand Jusef apprit la mort de ce prince, il en manifesta une vive douleur; et, sachant honorer le courage et la vertu, même chez ses ennemis, il ne craignit pas de dire que l'Espagne venait de perdre un des plus grands hommes qu'elle eût jamais eus. Il prit le deuil et son exemple fut suivi par un grand nombre de chevaliers andalous. Les détachements qui battaient la campagne autour de l'armée chrétienne eurent ordre de laisser passer le convoi et l'escorte qui portait et accompagnait le corps du roi Alphonse de Gibraltar à Séville. Ce prince, dont la mort fut pleurée ainsi, même par les ennemis, fut d'autant plus regretté de ses sujets qu'il eut pour successeur son fils Pierre, que ses contemporains ont surnommé avec raison *le Cruel*. L'Espagne chrétienne gémit alors sous les sceptres de fer de trois princes du même nom, et sanguinaires tous trois. Les prisons regorgèrent de victimes innocentes, et les échafauds, dressés dans toutes les provinces, furent inondés du sang le plus pur. Tandis que Pierre le Cruel et Pierre IV renouvelaient dans leurs États les cruautés des tyrans les plus fameux de l'antiquité, Pierre I^{er}, roi de Portugal, épouvantait ses États par ses implacables vengeances.

Ce prince, étant encore infant de Portugal, avait épousé en secret dona Inès de Castro. Le roi, son père, en fut informé par les ennemis du jeune prince, qui lui présentèrent cette union comme très-préjudiciable au bien de l'État. Il manda son fils, et le somma de lui déclarer s'il était vrai qu'il fût marié en secret avec dona Inès de Castro. Don Pédro le nia énergiquement. Alors, soit qu'il doutât de la sincérité de ces dénégations, et qu'il voulût mettre son fils à l'épreuve, soit pour tout autre motif, le roi le sollicita vivement de se marier, et lui proposa même divers partis

fort convenables, et qu'il pensait devoir séduire le jeune prince. Mais l'infant rejeta toutes ces propositions. Une telle obstination de la part de don Pedro ne permettait plus au roi de conserver aucune illusion sur la valeur des dénégations de son fils. Il consulta ses principaux courtisans sur ce sujet, et ils n'eurent point horreur de lui conseiller d'ôter la vie à dona Inès. Il approuva leur avis, et n'attendit plus qu'une occasion favorable pour exécuter sa cruelle résolution.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter : l'infant partit pour la chasse, où il devait demeurer plusieurs jours, et le roi se rendit aussitôt à Coimbre, au couvent de Santa-Clara, où dona Inès de Castro s'était retirée avec les quatre enfants qu'elle avait eus de don Pedro. Dès qu'elle eut appris l'arrivée du roi, sa première pensée fut que sa perte était inévitable ; mais les malheureux espèrent toujours : se flattant que la vue de ses enfants, qui étaient les petits-fils légitimes du roi, pourrait toucher le cœur de ce monarque, elle sortit avec eux, et alla se prosterner, les yeux baignés de larmes, aux pieds du roi, et le supplia d'avoir pitié des enfants de son fils. Ce spectacle toucha son cœur, et il se retira tout attendri, sans avoir eu la force d'exécuter le cruel projet pour lequel il était venu. Mais à peine fut-il de retour dans son palais que les ennemis de l'infant l'obsédèrent de nouveau, et le pressèrent si vivement qu'ils lui firent regretter sa clémence, et qu'il les chargea d'aller eux-mêmes mettre à mort l'infortunée dona Inès. Ils se hâtèrent d'exécuter la cruelle sentence, et dona Inès fut poignardée.

A cette nouvelle, l'infant éprouva tout ce que la fureur et le désespoir ont de plus affreux : il jura de venger celle qu'il avait aimée, et qui avait été son épouse légitime devant Dieu, et de boire le sang des barbares qui avaient osé attenter à une vie aussi chère. Sacrifiant même à son ressentiment les devoirs d'un sujet et d'un fils, il prit les

armes et ravagea les terres du roi entre le Douro et le Minho. Enfin la reine et l'archevêque de Bragançe, pour lequel le prince, au milieu de ses plus grandes fureurs, avait toujours conservé une juste et profonde vénération, touchés des maux du royaume, allèrent trouver don Pédro, et parvinrent à le réconcilier avec son père. Il promit, sous la foi du serment, de ne jamais ôter la vie aux meurtriers de dona Inès.

Ces événements se passaient en 1355 ; cinq ans après, le roi don Alphonse mourait, et l'infant outragé montait sur le trône de Portugal. Ceux qui avaient mis à mort dona Inès, Pierre Coello et Alvar Gonzalès, se réfugièrent chez le roi de Castille ; mais ce prince les livra au roi de Portugal. Don Pédro les fit d'abord appliquer à la question, pour les forcer à dénoncer leurs complices ; mais, malgré toute l'horreur des tourments qu'on leur fit souffrir, on n'en put rien tirer. On dit qu'alors le roi, qui était présent, exaspéré par cette obstination des deux malheureux, saisit un fouet et en frappa Coello au visage. Celui-ci, succombant à cet affront, regarda le roi avec des yeux étincelants de colère, et lui fit les reproches les plus sanglants. Mais don Pédro, aveuglé par la soif de la vengeance, dit aux assistants pour l'humilier : « Apportez du vinaigre et de l'ail à ce *lapin*, » faisant allusion au mot *coello*, qui signifie lapin en portugais. Après avoir épuisé sur eux toute la science de ses bourreaux, il condamna Coello et Gonzalès à mort, et, s'étant mis à table, il voulut, tandis qu'il mangeait, et du haut d'un balcon, assister à leur supplice. Coello eut le cœur arraché par le sein, et Gonzalès par les épaules. Leurs corps furent ensuite livrés aux flammes.

Ainsi finit cette sanglante tragédie.

Le royaume de Grenade était alors le théâtre de troubles et de révoltes. Jusef avait été assassiné dans une mosquée par un homme en démence (1354), et son fils, Muhamad V, lui avait succédé.

Mais une conjuration se forma contre la vie de ce prince : son palais fut envahi, la nuit, par une troupe armée; tous ceux que rencontrèrent les conjurés furent massacrés; l'hagib et son fils furent égorgés. Les assassins pénétrèrent alors dans les appartements intérieurs du palais; mais, en présence des richesses qui s'offrirent à leurs yeux, ils ne purent résister au désir de s'en emparer. Oublié ainsi pour le pillage, Muhamad, caché d'abord par une de ses femmes, et couvert des vêtements d'une esclave, profita de ce délai pour sortir du palais avec sa libératrice, et gagner les jardins. Il y rencontra son frère Ismaïl, le chef de la conspiration; celui-ci, dont l'esprit était faible, et qui était effrayé par le désordre causé par ses partisans, ne songea point à s'opposer à l'évasion de Muhamad. Le roi gagna la campagne, et arriva sain et sauf à Guadix, dont les fidèles habitants le reçurent avec un zèle qui ne se démentit jamais.

Ismaïl fut proclamé roi dans Grenade; mais ce prince, de peu d'intelligence, n'était qu'un instrument entre les mains d'Abu-Saïd, son beau-frère, qui avait été l'âme de la révolution qui venait de renverser Muhamad. Abu-Saïd se lassa bientôt d'exercer le pouvoir royal sans en porter le titre; un assassinat le délivra du fantôme couronné qu'il avait imposé aux Andalous. Il ceignit alors le diadème.

Cependant Muhamad V avait sollicité successivement des secours en Afrique et dans la Castille; il avait d'ailleurs un allié plus actif dans Grenade que ceux qu'il avait espéré trouver au dehors : c'était le mécontentement des sujets d'Abu-Saïd. Les Castellans s'étaient avancés vers Grenade, pour appuyer la cause de Muhamad. Sur la route, ils exercèrent tous les ravages d'une armée parcourant un pays ennemi. Muhamad fut touché des maux de ses sujets, et pria le roi de Castille de s'en retourner avec son armée, disant qu'il préférerait la perte de sa couronne à la ruine de son pays.

Pierre, que ses affaires rappelaient en Castille, reprit le chemin de ses Etats. Il y eut cependant encore quelques engagements entre ses troupes et celles d'Abu-Saïd : dans l'une de ces rencontres, le grand-maître de l'ordre de Calatrava fut fait prisonnier. Abu-Saïd, sachant que ce seigneur était proche parent du roi, crut avoir trouvé le moyen de détacher ce prince du parti de Muhammad, en lui renvoyant sans rançon le grand-maître et tous ceux de ses soldats qu'il avait faits prisonniers.

Il avait, en effet, besoin d'amis puissants : le mécontentement public allait croissant, et il en fut bientôt réduit à la triste ressource de demander un asile à Pierre-le-Cruel. Il en fut accueilli d'abord en souverain ; mais, la nuit même qui suivit son arrivée, son escorte fut égorgée par ordre du roi, et lui-même fut conduit le lendemain hors de la ville, dans un champ où l'on avait transporté les cadavres de ses cavaliers. Après l'avoir livré quelque temps à cet horrible spectacle, Pierre s'approcha de lui, et de sa propre main lui plongea son poignard dans le cœur. « O Pierre ! s'écria l'Andalous, quelle honteuse victoire tu remportes sur moi ! quel prix je reçois pour avoir mis en toi ma confiance ! » Telle fut la fin déplorable d'Abu-Saïd : elle prouve, dit un historien, qu'il n'est point de grandeurs qui puissent soustraire le méchant aux décrets de la justice éternelle.

Cependant Muhammad lui-même eut horreur de la perfidie de Pierre, bien qu'il en tirât un grand profit ; mais il crut devoir dissimuler ses sentiments à cet égard ; et lorsque le roi de Castille lui eut envoyé la tête de l'usurpateur, et que son message, en la jetant aux pieds de Muhammad, lui eut dit ces paroles de la part de son maître : « Roi de Grenade, puisses-tu voir rouler ainsi à tes pieds la tête de tous tes ennemis ! » le roi de Grenade, en échange de cet horrible présent, envoya au roi de Castille vingt-cinq de ses plus beaux chevaux,

couverts de magnifiques harnais, et autant de cimenterres enrichis d'or et de pierres précieuses. Il rendit encore, à cette occasion, la liberté à tous les captifs chrétiens qui se trouvaient dans Grenade. Muhamad V, remonté sur le trône à la faveur de la mort tragique de l'usurpateur, ne borna point à ces présents sa reconnaissance envers Pierre-le-Cruel. En 1368, ce prince, malgré ses victoires sur Henri de Transtamarre, qui lui disputait la couronne, fut abandonné par tous ses sujets, tandis que son compétiteur était appelé par eux et accueilli avec transport. Il se souvint alors du service qu'il avait rendu au roi de Grenade, et lui demanda des secours. Muhamad V s'empressa de lui envoyer sept mille chevaux et un corps d'infanterie, avec lesquels Pierre-le-Cruel put rentrer dans la lice. Mais il fut vaincu dans la plaine de Montiel, et périt, dit-on, de la propre main de son frère. Henri monta sur le trône de Castille. La guerre contre le roi de Grenade fut la conséquence de cette révolution, malgré la répugnance égale avec laquelle les deux princes s'y engageaient. Aussi ne fut-elle pas longue; et, après la prise et le sac d'Algésiras par les musulmans, une trêve fut conclue, et permit à Muhamad de s'occuper, dans Grenade, de tous les détails de l'administration de son royaume.

Le roi Jusef y avait déjà opéré de grandes et de sages réformes; Muhamad V les compléta. Sous son règne, Grenade servit d'entrepôt aux marchandises de l'Orient et de l'Afrique, et devint le centre d'un commerce très-vaste et très-actif.

La trêve avec le roi de Castille expira en 1379; mais les deux princes la renouvelèrent, et Muhamad envoya, à cette occasion, à Henri de Transtamarre de fort beaux présents, parmi lesquels se trouvait une paire de brodequins magnifiques. Henri les mit quelque temps après, tomba malade le même jour, et mourut. On prétendit que les brodequins étaient empoisonnés. Mais cette as-

sersion paraît peu vraisemblable : il y a bien assez de crimes véritables dont le récit grossit les annales de l'histoire, sans qu'il soit nécessaire d'en accroître le nombre aux dépens de la vraisemblance. La mort de Henri de Transtamarre plongea la Castille dans la consternation. Ce prince avait presque toutes les vertus qui font les grands rois, et, ce qui vaut mieux, les bons rois. Pieux, juste, clément, généreux, il était animé de la plus tendre sollicitude pour ses peuples; aussi ne se lassèrent-ils point de regretter et de pleurer sa mort.

Son successeur, don Juan I^{er}, épousa Béatrix, héritière du royaume de Portugal : l'une des conditions de cette union fut que les enfants qui en naîtraient succèderaient au roi Ferdinand, père de Béatrix, si ce prince mourait sans postérité masculine. Ce cas se présenta deux ans après; mais, quand don Juan I^{er} voulut faire agréer aux Portugais son fils comme leur roi, ils prirent les armes, et mirent la couronne de Portugal sur la tête de l'un des fils de Pierre le Justicier et de l'infortunée dona Inès de Castro. Une guerre s'ensuivit entre la Castille et le Portugal, et don Juan I^{er} fut vaincu et contraint de renoncer à ses prétentions. Mais une haine profonde, née chez l'un des peuples de l'injure restée sans vengeance, et chez l'autre de l'horreur du joug étranger, éclata entre les deux nations, et les divisa désormais et sans retour.

A peine de retour dans ses États, et tout meurtri encore de sa défaite, don Juan I^{er} eut à soutenir une nouvelle guerre. Le duc de Lancastre, frère du Prince Noir, avait épousé une fille de Pierre le Cruel, et prétendait, à ce titre, lui succéder sur le trône de Castille. Il débarqua dans la Galice à la tête d'une armée. Don Juan n'était pas en mesure de lui tenir tête; il se mit à dévaster le pays que les Anglais devaient traverser. Ce moyen lui réussit, les négociations furent entamées, et le duc de Lancastre renonça à ses prétentions. L'infant

Henri, devenu l'époux de sa fille, Catherine de Lancastre, prit le titre de prince des Asturies, qui fut depuis celui de l'héritier présomptif de la couronne de Castille (1390).

Muhamad V mourut l'année suivante. Le premier acte de Jusef II, son fils, qui lui succéda, fut d'envoyer des ambassadeurs au roi de Castille, pour renouveler la trêve que son père avait conclue et maintenue pendant tout son règne avec ce prince. Mais ses sujets, qui devaient leur prospérité à la longue paix dont ils jouissaient depuis vingt-cinq ans, lui surent mauvais gré de cette démarche. L'un de ses fils, nommé Muhamad, n'eut pas honte de paraître s'associer aux murmures insensés de la foule, et même de les fomenter. Jusef en fut informé; le découragement le prit, et il était sur le point de renoncer à la couronne, lorsque l'ambassadeur de Fez, qui se trouvait heureusement près de lui dans ce moment critique, monta à cheval, et courut haranguer les factieux. Ses représentations éloquentes et ses reproches les firent rentrer en eux-mêmes; ils eurent honte de leur crime, et courant à l'Alhambra, se jetèrent aux pieds de Jusef, et implorèrent leur pardon, en persistant toutefois à demander la guerre contre les chrétiens. Il fallait leur céder sur ce point, et Jusef les conduisit dans la province de Murcie, où ils firent quelque butin, que les Castellans leur reprirent à leur retour. Mais le roi avait envoyé en secret des ambassadeurs à Séville pour expliquer cette infraction au traité, et en faire agréer ses excuses. Les Castellans avaient besoin de la paix; la trêve ne fut donc point rompue. Elle dura jusqu'en 1403. A la vérité, le grand-maître d'Alcantara fit, en 1393, une irruption dans la plaine de Grenade, à la tête d'une troupe de cavalerie; mais il fut tué avec tous les siens, et Henri le désavoua. Cette déclaration du roi de Castille calma l'effervescence des esprits dans Grenade, et Jusef put maintenir la paix.

Il mourut l'année suivante , et l'on attribua sa mort au poison , comme on avait fait celle de Henri de Transtamarre. On prétendit qu'il avait été empoisonné au moyen d'une tunique qui lui avait été envoyée , avec d'autres présents , par le roi de Fez , Ahmed-ben-Amir-Zélim. Il mit , dit-on , cette tunique au moment de monter à cheval , et fit un exercice assez violent , qui le mit en sueur : il fut aussitôt assailli de vives douleurs , au milieu desquelles il expira. Une critique sévère n'accueille de tels récits qu'avec une extrême défiance. Et si , d'ailleurs , la mort de Jusef ne fut point naturelle , on ne sait pas pourquoi , dans le doute , au lieu d'en charger la mémoire du roi de Fez , qui n'y avait aucun intérêt , on ne l'attribuerait pas à l'ambitieux Muhamad , qui avait déjà conspiré contre le trône et la vie de son père , et qui , à sa mort , foulant aux pieds les droits de son frère aîné , se fit proclamer roi de Grenade , et se saisit du diadème avant même que le corps de son père ne fût refroidi.

Dès les premiers jours de son règne , il partit de Grenade avec vingt-cinq cavaliers affidés , sous prétexte d'aller visiter ses frontières ; mais il passa secrètement à Séville , pour y renouveler la trêve avec Henri III (1397) ; il revint ensuite avec le même mystère à Grenade , où son voyage fut longtemps ignoré. Il se souvenait qu'il avait essayé de renverser du trône son père , à la faveur du mécontentement qu'avait soulevé le renouvellement de la trêve avec les Castillans. Celle que conclut Muhamad VI dura jusqu'en 1405 , qu'en retour de quelques incursions que les Castillans avaient faits sur ses frontières , le roi de Grenade envahit les leurs , y fit du butin et s'empara de la forte place d'Ayamonte. La guerre entre les deux puissances éclata ; plusieurs combats meurtriers furent livrés dès la première campagne , avec des succès divers , mais sans résultats autres que du sang versé , et la désolation des provinces limitrophes.

Henri mourut à la fin de cette année (1406) ; il laissait pour successeur son fils Jean , âgé seulement de quelques mois ; mais , pour la première fois , on vit une minorité sans troubles. Les grands du royaume offrirent la couronne à l'infant Ferdinand , frère de Henri : ce prince , donnant un noble exemple de modération , n'accepta que la régence ; non qu'il dédaignât la couronne , mais parce que , pieux et probe , il sut sacrifier l'intérêt personnel au devoir.

Il entra en campagne contre les Andalous (1407) , reprit sur eux les places qu'ils avaient enlevées aux Castillans dans les dernières années , et s'empara de quelques autres encore. La campagne suivante se termina par une trêve de huit mois , dont les deux parties avaient également besoin.

A peine de retour dans Grenade , Muhamad fut atteint d'une maladie mortelle : quand il sut qu'il n'y avait plus d'espoir de salut pour lui , il voulut assurer , par la mort de son frère , la couronne à son fils , et envoya le message suivant au geôlier du premier de ces deux princes : « Alcaïde de Salobréna , mon serviteur , aussitôt que l'officier de mes gardes , Ahmed-ben-Xarac , te remettra cet écrit , tu ôteras la vie à Cid Jusef , mon frère , et tu m'enverras sa tête par le retour du messenger. Je compte sur ton zèle à me servir. » L'officier , en arrivant à Salobréna , trouva l'alcaïde et le prince jouant aux échecs. Ils étaient assis sur des coussins de soie brodés en or ; des tapis de même étoffe couvraient le parquet. Il remit son message à l'alcaïde , qui , en lisant l'ordre fatal , ne put contenir son émotion et son trouble : les excellentes qualités de Jusef lui avaient concilié tous les cœurs , et l'alcaïde , qui l'avait vu de près , avait conçu pour lui le plus tendre attachement. Cependant Ahmed le pressait d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu , et l'alcaïde ne savait comment en parler au prince. Celui-ci , soupçonnant la vé-

rité, prit l'écrit des mains tremblantes de l'alcaïde, et, lui adressant la parole avec douceur, il lui demanda seulement quelques heures pour prendre congé de sa famille. Mais l'officier lui répondit qu'on lui avait fixé l'heure précise où, sous peine de la vie, il devait être de retour à Grenade : « Au moins, dit Jusef, qu'il me soit permis d'achever ma partie d'échecs. » Ahmed n'y consentit qu'avec peine, et le prince reprit le jeu. Mais l'alcaïde était si agité qu'il ne pouvait conduire le sien, et qu'il ne cessait de commettre des fautes ; Jusef l'en avertissait avec le plus grand calme. Cependant la partie était sur le point de finir, quand deux cavaliers arrivèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, entrèrent dans la salle du prince, annoncèrent la mort de Muhamad VI, et baisèrent la main à Jusef, comme au nouveau souverain de Grenade. Celui-ci avait peine à croire à ce brusque changement de fortune, lorsque de nouveaux cavaliers vinrent confirmer la nouvelle, et lui annoncer que le peuple de Grenade l'attendait avec la plus vive impatience (1408).

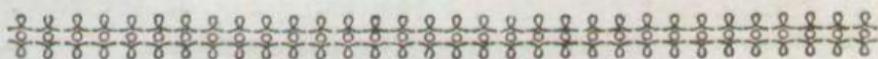
Le règne de Jusef III s'ouvrait au milieu des transports de joie des Grenadins, qui, connaissant les aimables qualités de ce prince, en concevaient les plus heureuses espérances. Il eût désiré vivement demeurer en paix avec la Castille ; mais le régent exigea qu'il se reconnût son vassal et lui payât tribut. Jusef ne voulut point souscrire à cette condition, et la guerre recommença en 1410. Après deux ans d'hostilités sans résultats bien remarquables, et de ravages réciproques, les deux parties conclurent une trêve de dix-huit mois, qui fut renouvelée plus tard, et dura jusqu'à la mort de Jusef III.

Le vali de Gibraltar s'était rendu odieux aux habitants de son gouvernement : pour se soustraire à son joug, ils firent proposer au roi de Fez de lui livrer leur ville. Leur proposition fut agréée, non pas que le roi de Fez tint beaucoup à la possession

de Gibraltar , mais parce qu'il trouvait dans cette circonstance l'occasion d'éloigner son frère Cid Abu-Saïd , dans les mains duquel il craignait de voir passer son sceptre , par une de ces révolutions si fréquentes dans les monarchies despotiques. Cid Abu-Saïd fut donc envoyé à Gibraltar avec quelques forces , et la ville lui fut livrée ; mais l'alcaïde s'était retiré dans la citadelle avec la garnison. Il fallut l'y assiéger ; il y prolongea sa résistance , et permit ainsi à Jusef III d'envoyer Cid Ahmed , un de ses généraux , avec des forces considérables , qui forcèrent le prince maure non-seulement à lever le siège de la citadelle , mais à capituler lui-même et à se rendre prisonnier. C'était ce qu'avait désiré en secret le roi de Fez. Il écrivit aussitôt à Jusef pour lui offrir son amitié , et lui demander d'empoisonner son frère Cid Abu-Saïd , parce que , disait-il , l'intérêt de la couronne l'exigeait ainsi. Jusef se souvint que lui aussi avait été poursuivi par son frère , et , blessé de ce qu'on l'eût regardé comme capable d'une trahison , il montra le message du roi de Fez à Cid Abu-Saïd , et lui donna l'alternative de demeurer avec lui dans Grenade , avec un splendide apanage , ou de courir à la vengeance : dans ce cas , il mettrait ses troupes et ses trésors à la disposition du prince maure. Cid Abu-Saïd , indigné , choisit ce dernier parti : il débarqua dans le royaume de Fez , vainquit son frère dans une bataille , le prit et le fit enfermer dans une prison , où le désir impuissant de la vengeance et le dépit hâtèrent sa fin.

La cour de Jusef était une des plus brillantes de l'Espagne : elle était devenue l'asile de tous les nobles Castillans et Aragonais qui avaient à se plaindre de leur gouvernement , ou qui avaient quelque différend à vider en champ clos. Ils choisissaient toujours le roi de Grenade pour arbitre ; mais à peine étaient-ils descendus dans l'arène , et avaient-ils croisé le fer , qu'il y descendait lui-même pour les séparer et les forcer ensuite à se

réconcilier. Ses qualités le rendaient cher aux étrangers, aussi bien qu'à ses sujets ; la reine de Castille le tenait en très-grande vénération : ils entretenaient ensemble un commerce actif de lettres et de présents. Elle nourrit son fils dans ces sentiments, à la faveur desquels les Grenadins purent jouir du bonheur inappréciable d'une longue paix, réparer une partie de leurs pertes. C'étaient d'ailleurs leurs derniers beaux jours : ils finirent avec ceux de ce bon prince, qui mourut presque subitement après quinze ans de règne (1423).



CHAPITRE III.

DÉCADENCE ET CHUTE DU ROYAUME DE GRENADE.

Jusef III laissa son trône à son fils Muley-Muhamad VII, surnommé El-Haysari ou le Gaucher, soit qu'il se servit réellement de la main gauche, soit, comme quelques-uns le pensent, à cause de la mauvaise fortune qui le poursuivit toute sa vie. Il fut, à la vérité, lui-même le principal artisan de ses malheurs, par son humeur sombre et son insupportable orgueil : pour ne point s'abaisser à parler trop fréquemment à ses serviteurs et même à ses ministres, il passait souvent plusieurs jours dans le silence et sans recevoir personne. Cette conduite le rendit odieux à toutes les personnes qui l'approchaient. Il y mit le comble par une mesure qui, plus que tout autre, devait blesser un peuple léger et ami des plaisirs : il proscrivit les tournois et les fêtes publiques, et jeta ainsi

comme un voile de tristesse et de mort sur cette contrée naguère si animée et si gaie. Une conjuration universelle se forma et éclata bientôt. Muhammad ne trouva pas un ami autour de lui : quelques soldats de sa garde se dévouèrent seuls, non pour le défendre, mais pour protéger sa fuite. Il se retira en Afrique, chez le roi de Tunis, qui était son ami, et qui lui donna un asile (1427).

Le mouvement qui avait renversé Muhammad VII avait été dirigé par un de ses parents, nommé Muhammad-el-Zaquir, qui en recueillit les fruits, et fut proclamé roi sous le nom de Muhammad VIII. Il rendit aux Grenadins les tournois et les fêtes dont la privation les avait poussés à la révolte contre son prédécesseur. Il les leur prodigua même; mais ces plaisirs cachaient des projets et des actes cruels : El-Zaquir poursuivait l'anéantissement du parti du roi détrôné. Les principaux habitants du royaume furent menacés dans leur existence; mais, avertis à temps, ils quittèrent presque tous Grenade, et se réfugièrent à Lorca et à Murcie. Ceux qui, trop attachés à leur patrie, voulurent y demeurer, périrent bientôt assassinés. Muhammad VII, exilé, n'avait point eu de partisans, et les craintes d'El-Zaquir étaient chimériques; ces cruautés lui firent perdre l'affection publique. Le roi détrôné en fut informé, et se hâta de rentrer dans ses Etats. El-Zaquir envoya sept cents chevaux pour se saisir de lui; mais la moitié de cette troupe déserta et passa du côté du roi. En même temps Almería et Véra se déclaraient pour lui; et Guadix lui ouvrait ses portes avec empressement. Dès qu'on sut à Grenade qu'il était à Guadix, les habitants lui envoyèrent une députation pour l'assurer qu'il trouverait dans sa capitale le même dévouement qu'il avait trouvé dans d'autres villes, et pour l'engager à s'y rendre. Muhammad prit, en effet, le chemin de Grenade : une multitude innombrable, accourue de toutes parts, se joignit à son cortège.

El-Zaquir se vit en un instant abandonné de presque tous les siens ; il essaya de se défendre avec sa garde ; mais ses propres soldats le livrèrent à Muhamad , qui lui fit couper la tête (1429).

Corrigé par la cruelle expérience qu'il avait faite des dangers de sa conduite passé , le roi s'efforça désormais d'en effacer les traces. Il allait avoir besoin d'ailleurs de l'amour et du dévouement de ses sujets. Le roi de Castille , Jean II , avait contribué à la restauration de Muhamad VII , principalement par l'appui moral qu'il lui avait prêté. Ce secours , le roi de Grenade l'avait acheté en s'engageant à payer une somme considérable à Jean II , aussitôt qu'il serait remonté sur son trône. Mais on est toujours plus disposé à promettre au jour du besoin ou du danger qu'à tenir ses promesses quand ce jour est passé. Muhamad VII refusa de payer les sommes stipulées. Le roi de Castille se prépara à la guerre ; mais , pour mettre , de son côté , jusqu'aux apparences même de la justice , il écrivit au roi de Fez pour lui faire connaître l'ingratitude et la mauvaise foi de Muhamad , et le prier de refuser tout secours à ce prince , dans une guerre qui n'avait d'autre objet que de le contraindre à tenir ses promesses.

Cette fois la fortune fut du parti de la justice : dès la première campagne , presque toutes les places de la province de Ronda tombèrent au pouvoir des chrétiens (1430).

Toutes ces révolutions dont Grenade avait été le théâtre depuis quelques années y avaient produit des germes de discordes , qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater , et qui devaient finalement amener la ruine du royaume. Le peu de succès de la première campagne avait excité beaucoup de mécontentement dans la capitale : un orage se forma sur la tête de Muhamad , et fondit sur lui avec une violence telle qu'il ne put lui opposer qu'une résistance impuissante. Jusef-ben-Alhamar , jeune homme riche et ambitieux

de Grenade, conçut le projet de s'emparer de la couronne. Il traita en secret avec le roi Jean, qui promit de lui fournir une armée et de soutenir de tout son pouvoir ses prétentions; Jusef, de son côté, s'engageait à faire hommage au roi de Castille de la couronne de Grenade, et à lui payer un tribut annuel. Il se rendit avec ses partisans, au nombre de huit mille, au camp des Castellans, et fut proclamé roi de Grenade. Les deux armées se portèrent ensuite au pied de la montagne d'Elvire, en vue de Grenade, dont le roi Jean put admirer de loin les murs, les palais et l'immense enceinte.

L'imminence du danger qui menaçait leur patrie réunit pour un instant tous les Grenadins sous un même drapeau : ils formèrent une armée, et allèrent livrer bataille aux chrétiens et au prétendant qu'ils soutenaient. Mais que pouvait le courage seul contre le courage secondé par la discipline ? les Andalous furent vaincus. Jamais, depuis que le royaume de Grenade existait, ils n'avaient essuyé une défaite aussi sanglante : trente mille de leurs plus braves soldats mordirent la poussière (1431). Le roi Jean eût voulu profiter de cette victoire pour assiéger Grenade et s'en emparer; mais ses généraux s'opposèrent à ce projet, et le roi, qui était d'un caractère faible, n'osa point braver l'opinion de son conseil, et donna l'ordre du départ.

Cependant un grand nombre de villes s'étaient déclarées du parti de Jusef-ben-Alhamar, et la cause de ce prétendant faisait des progrès inquiétants pour le roi Muhamad. Une bataille seule pouvait décider désormais la question entre les deux rivaux; elle eut lieu, et Muhamad, vaincu, s'enfuit à Malaga, tandis que son adversaire était proclamé dans Grenade, sous le nom de Jusef IV ben-Alhamar. Il était arrivé enfin au comble de ses vœux; mais ce bien, il ne le posséda que peu de jours : la mort le lui ravit au bout de six mois,

et Muhamad-el-Haysari remonta pour la troisième fois sur le trône.

La guerre avec la Castille, suspendue pendant le règne éphémère de Jusef IV, recommença aussitôt sur les frontières : les Andalous perdirent plusieurs places. Ils désiraient vivement obtenir une trêve pour réparer leurs forces épuisées par tant de combats ; les Castillans la leur accordèrent enfin, à cause des troubles qui éclatèrent dans leur pays (1439).

Chassé deux fois de son trône par la révolte, Muhamad avait dû nécessairement concevoir et garder bien des ressentiments dans son cœur ; mais il savait, par expérience, combien les réactions étaient dangereuses ; et, quel que fût d'ailleurs son désir de se venger, il le dissimulait. Il ne put cependant le tenir assez secret pour que ceux qui l'avaient offensé, et qu'il eût voulu poursuivre de sa haine, ne s'en aperçussent. Ils se retirèrent en grand nombre à la cour du roi Jean, qui leur donna du service : on distinguait parmi eux le jeune Muhamad-ben-Ismail, neveu du roi. Une cruelle injure avait allumé sa colère contre son oncle : Muhamad VII lui avait enlevé sa fiancée, et l'avait donnée en mariage à un de ses favoris. Mais un ennemi plus dangereux encore pour le roi était demeuré à Grenade : c'était Muhamad-ben-Osmïn, aussi son neveu. Il était venu exprès d'Almérie dans la capitale, avec le dessein de ravir le sceptre à son oncle. Il s'adressa en secret à ses ennemis, flatta leurs passions, versa l'or à pleines mains, et se fit des partisans, à l'aide desquels il excita une émeute, se saisit de son oncle, et l'enferma dans une étroite prison (1443).

Ses partisans lui décernèrent le titre de roi, et le peuple, gagné par des largesses, suivit l'impulsion qu'on lui donnait. Mais beaucoup d'habitants, les nobles surtout, surent résister à cet entraînement : ils se retirèrent, avec l'hagib de Muhamad, Abd-el-Bar, à Montéfrio, et, aban-

donnant la cause du malheureux El-Haysari, dont le nom était impopulaire, ils se tournèrent vers Aben-Asmaïl, qui était alors en Castille, et que son âge et ses qualités devaient rendre agréable à la multitude. Ce jeune prince appuyé par le roi Jean, et accompagné de tous les cavaliers grenadins qui s'étaient retirés en Castille, s'empressa de se rendre à Montéfrio, où il se fit proclamer sous le nom de Muhamad X. Mais il parut si peu redoutable à son compétiteur que celui-ci ne daigna pas même aller le combattre, et que, laissant de côté le fantôme de roi de Montéfrio, il marcha droit contre la Castille, et s'empara des forteresses de Bénimaurel et de Herrera, dont les garnisons furent passées au fil de l'épée. La guerre dura ainsi plusieurs années, n'offrant, de part et d'autre, que des scènes de désolation, des campagnes ruinées, des villes détruites, des hommes égorgés, des femmes captives; partout la désolation et la misère : dans ce beau pays de Grenade, si favorisé de la nature, il n'est peut-être pas une parcelle de terre qui n'ait été arrosée de sang. En proie aux factions, le royaume des Andalous était sur le rapide penchant de la ruine.

Les rois de Navarre et d'Aragon étaient en guerre avec celui de Castille : Aben-Osmin leur envoya des ambassadeurs, et ces princes s'engagèrent à attaquer les Castellans au nord et à l'Ouest, tandis qu'il ferait de même au midi. Mais ce traité impie, fruit aveugle de la haine, ne fut point exécuté : un sentiment de pudeur retint les princes chrétiens.

Aux maux de la guerre se joignirent bientôt, pour les Grenadins, les sévices d'un despote ombrageux et cruel; décimés par le fer des Castellans ou par la main de leur maître, ils soupiraient après un libérateur. Celui-ci était à leurs portes : Aben-Ismaïl s'était fait chérir à Montéfrio; les Grenadins l'appelèrent en secret. Joignant alors ses troupes à celles du roi de Castille,

il marcha contre le tyran. Aben-Osmin , vaincu dans un premier combat , put reconnaître combien le pouvoir suprême est faible quand il n'est pas soutenu par l'amour des peuples. Il fit appel au dévouement des Grenadins , et ils restèrent sourds à sa voix. Il comprit alors que sa perte était inévitable ; mais il ne voulut point périr sans être vengé. Convoquant donc les principaux habitants de Grenade dans l'Alhambra , sous prétexte de se concerter avec eux pour la défense de la ville , il se donna le barbare plaisir de les faire égorger sous ses yeux ; puis il se sauva en secret et disparut pour jamais de la scène du monde.

Aben-Ismaïl fut proclamé le jour même roi de Grenade (1454). Il eut , dès le début de son règne , à repousser une invasion que le roi de Castille , Henri IV , fit sur ses terres : il trouva un puissant auxiliaire dans les troubles qui éclatèrent dans les Etats de ce prince , et qui le rappelèrent dans sa capitale. Mais la guerre n'en continua pas moins entre les commandants des places frontières , qui , des deux parts , faisaient des courses fréquentes sur les terres de l'ennemi.

Dans une de ces expéditions , Fernando Narvaez , gouverneur d'Antéquerra , avait détaché quelques cavaliers , qui , après avoir battu la campagne , n'ayant rien trouvé , revenaient au quartier général , quand , au détour d'une colline , ils rencontrèrent un jeune cavalier maure ; son aspect , ses riches vêtements , ses armes d'un travail exquis , son cheval d'une rare beauté , tout annonçait qu'il était d'une des plus nobles familles du pays. On le conduisit devant Narvaez , qui lui demanda qui il était et où il allait. Il répondit d'une voix entrecoupée par des sanglots qu'il était fils de l'alcaïd de Ronda ; mais il ne put achever son récit , tant était grande sa douleur : « Tu m'étonnes , lui dit Narvaez : fils d'un homme de guerre qui ne connut jamais la peur , tu pleures comme une femme ! Ignore-tu que ce qui

t'arrive est une des chances de la guerre ? — Je ne pleure point la perte de ma liberté, répondit le jeune Andalous ; je gémiss d'un malheur bien plus grand à mes yeux. » Narvaez le pressa de lui révéler la cause de cette vive douleur ; alors le captif lui dit : « J'aime depuis long-temps la fille de l'alcaïde d'un château voisin, et j'allais la voir et l'épouser : notre mariage devait être célébré aujourd'hui. Elle m'attend, ainsi que sa famille et la mienne réunies. Ah ! noble chrétien, je ne puis te peindre le désespoir où je suis plongé ! — Tu es un noble cavalier, lui répliqua Narvaez, touché de ce récit ; si tu me donnes ta parole de revenir, je te permettrai d'aller épouser ta fiancée. » Le jeune Arabe, plein de reconnaissance, jura qu'il reviendrait se constituer, et partit rapidement vers le château qu'habitait sa fiancée. Mais celle-ci, au milieu même de la cérémonie, ne put s'empêcher de remarquer le trouble et la pâleur de son époux : il lui en expliqua la cause : « Jusqu'à ce jour, lui répondit-elle, tu m'as montré ton amour ; en cet instant même, tu m'en donnes une nouvelle preuve. Tu crains que, si je te suivais, je ne perdisse ma liberté : me crois-tu moins généreuse que toi ? Mon sort est désormais uni au tien ; libre ou esclave, tu me verras toujours à tes côtés ; toujours je partagerai ta fortune. J'ai dans cette cassette des bijoux précieux : ils serviront à payer ta rançon, ou bien à nous nourrir tous deux dans l'esclavage. » Les deux époux se rendirent ensemble à Antéquerra : Narvaez leur fit le plus noble accueil : il donna de justes éloges à la fidélité du cavalier à tenir sa parole, et à la tendresse touchante de sa jeune compagne, et les renvoya tous deux comblés de présents, et sans vouloir recevoir d'eux aucune rançon ; il les fit même accompagner d'une escorte qui les garantit de tout danger. Le bruit de cette aventure se répandit dans tout le royaume de Navarre, et elle devint le su-

jet d'une multitude de romances, où la générosité de Narvaez, chantée par ses ennemis, dut faire trouver à ce noble chevalier le prix le plus doux de sa bonne action.

La guerre continuait toujours entre la Castille et l'Andalousie, mais avec un désavantage énorme pour celle-ci : en effet, le royaume de Grenade formait, le long de la mer, une bande beaucoup plus longue que large, que les armées castillanes pouvaient parcourir facilement et ravager en tous sens, tandis que les royaumes chrétiens n'offraient aux coups des musulmans qu'une de leurs extrémités, c'est-à-dire qu'une très-faible partie de leur vaste étendue. Aussi le royaume de Grenade suffisait-il aux besoins de ses habitants, et ceux-ci étaient obligés de demander toute leur subsistance à l'Afrique. La lutte était devenue trop inégale, et le devenait de jour en jour davantage. En 1460, le duc de Médina-Sidonia avait enlevé aux Andalous la forteresse de Gibraltar ; les Grenadins avaient été vaincus dans un combat important, et la cavalerie espagnole parcourait et ravageait impunément tout le pays. Aben-Ismaïl comprit que toute résistance était désormais presque impossible. Il demanda la paix, et fit tous les sacrifices pour l'obtenir : il dut se reconnaître vassal de la couronne de Castille, et s'engager à payer un tribut annuel de douze mille piastres d'or. En 1463, Henri IV voulut visiter le royaume dont il venait d'acquérir la suzeraineté : il le parcourut en effet, et Aben-Ismaïl le reçut dans la plaine de Grenade, où des pavillons magnifiques avaient été dressés, et où les deux princes firent ensemble un repas, et se donnèrent des gages réciproques d'amitié. Aben-Ismaïl mourut l'année suivante ; il laissait deux fils : Muley-Ali-Abul-Hacem, qui lui succéda, et Cid Abdallah-el-Zagal, qui fut témoin de la chute de l'empire des Maures en Espagne.

Les premières années du règne du nouveau prince furent assez paisibles : mais deux événements qui arrivèrent en même temps, en 1469, préparèrent et précipitèrent, l'un au-dedans et l'autre au-dehors, la dernière heure du royaume de Grenade. L'alcaïde de Malaga se révolta contre Hacem, et cette révolte fut comme le premier anneau de la longue chaîne de malheurs qui devaient aboutir à l'anéantissement de l'Etat. D'un autre côté, Isabelle, l'héritière des royaumes de Castille et de Léon, épousait l'infant Ferdinand, héritier présomptif des royaumes d'Aragon, de Catalogne, de Valence, de Murcie, etc., et fondait ainsi l'unité et la grandeur future de l'Espagne. Le petit royaume de Grenade ne pouvait plus offrir une résistance sérieuse aux forces immenses dont l'Espagne, réunie sous un même sceptre, pouvait désormais disposer contre lui. Il devait tomber prochainement : la révolte de Malaga fut l'occasion de sa chute.

L'alcaïde rebelle demanda des secours au roi de Castille ; il en obtint d'être admis au nombre de ses vassaux, et fut assuré de sa protection. Le roi de Grenade dut se résigner à laisser cette révolte impunie, et attendre des temps plus heureux. La trêve avec la Castille expira en 1478 ; Isabelle et Ferdinand déclarèrent qu'ils ne la renouvelleraient qu'à la condition que les rois de Grenade se soumettraient de nouveau à payer le tribut, dont le paiement avait été interrompu pendant le faible règne de Henri IV. Mais à peine leur ambassadeur eut-il fait communication de cette proposition au roi Abul-Hacem que celui-ci, pouvant à peine contenir son indignation, leur répondit d'une voix pleine de colère : « Allez, dites à vos maîtres qu'ils ne sont plus ces rois de Grenade qui se rendaient lâchement vos tributaires. Dites-leur qu'il n'y a plus d'or à Grenade, mais du fer pour nos ennemis. » Cette réponse violente devait amener la guerre ; il n'en fut point ainsi cependant, et les

rois de Castille, occupés, dans ce moment, par d'autres affaires plus urgentes, ajournèrent le châtement exemplaire qu'ils voulaient infliger à celui qui bravait leur puissance d'une manière si éclatante.

Abul-Hacem ne s'en prépara pas moins à la guerre, et, en 1481, il se jeta inopinément sur les terres de la Castille, surprit la forteresse de Zahara, l'emporta d'assaut, et y mit une forte garnison. Il revint alors dans sa capitale, où il fut reçu en triomphe. Mais, au milieu des félicitations qu'il recevait de toutes parts, un ancien fakir s'approcha de lui, et fit entendre ces paroles prophétiques : « Les ruines de Zahara retomberont sur nos têtes. Plaise au ciel que je me trompe ! Mais une voix secrète me dit que notre heure fatale va sonner. »

Les Castellans supportaient impatiemment la perte de Zahara : ils prirent leur revanche l'année suivante, et emportèrent aussi par surprise la ville d'Alhama, située au débouché des gorges des Alpuxarres. Les habitants essayèrent de se défendre dans les rues et dans les maisons ; mais ils ne firent qu'irriter les assaillants, qui mirent la ville à feu et à sang, et transformèrent en un vaste tombeau une cité naguère si florissante (1482).

Ce désastre jeta la terreur et la consternation dans Grenade ; on murmura hautement contre Abul-Hacem, qui, après avoir rompu la trêve, laissait surprendre sa meilleure place forte. Pour imposer silence aux mécontents, le roi jura de prendre Alhama : il l'assiégea une première fois, mais l'annonce de l'approche d'une grande armée castillane le contraignit à se retirer précipitamment. Ce bruit n'était point fondé cependant ; il revint alors devant Alhama, et en pressa le siège avec tant de rigueur que la garnison, réduite aux abois, était sur le point de se rendre, quand un avis, venu de Grenade, le rappela en toute hâte dans sa capitale. Une conjuration formidable avait

été tramée contre lui, et il apprit avec douleur que son propre fils, Abu-Abdallah, en était le chef. Il le fit arrêter, ainsi que la sultane Zoraya, mère du jeune coupable. Mais celle-ci gagna ses geôliers, qui laissèrent ses femmes s'introduire dans sa prison : elles tressèrent leurs voiles, et en firent une sorte de corde, au moyen de laquelle la sultane et son fils s'évadèrent. Des cavaliers dévoués les attendaient ; ils placèrent le jeune prince au milieu d'eux, et le promenèrent par la ville aux cris répétés de : « *Vive le roi Abu-Abdallah!* »

Malheureux à la guerre, d'une rigueur extrême dans ses moyens de gouvernement, Abul-Hacem s'était aliéné les cœurs des Grenadins, et les avait disposés favorablement à un changement de maître. La troupe des rebelles trouva donc de l'écho dans la ville : la foule se mit de leur parti, et ils prirent possession, avec leur roi, du palais de l'Albayein, où ils se fortifièrent pendant la nuit. Cependant Abul-Hacem n'avait point perdu courage : il s'était établi dans l'Alhambra, qu'il possédait encore tout entier, à l'exception d'une des tours, occupée par l'alcaïde Omixa, partisan d'Abu-Abdallah. Grenade devint alors un champ de destruction et de carnage, et beaucoup d'habitants périrent en combattant pour l'un ou l'autre des deux rivaux. La fatigue suspendit enfin les hostilités, et une trêve interrompit pour quelques instants cette lutte impie.

Ferdinand, délivré de tous les obstacles qui l'avaient retenu jusqu'alors, avait envahi le royaume de Grenade, et mis le siège devant la forte place de Loxa. Mais elle était défendue par une garnison de trois mille hommes, commandée par le brave alcaïde Ali-Atar. C'était assez pour rendre le siège difficile et long, et même pour le faire lever. Ali-Atar fit de fréquentes sorties, et les conduisit avec tant de bonheur que le roi Ferdinand, après avoir vu tomber autour de lui ses

meilleurs officiers, notamment le grand-maître de l'ordre de Calatrava, dut songer à lever le siège. Au moment même où la retraite commençait, Abul-Hacem arriva; tandis qu'il chargeait cette armée démoralisée, désorganisée par la perte de ses plus braves chefs, Ali-Atar sortait de la ville avec l'élite de sa cavalerie, prenait les chrétiens en flanc, et achevait leur défaite.

Les nouvelles de Grenade vinrent troubler la joie de ce triomphe : Omixa s'était rendu maître de l'Alhambra, et l'avait remis à Abu-Abdallah; enfin tous les habitants de Grenade avaient pris le parti de ce rebelle. Abul-Hacem, vainqueur, et chassé de sa capitale par son propre fils, trouva un asile à Malaga, dont son frère, Abdallah-el-Zagal, était vali.

Les rois Ferdinand et Isabelle brûlaient du désir de venger l'échec que leurs troupes avaient essuyé devant Loxa : ils entrèrent en campagne dès les premiers jours de 1483. Un premier corps alla ravager la province de Malaga; mais il se laissa surprendre par les Arabes, fut mis en déroute et contraint d'abandonner tout son butin.

Ils prirent leur revanche aux dépens d'Abu-Abdallah. Un grand nombre de cavaliers de Grenade et une partie de la population, indignés de la lâcheté de ce prince, qui demeurait oisif dans son palais, tandis que le royaume tout entier était en proie aux horreurs de la guerre, parlaient hautement de le remplacer par Abdallah-el-Zagal, qui seul, à leurs yeux, était capable de sauver l'empire. Pour détruire cette impression fâcheuse, que sa conduite antérieure avait produite, Abu-Abdallah sortit de Grenade à la tête d'une armée, dans l'espoir de surprendre Lucéna. Les Castellans avaient été prévenus de son arrivée; ils se trouvèrent en force pour le recevoir, et, après un combat soutenu de part et d'autre avec un grand courage, ils mirent les Grenadins en déroute. Abu-Abdallah, resté seul, tenta de se sauver; il

se dirigea vers une rivière qui coulait non loin de là ; mais son cheval se trouva trop fatigué pour pouvoir le porter sur l'autre bord. Il mit alors pied à terre , et se cacha dans les roseaux. Trois cavaliers chrétiens , qui l'avaient suivi de près , le découvrirent , et le malheureux , craignant qu'ils ne lui ôtassent la vie , se nomma , et se rendit à eux. Ils le conduisirent à leurs généraux , qui l'accueillirent avec tous les égards dus à son rang. Aussitôt qu'elle eut appris la captivité de son fils , la sultane Zoraya envoya des ambassadeurs à Séville pour offrir une riche rançon ; en même temps , d'après ses conseils , Abu-Abdallah s'engagea , pour obtenir la liberté , à se reconnaître à perpétuité vassal de la Castille , à lui payer le tribut de douze mille pièces d'or , à rendre la liberté à trois cents captifs chrétiens , et enfin à lui remettre son fils unique en otage. Malgré des conditions aussi avantageuses , une partie du conseil de Castille fut d'avis de repousser les propositions d'Abu-Abdallah ; mais Ferdinand ne partagea point cette opinion , et , pensant avec raison que la meilleure mesure pour lui , c'était celle qui était le plus propre à perpétuer la discorde à Grenade , il accepta les propositions d'Abu-Abdallah , et lui rendit la liberté.

La défaite et la captivité de ce prince avaient rendu des forces au parti d'Abul-Hacem : il était rentré dans l'Alhambra , et put un instant espérer un retour des Grenadins vers lui. Mais cette espérance fut bientôt déçue : Abu-Abdallah , délivré , fut reçu dans les palais fortifiés de l'Albayein et de l'Alcasaba , qui commandaient Grenade , et les volages habitants , dès qu'ils surent qu'il était de retour parmi eux , se précipitèrent à grands flots dans les avenues de l'Albayein , en faisant retentir l'air de leurs acclamations et du nom d'Abu-Abdallah.

Abul-Hacem et les siens avaient vu tous ces mouvements du haut de l'Alhambra : ils résolu-

rent d'attaquer Abu-Abdallah, pour le chasser de ses deux positions, et, dès le lendemain, ils donnèrent l'assaut; mais, après une journée entière de carnage, la nuit sépara les combattants, sans que ni l'un ni l'autre des partis n'eût obtenu l'avantage. Le combat devait recommencer au lever du soleil; cependant un conseil avait été tenu dans le camp d'Abul-Hacem, et ce même fakir qui avait fait entendre sa voix prophétique après la ruine de Zahara parvint, par ses conseils et ses vives représentations, à déterminer le vieil Abu-Hacem à abdiquer en faveur de son frère Abdallah-el-Zagal. Cette nouvelle fut portée aux habitants de Grenade par ce même fakir, au moment où ils allaient en venir aux mains de nouveau. Elle fut accueillie avec enthousiasme : Abdallah-el-Zagal était le dernier rempart de l'islamisme en Espagne; aussi un seul cri répondit-il à la voix du fakir : « Vive Abdallah-el-Zagal! Qu'il soit notre roi et notre vengeur! » El-Zagal, aussitôt qu'il eut connaissance de cette révolution, se mit en route à la tête d'une escorte considérable. Quelques cavaliers chrétiens, s'étant laissé surprendre par lui, furent passés au fil de l'épée par ses soldats, qui les décollèrent, et suspendirent les têtes de ces malheureux aux pommeaux de leurs selles; ils entrèrent ainsi dans Malaga. Ce sanglant trophée fut regardé par les Maures comme d'un heureux présage, et rendit plus générales, et surtout plus sincères les acclamations par lesquelles El-Zagal fut accueilli.

Abu Aaballah ne souscrivit point aux conditions auxquelles s'était accomplie la dernière révolution. En vain son oncle lui proposait-il de régner avec lui dans Grenade, et d'unir tous leurs efforts pour repousser l'ennemi du dehors; Abu-Abdallah fut inflexible; il demanda des secours au roi Ferdinand, et attendit une occasion favorable pour chasser El-Zagal de l'Alhambra.

Ferdinand le Catholique ne s'était pas contenté

de fournir de secours à Abu-Abdallah : sous le prétexte spécieux de faire la guerre à son compétiteur, il avait rassemblé une armée nombreuse à Cordoue, s'était emparé de plusieurs places fortes, avait battu les Maures dans diverses rencontres, et avait fait du dégât dans la plaine de Grenade, tandis que les deux rois de cette ville demeuraient spectateurs impassibles de cette désolation, plus occupés de leurs querelles particulières que des intérêts généraux de l'Etat. El-Zagal avait, à la vérité, écrit à tous les souverains de l'Afrique pour leur demander secours; mais ç'avait été en vain : la perte de Grenade était arrêtée dans les desseins immuables de la Providence.

Les Castellans avaient mis le siège devant Loxa, et El-Zagal sortit de Grenade, surprit leur camp à la tête de sa cavalerie, et délivra la ville. Abu-Abdallah avait voulu profiter de ce moment pour donner l'assaut à l'Alhambra; mais les valis d'Almérie et de Guadix étaient accourus au secours de la place, et avaient fait échouer ses tentatives. Celles-ci ne servirent qu'à rendre plus fâcheuse la position des Maures, parce que les deux rois rivaux, se méfiant l'un de l'autre, se condamnèrent à rester désormais dans Grenade, quelque chose qui arrivât au-dehors.

Les rois de Castille, Ferdinand et Isabelle, assurés de n'être plus troublés par eux, purent en sécurité multiplier les sièges : quatre villes, Cahin, Cortama, Ronda et Marbella, furent investies à la fois. La première fut emportée d'assaut et détruite, hommes et choses. Ronda tint longtemps : ce fut, dit-on, contre cette place qu'on employa pour la première fois des bombes et des grenades. L'effet de ces projectiles terribles épouvanta les habitants, qui demandèrent et furent admis à capituler.

Forcés enfin par le cri de l'indignation publique d'oublier un moment leurs misérables querelles

d'ambition pour prendre en main la défense du royaume, les deux rois sortirent de Grenade, chacun de son côté, et se mirent en campagne. Mais tous deux furent malheureux : l'avant-garde d'El-Zagal fut mise en déroute, et son désordre se communiqua au reste de l'armée, sur laquelle elle avait reflué, et entraîna la défaite complète ; d'autre part, Abu-Abdallah avait essayé de surprendre les chrétiens au passage des montagnes, pour détruire par une action d'éclat, l'opinion que ses liaisons avec eux le rendaient infidèle à son pays ; mais ce prince était malheureux dans tout ce qu'il entreprenait : il fut surpris lui-même dans son embuscade par un corps de Castellans, et dut se sauver à bride abattue. La capitulation de Loya fut pour ceux-ci le fruit de cette victoire.

Abu-Hacem s'était retiré dans Hora, après son abdication ; il dut alors quitter cette ville, menacée d'un siège, pour se retirer à Almunécar : il fuyait les ennemis et s'approchait du tombeau, heureux de mourir avant d'avoir vu la chute d'un trône qu'il avait occupé avec quelque éclat dans sa jeunesse.

La défaite d'El-Zagal avait causé dans Grenade une révolution aussi prompte qu'inespérée : le peuple n'eut plus que des malédictions pour le roi vaincu, et ses plus zélés partisans, cédant au torrent de l'opinion, s'étaient déclarés pour Abu-Abdallah. Les habitants fermèrent à El-Zagal les portes de Grenade lorsqu'il se présenta devant la ville, et refusèrent de le recevoir. Il se retira à Guadix.

Ferdinand était maître de toute la partie occidentale du royaume de Grenade, à l'exception de Malaga : il attaqua cette place, et le siège dura plusieurs mois. Peut-être les sorties fréquentes et souvent heureuses de la garnison eussent-elles forcé les Castellans à lever le siège, si la disette, qui se fit sentir dans la ville, ne l'eût réduite à ouvrir des négociations pour capituler ; mais Fer-

dinand gagna celui qui fut chargé de cette mission, et qui lui livra une des portes de la ville. Abu-Abdallah, descendant au dernier degré d'abjection pour conserver sa couronne avilie, envoya complimenter Ferdinand sur la prise de Malaga (1487).

Les Castellans envahirent ensuite les provinces de Guadix et d'Almérie, où régnait Abdallah-el-Zagal. Celui-ci leva une petite armée, et eut le bonheur de remporter quelques avantages sur les chrétiens, dans une de ces rencontres, plus meurtrières que décisives, le grand-maître de Montésa fut tué avec une foule de chevaliers de son ordre. Ces échecs ne firent qu'irriter Ferdinand ; pour éviter une insurmontable barrière entre les deux princes maures, il conclut un traité d'alliance avec Abu-Abdallah, qui s'engagea à laisser sans secours le parti d'El-Zagal, et, par un article secret, à recevoir une garnison espagnole dans Grenade, aussitôt qu'El-Gazal aurait été abattu. Ce méprisable prince préféra consommer la ruine de son royaume plutôt que de s'exposer à voir son oncle y dominer. C'est ainsi que la Providence, quand elle a arrêté la chute d'un empire, en confie la garde et la défense à des hommes auxquels elle donne comme un vertige qui les pousse aveuglément à toutes les mesures propres à préparer et à produire le résultat pour lequel ils ont été élus.

Abdallah-el-Zagal comprit le but du traité que Ferdinand venait de conclure avec Abu-Abdallah ; mais il ne se découragea point ; il s'arma de résignation et d'espérance, et fit toutes les dispositions nécessaires pour une vive résistance. Il envoya l'un de ses parents, Cid Jahie, avec dix mille hommes de ses meilleures troupes, pour défendre la ville de Raza, sur laquelle il pensait que devaient tomber les premiers coups des Castellans. Cette ville était très-forte, tant par sa situation, qui était admirable sous ce rapport, que parce qu'elle était entourée d'excellents rem-

parts , défendus par une armée entière , que commandait un général aussi habile que brave. Il fatigua d'abord les assiégeants par des sorties continuelles ; mais ils s'en préservèrent en entourant la ville d'un large fossé , et en transformant le siège en blocus. Bientôt la famine fit sentir ses cruelles atteintes dans Raza , et Jahie , pressé par les instances des habitants , fut réduit à capituler : il obtint du roi de Castille des conditions si avantageuses que plusieurs villes voisines envoyèrent , avant même d'avoir été attaquées , des députés au camp des chrétiens pour offrir leur soumission volontaire aux mêmes conditions ; ce qui leur fut accordé.

Jahie , suivi des principaux cavaliers de Raza , se rendit auprès du roi Ferdinand , qui lui avait fait témoigner le désir de le voir ; il en reçut , ainsi que d'Isabelle , un accueil si gracieux , qu'il ne put se défendre d'un sentiment de bienveillance , que fortifièrent ensuite l'estime et la vénération que les augustes époux inspiraient à tous ceux qui les approchaient. Dans le transport de son enthousiasme , et dans un de ces moments d'abandon et de franchise , dont les natures expansives et loyales ont peine à se défendre , Jahie s'écria qu'il faisait vœu de ne jamais tirer l'épée contre le roi Ferdinand et contre son auguste épouse. Ceux-ci récompensèrent ce dévoûment par le don de plusieurs terres. Le prince maure demeura près d'eux , et bientôt , cédant aux exhortations d'Isabelle et à l'heureuse contagion de l'exemple , il embrassa la doctrine chrétienne ; mais , à la persuasion de ses hôtes royaux , il tint d'abord sa conversion secrète , pour ne point perdre la confiance des siens , et pour pouvoir utiliser son influence sur eux en faveur de la cause qu'il venait d'embrasser , en déterminant El-Zagal à remettre aux Castillans les places d'Almería et de Guadix.

Il se rendit , en effet , près de ce dernier , et ,

après lui avoir dépeint avec les plus vives couleurs l'état de faiblesse et d'impuissance où se trouvait le royaume, il ajouta : « La guerre ne peut que hâter notre ruine ; il vaut mieux se fier à la générosité de Ferdinand que d'attendre inutilement les faveurs de cette fortune cruelle qui depuis si longtemps se plaît à nous accabler. Rappelle-toi le funeste horoscope qui présida à la naissance d'Abu-Abdallah. On avait cru d'abord que les malheurs prédits s'étaient accomplis lorsqu'il fut fait prisonnier à Lucéna, mais nous voyons bien maintenant que les rigueurs du sort n'étaient pas épuisées par cette calamité passagère. Pour moi, je ne vois dans tous ces événements que la volonté d'Allah. C'est lui qui, pour nous abattre, réunit sous la même main les deux puissants royaumes d'Aragon et de Castille ; c'est lui qui veut poser sur le front de Ferdinand la brillante couronne de Grenade. »

Il se tut à ces mots. El-Zagal l'avait écouté, l'air morne et pensif ; soudain, poussant un profond soupir, il dit avec un douloureux accent : « Je ne vois que trop, mon noble cousin, qu'Allah, dans ses décrets éternels, a résolu la perte de Grenade ; car, au courage que je trouve encore dans mon cœur, je sens que cette main, cette épée, sauveraient l'État si la volonté d'Allah n'était qu'il doit périr. Traitons donc avec ce fier ennemi, puisque Allah le favorise, et nous livre à lui sans défense. »

Les deux princes partirent aussitôt pour le camp de Ferdinand, qui les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et le traité fut conclu au milieu des fêtes et des caresses que les souverains castillans leur prodiguèrent. Les deux villes furent livrées, et El-Zagal recut, en dédommagement de la couronne qu'il cédaït, de vastes domaines dans l'Andalousie. Cette révolution fut si rapide, et y était si peu préparé, que la surprise des Castil-

lans égala celle des Maures, et que de part et d'autre on avait peine à en croire à ses yeux.

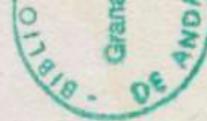
Les Grenadins en furent consternés; la populace accusa le roi Abu-Abdallah d'être l'auteur de ces désastres; elle s'ameuta en fureur, et, le traitant de mauvais musulman, de traître et d'ennemi de sa religion, elle se porta au palais de l'Alhambra, en poussant des cris de rage, et en brandissant des lances et des épées. Abu-Abdallah fit fermer les portes du palais, et envoya des messagers pour faire connaître à ses alliés sa fâcheuse position. Ceux-ci n'avaient garde de laisser échapper une occasion si favorable de ravager impunément les champs de Grenade. Ce moyen produisit son effet sur les Grenadins : les troubles s'apaisèrent sur-le-champ.

Ferdinand fit alors souvenir le roi Abu-Abdallah de l'engagement qu'il avait pris de recevoir une garnison espagnole dans sa capitale. Ce malheureux prince vit toute la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas; il essaya cependant de l'éviter, et répondit au roi Ferdinand que les cavaliers et le peuple de Grenade avaient refusé de ratifier cette clause du traité. Comprenant qu'une telle réponse équivalait à une déclaration de guerre, il fit prêcher l'algiheb (guerre sainte) dans toutes les mosquées, et partout où ses affidés purent pénétrer. Les habitants insoumis des Alpuxarres prirent les armes; plusieurs villes de la côte se déclarèrent pour lui, et il eut bientôt une armée. Il se crut alors assez fort pour prendre l'offensive, et tenta quelques sièges.

Mais, dès le printemps suivant quarante mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux, commandés par le roi Ferdinand, vinrent camper à deux lieues de Grenade. La vue de cette armée jeta le trouble et l'épouvante dans la ville; de sombres pressentiments annonçaient aux habitants que cette heure fatale, prédite jadis par le fakir Macer, était enfin venue. Les chefs se réu-

nirent dans l'Alhambra, autour d'Abu-Abdallah. L'hagib leur fit le triste et désolant tableau de leur situation : « Nous avons beaucoup de monde, dit-il en terminant ; mais quels services pouvons-nous attendre de cette multitude indocile ? Elle crie, elle menace en temps de paix ; elle se cache dès que le danger se montre. — Eh ! pourquoi déprécier nos soldats ? s'écria un cavalier grenadin ; pourquoi douter de leur courage ? Sachons les conduire, et ils montreront de la valeur. Outre les gens de guerre que Grenade renferme, tous aguerris aux fatigues, il y a vingt mille jeunes gens qui brûlent de combattre pour leur patrie. » Abu-Abdallah prit alors la parole : « Vous seuls, dit-il aux chefs, êtes l'appui de l'Etat ; vous seuls, protégés par Allah, pouvez laver dans le sang ennemi nos communes injures, rendre à la religion son éclat, la majesté au trône, le repos à vos femmes, le bonheur à vos enfants et à vous-mêmes. Faites donc tout ce qui vous paraîtra convenable pour le salut de Grenade. »

On se distribua aussitôt les charges et les fatigues ; toutes les dispositions furent prises pour mettre la ville en état de soutenir un long siège : des convois de vivres, dont la marche était assurée par de rigoureuses sorties, y furent introduits en grand nombre, et y maintinrent l'abondance. Les Grenadins étaient animés d'une telle confiance que, pendant les premiers mois du siège, les portes de la ville demeurèrent constamment ouvertes. Muza, le général qui commandait les sorties, fatiguait les Castellans par des attaques sans cesse renouvelées, et où la surprise lui assurait toujours l'avantage. En vain Ferdinand redoublait-il de précautions, l'audacieux Muza pénétrait jusque dans son camp, et y laissait chaque fois de nombreuses victimes de son courage. Le roi se décida enfin à faire entourer son camp de murailles solides et de fossés très-profonds, et bientôt les Castellans purent, du haut de leurs rem-



parts , braver la fureur des Grenadins. Muza comprit alors que Ferdinand ne voulait devoir qu'au temps la reddition de Grenade , et qu'il comptait plus sur l'inconstance et la turbulence de la population de cette ville que sur le secours qu'il pourrait tirer de ses armes. Il fit donc une sortie à la tête de toutes les forces dont il pouvait disposer. Les Castellans, jaloux de montrer que ce n'était point la crainte qui les avait retenus jusqu'alors dans l'enceinte du camp, en sortirent, et le court espace qui s'étendait entre leurs retranchements et les remparts de la ville devint un affreux champ de carnage. Les Maures firent des prodiges de valeur. Gonzalve de Cordoue, l'illustre chevalier auquel ses contemporains avaient décerné le glorieux surnom de *Grand-Capitaine*, renversé de cheval par un flot d'ennemis, ne dut son salut qu'à sa valeur et aux prompts secours qu'il reçut. L'indomptable ténacité des Castellans l'emporta à la fin, et Muza, désespéré, se vit entraîné par la foule des siens, qui, pressés, l'épée dans les reins, par l'ennemi, s'enfuyaient en désordre vers la ville, et cherchaient un abri éphémère. Ferdinand mit à profit cette victoire pour s'emparer des ouvrages avancés de la place, et pour en resserrer le blocus, de manière à lui couper toute communication avec le dehors, et intercepter les secours qu'on eût pu y introduire. En même temps, pour tarir même la source d'où les secours eussent pu venir, il fit ravager tous les pays environnants. L'effet de ces mesures rigoureuses se fit bientôt sentir dans la ville assiégée : les Grenadins, effrayés à la seule crainte de la famine, éclatèrent en murmures. Pour comble de désespoir, le camp des Castellans autour de Grenade s'était transformé peu à peu en une ville, dont les solides constructions annonçaient suffisamment qu'ils ne s'éloigneraient de Grenade qu'après s'en être rendus maîtres.

Il fallut songer à une capitulation : Ferdinand

et Isabelle chargèrent leur premier ministre, don Zafra, et Gonzalve de Cordoue, d'en déterminer les conditions. Il fut arrêté entre ces deux plénipotentiaires et ceux d'Abu-Abdallah : 1^o que la ville de Grenade serait remise aux souverains de Castille dans deux mois, si, avant l'expiration de ce délai, elle n'en était pas secourue; 2^o que le roi de Grenade et tous les chefs de la ville prêteraient serment de fidélité et d'obéissance aux souverains; 3^o que les habitants les reconnaîtraient pour leurs maîtres; 4^o que le roi de Grenade recevrait des terres, qu'il choisirait dans les Alpujarres, et qui seraient son appanage; 5^o que tous les musulmans conserveraient l'entière jouissance et la possession de leur personnes, de leurs biens, de leurs armes et de leurs chevaux; 6^o qu'ils auraient le libre exercice de leur culte; 7^o qu'ils auraient le droit de conserver leurs usages, leurs lois, leurs magistrats; 8^o qu'ils ne paieraient pas d'autres contributions qu'ils ne faisaient sous leurs rois, etc. Quand on lut dans le conseil des chefs les articles de ce traité, plusieurs des assistants ne purent retenir leurs larmes : « Vous pleurez, s'écria l'intrépide Musa, vous pleurez ! Eh ! sont-ce des larmes que la patrie vous demande ? Laissez-les aux femmes et aux enfants. Pour vous, soyez hommes. Répandez, s'il le faut, votre sang jusqu'à la dernière goutte. Unissons-nous. Tentons un généreux effort ; allons exposer notre sein au fer de l'ennemi : je marcherai à votre tête, je montrerai que je ne crains point la mort. » Il parla long-temps encore ; mais sa voix ne trouva point d'écho dans ces cœurs flétris par un morne abattement ; alors, jetant autour de lui un regard plein de mépris, il sortit en silence, prit son cheval, ses armes, et quitta la ville. On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

Ses paroles et sa brusque sortie avaient semé le trouble dans l'assemblée ; le roi calma cette agitation : « Ce n'est point, dit-il, le courage qui nous

a manqué; ce sont les moyens de défense. Le sort contraire, étendant sur tout le royaume sa pernicieuse influence, a paralysé nos bras. Je ne suis pas surpris qu'aujourd'hui ceux qui, à travers tant de périls, ont échappé à la mort, éprouvent de la repugnance à affronter de nouveaux dangers, quand il ne leur reste plus aucune espérance de succès. Quelles ressources nous restent? La tempête a tout emporté, tout détruit. »

Cependant les discours et l'action de Muza, et tout ce qui s'était passé dans le conseil, avaient transpiré au-dehors, et avaient causé une profonde émotion dans la population de la ville. On craignit que le peuple ne voulût renoncer au bénéfice de la capitulation, et Abu-Abdallah écrivit au roi de devancer le terme fixé par celle-ci pour l'occupation armée de Grenade, et d'y pénétrer le lendemain. Le jour suivant, en effet, Abu-Abdallah, suivi de sa famille et de ses ministres, sortit de la ville, et se dirigea vers le camp des chrétiens. Quand il eut rencontré Ferdinand, il voulut descendre de cheval, comme le firent tous ceux qui étaient avec lui; mais le roi de Castille l'en empêcha. Alors Abu-Abdallah s'approcha de lui, lui baisa la main droite, et lui dit, les yeux baissés : « Roi glorieux et puissant, nous sommes tes serviteurs; nous te remettons cette ville et notre royaume; telle est la volonté d'Allah. Nous espérons que tu useras généreusement de la victoire. » L'hagib remit en même temps les clefs de la ville à Ferdinand. Celui-ci embrassa Abu-Abdallah, et lui adressa des paroles d'amitié et de consolation. Ce malheureux prince ne voulut plus rentrer dans son ancienne capitale; il se dirigea immédiatement vers les Alpuxarres; mais, du haut de la montagne de Padul, d'où l'œil découvre cette cité jadis si puissante et si riche, il jeta un dernier regard sur elle, et ne put retenir ses sanglots : « Pleure, lui dit alors la sultane Zoraya, pleure comme une femme la perte de ton

royaume, puisque tu n'as pas su le défendre comme un homme. » Un des seigneurs, qui avaient suivi sa fortune, Jusef-ben-Tomixa, lui dit alors, pour calmer sa douleur : « Songe que les grandes infortunes donnent aux hommes qui les supportent avec courage autant de renom et de gloire que la prospérité et la victoire. — Eh ! quelles infortunes, répliqua le prince d'un ton désolé, peuvent être comparées aux miennes ? »

Abu-Abdallah ne se consola jamais de la perte de son royaume : Aben-Tomixa, sentant que le voisinage de Grenade aiguësait sa douleur; l'engagea à passer en Afrique. Et ce même prince, qui avait manqué d'énergie pour défendre sa couronne et sa patrie, alla périr sur un sol étranger, pour la cause du roi de Fez, son parent.

Les Castellans étaient entrés dans la ville le jour même où Abu-Abdallah en était sorti (3 ou 4 janvier 1492); Ferdinand et Isabelle y avaient fait leur entrée solennelle trois ou quatre jours après. Ils y passèrent quelques mois, et y rendirent un décret d'expulsion contre les juifs, qui y fut comme le premier pas dans cette carrière de réaction qui devait aboutir à l'expulsion complète des Maures de l'Espagne.

Les juifs, dont la destinée était unie, en Espagne, à celle des Maures par une alliance de huit siècles, avaient été compris dans le traité, et devaient jouir des mêmes privilèges que les musulmans. Il n'en fut point ainsi cependant. En butte à la haine et aux mépris des chrétiens, ils s'en étaient dédommagés par une effroyable usure, qu'une loi d'Alphonse VIII avait permise à cent pour cent, et qu'une loi d'Alphonse le Sage avait réduite au taux encore énorme de trente-trois pour cent. Ils en étaient venus à posséder presque tout l'argent de la nation. On leur ordonna de sortir du royaume : on leur accorda six mois pour vendre leurs biens, mais on leur défendit, sous peine de mort, d'emporter de l'argent, de l'or ou des pier-

rieres. Cinquante mille de ces malheureux sortirent d'Espagne.

Le même sort à peu près attendait les musulmans. Ils n'avaient point encore renoncé tout-à-fait à la pensée de rétablir un jour leur domination sous le beau ciel de l'Andalousie : ceux qui habitaient les côtes étaient en relations continuelles avec les barbares du Magreb ; ils les sollicitaient sans cesse de faire des descentes en Espagne, et de venir piller les villages et les villes ouvertes, pour en enlever du butin et des captifs, dont ils partageaient ensuite le produit avec eux. Les rois de Castille, fatigués des plaintes perpétuelles que suscitait un tel état de choses, et persuadés qu'il prenait sa source dans la différence de religion, et dans la haine qui animait les musulmans vaincus et subjugués contre les chrétiens vainqueurs et dominateurs, avisèrent aux moyens de faire entrer les Maures dans le giron de l'Eglise. Ils convoquèrent une assemblée de prélats et de seigneurs, qui reconnurent unanimement la nécessité d'adopter ce parti : ils décidèrent qu'on emploierait d'abord contre les musulmans les voies de la douceur et de la persuasion, et que l'on n'en viendrait à celles de la contrainte et de la rigueur que si les premières demeuraient sans effet. L'archevêque de Grenade et le Père don François de Ximénès de Ciznéros, archevêque de Tolède, furent chargés de la conduite de toute cette affaire (1499).

Les deux prélats commencèrent aussitôt à Grenade une suite de prédications, où ils prouvèrent aux mahométans l'erreur de leur doctrine avec tant de force, et par des démonstrations si claires, que plusieurs d'entre eux demandèrent immédiatement le baptême. Le zèle et la douceur admirables des deux prélats contribuèrent puissamment à ces heureux résultats ; mais leurs ministres faillirent compromettre le succès de leur mission. Par des mesures violentes, ils irritèrent les Grena-

dins, et excitèrent une émeute. L'archevêque de Grenade se rendit en toute hâte au quartier de l'Albayein, où elle avait lieu, et, tant par ses paroles que par la vénération que son caractère et ses hautes vertus avaient inspirée aux musulmans, il parvint à calmer les passions de la foule irritée, et à obtenir qu'elle se dissipât. « Ceux qui avaient eu le plus de part à la révolte, dit le chroniqueur don Ferréras, furent punis, et quelques-uns des plus importants mis en prison, Dieu se servant de ce moyen pour dissiper leur aveuglement, et les éclairer de la lumière de la foi dans l'obscurité des cachots, où ils demandèrent avec ardeur le baptême. Le reste de la noblesse fit de même, ainsi que tous ceux qui passaient pour être le plus instruits dans leur religion. Leur exemple entraîna les autres, de manière que les ministres manquaient de temps pour catéchiser et baptiser un si grand nombre de personnes... La ferveur des Grenadins fut si grande qu'ils demandèrent instamment qu'on changeât les mosquées en églises. Les deux vénérables prélats acquiescèrent à ces désirs, et transférèrent la cathédrale dans la mosquée principale; toutes les autres mosquées furent ensuite successivement consacrées, à la grande joie des nouveau chrétiens. »

Mais il n'en était pas de même partout : les Maures des Alpuxarres préférèrent se révolter, plutôt que d'adopter la foi de Jésus-Christ. Du haut de leurs rochers inaccessibles, ces farouches montagnards bravaient les forces de la Castille. Le roi Ferdinand dut se mettre lui-même à la tête d'une armée pour les réduire; les Maures l'apaisèrent par l'offre d'une contribution extraordinaire de cinquante mille pièces d'or. C'était pactiser avec le mal au lieu de le guérir. Les montagnards se révoltèrent de nouveau, et demandèrent la permission de passer en Afrique. Cette demande provoqua un édit des rois de Castille, par lequel il fut ordonné aux habitants de ces montagnes de

recevoir dans trois mois le baptême , ou de sortir de l'Espagne en y laissant leurs biens.

Leur sort , ainsi que celui de tous les mahométans de l'Espagne , devint de jour en jour plus malheureux : les populations chrétiennes leur étaient hostiles , et aggravaient par leur haine les mesures acerbes du gouvernement. En 1524 , on leur ordonna de renoncer à leur costume , à leur langue et à leurs habitudes , pour prendre ceux des chrétiens : ils obtinrent , à la vérité , quelque adoucissement à cet ordre rigoureux , moyennant le paiement d'une somme de huit cent mille ducats. Mais , la même année (1526) , le peuple de Valence se souleva contre eux , les poursuivit l'épée à la main , et les chassa de la ville.

Le mal leur parut enfin intolérable , et , en 1568 , ils prirent les armes de toutes parts , formèrent des rassemblements , et même une petite armée , qui élut pour chef Muhamad-ben-Omeya. Sous sa conduite , ils eurent d'abord quelque avantage ; mais ceux qui souffrent sont soupçonneux et inquiets : les rebelles accusèrent Muhamad de trahison , le massacrèrent , et proclamèrent à sa place Muley-Abdallah. L'archiduc don Juan d'Autriche eut mission de réprimer cette rébellion. Après avoir employé sans beaucoup de succès la voie des armes , il eut recours à celle des négociations : il gagna quelques chefs , tandis que d'autres , n'ayant aucune confiance en la fortune de l'islamisme en Espagne , se retiraient dans l'Afrique. Le parti de Muley-Abdallah se trouva ainsi considérablement affaibli , ce qui contraignit ce prince à traiter avec les chrétiens : on convint que les Maures seraient transportés hors du royaume de Grenade , et répartis entre les diverses provinces de l'Espagne. L'exécution de cette mesure souleva beaucoup de difficultés : les malheureux , condamnés en masse à l'exil , préférèrent courir de nouveau les chances de la révolte. Don Juan les poursuivit sans relâche de rochers en rochers , jusqu'à ce que Muley-Ab-

dallah eut été tué par ses propres soldats, qui achetèrent leur pardon par cet assassinat.

Le joug fut encore appesanti sur les Maures : ceux qui, cédant à la crainte, avaient consenti à se laisser baptiser, bien que, dans le fond de leur cœur, ils ne crussent point, n'étaient guère plus heureux que les autres : en butte aux soupçons jaloux des habitants et des magistrats des lieux qu'ils habitaient, ils étaient exposés, au moindre retour à leurs anciennes mœurs, à être considérés comme relaps, et traités de même.

Enfin, en 1609, Philippe III fit jeter dans des vaisseaux tous ceux qui habitaient les provinces maritimes, et ils furent tous transportés en Afrique. Quant à ceux qui demeuraient dans les provinces de l'intérieur, on les poussa vers les Pyrénées, et deux cent mille Maures, sans biens et sans patrie, déplorable reste d'une nation nombreuse et jadis puissante, traversèrent la France pour aller s'embarquer dans les ports de la Méditerranée. Ils cherchèrent un asile en Afrique, espérant y trouver un accueil favorable; mais ils y furent considérés comme des étrangers : leurs familles et les souvenirs de leur race s'y étaient éteints, et la plupart de ces malheureux périrent de faim et de misère.

Quant à ceux qui survécurent, le doux souvenir de la patrie ne s'éteignit jamais dans leur cœur; et au fond des déserts qu'ils habitaient, ils ne parlaient qu'en soupirant des palais de Grenade, du jardin de Valence; et chaque jour, au lever du soleil, les mains élevées, les regards fixés vers le nord, les infortunés proscrits adressaient leurs vœux à Allah, et le conjuraient de leur rendre l'Espagne et son beau ciel.

FIN.

